

Mare Nostrum

LE MAGAZINE

TRIMESTRIEL



Mosaïque des cultures

AVRIL 2024 N°1

LA BIBLIOTHÈQUE À REMONTER LE TEMPS



Olivier Grenouilleau



LA NOUVELLE COLLECTION D'HISTOIRE POUR TOUS

© Bélanda Ibrahim

MARE NOSTRUM

LE MAGAZINE



SOMMAIRE

5

L'ÉDITO PAR
JEAN-JACQUES BEDU

6

CRITIQUES LITTÉRAIRES
ROMANS

79

PORTRAITS CROISÉS
MARINA TSVETAeva / GOLIARDA SAPIENZA

90

CRITIQUES LITTÉRAIRES
HISTOIRE & GÉOPOLITIQUE

133

CRITIQUES LITTÉRAIRES
PHILOSOPHIE & SPIRITUALITÉ

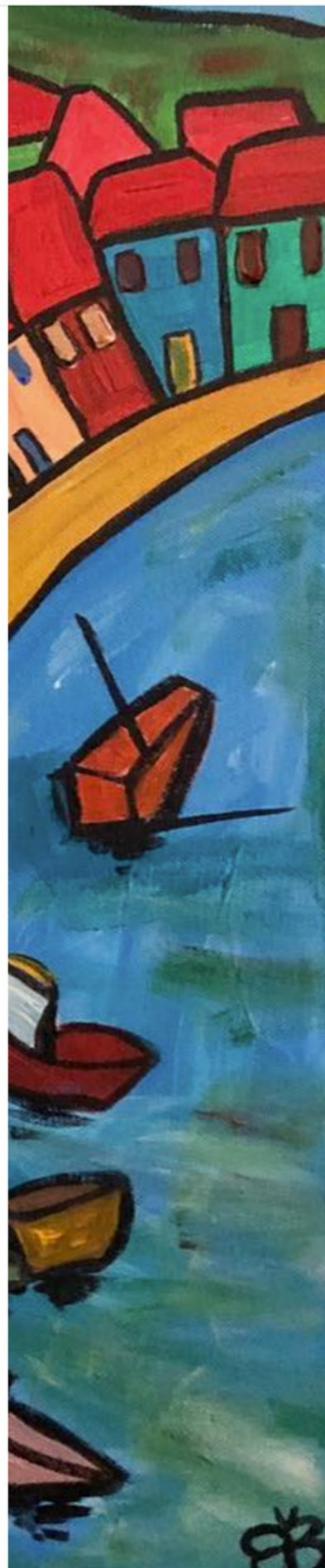
174

L'ENTRETIEN EXCLUSIF
MARE NOSTRUM

179

LE PRIX MARE NOSTRUM

MARE NOSTRUM LE MAGAZINE N°1 Avril 2024





M A R E
N O S T R U M

Une Méditerranée autrement

C'EST DEPUIS NOVEMBRE 2020

40

chroniqueurs

954

chroniques

37

langues

112 000

impressions mensuelles
sur Google

3 760

connexions quotidiennes

16 850

abonnés sur nos
réseaux sociaux

3 390 000

connexions sur le site



L'ÉDITO

DE JEAN-JACQUES BEDU



MARE NOSTRUM LE MAGAZINE

C'est avec une immense fierté que nous vous présentons le premier numéro de notre magazine trimestriel, né du succès de l'association "Mare Nostrum - une Méditerranée autrement". Ce projet ambitieux vise la mise en lumière de la richesse et de la diversité de notre patrimoine méditerranéen, tout en élargissant notre champ d'intérêt au-delà de cette mer qui nous unit. Le magazine Mare Nostrum se veut donc l'expression d'une mosaïque des cultures.

Au cœur de cette aventure, nous sommes entourés de chroniqueurs bénévoles d'exception, véritables passeurs de culture et de savoir. En célébrant les ouvrages des écrivains, penseurs et artistes, ils mettent leur plume et leur sensibilité au service de toutes les formes de pensée, qu'elles soient philosophiques, spirituelles, ou artistiques. Ils contribuent à façonner une vision de la culture ouverte, plurielle et lumineuse, une culture riche de ses différences, de ses nuances et de ses dialogues, celle dont Edouard Herriot disait : "qu'elle est ce qui demeure dans l'homme lorsqu'il a tout oublié".

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers nos chroniqueurs pour leur talent remarquable et leur générosité sans faille. Leur engagement et leur passion sont le véritable moteur de notre démarche, insufflant vie et énergie à notre magazine.

Nous sommes des femmes et des hommes préoccupés par l'avertissement d'Albert Camus : "Faites attention, quand une démocratie est malade, le fascisme vient à son chevet, mais ce n'est pas pour prendre de ses nouvelles." Aujourd'hui, plus que jamais, cette mise en garde résonne avec une acuité particulière. L'heure est grave, car nous assistons à une montée inquiétante et débridée des discours de haine et d'ignorance, des idéologies extrémistes et des actes de discrimination qui menacent les fondements mêmes de nos sociétés démocratiques.

Face à ces périls, il est de notre devoir de rester vigilants et de nous engager résolument dans la lutte contre toutes les formes de racisme, d'obscurantisme, d'intolérance et d'exclusion. Notre magazine se veut un espace de réflexion et d'action, où nous donnerons la parole à celles et ceux qui, par leur plume, leur art ou leur engagement, souhaitent œuvrer pour défendre les valeurs humanistes de respect, d'égalité et de fraternité.

RÉDACTION

Directeur de la rédaction

Jean-Jacques Bedu

Conseillère éditoriale

Béline Ibrahim

Direction artistique

Morgane Bedu et Jean-Jacques Bedu

Chroniqueurs

Olivier Amiel, Stéphane Babey, Marion Bauer, Éliane Bedu, Jean-Jacques Bedu, Florian Benoît, Stéphanie Binder, Alexandre Blaineau, Michel Bolasell, Philippe Cartier, Zénon de Côte, Sébastien de Courtois, Éliane Le Dantec, Marc Decoudun, Jean-Philippe Guirado, Fawaz Hussain, Béline Ibrahim, François Jonquères, Alain Llense, Manon Lopez, Renaud Martinez, Myriam Mas, Robert Mazziotta, Liliane Messika, Albert Montagne, Marine Moulins, Maxime Pluvinet, Marion Poirson-Dechonne, Philippe Ségur, Christiane Sistac, Jean-Philippe de Tonnac, Alain Vals, Dominique Verron.

Ont collaboré à ce numéro

Olivier Amiel, Éliane Bedu, Jean-Jacques Bedu, Florian Benoît, Michel Bolasell, Jean-Philippe Guirado, Zénon de Côte, Éliane Le Dantec, Béline Ibrahim, Alain Llense, Manon Lopez, Renaud Martinez, Myriam Mas, Albert Montagne, Marine Moulins, Maxime Pluvinet, Marion Poirson-Dechonne, Christiane Sistac, Jean-Philippe de Tonnac.

Nous écrire

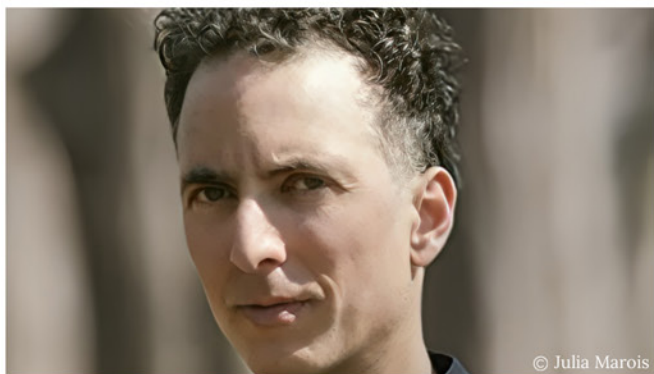
contact@marenostrium.pm



Romans

François Brault - *Le fantôme de Suzuko*

Par Alain Llense



Suzuko a disparu il y a quelques mois et Vincent ne s'en remet pas. Ce Québécois d'origine est d'abord retourné à Montréal pour soigner sa peine mais il a finalement décidé de revenir à Tokyo, sur les traces de Suzuko, dans l'appartement qu'ils ont ensemble occupé, au plus près des souvenirs du couple qu'ils formaient depuis quelques mois à peine. Tokyo devient alors le pays du souvenir, les larmes de Vincent se mêlent à la pluie qui semble noyer la capitale nipponne dans un flot ininterrompu et, dans les rues qu'ils ont autrefois arpentées ensemble, le fantôme de Suzuko est partout. Il prend la forme d'une silhouette aperçue à un coin de rue, sur un passage piéton ou dans l'un des innombrables bars fréquentés par notre héros. Les amis qui, comme le faisait Suzuko, évoluent tous dans le milieu de l'art contemporain, s'inquiètent de l'état dépressif de Vincent, se relaient pour le soutenir, l'inviter à des fêtes ou des vernissages, faciliter sa réinstallation à Tokyo. En s'appuyant sur ce soutien précieux puis en croisant la mystérieuse Kana, sensuelle jeune femme aux paupières incandescentes, Vincent va peu à peu revenir à la vie à moins que cette résilience ne soit, au fond, qu'un trompe-l'œil au royaume des fantômes.

Le fantôme de Suzuko est un roman troublant qui oscille sans cesse entre passé et présent, entre morts et vivants, entre songe et réalité. Vincent Brault, son auteur, excelle à mêler les époques, les personnages et les mondes réels ou imaginaires. Lui le québécois déjà auteur de deux romans, trouve en Tokyo le décor idéal pour ce roman d'atmosphère que l'on dévore en quelques heures. Dans les avenues sans fin que son héros arpente à vélo, au sommet des buildings qui nimbent la ville grise d'une lueur de néons, au fond de tous les rades minuscules dans lesquels les corps s'enivrent de saké et de bière, les destins se mêlent pour quelques heures ou plus longtemps, pour des rapports tout en superficialité ou plus profonds. Le milieu interlope de l'art contemporain est propice à ces échanges qui sont autant d'occasions de

croiser des trajectoires que rien ne prédisposait à cohabiter, au gré de performances iconoclastes comme celles que réalisait Suzuko de son vivant et qui mêlaient taxidermie et sensualité. Le Japon du XXI^e siècle, confluent de toutes les traditions et de toutes les modernités, de toutes les civilités et de toutes les débauches, le Japon post Fukushima, toujours en sursis entre deux tremblements de terre, est un personnage à part entière du livre qui, déroulé dans un autre décor, aurait perdu en étrangeté et en force.

Vincent Brault réussit un étonnant roman d'amour où l'absence joue le rôle central, tantôt douce, tantôt cruelle et déchirante mais toujours magnifiée par les phrases brèves et poétiques d'un auteur tout en maîtrise comme quand il écrit :



Je roule lentement dans la rue et sur les trottoirs, j'observe, je regarde, je scrute, c'est plus fort que moi, je me dis que Suzuko finira bien par apparaître au coin d'une rue. Mais je ne vois que des formes vides. Son corps découpé çà et là dans la lumière. Formes noires. En creux. L'impression de ce qui manque. La présence de l'absence.



Vincent Brault, **Le fantôme de Suzuko**, Éditions HélioTropé, 05/01/2024, 204 p.

Lina Wolff - *La prise du diable*

Par Alain Llense



Un homme et une femme qui se désirent, une histoire d'amour naissante dans la douce chaleur de la sublime ville de Florence, tableau en apparence idyllique d'un début de roman.

La femme, également narratrice de l'histoire, vient de sa lointaine Suède, elle est happée par la beauté, la chaleur, la dolce vita florentine forcément synonyme, pour elle, d'histoire d'amour passionnelle. Et tant pis si l'homme en qui s'incarne cet amour idéalisé est laid, un peu gros, s'il n'a ni le physique, ni les manières du prince charmant des contes de fées. Elle l'aime déjà à la folie, elle l'aime comme il l'aime en retour dans un début d'histoire incandescente et sensuelle où elle est celle qui décide pour deux, dans le couple à peine formé. Elle façonne l'homme à son idée, s'occupe d'abord de le transformer physiquement en le faisant maigrir, en choisissant pour lui des vêtements de goût, en feignant de se soumettre au bon vouloir du mâle italien qui s'en trouve rasséréiné. Au point de s'affirmer un peu plus chaque jour, au point de désormais plaire aux femmes qui le croisent, au point d'en prendre quelques-unes pour maîtresses...

Et peu à peu les pôles s'inversent : l'homme qui ne se croyait pas aimable, celui qui croupissait dans l'incompréhension qu'une telle femme puisse le désirer et qui ne vivait que pour la vénérer, devient le mâle uniquement soucieux de ses propres pulsions, méprisant ostensiblement la femme hier vénérée puis se laissant aller régulièrement à des violences à son endroit.

Ce que l'on a perçu d'indépendance et de force chez notre héroïne nous laisse à penser que sa révolte est proche, que bientôt viendra le temps de la réaction salutaire, que celui qu'elle nomme pour elle-même "le propre sur lui" se verra bientôt remis à sa place. Mais la réaction ne vient pas, pire la femme se fait procureur de ses propres fautes

ou errements supposés, justifiant par là même les violences qu'elle subit, se terrant chez elle en se coupant du dehors et des quelques ceux qui tentent de l'aider et de lui ouvrir les yeux.

Avec **La prise du diable**, Lina Wolff construit un formidable roman sur l'emprise, débutant comme une comédie romantique pour basculer ensuite en vertigineux thriller. Le lecteur se laisse prendre page après page dans cette mécanique implacable, souffre avec son héroïne, maudit son bourreau, s'agace des issues de secours qu'elle ignore et l'entraînent vers une fin forcément tragique. Lorsque, enfin, le sauveur prend le visage d'un homme américain de passage, l'on se dit avec méfiance et raison que cela n'est pas forcément synonyme de happy end, que le diable et sa prise sont trop forts mais l'on est loin d'imaginer l'escalade finale qui nous saisit violemment comme un uppercut littéraire.

Autrice scandinave de tout premier plan (elle a notamment remporté le Prix August, équivalent du Goncourt pour la Suède, en 2016 pour *Les amants polyglottes*), celle qui est également traductrice en suédois de grands auteurs hispanophones, maîtrise son récit de bout en bout pour nous offrir un roman électrique dont on ne sort pas indemne. A noter le formidable travail de sa traductrice, Anna Gibson qui retranscrit sans les trahir l'atmosphère pesante de **La prise du diable** et le style efficace de son autrice.



Lina Wolff, **La prise du diable**, traduit du suédois par Anna Gibson, Les Argonautes Éditeur, 05/01/2024, 1 vol. (264 p.), 22,90€.

Sönmez Burhan – *La pierre et l'ombre*

Par Alain Llense



– Avdo, les vivants sont parfois bons, mais les morts sont bons pour l'éternité, voilà ce en quoi je crois quand je fais une tombe. Bientôt eux aussi viendront te voir, et ils te demanderont une tombe, une belle tombe dédiée à des dieux dont tu n'auras jamais entendu parler. Tu ne leur refuseras pas, en mémoire des morts.

Quand il reçoit ce précieux conseil, Avdo, héros du roman *La pierre et l'ombre* de Burhan Sönmez, est un petit orphelin turc que la vie a déjà blessé et ballotté. Pris sous son aile par un maître assyrien qui va lui enseigner l'art de sculpter stèles et pierres tombales destinées à ceux qui ont trépassé mais aussi, et surtout, aux vivants qui les pleurent, l'encore enfant s'imprègne de cet art et de la philosophie qui en découle. De son maître, il apprend la patience que requiert le travail de la pierre, les signes qu'il faut savoir interpréter pour rendre aux morts l'hommage qu'ils méritent, la prudence que l'on se doit d'avoir envers les prophètes vénérés par les uns et honnis par les autres. Nous sommes alors dans les années trente et Avdo va passer sa vie à mettre en application les préceptes appris de son maître, d'abord en tant que marbrier itinérant puis en se fixant dans un cimetière d'Istanbul dont il est à la fois le gardien et le préposé à la sculpture des pierres tombales. C'est d'ailleurs sis dans ce cimetière que nous le rencontrons au début du roman, quinquagénaire fatigué, vivant chichement au sein même de la nécropole, entre un chien fidèle et quelques humains de passage qui semblent toujours osciller entre le mode des morts et celui des vivants, entre le présent incertain des années quatre-vingt et un passé souvent douloureux.

Fait de flash-back permanents entre présent, passé récent ou plus ancien, le roman de Burhan Sönmez flotte au vent des époques, conduit par les souvenirs d'Avdo dont on découvre peu à peu la vie faite de petites joies et de grands malheurs, d'attention permanente à l'Autre,

mais d'un seul grand amour. Tout s'entremêle, l'air de rien, chaque rencontre, chaque événement semblant initialement déconnecté des autres mais finissant par s'y lier avec la force romanesque qui fait les œuvres remarquables.

Car, ne nous y trompons pas, *La pierre et l'ombre* n'est pas un bon roman mais bien un grand, un très grand roman. Quand la jeune harpie Reyhan pénètre, apeurée, au sein du cimetière sur lequel veille Avdo, nous, lecteurs, sommes bien loin d'imaginer que le hasard n'y est pour rien ou presque et que les destins de tous les personnages vont finir par s'entremêler en fils successifs que tisse l'écheveau expert de Burhan Sönmez.

Ce dernier ne se contente pas d'ailleurs de mettre sa maestria au service unique de l'intrigue romanesque mais il la dédie aussi, au travers de sa narration en couches temporelles superposées, à nous dire l'histoire de la Turquie au travers du XXe siècle, histoire violente s'il en est, soumise aux grands mouvements géopolitiques internationaux et à ses propres problématiques intrinsèques.

Lui-même autrefois victime de cette violence puisque emprisonné à cause de ses activités d'avocat spécialisé en Droit de l'Homme (il a notamment défendu la romancière Asli Erdogan), Burhan Sönmez dit son pays sans jamais le juger mais en s'attachant à faire entendre la voix des plus faibles et des opprimés.

La poésie n'est jamais absente qui colore chaque description, chaque portrait d'une douce mélancolie et nous donne toujours à entrevoir la petite lueur qui scintille même au bout des plus sombres tunnels. À sa manière, Burhan Sönmez est un artisan qui, pareil à son sculpteur de héros, extirpe d'un matériau dur et ingrat, l'œuvre qui allégera nos peines et nous accompagnera longtemps. Il est, incontestablement, le grand auteur d'un grand roman.

Sönmez Burhan, *La pierre et l'ombre*, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, Gallimard, 09/11/2023, 1 vol. (418 p.), 25€.

Jean-Marie Rouart - *La maîtresse italienne*

Par Jean-Philippe Guirado

connue. Elle a pourtant été décisive à bien des égards. C'est ce que propose de redécouvrir l'académicien Jean-Marie Rouart dans son dernier roman, **La maîtresse italienne**.

Un récit polyphonique

La grande force de ce livre est de ne pas enfermer exclusivement le lecteur dans la psyché de l'empereur déchu. Le parti pris adopté est de faire entendre, de chapitres en chapitres, différentes voix qui permettent, en les assemblant, de reconstituer l'ambiance de l'Europe au lendemain de la désastreuse retraite de Russie. Avec un art consommé de portraitiste, et s'appuyant sur son excellente connaissance de la période sans jamais paraître docte, Jean-Marie Rouart campe une savoureuse galerie de personnages. On retrouve au palais des Tuileries, Louis XVIII, "flasque, raidi par les rhumatismes, telle une grosse méduse pleine d'arêtes douloureuses" qui a bien conscience que tant que Napoléon sera en vie, il ne sera jamais tranquille. Il y a aussi, Talleyrand, l'ancien évêque défroqué, "blême de cette pâleur cirreuse des cadavres" qui cherche à tirer le meilleur profit de la situation actuelle :



Joueur de toutes les fibres de son être, amateur de tous les jeux, il trouve une particulière jouissance dans cet exercice. Il ne peut se dissimuler sa satisfaction d'être toujours là. Toujours dans la partie, même si c'est avec des partenaires différents

Il y a également des protagonistes moins connus, comme le consul de France à Livourne, le chevalier Mariotti qui a fait sien l'opportunisme qui caractérise cette époque troublée : "les girouettes abondent. Dans ces temps incertains, mieux vaut ne pas se prévaloir de convictions trop chevillées au corps".

Une histoire d'amour et de faux-semblants

Le roman dépeint avec beaucoup de vie l'atmosphère de l'île d'Elbe où Napoléon continue à se comporter en monarque d'un royaume miniature. Le proscrit a une totale liberté de mouvement, donne des réceptions, reçoit même sa maîtresse : "On singe un pouvoir évanoui, on recrée la liturgie d'une cour factice dans un minuscule palais qui paraît en carton-pâte". Pour le surveiller, il y a toutefois le colonel écossais Neil Campbell. Ce dernier a pour mission d'empêcher toute tentative d'évasion



De tous les grands personnages de l'histoire de France, Napoléon est sans conteste l'un de ceux qui fascinent le plus. Il suffit pour s'en convaincre de considérer la masse d'ouvrages qui lui ont été consacrés depuis deux siècles. En 2014, l'historien Jean Tulard avançait le chiffre colossal bien que difficilement vérifiable de 80 000 titres... Sans parler des nombreuses adaptations cinématographiques, d'Abel Gance à Ridley Scott qui, le dernier en date, a coiffé Joaquin Phoenix du célèbre bicorne. Si l'irrésistible ascension politique du petit général corse, son sacre immortalisé par David, ses batailles et sa mort solitaire sur le rocher de Sainte Hélène font partie intégrante de l'imagerie d'Épinal, son premier exil sur l'île d'Elbe en 1814 est souvent remis au second plan. On retient surtout la fin de cette parenthèse de huit mois, l'évasion maritime, le débarquement en Provence et la spectaculaire reconquête du pouvoir lors des Cent Jours. 1815 avec en point d'orgue la défaite de Waterloo et la restauration de l'autorité monarchique est restée dans toutes les mémoires. L'année qui l'a précédée est beaucoup moins



Le jeune homme est fasciné par Napoléon qui exerce sur tous ceux qu'il côtoie une emprise presque magnétique. Mais il y a aussi sa passion naissante pour l'énigmatique comtesse Miniaci, la nouvelle coqueluche de Florence. Des dizaines de prétendants se disputent ses faveurs mais c'est à ce jeune officier qu'elle a ouvert la porte tant convoitée de ses appartements. Campbell, qui a le privilège de côtoyer chaque jour l'homme le plus célèbre du monde, intrigue. On cherche à obtenir ses confidences. À une époque où les espions pullulent et où l'Empereur réfléchit déjà à son retour sur le devant de la scène, l'amour de cette **maîtresse italienne** est-il si désintéressé que le trop naïf Campbell voudrait le croire ?

Renouant avec la grande tradition des fresques du XIXe siècle, Jean-Marie Rouart a su trouver le ton juste pour restituer l'ambiance de cette période complexe. Sa langue ciselée ressuscite lieux et personnages avec brio offrant, même aux néophytes de la geste napoléonienne, une passionnante incursion aux côtés du plus romanesque des personnages que l'Histoire ait enfanté.

Jean-Marie Rouart, **La maîtresse italienne**, Gallimard, 04/01/2024, 1 vol. (168 p.), 19€.



© DR



MAGYD CHERFI

Par Jean-Jacques Bedu



Vingt-quatre ans après la dissolution du mythique groupe toulousain Zebda dont il était le parolier, Magyd Cherfi revient sur le devant de la scène littéraire avec un premier roman au titre évocateur : **La vie de ma mère !** Porté par une plume alerte, pleine d'autodérision et de tendresse, l'artiste livre ici avec brio le récit ficelé d'une émancipation tardive, celle d'une mère immigrée qui, au seuil de sa fin de vie, décide de goûter enfin aux plaisirs de l'existence.

À travers le personnage de Taos, algérienne analphabète ayant trimé toute sa vie, l'auteur brosse le portrait d'une femme meurtrie qui, lorsque sonne le crépuscule, se met à rêver, à aimer et à affirmer sa singularité. Quitte à déboussoler ses six enfants, dont son fils Slimane, le narrateur, cuisinier divorcé en pleine remise en question existentielle.

En filigrane, ce court roman résonne comme un vibrant hommage à toutes ces mères sacrifiées sur l'autel de la famille, du devoir, des traditions, et un appel à leur nécessaire émancipation.

Une mère sacrifiée : le poids des traditions

Dès les premières pages, le lecteur découvre le personnage de Taos, cette mère de famille dévouée corps et âme à sa progéniture, selon les traditions conservatrices de la société algérienne dont elle est issue. Une abnégation qui confine au sacrifice tant cette femme a littéralement fondu sa propre existence dans le rôle ingrat de nourricière et d'éducatrice.

Cette mère aimante certes, mais aussi distante et froide, demeure pour ses enfants une énigme difficile à percer. L'auteur décrit avec justesse le fossé originel qui sépare Taos de sa ribambelle de bambins, eux qui ont grandi dans les cités de la Ville rose, suivant une trajectoire scolaire honorable. Magyd Cherfi écrit avec une sensibilité vibrante les incompréhensions, les non-dits, la frustration de ne pouvoir communiquer avec cette mère enfermée dans ses traditions séculaires qui l'enserrent dans un carcan étouffant sa singularité de femme. Cloîtrée dans son rôle, elle apparaît aux yeux de ses enfants comme une mère castratrice, dont l'amour inconditionnel se révèle être une lourde chaîne.

La quête personnelle du fils

Au fil du récit, le lecteur suit pas à pas la quête intime de Slimane, narrateur à la première personne qui tente de renouer avec l'affection maternelle. La relation avec Taos semble irrémédiablement distendue, et le fils erre en terrain mouvant à la recherche d'un amour qu'il n'a, semble-t-il, jamais pleinement goûté.

En redécouvrant progressivement le parcours chaotique de sa mère, ce sont ses propres origines que le personnage arpente. Origines douloureuses faites d'exil, de renoncements et de violence. L'auteur brosse en touches impressionnistes le lent sacrifice de Taos.

Mais Slimane bute sans cesse sur l'incompréhension face aux sautes d'humeurs, aux reproches acerbes et au manque flagrant de tendresse de cette mère empêtrée dans ses blessures. Une incommunicabilité qui le renvoie à ses propres limites.

L'émancipation inattendue de la mère

Le roman prend un tournant décisif lorsqu'à la faveur d'une opération chirurgicale réussie, l'état de santé de Taos s'améliore sensiblement... Magyd Cherfi réussit le tour de force de mêler avec justesse une certaine gravité avec une bonne dose d'humour et de fantaisie. En filigrane, ce récit d'une libération fait écho au concept philosophique de révolte chez Albert Camus.



En refusant un destin tout tracé pour elle, en s'affranchissant des déterminismes sociaux et culturels, Taos porte en elle une révolte métaphysique proche de celle évoquée par Camus. C'est en se dressant contre les injustices de son existence qu'elle accède à une forme de liberté et à une prise de conscience d'elle-même. Sa quête personnelle s'inscrit dans cet élan de révolte vitale et fondatrice cher au philosophe.

Surtout, ce plaidoyer pour l'émancipation individuelle peut se lire comme un magnifique chant d'espoir : il n'est jamais trop tard pour se réaliser pleinement et goûter la saveur de la vie, envers et contre tout.

Empreint de pudeur et de retenue, **La vie de ma mère !** offre au lecteur la puissance d'un authentique chant d'amour. Celui, déchirant, d'un fils à sa mère qu'il redécouvre au soir de sa vie. Magyd Cherfi signe ici une déclaration poignante à sa génitrice, où percent entre les lignes admiration et tendresse.

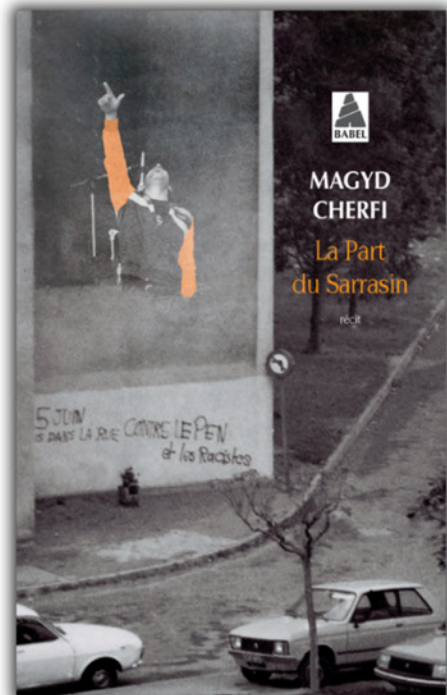
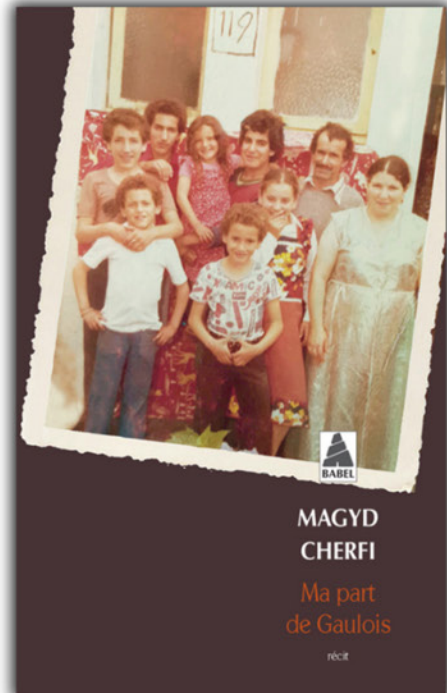
L'écrivain réussit avec délicatesse à mettre des mots sur les maux, à panser les blessures par la grâce de l'écriture. En filigrane, il célèbre la force de caractère de toutes ces femmes bafouées qui, contre vents et marées, ont tenu bon la barre. Quitte à se perdre elles-mêmes. Un sublime éloge de leur abnégation.

En refermant ce court roman au souffle puissant, le lecteur ne peut qu'être touché par l'émancipation finale de Taos. Petite victoire sur une existence qui ne lui aura pas fait de cadeaux. En saluant la métamorphose de cette mère courage, c'est à la magie de la résilience que l'auteur nous convie.

Magyd Cherfi, **La vie de ma mère !**, Actes Sud, 03/01/2024, 1 vol. (269 p.), 21,50€



Du même auteur



Victor del Arbol - *Le fils du père*

Par Marion Poirson-Dechonne



Avec ce titre dont la véritable signification n'est révélée qu'à la fin, Victor del Arbol signe un roman puissant qui met en scène trois générations d'hommes violents. Ne faudrait-il pas user plutôt du pluriel, et dire "les fils des pères" ? Ils sont plusieurs, en effet. Le grand-père, Simon qui, d'abord pour expier les fautes de son beau-frère anarchiste, ensuite pour assouvir la vengeance d'un militaire dont il a séduit l'épouse, se bat aux côtés des franquistes, avant d'être contraint de rejoindre la Division Azul, luttant avec l'armée allemande sur le front russe. Le père, dont la mort intervient au début du roman, qui a quitté autrefois Barcelone pour s'engager dans la Légion étrangère du Sahara oriental. Et enfin Diego, le fils, incarcéré pour meurtre. Liens du sang et caractères forts unissent ces trois hommes, qui se sont haïs mutuellement. Leur destinée les confronte à diverses formes de violence, familiale, politique ou sociale.

Entre fresque et puzzle, une construction virtuose du récit

Le récit tient à la fois de la fresque et du puzzle et nous confronte à la grande histoire, celle de l'Espagne contemporaine, qui s'entremêle inévitablement avec les destins individuels. Construit sur une série d'analepses, il opère de fréquents retours en arrière avant de revenir au présent. Il nous tient en suspens et nous leurre, jusqu'à la révélation finale.

Diego Martin a tué Martin Pearce, l'infirmier de sa sœur Liria, en 2011. Pourquoi cet universitaire renommé, époux d'une femme riche, jouissant d'un statut social et de revenus confortables, a-t-il commis l'irréparable ? De quelle faute Martin s'est-il rendu coupable ? Plutôt que de répondre tout de suite à ces questions, l'écrivain revient sur le passé. Tous ces rappels sont déclenchés en premier lieu par la mort de son père, un personnage ambigu et complexe :



Assis au même endroit, son père avait découvert les îlots d'immeubles de l'Eixample la Sagrada Familia, les tours de la centrale thermique de Sant Adrià et les milliers d'antennes et d'étendoirs des constructions qui dévalaient la pente jusqu'au bord même de la Méditerranée. Le diable avait dû le tenter, Je te donnerai toutes ces choses, si tu te prosternes et m'adores, et son père l'avait cru. On pourrait dire que la bataille entre la ville et son père avait connu des moments épiques, à l'image du siège de Troie. En un sens, cela avait ressemblé à son histoire avec la ville. Une histoire d'amour et de haine. Diego et son père, deux mémoires du même paysage, deux enfants à des époques différentes, griffonnant des symboles étranges sur le sol, avec une branche, les yeux mi-clos, offrant leur visage au soleil, avec le même sourire féroce, résolu, suicidaire.

Avec un art consommé, l'auteur unit dans ce premier portrait un père et un fils, en soulignant le déterminisme tragique qui régit leurs existences. La relation de réciprocité des personnages, et celle qu'ils entretiennent avec le paysage mettent en jeu des rapports de pouvoir et de domination, dans une perspective marquée par le diabolique. Mais bien avant, celle du père et du grand-père de Diego s'est déroulée dans un contexte de violence tant physique que psychologique.

L'inscription de la violence familiale à l'intérieur d'une violence politique et sociale

La famille dont sont issues ces trois figures de pères (même si Diego n'a pas de fils, juste une fille adoptive, Ana, qui le hait) a été asservie depuis des siècles par une famille puissante, les Patriota (au nom aussi emblématique qu'ironique, puisque leur dévouement envers la mère patrie consiste à envoyer d'autres qu'eux-mêmes la défendre). Simon, le grand-père, gêné par l'engagement politique de son beau-frère Joaquin, assassiné par les franquistes, se retrouve en dépit de sa loyauté à la cause sur le front russe, perpétuant l'oppression dont est victime sa famille. Son fils, qui a grandi avec la fille des patrons, subit le poids d'une accusation injuste, et rêve de se venger en devenant propriétaire de la grande maison. Diego enfin, en dépit de sa réussite, n'a pas assouvi la haine qu'il voue à son père, coupable d'inceste. Entre châtiments corporels et abus sexuels, violences conjugales et maltraitance des enfants, les figures paternelles se retrouvent mises en accusation dans le roman. Parfois, elles revêtent une dimension de



cruauté et de vice légitimée par le statut social. C'est le cas des exactions commises sous prétexte de guerre, comme les horreurs perpétrées sur le front russe, que l'auteur détaille avec une grande crudité, ou les sévices infligés par le Gros, un ancien déserteur de la légion reconverti en trafiquant.



On racontait des horreurs à son sujet, sur la cruauté de ses méthodes pour contrôler la quasi-totalité du marché noir entre Laâyoune et la frontière algérienne. Amateur de whisky et de montres de luxes, le Gros, défini comme un sybarite aimait aussi les vices que personne d'autre ne pouvait se permettre. Des enfants qu'il appelait sinistrement mes fleurs.

À ces violences domestiques s'ajoute le poids du patriarcat, de l'oppression sociale, (en particulier, la misère qui oblige certains habitants pauvres à se réfugier dans des grottes) par laquelle le prêtre du village, bienveillant au premier abord, se révèle complice de l'oppression. Chacun des trois héros, qui n'est pas foncièrement mauvais au départ, se retrouve absorbé par cette spirale de violence, à laquelle il finit par céder.

L'inutilité des livres

Même si Diego s'efforce d'échapper à son destin par la lecture et les études, qui lui permettent de changer momentanément de vie, il en constate aussi le caractère vain, lorsque l'espoir laisse la place à la désillusion. Épris de philosophie, puis de poésie durant sa jeunesse, il s'est imaginé que l'unique vérité résidait dans les livres :



Je devorais les livres parce que je n'arrivais pas à vivre. Quand ma mère partait au travail nettoyer la merde des riches, j'allais chercher mes frères à l'école et nous montions la côte qui menait à la petite bibliothèque... Mais moi je ne voulais jamais partir, je préférais rester à l'abri, dans cette petite salle, sous les néons de cette baraque, à lire, à fuir la réalité. Car c'était un endroit où le Mal ne pouvait m'atteindre, il n'y avait pas cette douleur que je ne pouvais plus supporter mais des vies magiques, des rêves, des espoirs.

L'évocation de ces moments merveilleux se conclut par une note pessimiste, voire désespérée, lorsque le protagoniste prend conscience que "tout ne peut pas être

expliqué, et encore moins compris."

L'ambition, le travail, la réussite ne suffisent pas à écarter la tragédie inhérente aux divers personnages, victimes autant du monde extérieur que de leur nature propre. Le livre constitue une réflexion sur la violence, celle que l'on subit, celle que l'on finit par infliger aux autres. Devenus bourreaux, les protagonistes masculins se retrouvent parfois confrontés à une forme d'ironie tragique, parfois par simple aveuglement, devenant à leur tour ce qu'ils avaient cru refuser. L'intelligence et la prise de conscience ne les empêchent pas de courir vers leur perte, comme la montre avec maestria Victor del Arbol. Faisant alterner diverses temporalités, dans une construction rigoureuse de l'œuvre, Victor Del Arbol montre comment les fils reproduisent à leur manière, les erreurs de leurs pères sans pouvoir y échapper. Il met en évidence le rôle joué par les convulsions de l'histoire dans les destinées individuelles, en les ancrant dans des moments extrêmes qui exacerbent les passions, comme cette description saisissante du front russe pris dans les glaces ou des trafics dans le Sahara oriental, marqué par la chaleur du désert.

Le roman des luttes et des désillusions, prenant jusqu'à la dernière page.

Une maîtrise magistrale du récit, un souffle épique.

Une fresque puissante et inspirée sur la violence de l'Espagne contemporaine.

Victor Del Arbol au sommet de son art.



Victor del Arbol, **Le fils du père**, roman traduit de l'espagnol par Émilie Fernandez et Claude Bleton, Actes Sud, 06/09/2023, 1 vol. (365 p.), 23€.

Jack Kerouac – *Sur le chemin*

Par Marion Poirson-Dechonne



Sur la route, de Jack Kerouac, a été le livre culte de toute une génération. Mais, en 2007, une découverte inattendue a permis d'exhumer un tapuscrit inédit, sous forme de feuilles de papier à dessin que l'auteur avait collées entre elles pour les insérer dans sa machine à écrire, un dispositif qui lui permettait de gagner du temps. S'agissait-il de la première version de *Sur la route* ? Ou d'un préquel, à savoir un roman qui imaginerait les événements à l'origine de son amitié amoureuse avec Neal Cassidy, écrit en anglais, mais dans un français qui frappe le lecteur par son étrangeté ?

Des héros enfants

Les héros du récit de Kerouac sont trois enfants, qui ont en commun la jeunesse, mais différent par leur origine. Ti Dean, le protagoniste, (à l'image de Kerouac, dont il possède l'imagination) est le fils d'un soûlon de l'Ouest américain. Il évoque un cinéma, peut être à l'origine de son univers imaginaire :



Le Capricio, avec des grenailles de rayons de soleil poussiéreux filtrant à travers les grilles du guichet dans le milieu de l'après-midi somnolent, la madame aux billets rêveuse avec rien à faire, tandis que du gouffre humide du cinéma, frais, noir, que parfument les sièges, tandis que les bums dormaient, rugissaient les coups de feu et la cadence des sabots du monde, des cavaliers aux yeux cernés qui buvaient trop dans les bars autour d'Hollywood galopèrent sous un clair de lune photographié de l'arrière d'un camion sur des routes poussiéreuses de Californie...

À ses côtés Ti-Jean, âgé de 13 ans, issu de la classe ouvrière du nord. Son père, Jean Duluoz, l'a emmené de Boston dans sa 1934 Plymouth. Sa généalogie, composée de Bretons et de Normands, présente aussi des origines amérindiennes, qui lui ont laissé "la marque des sauvages

Duluoz", ou ces fous de Duluoz, comme on les appelle, à savoir "le nez retroussé et une bouche à la lippe molle et pathétique". Kerouac la retrace dans une longue digression. On trouve enfin Ti-Pic, (Pictorial Review Jackson) d'origine afro-américaine, qui vit avec son frère saxophoniste. Les trois enfants assistent à une soirée où divers adultes, marqués par la grande Dépression, passent leur temps à boire ("juste une bouteille de whiskey c'était la seule chose dont ils avaient besoin") et à jouer. C'est le regard de ces enfants qui oriente le récit. Un rêve fait par Dean, à la suite d'années d'errance et de vagabondage avec son père à bord des trains de marchandises où il se voit âgé de 15 ans, alors qu'il n'en a que huit, le confronte à l'avenir sordide qui l'attend. Il s'imagine vivant "dans un immense flophouse cosmique avec le vieux bonhomme et Rex et d'autres bums", le corps déformé, le front dégarni "à la Méphistophélès", le visage abîmé. Pourtant, "Ça, c'étaient des rêves, la réalité était plus tendre."

Un univers multiethnique : le creuset américain

À l'hybridité et la multiplicité des langues qui se croisent dans le roman correspond une diversité ethnique. Si les personnages ont en commun d'être des laissés-pour-compte, hobos, prostituées, ivrognes qui se côtoient dans le roman, ils viennent aussi de vagues de migrations différentes. Au détour d'une rue, un personnage voit le temps "dans un vieux chaumi de délicatessen avec des mots Hebraïcs." Ailleurs, on trouve un certain nombre de Chinois.



Les fils at Ching Boy, Ching Bok et Sammy Boy, éta en Bronx jail pour le meurtre d'une fille dans un hotele room avec une bouteille cossez, eux pis un autre Chinois, ils eta après se parsez leu bas sur leur ironingboard entre les bords de fer quand le soleil descenda rouge dans mles Mays de New York.

Mais interviennent aussi des Afro-Américains comme Slim Jackson, "un neigre avec une barbe à guèle", "avec un saxophone case à la main". Tous ces personnages jouent, fument, boivent, et parfois se droguent, comme Slim Jackson, le frère de Ti Pic, avec Ching Boy, au haschich, à l'héroïne ou à la cocaïne. Mais, à côté de ce caractère sombre de la condition humaine, lié à la misère, on trouve aussi de la joie, de l'entraide, de la chaleur, comme en témoigne ce dialogue entre Bull et Ching Boy, qui remercie ce dernier pour sa bonté, et s'excuse d'avoir tant parlé :



Ca ma pas dérangez, les affaires de tes frères.

-Tes ancêtres étaient des hommes fières et fin comme toi, Ching.

-Oui, et les tiens gros cœur, mince à tête, ria Ching Boy, regardant Bull par-dessus ses eyelids épaisse comme une shelfe, pour acotez ses yeux travaille fort.

Un texte en joual

Dès les premières pages, il nous semble entendre l'accent québécois, comme si une dimension tant sonore que visuelle émanait du récit de Kerouac. Pourquoi le joual, là où l'on attendrait l'anglais ? Parce que ses parents, Gabrielle Lévesque et Léo-Alcide Kirouac étaient québécois, et que l'enfance de Jack (ou Jean-Louis Kerouac) s'est déroulée dans un quartier de Lowell, Massachusetts) peuplé d'une majorité de Canadiens Français, au point que le futur écrivain, francophone jusqu'à ses six ans, n'est devenu entièrement bilingue qu'à l'adolescence.

Le roman, destiné à transcrire l'oralité, adopte une orthographe parfois fantaisiste, qu'il nomme "sound-spelling", mêlée d'anglicismes, comme bathtub, freckles ou foam. Dans les années 1970, la France avait découvert la langue québécoise, et en particulier le parler des Acadiens avec le roman d'Antonine Maillet Pélagie-la-Charrette. D'autres, plus littéraires et confidentiels, comme Réjean Ducharme, auteur de L'Avalée des avalées, décédé récemment, avaient permis d'initier le lectorat français aux nuances de cette langue. Kerouac la décline avec son talent personnel, lui donne vie, et la travaille de façon inventive, en lui conférant une envoûtante musicalité. Les dialogues sont restitués de manière expressive :



On va allez manger dans un bon restaurant, on farra notre besogne, on wara un couple de show, ted ben le rodeo et on s'en retournera après un petit sommeil dans un hotel. Eh ! Ta mère le sarra seulement tellement pas. Il faut aider cest pauvre yiable, Guillaume m'a dit et Omer me l'a dit, son pauvres comme Job.

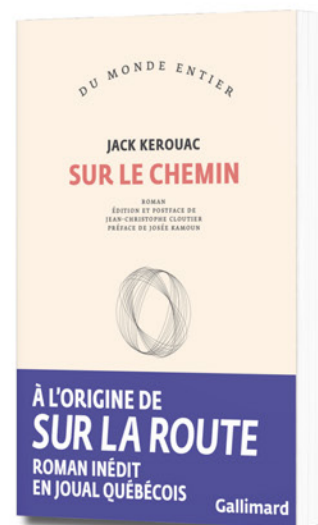
Le rythme des phrases, se déroulant tout au long de la page, permet de puissantes évocations poétiques. C'est vers un ailleurs que l'imagination est entraînée, avec "la locomotive du Denver et du Rio Grande teuf-teufant à fond au pied du col de la montagne", vers ces "gares lointaines

ou des hommes solitaires en mackinaws attendaient, vers de nouvelles villes de fumées et de lunchcarts", comme le rêve "le ti Dean assis là avec ses espadrilles dégarouillées collées dans le terrain huileux et parmi les fers suintés de son destin, vers les Alhambras étincelantes de San Francisco et le brouillard des vaisseaux."

Cette écriture hybride mêle français, anglais, expressions argotiques et formes dialectales diverses, comme dans ce portrait d'un personnage pathétique et clownesque, avec son cigare et son nez rouge, "Old Bull Baloon (parlant de solitude et du fantôme diaphané des jours) homme singulièrement solitaire et assez éphémère merci, au cours d'une de ces années était si cassé et paumé qu'il entra en partenariat provisoire avec Pomeray."

Le roman se termine par la formule mystérieuse "Brigash, cass mi gass", juste après le mot "fin", qui apparaît aussi dans Maggie Cassidy, et qu'il convient de relier à l'enfance de Kerouac à Lowell.

Ce texte fascinant de Jack Kerouac permet de redécouvrir cet auteur, et ses explorations linguistiques. Non édulcoré par une traduction, le flux du récit, avec ses détours et ses digressions, entraîne le lecteur dans un voyage littéraire, au-delà du huis clos de la soirée où les enfants se rencontrent. Avec un mélange de réalisme, d'émotion et de poésie, il fait revivre tout un petit monde de marginaux captés à travers le prisme d'un regard enfantin. Une œuvre singulière, et un beau vagabondage scriptural, qui éclaire d'un nouveau jour l'œuvre de Kerouac, et suscite le désir de relire ses autres romans.



Jack Kerouac, **Sur le chemin**, Gallimard, 05/10/2023, 1 vol. (155 p.), 18€.

Stefano D'Arrigo – *Horcynus Orca*

Par Marion Poirson-Dechonne

Bombardements, disparitions, effacements, l'auteur tisse un motif spectral. Comme le héros d'Homère, Ndrja semble revenu d'entre les morts. Ce motif apparaît récurrent dans le livre.

“

De loin, sous le soleil, entre le sable et les cailloupetits, les carcasses aveuglaient, pareilles à des dents d'ivoire.

L'auteur transpose un motif connu, quand il décrit un cimetière de dauphins, qui nous rappelle ceux des éléphants. L'auteur multiplie ainsi les images saisissantes pour décrire un monde qui s'écroule. Une thématique mortifère traverse le roman, la pourriture, la charogne reviennent de façon insistante. Les odeurs de puanteur et de peste envahissent le récit :

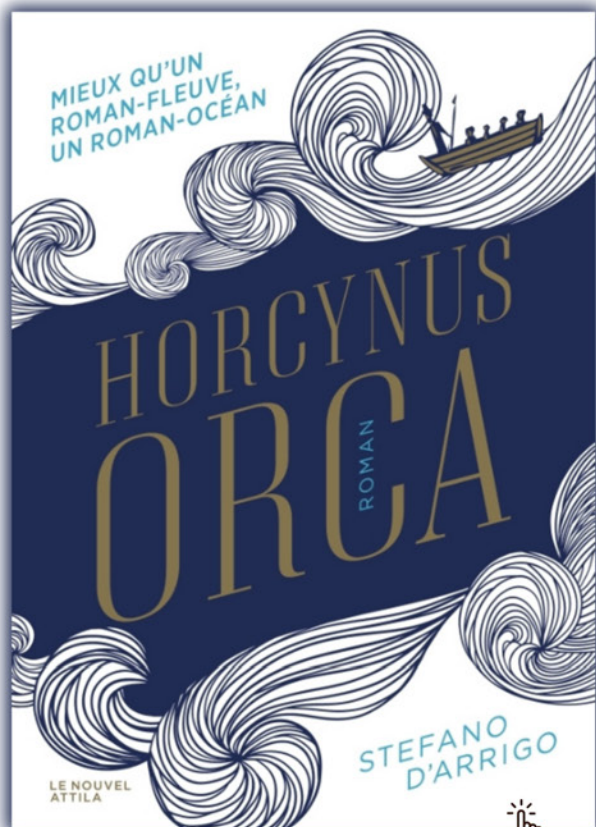
“

...et presque toutes en s'encarcassant pouaient de là, de la tête, par milliers à la ronde : parce que si un poisson quidam, comme on sait, commence par puer par la tête, qu'on se figure alors la fère qui là seulement, dans le cerveau, est entièrement vivante, et là seulement meurt vraiment tout entière, quand il lui arrive de mourir, là seulement.

Les animaux revêtent eux aussi une dimension monstrueuse, qu'il s'agisse de l'orque, mais aussi de la fère, ou férasse, nom local que les pêcheurs donnent aux dauphins. L'auteur s'étend longuement sur l'image d'une fère morte, tandis que les humains s'animalisent. Il met l'accent sur les processus organiques, comme la dévoration, la digestion ou l'enfantement. Le livre décrit des batailles, opposant hommes et femmes, hommes entre eux, hommes et animaux. La symbolique de la couleur rouge renvoie au sang. Dans ce contexte de guerre, la violence est omniprésente, qu'il s'agisse des hommes ou des bêtes. Le macabre ici côtoie le grotesque, comme cette tête de mort qui décore un pot de chambre. L'effondrement du parti fasciste se ressent par des gestes profanatoires. Le personnage qui a perdu sa jambe à la guerre, Boccadopa, interpelle les femmes, coupables d'un acte iconoclaste.

“

Vous avez l'audace d'outrager le portrait du duc, autrement dit votre dieu sur terre. Vous devriez vous rincer la bouche avant de le nommer et, au contraire, dès qu'il tourne les yeux, vous vous jetez sur lui comme des hyènes.



H*orcynus Orca* est un livre fleuve, placé d'emblée sous le signe de la monstruosité. Par son titre d'abord, qui évoque un énorme animal marin, il se décline avec une étrange orthographe, le h et le y n'existant pas en italien. Par le temps consacré à son écriture et à sa traduction, et enfin par sa longueur démesurée, il excède les normes romanesques habituelles.

L'action se situe en 1943, et raconte l'odyssée d'un marin fraîchement démobilisé, Ndrja Cambria, nouvel Ulysse égaré dans un bosquet d'orangers, au large de la Sicile, qui rencontre des personnages surprenants, avant d'affronter, une fois débarqué, l'éponyme orque mythique, qui évoque la baleine blanche de Moby Dick. Charybde et Scylla, rendus célèbres par l'*Odyssée* d'Homère, servent de décor à un affrontement prodigieux, au moment où le fascisme semble se déliter.

Un univers crépusculaire...

Entre mythe et inscription dans l'histoire contemporaine, Stefano d'Arrigo décrit un monde en décomposition, où les oiseaux deviennent des augures néfastes.

Stefano D'Arrigo – *Horcynus Orca*

Le livre nous replace dans la réalité géopolitique du moment. Le sirocco entraîne l'évocation de l'Afrique Tripolitaine ou de l'Abyssinie, du raïs. Viols et meurtres décrivent un monde livré à la violence et aux trafics de toutes sortes, huile d'olive, froment, cigarettes. La présence anglaise en Sicile ou celle des camorristes montre les adversaires.

Mais parfois aussi à la réalité géopolitique du moment. Le sirocco entraîne l'évocation de l'Afrique Tripolitaine ou de l'Abyssinie, du raïs. Le récit revêt une crudité documentaire lorsqu'il décrit les activités quotidiennes, en particulier le travail de salaison ou la pêche.

... et néanmoins merveilleux

Lui-même se perçoit "comme une marionnette de l'opéra des Pupi". La métaphore théâtrale intervient aussi dans l'emploi de la langue. Ainsi, "scaramouchés" semble jouer entre la figure de Scaramouche et le terme escarmouche. Feuillage qui semble métamorphosé en arbre. Dans l'imaginaire de l'auteur, une salle des machines devient un château enchanté. Il évoque aussi l'Ulysse de Joyce, ou la fécondité des récits emboîtés : "un milleunenuits de choses se passai par la tête." Le livre mêle l'épique, le fabuleux, l'absurde parfois et le burlesque, évoque la figure de Renaud de Montauban, héros d'un roman de chevalerie, ou celle de la fée Morgane, avant de jouer sur les rapprochements poétiques. Ainsi, il parle d'un mandarin de Chine ainsi nommé parce qu'il apparaît dans un jardin de mandariniers. Il fait allusion à Angélique, un des personnages de Roland furieux, amoureuse de Médor, qui intervient dans le théâtre des marionnettes siciliennes, ou Astolfo, parti chercher dans la lune la raison de Roland. D'autres lieux, comme le village féminaute, suggèrent un pays de femmes, modernes Amazones. Ils renvoient aux mythes homériques, Charybde et Scylla, colonnes d'Hercule, Sirènes, etc.... D'autres évocations concernent les contes, comme celui du Joueur de flûte de Hameln. Déchiffrement du rêve, harpon comparé à Durandal, mains ensorcelées confèrent au récit une tonalité magique.

L'invention verbale

Cet univers imaginaire se caractérise par un usage particulier de la langue. L'auteur crée des mots-valises, comme féminautes, fémignonne, tangéleux, flemmasque, se décarêmer, arcalamecque, empupillé, nagevolant, pellisquale, mais aussi des noms propres, en particulier Portempédocle, écrit en un seul mot, qui évoque la figure du philosophe présocratique, dont la légende affirme qu'il

se serait jeté dans l'Etna. Les traducteurs restituent avec brio le travail sur la langue. L'allitération "le doux Duce" transcrit celle, plus expressive en italien, de "dolce Duce". On trouve aussi "gigoter une gigantesse." L'auteur accole volontiers cumulus et tumulus, créant une paronomase. Le texte revêt parfois une tonalité poétique, comme dans cet épisode qui évoque l'obsession d'un vieux professeur pour les œufs d'anguille :



Chaque grappe d'œufs, chaque branche de corail, chaque bouquet d'algues où s'aggloméraient des myriades d'œufs telles de gigantesques ovarines, que l'on voit reluire sur la mer de pleine-nuit comme des chevelures phosphorescentes, même s'ils lui en procuraient un sac, un seul sac, quitte à le porter sur son dos, c'était chaque fois un trésor qu'il charriait jusqu'à Messine.

La poésie rejoint dans le texte la notion de mystère, mais ce dernier nous échappe, pour laisser place à la réalité, "simple, claire", loin de l'apparence énigmatique du masque, qui doit se résoudre à n'être qu'apparence. : "le masque, en d'autres termes, commence à trembler sur son visage, à monsieur le mystère."

Le lecteur opère une traversée de l'écriture, pleine d'écueils et de tempêtes. Il faut du courage et de la persévérance pour s'embarquer dans l'épopée romanesque de Stefano d'Arrigo, s'immerger dans sa prose poétique, faites de narration, de monologues joyciens. L'auteur est un demiurge. Sa navigation poétique s'apparente à un embarquement sur la nef de Charon, ses récits emboîtés, véritable labyrinthe, visent à égarer le lecteur. En définitive, une œuvre ardue, inclassable, un monde d'images et de mots qui, s'il renvoie à des références littéraires, n'en demeure pas moins original et unique.

Stefano D'Arrigo, **Horcynus Orca**, traduit de l'italien par Monique Baccelli et Antonio Werli, Le Nouvel Attila, 13/10/2023, 1 vol. (1371 p.), 39,90€



Christine Bergougous – Les yeux bleus du désert

Par Jean-Jacques Bedu



Avec son premier roman *Les yeux bleus du désert*, Christine Bergougous nous offre un récit teinté d'un réalisme mystique, où le merveilleux côtoie la dure réalité du désert mauritanien. Inspiré d'une histoire vraie, ce conte initiatique suit le destin de quatre enfants nés aveugles, que leur père, veuf et désespéré, abandonne en plein Sahara dans l'espoir qu'ils retrouvent la vue au bout de leur voyage. Dotée d'une plume fluide et poétique, sensible aux détails et aux ambiances, la romancière réussit à nous transporter au cœur des grands espaces désertiques, pour un périple spirituel qui n'est pas sans rappeler *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry ou *L'Alchimiste* de Paulo Coelho.

Un récit initiatique sur fond de quête spirituelle

Tout comme le jeune Antoine de Saint-Exupéry était parti à la découverte du Sahara, devenant le Petit Prince des étoiles et du désert, les quatre enfants aveugles du roman de Christine Bergougous se lancent à leur tour dans une quête initiatique à travers les dunes et les oueds de Mauritanie. En abandonnant ses rejetons handicapés en plein désert sur une intuition mystique, leur père Sidi Mahmoud ne fait-il pas écho au renard du Petit Prince, qui lui conseillait de "bien regarder avec les yeux du cœur" ? De même, l'errance des quatre frères et sœurs n'est pas sans rappeler le voyage entrepris par le jeune Santiago dans le best-seller de Paulo Coelho, *L'Alchimiste*. Leur périple reflète une forme de pèlerinage spirituel vers leur destinée. Il est certain qu'il s'en remettait aux djinns, ces créatures surnaturelles du désert qui auraient la capacité de rendre visite durant la nuit aux petits enfants aveugles, et de leur conférer momentanément le don de la vision à travers les rêves...



Ensuite, il les releva, et leur demanda de marcher droit devant eux, sans jamais se retourner. Il leur promit qu'en marchant, ils retrouveraient la vue. Il cria : Dieu est grand.

En suivant chacun une direction cardinale différente, Baba, Mariem, Zeinebou et Mohamed Lemine vont faire l'apprentissage de la marche dans l'inconnu et des leçons du désert. Ils semblent mus par une force invisible qui les guide à travers les dunes. Le désert mauritanien se fait alors complice de leur quête, les poussant à dépasser leurs peurs et leur cécité pour devenir des êtres accomplis. Symbole d'immensité, d'absolu et de contemplation, ces grands espaces hostiles recèlent une dimension sacrée où le moi profond de chacun peut s'accomplir.

Au fil des rencontres et des péripéties qui ponctuent leur odyssée de sable et de vent, les quatre protagonistes réalisent le véritable voyage initiatique – le passage de l'ombre à la lumière, celui qui vous transporte de vous-même vers vous-même – et qui vous mène de l'enfance à l'âge adulte. Ils en ressortent habités d'une force intérieure et d'une maturité nouvelles. Ils savent "voir avec le cœur" et sont devenus les héros de leur propre histoire.

Une ode au désert mauritanien

Véritable personnage à part entière du roman, le désert mauritanien occupe une place prépondérante. Dès les premières pages, le lecteur est plongé dans les paysages grandioses du Sahara et la rudesse de ses conditions de vie. Avec talent, Christine Bergougous parvient à restituer toute la beauté et la diversité des décors désertiques. Tantôt étendues de sable blanc à perte de vue, oasis verdoyantes ou gueltate grouillantes de vie, les descriptions foisonnent de détails qui stimulent l'imaginaire.

On suit alors les traces des anciennes caravanes de sel, les campements de nomades aux tentes de laine fichées dans le sable, les oiseaux annonciateurs de grandes nouvelles, la silhouette familière du renard – le compagnon des caravaniers – trottant dans l'obscurité :



Après la prière du soir, la tante rejoignit les enfants sur le grand tapis. Elle leur dit que les étoiles s'étaient toutes rassemblées au-dessus d'eux, et que bientôt, le renard chercherait un peu de nourriture près du camp. On verrait deux yeux jaunes briller dans la nuit, comme deux étoiles qui seraient tombées du ciel, et peut-être le renard japperait-il, pour remercier d'avoir mangé. Elle leur dit de ne pas craindre le renard, car il ne leur ferait rien. Depuis toujours les nomades vivaient avec les renards. C'est ainsi que les enfants s'endormirent la première nuit



Des destins qui s'accomplissent dans l'adversité

Si le désert se montre protecteur et complice du destin des quatre enfants, leur périple n'en reste pas moins semé d'embûches et l'auteure décrit également les horreurs que subit le pays. Privés de la lumière et de leur père, les enfants devront puiser au plus profond d'eux-mêmes la force de continuer.

Mais à chaque fois, par la grâce de rencontres providentielles, leur résilience et leur courage sont récompensés ; le désert semble conspirer en leur faveur et leur ouvre de nouveaux possibles. Tour à tour, chameliers, chef de tribu ou artiste itinérant leur viennent mystérieusement en aide, permettant aux quatre "héros malgré eux" de poursuivre leur odyssée initiatique. Comme le dit le vieil alchimiste à Santiago dans le roman de Paulo Coelho : "Lorsque vous voulez quelque chose, tout l'univers conspire à vous permettre de réaliser votre rêve".

Ainsi, en dépit des obstacles semés sur leur chemin aveugle, les quatre enfants voient leur persévérance et leur courage récompensés. Ils accomplissent chacun à leur façon le voyage symbolique tracé par leur père visionnaire à travers les grands espaces désertiques. Ils sont en passe de devenir des êtres libres, habités par une force intérieure qui transcende leur handicap.

Un message d'espoir et d'humanisme

Plus qu'un simple conte merveilleux ou initiatique, le premier roman de Christine Bergougous véhicule des valeurs humanistes et un message d'espoir qui font écho aux grandes œuvres du même genre. En filigrane de l'aventure des quatre enfants évoluant dans un Sahara hors du temps, affleure une réflexion profonde sur le sens de l'existence et la place de l'être humain dans l'univers.

Malgré le tragique de leur cécité et les épreuves traversées, leurs voyages à travers les dunes et les oasis du désert mauritanien – qui n'est pas sans rappeler La Conférence des oiseaux du célèbre poète soufi Farid al-Din Attar – symbolise le chemin intérieur que chacun est amené à parcourir pour trouver sa voie, et révéler le meilleur de lui-même. Tout comme le Petit Prince apprenait à "voir avec les yeux du cœur" au contact du Renard ou de la fleur, le périple initiatique des enfants aveugles les conduit à une forme de sagesse mystique. "Marchez, marchez, et vous verrez", avait dit Sidi Mahmoud à ses quatre enfants...

Le roman de Christine Bergougous, qui se lit comme un poème de Rumi, est ainsi une célébration de l'amour, de la fraternité et de la vie sous toutes ses formes. Son

message profondément humaniste donne foi en la bonté essentielle de l'Homme et en sa capacité à transformer positivement son destin, même dans l'abandon. Une lueur d'espoir et de grâce qui contraste avec la noirceur de certaines réalités abordées. Du nord au sud, les dunes de sable blond et les plages autrefois vierges portent désormais les stigmates de l'exploitation effrénée des ressources naturelles, laissant entrevoir la silhouette fantomatique d'un pays meurtri qui, tel le sage endurent, espère encore la rédemption des hommes.

Les voies d'accomplissement du désert

Avec ce premier roman au souffle poétique inspiré d'une histoire vraie, porté par une plume fluide, sensible aux ambiances, l'ouvrage réussit à immerger le lecteur dans les grands espaces du désert mauritanien, acteur à part entière de ce conte merveilleux.

On ne peut enfin s'empêcher de rapprocher la quête spirituelle dépeinte dans *Les yeux bleus du désert* de celle qu'entreprend Tierno Bokar auprès d'un maître soufi aveugle qui l'initia à la mystique musulmane. À l'image du sage malvoyant qui guidera ses premiers pas, les rencontres initiatiques avec des âmes charismatiques semblent avoir joué un rôle décisif dans son éveil intérieur. De la même manière, le périple des quatre enfants aveugles à travers le désert mauritanien est jalonné par l'intervention de figures tutélaires qui les accompagnent avec bienveillance dans leur accomplissement spirituel. Et comment ne pas également penser au grand mystique soufi Ibn Arabi, le "Maître des Maîtres", qui après son voyage dans le désert, a reçu les révélations divines qui ont nourri son œuvre. Comment ne pas penser à la quête de Théodore Monod ? Puissance initiatique du désert...

Porteur d'un message d'espoir qui élève les consciences, ce premier roman laisse présager le meilleur pour la suite de l'œuvre de Christine Bergougous. L'auteure possède assurément un beau potentiel littéraire qu'elle saura exploiter dans ses prochains écrits. En attendant une éventuelle suite avec impatience, *Les yeux bleus du désert* comblera les amoureux de récits poétiques et de spiritualité.

Retirons surtout de cette lecture que chacun de nous, même privé de lumière, en entreprenant un voyage de l'Occident vers l'Orient ou du Nadir vers le Zénith, sera toujours sur la bonne voie...

Christine Bergougous, **Les yeux bleus du désert**, Elyzad, 17/11/2023, 1 vol. (186 p.), 18,50€

Carlos Fonseca – Austral

Par Marion Poirson-Dechonne

Il existe deux écrivains nommés Carlos Fonseca. Le premier, espagnol, est né à Madrid. Le second, Costaricain, vit et travaille à Londres. Tous deux écrivent sur la mémoire, mais c'est du second, dont le livre, *Austral*, publié aux éditions Scribes, s'avère d'une stupéfiante beauté, que traitera cette chronique. Dès l'ouverture, il se place sous l'égide de deux grands auteurs, prix Nobel de littérature, Tomas Tranströmer, dont il cite quelques vers, et Elias Canetti, avec un extrait de son texte *Les voix de Marrakech*, deux citations qui mettent l'accent, l'une sur le langage privé de mots, comme "les traces de pas d'un cerf dans la neige", et l'autre sur les langues oubliées. Ces thématiques se retrouvent dans *Austral*, qui met en miroir deux personnages en apparence condamnés au silence, Aliza Abravanel, à la suite d'une hémorragie cérébrale, et un Indien étrange qu'on appelle le Muet.

Un récit à la structure complexe

Julio Gamboa, le protagoniste, reçoit un jour une lettre l'informant de la mort de son amie Aliza. Cette dernière a émis le souhait qu'il se charge de publier son ultime manuscrit. Il traite en particulier du père de l'écrivaine, séduit par le travail d'un anthropologue, Karl-Heinz Von Mühlfeld s'efforçant d'empêcher la disparition des cultures indigènes. Le livre évoque aussi un fait réel, objet des recherches de ce dernier, la fondation par les nazis, dont la sœur du philosophe Nietzsche, de Nueva Germania, une colonie allemande en pleine jungle paraguayenne. Le roman est construit comme un périple qui conduit le héros jusqu'à une communauté d'artistes en Argentine, où réside Olivia, l'expéditrice de la lettre, puis au Guatemala, en Amazonie et à Nueva Germania, mais insère également le texte écrit par Aliza, dans une fascinante mise en abyme.



Elisabeth Förster-Nietzsche et son mari Bernhard Förster avaient pris la tête de la migration des quatorze familles germaniques à l'origine de la fondation de cette petite colonie aryenne sur les bords de la rivière Aguaray.

Les italiques permettent d'isoler le texte d'Aliza du reste de la narration, en lui conférant une présence particulière. Le roman est construit comme une enquête de détective. Il unifie un certain nombre d'éléments hétérogènes qui permettent au lecteur de recomposer l'histoire racontée. Manuscrits, photos, enregistrements sonores, composent la trame du récit et permettent de relier des lieux et des personnages éloignés.

Il se divise en trois parties : "Une langue privée", "Dictionnaire de la perte", et enfin "Théâtre de la mémoire", qui permettent de comprendre la visée d'un récit parfois labyrinthique. Les personnages du roman se trouvent confrontés au deuil, à l'absence, à la disparition. De manière poignante, le langage, l'écriture mais aussi le silence s'efforcent de convoquer les souvenirs, de réactiver la mémoire perdue. Le point de départ du récit est une photographie de Man Ray, dont le titre initial, plutôt mystérieux *Elevage de poussière*, a été barré et remplacé par la mention : *Humahuaca, Argentine*. C'est cette carte postale qui stimule, dès l'origine du récit, l'imagination du personnage. En la déchiffrant, il croit apercevoir un désert vu du ciel, avec des collines de sel, des wagons de salpêtre, une usine, avant de constater qu'il s'agit juste d'une vitre sale et poussiéreuse.

La quête des personnages : un monde d'oppositions

Aliza est l'auteur d'une Tétralogie, dont le titre paraît renvoyer à Wagner, et faire écho à la communauté de Nueva Germania, mais son propos s'avère tout autre. Dans le manuscrit qu'elle lègue à Julio elle évoque Karl-Heinz Von Mühlfeld, jadis brillant, aujourd'hui épuisé par sa quête, qui rappelle certains héros des films de Werner Herzog, venus se perdre dans la moiteur de la jungle. Les vestiges de la colonie allemande attestent eux aussi le passage du temps, et plus particulièrement le piano vermoulu d'Elisabeth. Le fantasme de pureté de la race et des langues, porté par son époux, un homme qui brave le danger finit, avec le temps, par s'enliser dans un décor hostile, décrit par Carlos Fonseca de façon saisissante :



Poursuivant son fantasme qui entraînerait son pays dans la Shoah et la ruine, cet homme à la barbe fournie et au regard lugubre, vêtu d'une redingote classique, une croix de fer à la boutonnière, avait franchi les marécages fangeux du Chaco et les eaux du fleuve Paraguay, évité caïmans, serpents et phlébotomes jusqu'à une plaine fertile, au confluent des rivières Aguaray-mi et Aguaray Guazu.

L'auteur mêle des personnages réels, la sœur de Nietzsche retournant en Allemagne pour gauchir la pensée de son frère en la faisant dériver vers l'eugénisme, à d'autres fictionnels, comme Von Mühlfeld persuadé que "toute culture est le produit du métissage et de la contagion." A ses côtés, un Indien nommé Juvénal Suarez, toujours impeccablement vêtu de lin sombre. En lisant Aliza, Julio, au cours de son périple, prend conscience de

Carlos Fonseca - *Austral*

la rencontre entre la souffrance juive et la souffrance indigène, deux catégories de personnes soumises à différentes formes d'extermination. Marqué par la culpabilité, Von Mühlfeld avait cherché l'expiation dans "ce patelin perdu dans la plaine paraguayenne, où des hommes blancs paraient guarani et des indigènes allemands." Mais on trouve aussi des noms d'artistes authentiques comme Nancy Holt, Robert Smithson, Walter De Maria et Michaël Heizer, qui avaient pour point commun d'aller se perdre dans les vastes espaces de l'Ouest, pour créer un art à une échelle différente, dont l'esprit rejoint la tétralogie écologique d'Aliza.

Langues et mémoire

Si Aliza est surnommée la Muette, en raison de son aphasie, Juvénal Suarez, appelé le Muet, constitue son double silencieux. Le roman les présente comme un miroir l'un de l'autre. Le livre constitue une réflexion sur la perte des mots, comme c'est le cas pour Aliza ("Les mots lui échappaient, et pourtant elle connaissait le nom scientifique de toute la flore locale ou les différentes légendes de la fleur de chardon"), mais aussi celle des langues indiennes, dont Juvénal Suarez est l'emblématique représentant. Son nom d'origine a été hispanisé, et son prénom renvoie à celui d'un célèbre auteur latin de satires. Cadet d'une fratrie de cinq garçons, dont le dernier est mort de la rougeole, il a vu pour la première fois des hommes blancs à l'âge de 13 ans, et entend, au sein d'une plantation de caoutchouc où sévit une forme d'esclavage, parler espagnol, langue qu'il refusera de pratiquer plus tard.

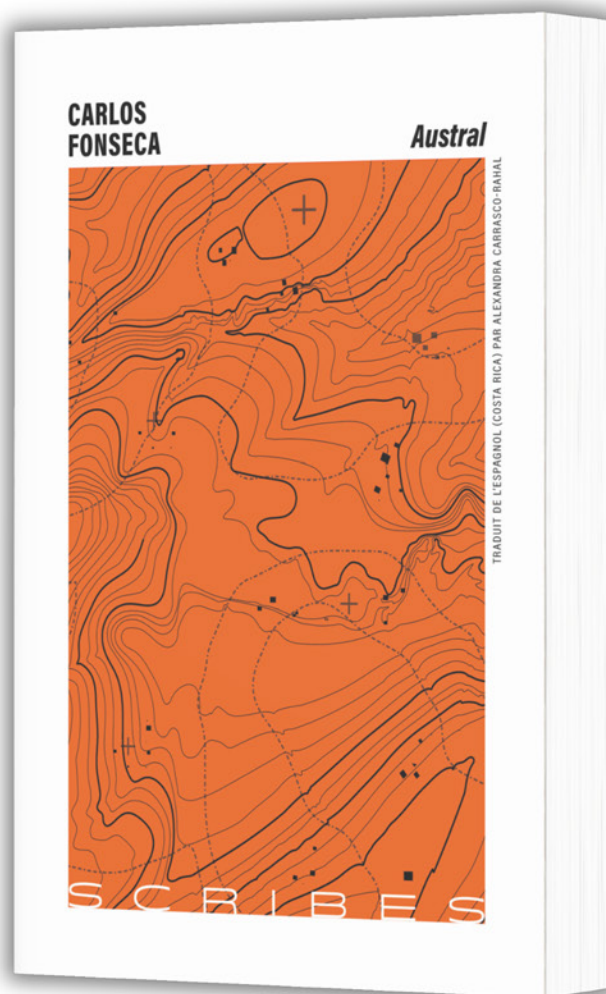
A la suite de l'anthropologue, le père d'Aliza tente de conserver la langue des Nataibo, peuple auquel appartient Juvénal, réduite à deux bandes enregistrées sur un magnétophone. La chronique de son père se résume à deux phrases clés :



*Le théâtre d'une voix qui se bat contre l'histoire,
Les silences d'une langue en lutte contre l'oubli.*

Le récit est parsemé de mots indiens isolés, trouant la toile du texte, échos d'un monde disparu. A ces tentatives de conservation, voire de résurrection, s'ajoute celle du Théâtre de la Mémoire, qui puise son nom chez le poète grec Simonide de Céos, dont la méthode a été reprise à la Renaissance par Giulio Camillo. L'idée consiste à "exposer la mémoire du village comme si on était dans un musée", dit Juan de La Paz à Julio. Une longue description du lieu occupe la dernière partie, où s'insèrent les ultimes extraits du manuscrit d'Aliza.

Un livre magnifique, à la construction maîtrisée, qui questionne l'absence et la perte, pour mettre en évidence le rôle primordial de la mémoire. Un sujet fort, une écriture superbe. Le livre de Carlos Fonseca, d'une grande qualité poétique, envoûte le lecteur pour le contraindre à réfléchir. Un très grand roman.



Carlos Fonseca, **Austral**, traduit de l'espagnol (Costa Rica) par Alexandra Carrasco-Rahal, Gallimard,



Shumona Sinha

Souvenirs de ces époques nues

Par Myriam Mas

Shumona Sinha est indienne d'abord. Française surtout. Dans son dernier roman, **Souvenirs de ces époques nues**, elle nous emmène via le parcours de quatre personnages clés (Sophia l'héroïne, Markus le DJ, Sam l'adolescent indien qui survit grâce aux petits boulots, et Kate l'Américaine fonceuse) dans un ashram d'abord, avec ses règles strictes, dépouillement obligé, ses rituels pesants, l'obéissance quasi absolue au guru. Le voyage ne fait que commencer, tenons-nous à la rampe, cela va vite devenir vertigineux puisque nous n'avons pas les codes, simplement fascinés par le côté marketing de l'affaire : nudité, simplicité, spiritualité. Tout devra être exploré. Sophia est à la fois dedans et dehors, vigilante, reluquant Markus : un être si solaire qu'elle approche, qu'elle perd, et qu'elle retrouve via les réseaux sociaux. Qu'elle perd à nouveau.

Un voyage multiple

Par-delà d'une idylle qui se dénoue en une trame désordonnée, par-delà les états d'âme évoqués, travaillés, livrés à nu, à brut, qu'en est-il de toutes ces trajectoires, ces hommes et ces femmes qui, au sommet de la gloire, passent le portique de l'ashram ? Comment ces ashrams sont-ils financés, qu'est-ce que l'hindouisme ? Qu'impose-t-il depuis si longtemps ? Pavé de belles intentions, le prétexte romanesque ouvre sur de nombreuses questions, de nombreux savoirs qui nous sont relativement étrangers, et de nombreuses critiques aussi, notamment cette haine des Musulmans et des traitements subis. Néanmoins, il y a bien un abîme qu'il faut tenter de combler dès lors que les repères sont absents, en tout cas de moins en moins visibles. Alors pourquoi pas une expérience dans un espace très codifié, silencieux, yoga à la clé ? Je pense que la force de ce roman tient surtout sur le triptyque propre à notre époque : liquidation d'un mode de vie (à l'occidentale), d'une attente (vivre quelque chose de différent), exploration d'un ailleurs et de ses déconvenues (choix de l'ashram), et constat, cœur qui palpète, invite à l'écrire. Qu'attend-on de l'amour alors que nous avons fait le deuil de l'amour ? Tant de portes se sont ouvertes, tant de tabous tombent les uns après les autres, et l'amour alors ?

Une leçon de vie

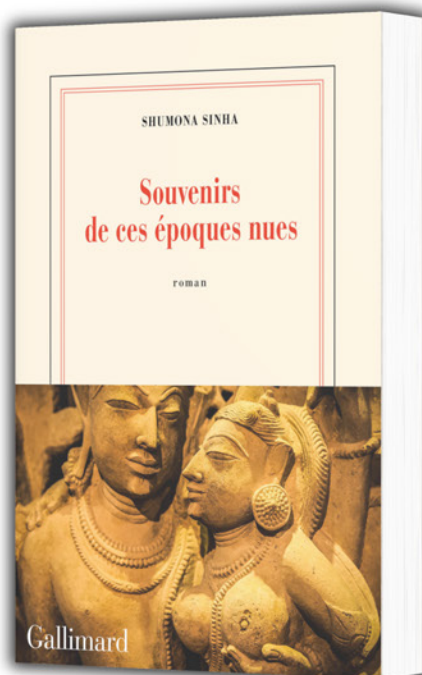
Apprenons à vivre avec nous-mêmes, et de naufragé(e) sur terre, devenons notre premier passant, notre première inspiration. Notre première consolation. Tel serait le point d'orgue de ce roman aux multiples facettes.



Maintenir un équilibre parfait, rester digne, la tête haute. C'est ce qui lui convient ce rôle de l'héroïne malheureuse, de la tragedy queen. La désamoureuse est une ascète, orgueilleuse d'être dépouillée, d'être ramenée à elle-même et de ne rien attendre.

Une cavalcade littéraire

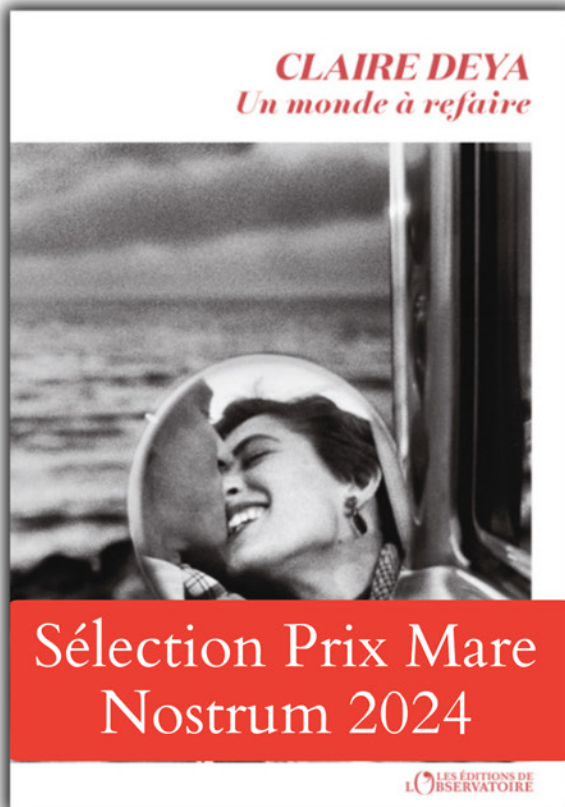
Désamoureuse certes, ascète certainement ! Qu'est-ce qui se joue dans ce roman qui palpite au gré du vent, des rencontres, et du temps qui passe ? N'est-ce pas l'amour du rythme, de la phrase qui roule et qui nous emporte ? Des éveils maritimes comme Rimbaud les chante, des "aubes navrantes", des "nettoyages intérieurs" ou du "ressac des mots", qu'est-ce qui enchante Shumona ? N'est-ce pas l'amour de littérature, l'amour inconditionnel de la littérature qui lui offre et le meilleur et le pire... Un voyage aux multiples facettes qui lui permet et de décoller et d'emporter son lecteur dans le ciel oriental. A nous de faire le voyage avec elle, à nous de l'accompagner encore une fois, non pas en la lisant une fois, deux fois, mais peut-être des dizaines de fois. Alors peut-être que ce voyage-là aura un autre goût, non pas "d'orange amère", mais de croissant bien chaud, et "de soleil éblouissant". "Bientôt l'avion va décoller. Bientôt, la Terre te sera plus légère."



Shumona Sinha, **Souvenirs de ces époques nues**, Gallimard, 14/03/2024, 1 vol. 21€.

Claude Deya - *Un monde à refaire*

Par Eliane Le Dantec



Un monde à refaire nous sensibilise à une période largement méconnue de notre histoire : celle du déminage du territoire français à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Préalable incontournable au relèvement du pays dévasté, les opérations de déminage furent confiées au ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme qui, en février 1945, créa une Direction du déminage, placée sous la responsabilité de Raymond Aubrac (1914-2012).

Le roman de Claire Deya s'intéresse au déminage des côtes méditerranéennes où d'importantes quantités de mines (13 millions) ont été laissées par les Allemands. L'autrice nous emporte dans un récit vibrant qui, à la fois, documente avec précision les enjeux multiples des opérations de déminage hautement dangereuses – tout spécialement pendant la phase de désamorçage – et cisèle une fresque romanesque émouvante autant que captivante.

Située à Hyères (Var) et dans ses environs où, en cette année 1945, la grande majorité des habitants et habitantes souhaitent pouvoir profiter pleinement du retour de la paix, l'intrigue d'*Un monde à refaire* nous attache à des personnages pour qui la guerre n'a pas fini, tant s'en faut, d'exiger d'eux, de les hanter, les empêchant de "réinventer leur vie".

Quand la paix est encore en suspens

Entre guerre et paix, dans un contexte d'incertitude et d'instabilité significatives, un fort sentiment de suspicion s'est exagérément développé en France. Ce sentiment a notamment généré des rumeurs négatives infondées sur les démineurs dont l'activité et la personnalité réputées guerrières heurtaient l'aspiration générale à la fête et la légèreté.

Requérant expressément précision et patience, le déminage retardait la réalisation de projets entrepreneuriaux d'ampleur ou, plus simplement, le retour à l'usage des terres agricoles et des ateliers pour conjurer ce hiatus insoluble à court terme, la population était encline à percevoir les démineurs comme des délinquants qui avaient accepté de risquer leur vie pour échapper à la prison ou, pire encore, "des collabos essayant de blanchir leur sombre passé" ; il lui arrivait aussi de tenter de les soudoyer pour bénéficier en priorité d'un déminage privé !

En France, les militaires étant postés en Allemagne comme ceux des autres pays alliés, le déminage se fit avec des civils volontaires recrutés sur la base d'un contrat reconductible tous les trois mois et avec des Allemands non-nazis prisonniers de guerre. À Hyères, sous la direction de Fabien, résistant admiré de tous pour ses sabotages d'usines, les jeunes démineurs volontaires ont des profils distincts et des raisons différentes d'accepter de risquer leur vie, la paix revenant.

Par exemple, Miguel Angel a fui le franquisme ; puis, après "avoir été parqué au camp d'Argelès-sur-Mer", il a combattu le nazisme aux côtés des Français. Henri ne voulant pas "s'abîmer les poumons dans les galeries souterraines du Nord comme son père et ses oncles" a opté pour le grand air du Sud. S'étant enfui d'Allemagne où il fut prisonnier durant trois années, Vincent est à la recherche d'Ariane, la femme passionnément aimée dont il a perdu la trace ; en s'engageant dans le groupe de Fabien, il pense pouvoir obtenir des informations la concernant auprès des démineurs allemands.

Malgré leur peur de mourir ou de rester gravement handicapé et leur honte de désormais faire partie des vaincus, ces derniers voient dans le déminage l'opportunité de se soustraire pendant la journée aux conditions de vie très dégradées et à l'ennui des camps de prisonniers. Ainsi, francophile et antinazi convaincu, Lukas considère sa participation au déminage comme un tremplin au service du plan d'évasion, qu'obstinément, il échafaude.

Quand les ennemis d'hier doivent aujourd'hui coopérer



Malgré l'article 31 de la Convention de Genève (1929) interdisant l'emploi des prisonniers de guerre à des tâches dangereuses, la Direction du déminage obtint des Alliés l'autorisation de prélever un contingent de plusieurs milliers de soldats allemands sur les 500 000 attribués à la France pour des travaux d'intérêt public.

Or, en 1945, quand le déminage démarre, les volontaires acceptent très difficilement d'avoir à côtoyer les prisonniers allemands qu'ils haïssent au plus haut point ; en permanence, ils tiennent à faire savoir qu'ils sont les vainqueurs et que les Allemands vaincus sont leurs obligés méprisés. À Hyères, bien que ressentant cette même haine, Fabien, sait qu'au sein du groupe qu'il encadre, il ne peut y avoir un sous-groupe détestant ouvertement l'autre, cette exigence étant une question de vie ou de mort pour tous. Son aura de résistant et son expertise élevée en déminage lui confèrent une autorité lui permettant de contraindre, souvent sur le fil du rasoir, les volontaires à l'impératif de la solidarité avec les prisonniers allemands. D'ailleurs, en coordonnant le déminage en train de se faire, Fabien ne peut que constater l'application et l'implication sans réserve de ceux-ci sur le terrain miné.

Comme ce fut le cas sur d'autres lieux de déminage, l'explosion tant redoutée qui se produisit à Hyères, avec des morts et blessés parmi les volontaires et les prisonniers allemands, contribua à faire reculer la haine jusque-là préjudiciable. Au cœur du désastre de fer et de feu, des prisonniers allemands valides se sont portés au secours des volontaires et inversement. Et, lorsque Vincent, spécialisé en chirurgie des catastrophes et des guerres, n'hésita pas à opérer à vif un jeune soldat allemand très grièvement blessé, la terrible douleur en direct de celui-ci fut profondément éprouvée par tout le groupe,

Avec la prudence requise après cinq années d'un conflit meurtrier, l'expérience partagée de l'explosion dévastatrice d'Hyères rapprocha donc volontaires et prisonniers allemands. Dorénavant, pour tous, constituer une équipe de démineurs soudée s'imposa comme la règle cardinale face au danger permanent. Pour les volontaires Fabien et Vincent, coopérer avec le prisonnier allemand Lukas s'avéra concevable pour débusquer les criminels nazis en cause dans la mort d'Odette et la disparition d'Ariane, les deux femmes tant aimées.

Des démineurs et des femmes

À Hyères, alors que la haine des démineurs à l'égard des prisonniers allemands est toujours palpable, illuminant les pages d'Un monde à refaire, des femmes ont fait le pari de la paix et de ses promesses.

C'est le cas de Léna qui, en début de soirée, accueille dans son café les volontaires épuisés physiquement et psychiquement par une journée de déminage plus ou moins faste. Si chacun admire la souplesse et la vivacité de ses déplacements autour des tables en rêvant d'être celui qui retiendra son attention, tous lui sont gré de son écoute discrète mais attentive, les amenant à entrevoir, le temps de déguster une bière, la possibilité d'un avenir pacifié qu'ils ont encore beaucoup de mal à appréhender. Il y a aussi Mathilde, la femme qui a loué "une petite maison - atelier d'artiste au bord de la mer" à Vincent. Il émane, de sa prestance et de son élégance, une sagesse réconfortante : celle de faire savoir à son interlocuteur, sans avoir à se perdre dans de longs discours, qu'elle comprend et compatit aux malheurs et infamies dont s'est repue la guerre mais qu'il faut maintenant, non pas oublier, mais transcender pour enfin vivre.

Et puis, il y a Saskia qui, de retour d'Auschwitz où tous les autres membres de sa famille ont péri, découvre que sa maison est habitée par d'autres. Spoliée du lieu auquel elle s'était autorisée à s'accrocher pour ne pas mourir, Saskia est d'abord "terrorisée, emportée dans les abysses gris et tournoyants de sa mémoire". Puis, se sentant soutenue sans curiosité envahissante par Vincent qui l'héberge, mais aussi par Mathilde qui, par petites touches délicates, lui rouvre les portes d'un voisinage rassurant, ou encore, par la jeune femme accostée parce qu'elle portait l'une des robes de sa mère achetée sur un marché et qui lui propose spontanément de la lui rendre, Saskia accepte l'idée que, peut-être, elle peut continuer à vivre sans se réduire et être réduite à son statut de déportée survivante. Cela lui donne notamment la force d'entreprendre les démarches pour recouvrer la propriété de sa maison et identifier celui ou celle qui a livré sa famille aux autorités françaises, relais zélés des nazis.

En faisant cheminer ses héros démineurs vers un monde et des relations apaisées, Claire Deya a l'immense mérite de lever le silence sur la période du déminage de la France. En mobilisant avec justesse la rigueur de l'historienne et la sensibilité de la romancière, elle saisit les premiers pas de la réconciliation en acte entre l'Allemagne et la France. Elle nous offre également un récit très attachant dans lequel, perdu et anéanti dans le tumulte des combats, l'amour parvient, avec la paix qui s'impose, à cicatriser ses blessures et à s'ouvrir à des possibles.

Claire Deya, **Un monde à refaire**, Éditions de l'Observatoire, 03/01/2024, 1 vol. (413 p.), 22€

Metin Arditi - *L'Île de la Française*

Par Jean-Jacques Bedu



convoque ici le concept grec de “nostos”, cette douleur du retour, ce mal du pays qui étreint Odile à chacun de ses séjours. Comme Ulysse dans l’Odyssée, Odile est prise entre deux mondes, deux temps, deux identités. Son “nostos” est une blessure qui ne se referme jamais, une nostalgie qui la consume et la définit. Comme l’écrit l’auteur :



Mon nostos à l’égard de Saint-Spyridon contient la douleur que je ressens à être séparée de votre île, à laquelle tant d’instantanés merveilleux me lient, mais aussi celle qui m’étreint lorsque je pense à ma fille, qui est restée chez vous.

Ce “nostos” douloureux et ambivalent, entre attachement viscéral et blessure intime, est la clé de voûte du roman, le prisme à travers lequel se dessinent les destins des personnages. En convoquant ce concept si profondément ancré dans la pensée grecque, Arditi donne à son roman une résonance universelle et intemporelle. Il fait de l’île de Saint-Spyridon un microcosme de la condition humaine, un miroir de nos désirs et de nos blessures les plus intimes.

Filiation et déchirures identitaires

Au cœur de *L’île de la Française* se noue une triple relation filiale et fraternelle entre Odile, sa fille Pénélope et la jeune Clio. Odile, en quête d’un apaisement impossible depuis la mort de son mari, reporte son affection sur Clio, l’aide-ménagère devenue presque une fille de substitution. Cette relation fusionnelle attise la jalousie malade de Pénélope, déchirée entre deux cultures, deux langues, deux identités. Pénélope, en mal de repères et d’amour maternel, sombre dans une spirale autodestructrice. Metin Arditi excelle à dépeindre ces déchirures intimes, ces non-dits familiaux qui minent les relations et façonnent les êtres. La disparition brutale de Pénélope agira comme un révélateur, un catalyseur des drames enfouis et des vérités inavouées ; un révélateur au sens photographique du terme. Cette disparition fait apparaître l’image latente, elle met en lumière ce qui était caché. Et c’est tout l’art d’un romancier de faire de cet événement tragique non pas une fin en soi, mais un début, un point de départ vers une possible renaissance, une reconfiguration des liens et des identités. Un chemin douloureux, semé d’embûches, mais qui ouvre aussi à une forme d’espoir, de dépassement de soi.

Metin Arditi, écrivain suisse d’origine turque, nous offre avec *L’île de la Française* un roman dense et mystérieux, à l’image de l’île grecque de Saint-Spyridon où se déroule l’intrigue. Metin Arditi, dont l’œuvre est marquée par les thèmes de l’exil, de l’art et de la quête identitaire, nous plonge ici dans le destin d’Odile, photographe parisienne profondément attachée à cette île meurtrie par la misère et la guerre civile. Autour d’elle gravitent Clio, jeune insulaire devenue moniale, et Pénélope, la fille d’Odile, rongée par la jalousie. Lorsque Pénélope disparaît et qu’un appareil photo s’immisce dans la vie du monastère, les non-dits et les drames enfouis de la communauté remontent à la surface. À travers une écriture âpre et évocatrice, le romancier explore avec finesse les blessures de l’exil, la complexité des liens familiaux et le pouvoir libérateur de l’art.

Une topographie de l’exil et de la nostalgie

L’île de Saint-Spyridon, petite, caillouteuse, rugueuse, dure au mal, se dresse comme une métaphore puissante de l’exil et de l’isolement. Terre des origines pour Odile, qui y a vécu des moments heureux avec son défunt mari, elle est aussi le lieu d’un exil intérieur, où les personnages se retrouvent face à eux-mêmes et à leurs démons. Arditi

Metin Arditi - *L'Île de la Française*

La photographie ou l'art comme puissance de dévoilement

La photographie, art de prédilection d'Odile, est au cœur du roman d'Arditi. Odile, en photographiant avec passion les habitants de l'île, cherche à capter leur âme, à révéler leur beauté cachée. Son objectif est une fenêtre ouverte sur l'intime, un miroir tendu à la communauté. Lorsque Clio, devenue moniale, introduit un appareil photo au sein du monastère, c'est tout l'ordre établi qui vacille. Les clichés de Clio, exposés plus tard à Paris, provoqueront un scandale retentissant en révélant la part d'humanité et de sensualité des moniales, leur soif de liberté et de beauté. La photographie devient ainsi un instrument de subversion douce, un "choc" salvateur qui ébranle les certitudes et les carcans. Comme l'écrit Metin Arditi :

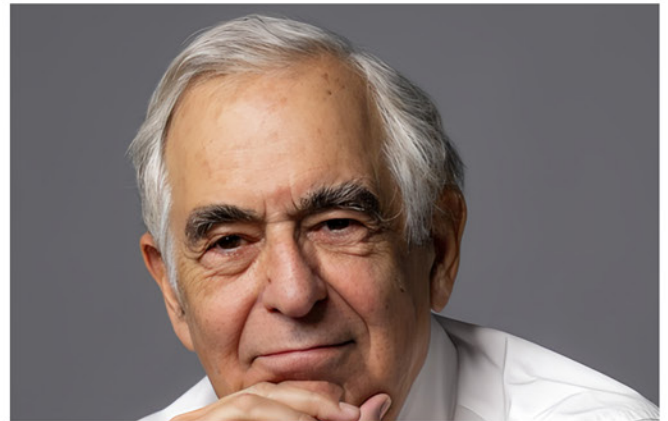


Si passer une main sur des cheveux n'est pas commettre un péché, pourquoi faudrait-il interdire de la passer sur la joue ? Le cou ? L'épaule ? Le ventre ? La cuisse ? Pourquoi le plaisir doit-il être proscrit ? Le connaître serait-il contraire aux enseignements du Christ ? A-t-Il souffert sur la Croix pour que nous en soyons privées ?

L'art, ici, est un ferment de libération, un souffle de vie qui balaye les interdits et les tabous.

Secrets, non-dits et poids du passé

L'Île de la Française est un roman du secret, où chaque personnage semble porter une part d'ombre, un drame enfoui. De Clio, novice tourmentée par ses désirs, à l'higoumène qui cache ses blessures derrière une rigidité de façade, en passant par Lakis, le jeune policier rongé par la culpabilité, tous ont quelque chose à cacher, un passé qui les hante. Arditi explore avec justesse la manière dont ces secrets et ces non-dits pèsent sur la communauté insulaire, comment ils façonnent les destins et les rapports humains. L'île de Saint-Spyridon devient le théâtre d'une tragédie grecque moderne, où le poids de l'histoire et des drames intimes finit par exploser au grand jour. Ainsi, Metin Arditi fait de la disparition de Pénélope le cœur vibrant de son roman, le pivot autour duquel tout se noue et se dénoue. Avec un art consommé du suspense et de l'ellipse, il fait monter la tension, distille les indices, jusqu'à cette révélation finale qui vient tout faire basculer. Mais il se garde bien de tout dévoiler, laissant planer une part d'incertitude, de mystère. Car l'essentiel n'est pas dans la résolution de l'énigme, mais dans ce qu'elle révèle de la communauté, de ses failles et de ses potentialités.



Avec *L'Île de la Française*, comme dans *La fille des Louganis*, Metin Arditi nous offre une œuvre intense et envoûtante, où la beauté poignante de l'écriture se marie à la rudesse des destins, faisant de ce roman un chant tout en clair-obscur, à l'image de l'âme humaine et des îles grecques qui l'inspirent... Le style de Metin Arditi, tout en retenue et en non-dits, épouse parfaitement les thématiques du secret, de l'exil intérieur et du poids du passé. Le lecteur pourra y voir tour à tour un drame familial poignant, une critique sociale des carcans religieux et moraux, ou encore une quête spirituelle et artistique.

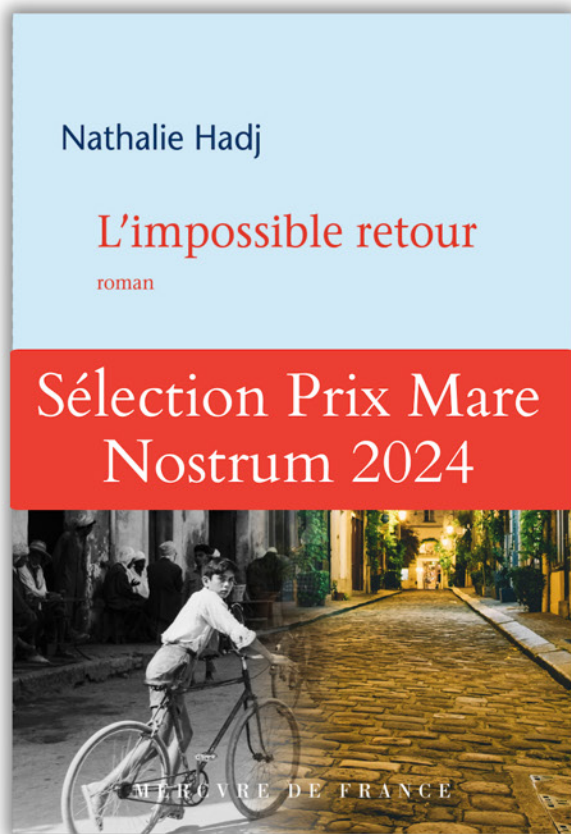
Car au-delà de son ancrage grec, *L'Île de la Française* nous parle de blessures universelles, de ces déchirures intimes qui font notre humanité. En explorant les méandres de l'âme humaine avec autant de justesse et de pudeur, Metin Arditi touche à l'universel et nous offre un roman bouleversant, qui résonne longtemps en nous après sa lecture.

Mais ce que je retiendrais, c'est ce "nostos" douloureux et ambivalent, qui demeure le lot de tout homme, écartelé entre passé et présent, entre rêve et réalité ? N'est-il pas cette part d'insatisfaction, ce manque ontologique qui nous pousse à chercher sans cesse ailleurs, à rêver d'un autre rivage ? En faisant du "nostos" le cœur battant de son roman, Metin Arditi nous invite à une méditation sur la condition humaine, sur cette quête éperdue de sens et de plénitude qui fait notre grandeur et notre misère.

Metin Arditi, *L'Île de la Française*, Grasset, 06/03/2024, 1 vol. (228 p.), 20€

Nathalie Hadj - *L'impossible retour*

Par Jean-Jacques Bedu



Elle incarne la figure du sujet postcolonial décrite par Homi Bhabha, écartelée entre plusieurs cultures. Ce penseur important dans le domaine postcolonial, a développé une idée qui explore comment les cultures se mélangent et interagissent. Dans son livre important, "Les lieux de la culture", il parle de l'hybridité culturelle. Ce concept nous aide à voir le monde non pas comme un lieu de division stricte entre "nous" et "les autres", mais plutôt comme un espace où les différentes cultures se rencontrent, se mélangent et discutent.

Ni tout à fait française, ni algérienne, ni espagnole, Margot, en se sentant étrangère partout, éprouve un "entre-deux" identitaire. En explorant avec avidité la mémoire familiale, elle se heurte à l'hermétisme de Karim. Un silence qu'elle attribue aux traumatismes refoulés de la guerre d'indépendance, et derrière lequel on devine cet implacable sentiment d'altérité dont parle Levinas, et qu'elle ressent douloureusement au contact du rejet social dont elle fait l'objet. Margot se voit rappeler ses origines stigmatisées dans une France qui regarde encore souvent avec suspicion les enfants d'immigrés. La violence symbolique de ce racisme quotidien, les obstacles semés sur son parcours universitaire ne font que renforcer ce sentiment cuisant. À travers elle, le roman souligne les affres de l'entre-deux identitaire et la persistance des préjugés.

Les blessures indicibles de la génération des immigrés

Que ce soit Karim dont les cauchemars nocturnes trahissent les traumatismes refoulés de la guerre d'indépendance, durant laquelle il a vu son ami d'enfance Hocine assassiné sous ses yeux ; M. Jean, ce rescapé des camps de concentration recueilli à son retour par Mme Sanders, qui y perdit toute sa famille en éprouvant la culpabilité d'avoir survécu et dont la seule photo de sa mère résume tout ce bonheur anéanti ; ou encore la mystérieuse Mme Martin, cette femme distinguée qui dissimule son lourd passé de prostituée et sa marque indélébile de la collaboration ; tous portent les stigmates invisibles mais bien réels de douloureux secrets enfouis au plus profond d'eux-mêmes. Ces personnages brisés se sont reconstruits dans le silence et la pudeur, réinventant leur vie loin du pays qui les a meurtris, que ce soit la Pologne, l'Algérie ou la France de Vichy. Derrière leurs silhouettes parfois fantasques se cachent des itinéraires cabossés, des blessures que même la mort ne parviendra pas à exhumers. À travers eux, c'est le destin douloureux de toute une génération frappée par l'Histoire que Nathalie Hadj exhume en filigrane, sans jamais trahir le mystère entourant ces vies brisées qui continuent, dans un ultime

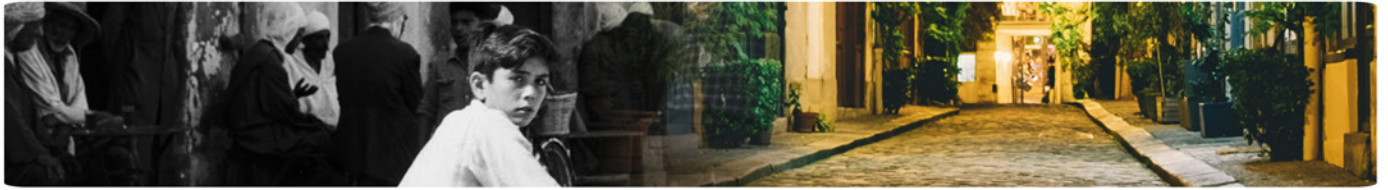
Nathalie Hadj signe avec *L'impossible retour* un premier roman qui nous entraîne dans l'intimité d'un couple mixte algéro-espagnol, à travers le regard de leur fille Margot. Cette Franco-Algérienne quadragénaire replonge dans son enfance, après la mort de son père Karim, un mystérieux Kabyle venu tenter sa chance dans le Paris de l'après-guerre. Elle revit ces années 1960 passées avec ses parents, Karim et Ana, dans la loge de concierge familiale du 11^e arrondissement. Une cellule chaleureuse mais bancal, entre deux exilés que tout oppose.

Si Karim décide de taire son passé derrière un lourd silence, Ana elle se raccroche désespérément aux chimères de l'Espagne, son pays dont le souvenir la hante. Deux imaginaires dissonants que leur fille va tenter de réconcilier pour tenter de reconstituer le puzzle identitaire que lui a légué ce couple déchiré.

Un jeu de miroir émouvant entre l'intime et le collectif.

Une identité plurielle en quête de sens

Tirillée entre ses origines algériennes, espagnoles et françaises, Margot s'efforce de concilier ces héritages composites, à la recherche d'une identité cohérente.



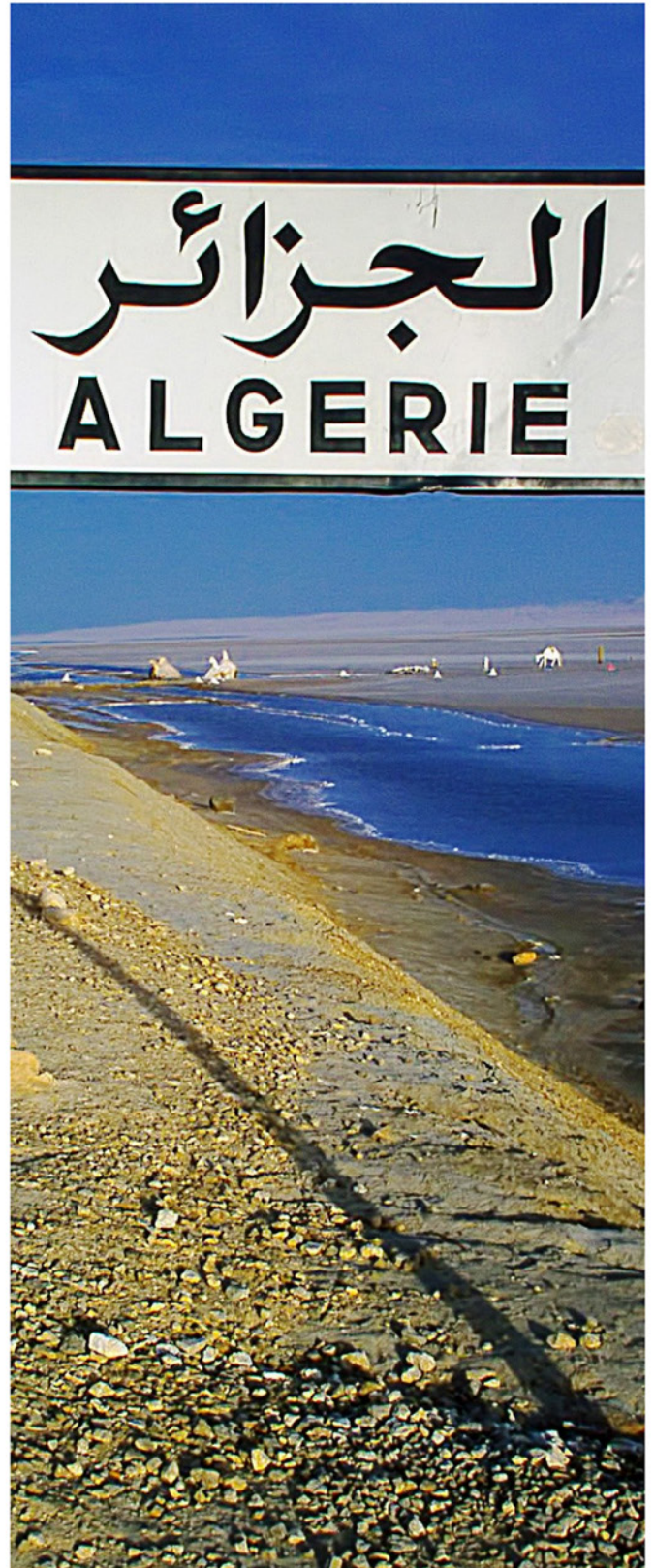
sursaut de dignité, à faire silence sur leur indicible souffrance.

L'amertume de l'exilé face à un pays d'origine devenu étranger

Qu'il s'agisse de l'Espagne solaire dont Ana, la mère de Margot, vante inlassablement les charmes, nourrissant l'espoir tenace d'y finir ses jours, ou de l'Algérie que Karim a fuie au péril de sa vie, l'un et l'autre portent l'imaginaire d'un ailleurs fantasmé. Mais ce paradis mythifié par la distance contraste avec la désillusion qui les frappe quand ils fouleront à nouveau cette terre rêvée. L'Espagne ne sera jamais aussi belle que dans les descriptions enflammées d'Ana, elle qui morcelle son existence dans l'attente d'un hypothétique retour. Quel terrible personnage que celui d'Ana : exilée nostalgique ayant tout sacrifié pour un eldorado décevant, elle voit ses dernières années consumées par la maladie d'Alzheimer, ultime fatalité qui la prive peu à peu de ses souvenirs, et la confronte à la vanité de ses sacrifices. Personnage à la fois pathétique et héroïque, elle symbolise admirablement les désillusions de l'immigration et la tragédie de la mémoire qui s'éteint. De son côté, Karim éprouvera un sentiment d'étrangeté et de dépossession face à une Algérie devenue hostile. À travers ces deux personnages, le roman dit toute l'amertume de pans entiers de l'immigration, ces imaginaires douloureux qui se heurtent à l'implacable réalité lorsque l'on tente de renouer avec un passé révolu.

À travers le récit de cette héroïne en quête d'elle-même, *L'impossible retour* constitue un roman poignant sur l'exhumation difficile des traumatismes passés. Derrière la destinée de Margot, c'est un large pan de notre mémoire collective que Nathalie Hadj interroge. Loin du récit de victimisation, son roman foisonnant fait surtout l'éloge de la résilience de ces vies qui ont trouvé dans la dignité le moyen de survivre à l'Histoire. En plaçant au centre de son récit ces figures meurtries, elle touche par sa délicatesse, dévoilant leurs fêlures intimes avec pudeur et compassion. Une belle réussite littéraire pour ce premier roman qui fait déjà d'elle une plume sensible à suivre.

Nathalie Hadj, ***L'impossible retour***, Mercure de France, 04/01/2024, 1 vol. (196 p.), 20€.





Par Jean-Jacques Bedu

SIMON NIZARD

Là-bas, face à la mer



Avec *Là-bas, face à la mer*, Simon Nizard nous plonge dans le quotidien de Bizerte au lendemain de l'indépendance tunisienne, à travers le regard d'un couple de Français fraîchement débarqué. Dès les premières pages, le dépaysement est total pour Jeff et Odette, confrontés aux codes d'une culture qui leur échappe. Commence alors une valse hésitante faite de quiproquos, de rires et de malentendus avec leurs interlocuteurs tunisiens.

Car derrière l'intrigue principale, c'est bien la confrontation de deux mondes qui est au cœur du roman. D'un côté les Français, encore imprégnés des certitudes de l'époque coloniale. De l'autre, des Tunisiens difficiles à cerner, à l'identité composite, comme l'ami Victor, Juif pétri de culture française mais décalé par son ancrage local.

À travers les pérégrinations de ses personnages, Nizard brosse le portrait tout en nuances d'un pays en mutation, où cohabitent traditions séculaires et modernité, attachement des uns à la France comme terre de culture, et volonté d'émancipation de ce joug colonial chez les autres. Sans manichéisme, avec une douce empathie pour ces destins tiraillés entre deux rives.

Un moment suspendu

Simon Nizard plonge très vite le lecteur dans l'atmosphère singulière de la Tunisie de la fin des années 1950. Le pays vient d'accéder à l'indépendance, mais Bizerte demeure sous administration française.

Dans cette ville portuaire où cohabitent depuis toujours Tunisiens, Français, Italiens, Espagnols, Maltais ou Juifs, un subtil parfum de changement plane, allié à la persistance des traditions.

C'est dans ce cadre que débarque le couple de Français formé par Jeff et Odette. Lui est pianiste de jazz, elle enseignante. Dès leur arrivée, ce sont pour eux la découverte et le choc d'un univers aux codes différents. Heureusement, ils vont pouvoir compter sur leur nouvel ami Victor, tailleur juif aussi à l'aise dans la culture tunisienne que dans l'héritage français. Entre Jeff et Victor, le courant passe vite, malgré leurs personnalités opposées.

Autour de ce trio central gravitent de pittoresques figures, du photographe amateur au vieux conteur Hadj Mahmoud, qui confèrent au récit des allures de chronique. Sans oublier Suzanne, collègue et confidente d'Odette avec qui Jeff noue une relation ambiguë.

Grâce à ses personnages, l'auteur restitue toute la saveur de cette époque suspendue entre deux mondes. Entre grandes amitiés, amours contrariés et incompréhensions culturelles, le temps semble comme suspendu, en apesanteur. Mais le fracas de l'Histoire ne va pas tarder à faire voler en éclats cette fragile bulle hors du temps...

La valse des adieux

Au fil du récit, Simon Nizard noue avec délicatesse les destinées de ses protagonistes. L'insouciance des premiers temps, faite de parties de pêche ou de soirées musicales, laisse place peu à peu à la menace sourde de bouleversements politiques que personne ne peut endiguer.

Car en toile de fond, le fracas de la guerre d'Algérie se fait entendre. À mesure que le dénouement du conflit se précise, le glas de la présence militaire française en Afrique du Nord résonne comme une évidence. Mais à Bizerte, terre française au cœur de la Tunisie indépendante, on feint d'ignorer encore la réalité.

Pourtant, les signes avant-coureurs du changement se multiplient et viennent percuter les destinées individuelles. Avec une subtilité toute en demi-teintes, l'auteur dessine le chemin de doute puis de peur qui saisit la sensible Odette. Face à l'hostilité grandissante de certains Tunisiens, la jeune femme ne rêve plus que de partir.

Même Victor, si attaché à sa terre natale, pressent confusément la menace qui pèse sur l'équilibre fragile entre communautés. Seul Jeff, par amour pour son ami et ses élèves, s'accroche encore aux chimères d'une coexistence pacifique.

Simon Nizard - *Là-bas, face à la mer*

Jusqu'au jour où les tensions historiques refoulées surgiront au grand jour, dans un déchaînement de violence qui contraindra chacun à des choix douloureux. Avec pudeur et empathie, Simon Nizard décrit le lent émiettement des liens tissés pendant la parenthèse enchantée de la Tunisie post-indépendance. Dans une ultime pirouette, son roman se fait l'écho désabusé d'un Crépuscule et d'adieux déchirants à ce Passé révolu.

Entre deux rives, la fraternité en sursis

Simon Nizard nous offre à travers ce roman une plongée mélancolique dans la Tunisie des années 1958-1962. Sans fard, il chronique la lente désagrégation des liens tissés entre Français et Tunisiens, au rythme des soubresauts de l'Histoire coloniale.

Son récit résonne comme une plainte désabusée sur la fragilité des amitiés nées au cœur de l'éphémère. Celle de Jeff et Victor notamment, dualité fascinante entre deux rives que tout sépare mais qu'un temps la vie a réunies.

Mais l'auteur ne cède ni à l'apitoiement, ni au misérabilisme. Sans complaisance, il dissèque les ambiguïtés de cette relation coloniale / post-coloniale dont ses personnages sont le reflet. Rêves de fraternité, réalité des préjugés : son roman vibre comme un adieu à quelques chimères, dont l'indépendance tunisienne signe paradoxalement l'acte de décès.

Pourtant, de ce crépuscule et de ces adieux déchirants, l'auteur extrait aussi une forme de célébration. Celle de l'amitié sincère entre ses touchants protagonistes, qui défie un temps les remous de l'Histoire. Un art poétique de l'éphémère dont la beauté fragile n'en est que plus poignante. Adieu Tunisie, adieu toi Jeff... la valse est finie.

Simon Nizard, *Là-bas, face à la mer*, J.-M. Savary, 30/05/2023, 1 vol. (224 p.), 19,50€



Akli Tadjer – De ruines et de gloire

Par Jean-Jacques Bedu



Akli Tadjer nous offre, avec *De ruines et de gloire*, une plongée dans l'Algérie de 1962, alors que le pays vit les derniers chaos de sa guerre d'indépendance. Véritable fresque historique, le roman dépeint, avec une acuité saisissante, les conséquences de ce conflit sur la société algérienne. Akli Tadjer ausculte les plaies encore béantes de cette guerre, explorant la violence et les traumatismes qui ont marqué toujours au fer rouge les corps et les âmes.

Une fresque historique et intime

Mais au-delà de la chronique historique, c'est avant tout une histoire intime que nous conte l'auteur. À travers le destin d'Adam, jeune avocat tiraillé entre deux mondes, et de son père, en quête d'une épouse disparue, le romancier nous entraîne dans les méandres des vies bouleversées par la tourmente. Chaque personnage devient le prisme à travers lequel se réfracte la lumière complexe de l'Histoire, chaque parcours individuel se fait l'écho des déchirements collectifs.

Car c'est bien de déchirements dont il est question dans ce roman. Déchirements d'un pays écartelé entre le désir d'indépendance et le poids de la colonisation.

Déchirements des familles, des amitiés, des amours, sacrifiés sur l'autel d'une guerre qui n'en finit pas. Déchirements intérieurs, enfin, de ces êtres pris dans la tourmente, contraints de naviguer entre des loyautés conflictuelles.

Mais au cœur des ténèbres, Akli Tadjer fait briller la flamme inextinguible de l'espoir. Espoir d'une Algérie libre et indépendante, espoir d'une réconciliation entre les peuples, espoir d'une vie nouvelle à bâtir sur les ruines du passé. Comme l'écrivait Albert Camus, lui-même enfant de cette terre : "Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible."

La quête identitaire et la reconstruction : des destins bouleversés

Si *De ruines et de gloire* est une fresque historique, c'est avant tout le roman des destins individuels bouleversés par la guerre. L'auteur explore les méandres de l'âme humaine, mettant en lumière la quête identitaire de ses personnages.

Adam, brillant avocat formé en France, incarne toutes les contradictions de cette génération prise entre deux cultures. Algérien de cœur mais Français d'éducation, il doit concilier son aspiration à la justice avec son attachement à un pays qui l'a vu naître. Sa défense d'Émilienne Postorino, jeune française d'Algérie pro-OAS, est le symbole de ce déchirement intérieur, de cette volonté de transcender les clivages pour honorer son serment d'avocat.

Émilienne Postorino illustre la complexité de la situation des pieds-noirs pendant la guerre d'indépendance. Accusée d'un acte violent, elle se retrouve prisonnière de ses choix et de ses convictions. Sa quête identitaire, mise à l'épreuve par les bouleversements du pays, la pousse dans ses retranchements. Confrontée à l'hostilité et à l'abandon, elle puise dans ses ressources intérieures pour tenter de se reconstruire. Si son parcours est semé d'ombres, sa résilience face à l'adversité traduit aussi une forme d'espoir. À travers ce personnage ambigu, miroir des déchirements de l'époque, Akli Tadjer explore la difficulté de trouver sa place dans une Algérie en pleine mutation. Sans justifier ses actes, il invite à une réflexion nuancée sur les choix individuels pris dans la tourmente de l'Histoire, et sur la capacité de l'être humain à se réinventer.

Et que dire de Zina, la mère d'Adam, figure tragique et magnifique, qui porte en elle toutes les souffrances et tous les espoirs de la condition féminine algérienne ? De son mariage forcé avec le caïd El Hachemi à sa séquestration par Tarik, "l'antifrançais devenu harki", son



parcours est un condensé des souffrances endurées par les femmes algériennes pendant la guerre.

L'engagement et les valeurs humaines : la grandeur des choix individuels

Mais l'œuvre d'Akli Tadjer ne serait pas complète sans cette réflexion profonde sur l'engagement et les valeurs humanistes. Car au-delà des destins individuels, ce sont bien les choix de chacun qui font la trame de ce roman.

Adam, en décidant de défendre Émilienne envers et contre tout, fait le choix de l'intégrité et de la compassion. Il refuse de se laisser enfermer dans les rôles que la société lui assigne, préférant écouter cette petite musique de l'âme qui fait de lui un être libre. Sa quête de justice, sa volonté de comprendre l'autre au-delà des préjugés, en font un héros des temps modernes.

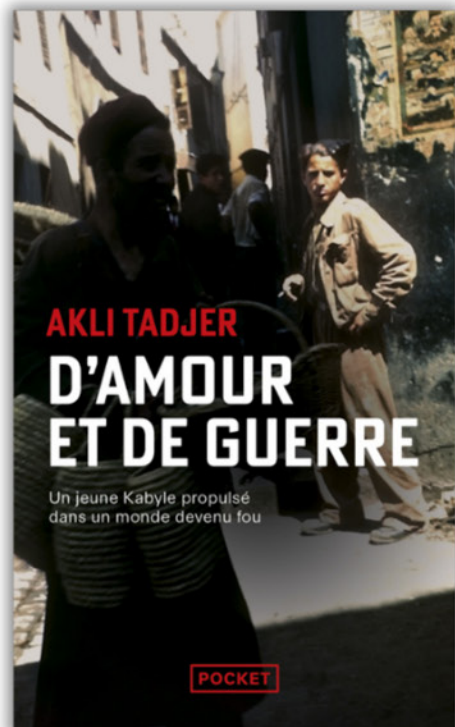
L'engagement chez Akli Tadjer ne se limite pas aux actes de bravoure sur la scène publique. Il se manifeste surtout dans la sphère intime, à travers les gestes d'amour du quotidien. L'amour d'Adam pour ses proches, dans un contexte de guerre, apparaît comme un rempart contre la haine ambiante. Ces liens affectifs sincères posent les jalons d'un avenir meilleur, d'une possible réconciliation. L'auteur suggère que c'est dans l'attention portée aux autres, dans la sphère privée, que peut germer l'espoir d'un renouveau pour l'Algérie.

Les dernières pages de ce roman à suspens ouvrent sur une interrogation : quel avenir pour l'Algérie au lendemain de l'indépendance ? Si le référendum sur l'autodétermination semble sceller le destin politique du pays, c'est surtout dans le cœur des hommes et des femmes que se joue la véritable bataille. Après tant d'années de violence et de déchirements, sauront-ils trouver la force de se reconstruire, de bâtir ensemble un futur porteur d'espoir ?

Entre les lignes de ce dénouement, Akli Tadjer nous invite à une réflexion sur la résilience et le courage nécessaires pour affronter les lendemains incertains. Saura-t-on, comme ses personnages, puiser dans les ruines du passé la force de bâtir un avenir porteur d'espoir ? C'est tout l'enjeu de ce roman, qui se fait l'écho des questionnements d'une nation à la croisée des chemins.

Akli Tadjer, **De ruines et de gloire**, Éditions les Escales, 08/02/2024, 1 vol. (324 p.), 20€

Du même auteur



Ce que je sais de monsieur Jacques

roman

Par Christiane Sistac

Dès 2019, avec *Le ciel sous nos pas*, couronné par plusieurs prix littéraires, Leïla Bahsaïn va connaître un réel succès et attirer l'attention des critiques. Cette jeune écrivaine franco-marocaine avait déjà un passé de nouvelliste de langue française, et se révélait une femme engagée, tant en France, que dans son Maroc natal. On lui devait la fondation de Zitoun, une association qui s'occupe au Maroc de l'alphabétisation et de l'émancipation des femmes.

Son second roman, *La Théorie des aubergines*, paru en 2021, allait confirmer son talent et l'originalité d'une langue très travaillée, à la fois en adéquation avec les personnages et témoignage de la richesse culturelle de l'auteurice.

Sur la jolie couverture en camaïeu de bleu et d'ombre des éditions Albin Michel, le titre de son troisième opus, *Ce que je sais de Monsieur Jacques* est en soi énigmatique par son absence de ponctuation. Par le verbe, il instaure et actualise un dialogue avec le lecteur et pourra être question ou réponse.

Ce que saura le lecteur lui sera transmis par le regard de Loula

Un personnage enfantin, que nous voyons traverser ces quelques années qui feront d'elle une jeune fille, et derrière lequel semble se profiler l'auteurice elle-même. Elle vient d'un milieu modeste, où les deux parents travaillent, où la mère conduit. Musique et livres y tiennent une place, même si on ne peut s'offrir un ticket de cinéma... Au fil des ans, les déménagements traduisent une amélioration de l'habitat familial et de son environnement.

Loula n'a pas dix ans lorsqu'elle aperçoit, pour la première fois, cet adulte, son nouveau voisin français. Et comme un papillon de nuit est attiré par la lumière, elle va l'être d'abord par la beauté physique qu'il affiche, dans une forme d'insolence désinvolte.



Sur son vélo à guidon à cornes et à selle haute, il avançait. Hors sol, hors réalité, une apparition... Monsieur Jacques était beau. D'une majesté étrange qui vous fascine. Sa beauté portait en elle le signe d'une nocivité pas même cachée. J'aurais aimé faire sa connaissance et sympathiser.

Il va pourtant suffire d'une comptine au rythme entêtant pour mettre en garde la petite fille, toute nouvelle venue dans la résidence des palmiers, au cœur de Marrakech.

Au-delà des mots : le regard de Loula

Elle grandit, les transformations de son corps la tourmentent ; elle connaît, avec les turbulences de l'adolescence, ses tout premiers émois amoureux auprès de Trabolta, collégien au prénom improbable et à la voix de velours. Et elle observe ; la fenêtre de sa chambre comme le judas de la porte d'entrée de l'appartement sont devenus des postes de guet. En confiant à Loula la voix narrative du roman, Leïla Bahsaïn nous permet de comprendre à hauteur d'enfant à quelles activités se livre Monsieur Jacques. Et la révélation brutale d'une sexualité dévoyée qui martyrise des corps d'enfants soumis par la misère, contre un peu d'argent et des œufs en chocolat. Ou persuade même les beaux adolescents indigents qu'ils sont consentants, puisqu'ils reviennent pour un billet bleu... Années quatre-vingt-dix ! Remugles des journaux de Gabriel Matzneff, grand amateur – comme Monsieur Jacques – mais sous d'autres cieux, de tourisme pédophile...

Elle est intelligente, cette Loula, qui a déjà éprouvé la domination brutale de l'adulte à l'école en guise de pédagogie. Et aussi les diverses injonctions auxquelles sont soumis le corps des filles. Et les discriminations liées à l'appartenance à un quartier, à une école... C'est une fan de Mickaël Jackson et de Lady Di, certes, mais c'est par la littérature que sa sensibilité s'est éveillée : Jean Valjean ou l'inoubliable Johnny de Dalton Trumbo, elle connaît, et l'injustice l'insupporte.

Et pourtant à l'entrée d'un concert, elle ne dira rien lorsque Trabolta, adolescent, se fait refouler sous un motif fallacieux.

Et pour se souvenir de l'insoutenable silence des adultes autour du viol collectif d'une fillette par une bande de gamins de cité, l'auteurice passe du Je au Tu, comme s'il était impossible à son personnage d'assumer son propre silence. À se taire, chaque fois, n'est-on pas soi-même coupable ?

Elle ne manquait pas d'intuition, l'exigeante Madame K, professeur de français des années lycée en déclarant à Loula – Leïla, l'élève douée : “Si vous ne devenez pas écrivain un jour, vous aurez raté votre vocation.”

La plume en épée : l'engagement de Leïla Bahsaïn

Dans ce joli roman initiatique le style de Leïla Bahsaïn, a la fraîcheur de la modernité. Il colle au personnage et à son évolution ; enlevé, tonique, ponctué des multiples références littéraires : Simenon, Voltaire, Buzzati, que pouvait avoir une élève cultivée. Elles sont bousculées par ce trivial “crotch grab”, tellement expressif dans cet uni-



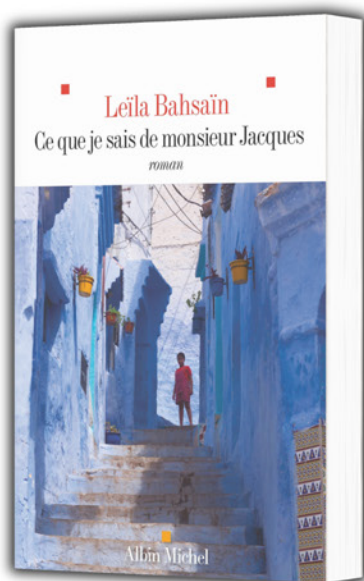
vers de jeunes où dominent l'arrogance des riches et les pulsions des mâles. De sa plume délicate, l'autrice recrée les atmosphères de la "ville rouge" accablée par un soleil "carnassier", ou souligne "derrière l'oliveraie de vert argenté et le bâtiment des princes, les sommets de l'Atlas avec leur neige blanche et rose de poudre de sable que le sirocco y dépose."

Il a fallu du temps à son personnage, Loula, la tourmentée, amie des sensibles et protectrice d'un chien éclopé, pour s'abstraire du silence. L'écriture lui en a donné le pouvoir. Un jour, elle a pu dénoncer ce qui la révoltait, "le non-protectorat des enfants", mais bien plus encore :



L'amour et le corps sont les premiers territoires de la domination. Ce que nous prenons parfois pour de l'amour, n'est qu'une proposition d'asservissement, sentiment qui referme en lui le germe nocif qui éclot tôt ou tard et l'infeste. Domination des grandes puissances sur le tiers-monde, domination des riches sur les pauvres, domination des adultes sur les enfants.

Par le biais de la fiction, oui, Leïla Bahsain a pu révéler, pour Loula, et sans pardon, ce qu'elle savait de Monsieur Jacques. Et au-delà, elle s'engage, ce qui – selon Jean-Paul Sartre – consiste à transformer "sa plume en épée."



Leïla Bahsain, **Ce que je sais de monsieur Jacques**, Albin Michel, 03/01/2024, 1 vol. (211 p.), 19,90€

Du même auteur



Dans ce premier roman plein d'énergie aux allures de conte moderne, Leïla Bahsain, lauréate du *prix de la Nouvelle de Tanger 2011*, évoque dans une langue sensuelle, insolente et métissée, le parcours d'une jeune marocaine, depuis son enfance dans son pays natal à son arrivée en France. Décomplexée vis-à-vis des hommes et de l'Occident, elle va vivre mille aventures, telle une Zazie moderne, entre rires et larmes ! Et briser un tabou : le pays des Lumières n'est pas la partie rêvée des droits de la femme maghrébine.

Un requiem flamboyant pour Le Caravage

Par Jean-Jacques Bedu

Avec *Le papillon noir - L'ombre du Caravage*, Radu Paraschivescu, brillant écrivain et éditeur roumain, nous offre une plongée saisissante dans la Rome fastueuse et violente de la fin du XVII^e siècle, sur les traces d'un génie maudit de la peinture : Michelangelo Merisi, plus connu sous le nom du Caravage.

Par-delà l'évocation haute en couleur d'une époque, l'ambition première de ce roman est de sonder l'âme tourmentée d'un artiste révolutionnaire et scandaleux, qui dynamita les codes de la peinture baroque par l'audace de son réalisme cru et sa maîtrise éblouissante du clair-obscur. *"Je n'ai jamais entendu dire qu'on puisse choisir les cocottes d'après les tableaux"*, s'amuse un protagoniste du roman. C'est pourtant bien ce que fit Le Caravage, en peignant *"des anges à visages de proscrits des portes de la ville ou des fêtards"* en guise d'apôtres et de martyrs.

Un génie maudit dans la Rome baroque

Ce parti pris radical qui consiste à chercher la vérité de l'art dans les bas-fonds de Rome, Radu Paraschivescu en explore les ressorts à travers une narration éclatée d'une grande virtualité, faite de fragments de lettres, de souvenirs, de réflexions esthétiques et de scènes dialoguées, restituant avec un sens aigu du détail l'effervescence de la Ville éternelle. On y croise tout un monde bigarré de prostituées, de spadassins, de cardinaux corrompus et de peintres rivaux, formant la toile de fond d'une existence placée sous le signe des excès et de la transgression.

Au faite de sa gloire à 35 ans malgré un mode de vie dissolue, l'artiste croule sous les commandes de l'Église et de riches mécènes, tout en menant une existence de voyou entre auberges mal famées et lupanars. C'est dans ce monde interlope qu'il rencontre la sulfureuse Fillide Melandroni, superbe courtisane qui devient sa muse autant que sa maîtresse.

Le papillon noir, allégorie d'un destin tragique

Autour de cette relation passionnelle et tumultueuse se noue une grande partie du drame. Car Fillide n'est pas qu'une amante et un modèle : elle est celle par qui le scandale arrive, celle qui précipite la chute de l'artiste en le liant à un monde souterrain régi par la loi du couteau. Telle une mante religieuse, elle entraîne son amant dans une spirale autodestructrice.

Mais le génie tourmenté est aussi hanté par un mystérieux papillon noir qui peuple ses rêves, funeste présage annonçant sa déchéance prochaine. Allégorie

puissante d'une vie consumée trop vite, le papillon noir tisse sa toile arachnéenne autour de l'artiste, faisant écho à la technique picturale inimitable du Caravage, célèbre pour ses fonds sombres d'où surgissent des figures d'une vérité aveuglante.

L'étau se resserre lorsque la rivalité du peintre avec Ranuccio Tomassoni, protecteur de Fillide, vire au drame. Lors d'un énième duel, Le Caravage tue son adversaire, précipitant sa chute inexorable. Condamné à mort, il n'a d'autre choix que l'exil pour échapper à son funeste destin.

S'ouvre alors une période d'errance et de déchéance, de Naples à Malte en passant par la Sicile, durant laquelle le peintre fuit autant la justice que ses propres démons. Malgré une détresse croissante et une santé vacillante, son génie créateur ne faiblit pas, donnant naissance à une œuvre crépusculaire d'une intensité bouleversante, miroir d'une âme déchirée.

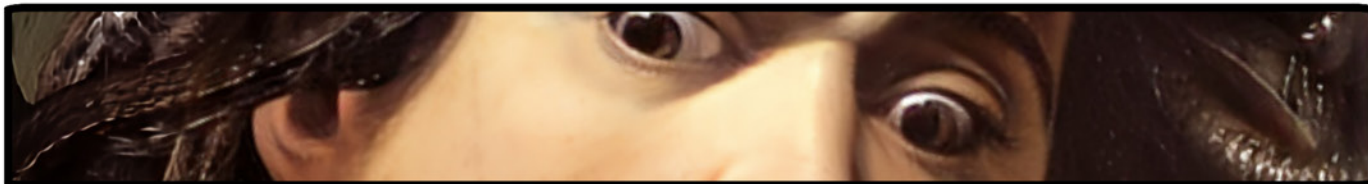
Au cœur de cette dérive, une lueur secrète continue de le maintenir en vie : l'espoir de retrouver sa belle Fillide, sa muse vénéneuse mais tant aimée. Cette passion dévorante, à la fois salvatrice et destructrice, est le fil rouge qui permet de ne jamais perdre de vue l'humanité fragile du personnage derrière le mythe sulfureux.

Le Caravage livre ici un ultime combat, celui d'un homme confronté à ses propres démons et à l'imminence de la mort. Parviendra-t-il à obtenir le pardon tant espéré et à rejoindre sa belle Fillide ? Ou est-il condamné à s'éteindre loin des siens, consumé par cette quête artistique et spirituelle qui aura guidé toute son existence ? Son destin semble suspendu à un fil, à l'image de ce papillon noir qui n'a cessé de le hanter.

L'art comme rédemption face aux ténèbres

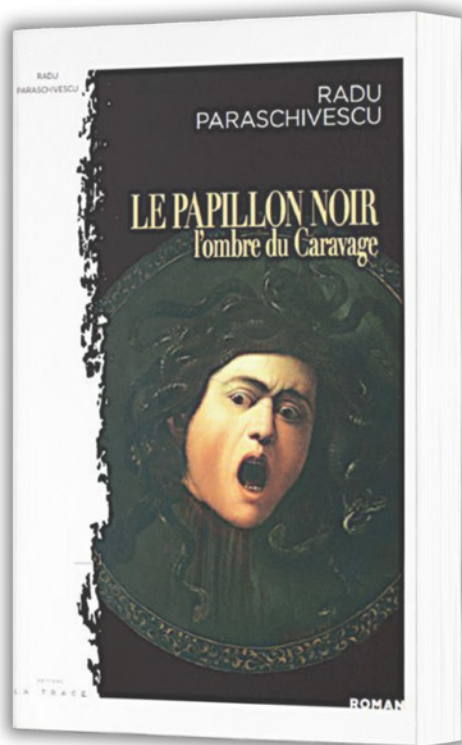
Avec une puissance d'évocation remarquable servie par une écriture ciselée, Radu Paraschivescu ressuscite la figure incandescente d'un génie orgueilleux et révolté, qui dynamita les conventions picturales de son époque comme il brûla sa vie. Ce roman suffoquant et fiévreux rend un vibrant hommage au destin fulgurant d'un artiste absolu, que sa quête éperdue de vérité précipita vers un funeste destin.

Tout en brossant le portrait électrisant d'une époque, avec ses mœurs dissolues et ses jeux de pouvoir, le roman s'affirme comme une réflexion d'une étonnante modernité sur la condition d'artiste. Le Caravage incarne ici la figure de l'artiste maudit, habité par une forme de nécessité intérieure qui le consume autant qu'elle l'inspire.

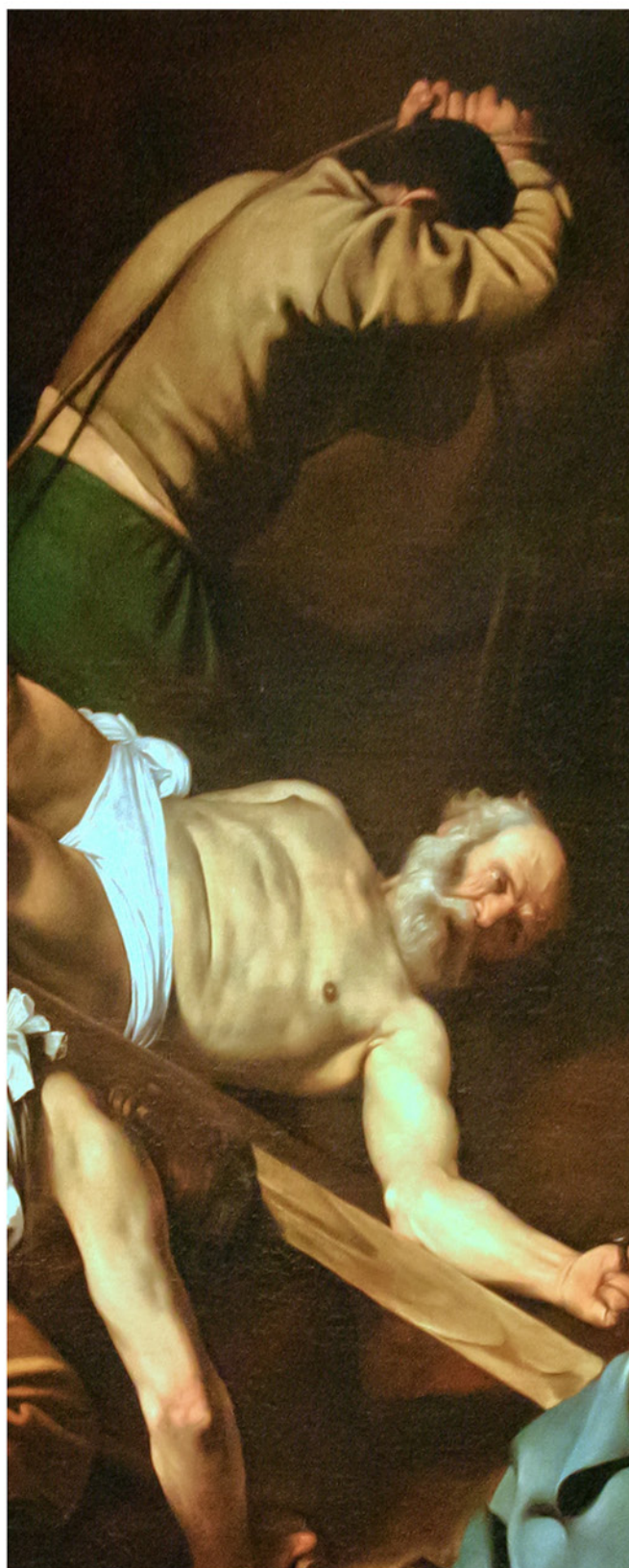


Au-delà du simple roman historique, c'est un chant d'amour à la peinture et à la littérature qui s'élève ici, célébrant le pouvoir de transfiguration de l'art. En scrutant le mystère du génie à travers la figure du Caravage, l'écrivain interroge sa propre pratique et la manière dont l'art naît des tourments et des obsessions les plus intimes.

En nous offrant ce magnifique requiem pour un artiste foudroyé en plein envol, Radu Paraschivescu signe un roman d'une densité et d'une puissance rares, à l'image de la vie intense et brûlante de celui qui en est le protagoniste. Porté par une écriture soignée et évocatrice, ce roman intense et bien mené offre une plongée fascinante dans l'univers du Caravage et de l'Italie baroque. Pour celles et ceux qui ne connaissent pas le sublime peintre, Radu Paraschivescu signe ici une œuvre ambitieuse qui ne manquera pas de marquer les esprits et de susciter l'intérêt des amateurs d'art et de littérature.



Radu Paraschivescu, **Le papillon noir : l'ombre du Caravage**, roman traduit du roumain par Florica et Jean-Louis Courriol, Éditions La Trace, 24/01/2024, 1 vol. (278 p.), 22€.



Sylvain Pattieu

Une vie qui se cabre

Par Jean-Jacques Bedu

Sylvain Pattieu n'est pas un écrivain comme les autres. Historien de formation, maître de conférences à l'Université Paris 8, il s'est fait connaître par des romans et des essais qui interrogent les zones d'ombre de notre passé collectif. Avec *Une vie qui se cabre*, il s'attaque à l'un des chapitres les plus douloureux de l'histoire de France : la décolonisation. Le pari est audacieux. Et si, après 1945, l'Empire français s'était mué en une véritable Union, faisant de l'égalité des droits une réalité ? Sylvain Pattieu imagine les Césaire, Aimé puis Suzanne, à la tête de cette fédération inédite. C'est dans ce monde que grandit Marie-des-Neiges, une jeune Dakaroise qui part étudier à Aix-en-Provence. Mais les démons du passé ne sont pas près de désarmer...

Le pari de l'uchronie pour interroger le passé colonial

En choisissant de situer son intrigue dans une réalité alternative où l'Empire français se serait transformé en une Union décentralisée après 1945, Sylvain Pattieu s'inscrit dans la grande tradition de l'uchronie, ce genre littéraire qui imagine un cours différent de l'Histoire à partir d'un point de divergence. Mais loin de n'être qu'un simple artifice narratif, ce choix lui permet d'explorer en profondeur les possibilités latentes de la décolonisation, ses promesses non tenues comme ses contradictions internes.

En donnant à voir ce qu'aurait pu être une véritable Union française fondée sur l'égalité des droits, l'auteur pose un regard sans concession sur les occasions manquées et les rendez-vous ratés qui ont émaillé le processus de décolonisation. Il met en lumière les espoirs suscités par la loi Lamine Guèye de 1946, qui accordait la citoyenneté à tous les ressortissants de l'Empire, et l'immense déception engendrée par son inapplication dans les faits. Mais il montre aussi comment les débats autour de la forme à donner à l'Union, fédérale ou confédérale, centralisée ou décentralisée, ont cristallisé des tensions qui dépassaient largement le simple cadre institutionnel.

La reconstruction minutieuse d'une époque charnière

Tout l'art de Sylvain Pattieu est ainsi de faire revivre de l'intérieur une période décisive de l'histoire franco-africaine, celle qui s'étend de 1945 à 1960. Avec une minutie d'orfèvre, il restitue le climat social et politique de l'époque, des grèves insurrectionnelles de 1947-1948 à Dakar et Abidjan jusqu'aux soubresauts de la guerre d'Algérie. Chaque événement, chaque date clé sont intégrés avec fluidité à la trame romanesque, sans jamais donner l'impression d'un placage artificiel.

L'auteur parvient à un subtil équilibre entre la "grande" histoire, celle des traités et des institutions, et la "petite", celle du quotidien des gens ordinaires. On le voit notamment à travers l'évocation des comités de femmes dans les Quatre Communes du Sénégal, qui luttèrent pour obtenir le droit de vote au même titre que les citoyennes de métropole. Ou encore quand il décrit par le menu le travail de fourmi des militants pour inscrire la population sur les listes électorales, alors même qu'une écrasante majorité était encore analphabète.

Le parcours initiatique d'une héroïne en quête de liberté

Mais le cœur battant du roman, c'est Marie-des-Neiges elle-même. Sylvain Pattieu suit au plus près les tribulations de cette jeune femme prise dans les soubresauts d'une époque qu'elle peine parfois à décrypter. Originaire de Dakar, Marie-des-Neiges grandit dans une famille de pionniers de l'Union française, un père syndicaliste cheminot et une mère suffragette chrétienne. bercée par leurs idéaux progressistes, elle n'en est pas moins confrontée très jeune aux ambiguïtés de son époque, notamment quand elle tombe enceinte et doit assumer seule son enfant.

Son départ pour Aix-en-Provence marque le début d'une nouvelle vie. Sur les bancs de l'université comme dans les rues agitées par les soubresauts politiques, Marie-des-Neiges fait l'apprentissage d'un monde en plein bouleversement. Au contact de ses camarades de la "petite bande", aux origines et aux parcours divers, elle découvre la force des engagements collectifs. L'ardente Kathy, étudiante américaine éprise de justice sociale, lui ouvre les yeux sur la dimension internationale des luttes. Ensemble, elles affrontent les périls et les préjugés, unies par une amitié indéfectible qui se mue bientôt en histoire d'amour.

Mais Marie-des-Neiges doit aussi composer avec les tourments du cœur et les dilemmes intimes. Sa relation passionnée avec Ange, le "nervi" corse à la morale vacillante, l'oblige à questionner ses propres certitudes. Faut-il sacrifier son bonheur personnel sur l'autel des grands idéaux ? Comment concilier la fidélité à ses convictions et l'attachement à un homme que tout semble opposer à elle ? En filigrane, c'est la question lancinante de la trahison qui se pose, comme en écho aux conflits qui déchirent l'Union française.

Car le parcours de Marie-des-Neiges épouse étroitement la grande histoire en train de s'écrire. Des manifestations réprimées dans le sang aux putschs avortés des nostalgiques de l'Algérie française, elle se retrouve prise dans la tourmente d'une époque au bord du gouffre. Mais

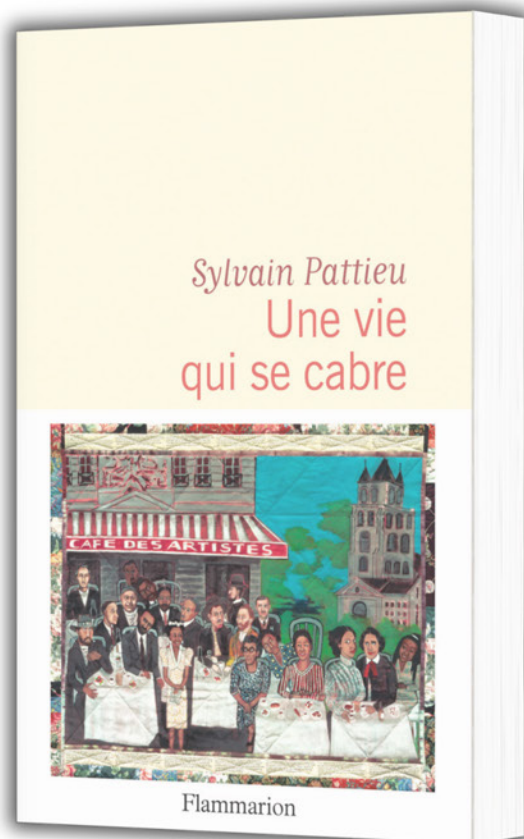


c'est aussi pour elle l'occasion d'une prise de conscience décisive. Comme le lui enseigne son mentor Maryse Condé, seul le savoir peut être un instrument d'émancipation véritable. Une leçon qu'elle appliquera en devenant une brillante archéologue.

Une méditation sur l'engagement et ses limites

Sylvain Pattieu excelle à sonder les fêlures et les doutes qui habitent ses personnages, le grand écart permanent entre leurs actes publics et leurs tourments privés. Il y a du Sartre dans cette exploration en finesse des consciences morcelées, saisies dans le tumulte de l'Histoire en marche. Et si l'épilogue semble apaisé, comme une promesse tenue, il n'en dissimule pas moins une sourde inquiétude.

C'est là la force de ce roman dense et subtil. Loin de toute simplification manichéenne, il ausculte patiemment les consciences, dans ce qu'elles ont de plus secret et de plus ambivalent. Dans les silences de Marie-des-Neiges comme dans les coups d'éclat d'Aimé Césaire, le romancier débusque l'humaine condition, avec ses grandeurs et ses lâchetés. Mais il y a aussi chez lui un indéfectible humanisme, une tendresse pour ces êtres cabossés qui continuent, envers et contre tout, à rêver d'un monde meilleur. En retraçant le destin de cette génération aux idéaux fracassés, Sylvain Pattieu nous tend un miroir. Celui d'un présent où l'imagination politique semble en panne. Alors, nous dit-il en substance, cessons de baisser les bras. Il est plus que temps de reprendre le combat là où ceux d'avant l'ont laissé. C'est tout le sens de ce grand roman où l'intime et le politique s'entrechoquent, se bousculent et se réconcilient. Superbe.



Sylvain Pattieu, **Une vie qui se cabre**, Flammarion, 10/01/2024, 1 vol. (336 p.), 21,50€

Sélection Prix Mare
Nostrum 2024



Arielle Meyer MacLeod

Vues d'intérieur après destruction

Par Jean-Jacques Bedu

Docteure en lettres et dramaturge, Arielle Meyer MacLeod nous offre avec *Vues d'intérieur après destruction* une plongée dans l'intime, portée par une écriture ciselée. À travers le récit à la première personne d'une narratrice anonyme, l'autrice nous entraîne sur les pas fugitifs de la mémoire, à la recherche de ces horizons secrets que sont les maisons qui bercent l'enfance.

La quête intuitive d'un horizon perdu

Lorsque Gabriel, sculpteur d'origine libanaise et ami proche de la narratrice, meurt après avoir enduré avec une dignité stoïque les affres de la maladie, celle-ci est saisie par une impulsion énigmatique. Sans prévenir ses proches et mue par une urgence informulée, elle prend un billet à destination de Beyrouth, la ville natale de Gabriel, mais où lui-même n'a jamais remis les pieds depuis son exil en France.

Débarquant dans une cité dont les stigmates de la guerre civile côtoient une troublante splendeur esthétique, elle se lance à la recherche de la maison où Gabriel a grandi. De cette bâtisse, elle ne connaît que les descriptions nostalgiques de son ami qui en avait fait l'emblème persistant de son enfance. Gabriel avait tissé autour la trame d'un récit fantasmé, comme pour mieux conjurer l'absence et l'oubli depuis son déracinement.

Guidée par son chauffeur de taxi Nassim dans les méandres de la montagne libanaise, la narratrice finit par atteindre le village de Bhamdoun, et retrouve enfin ce qui reste de la fameuse demeure. Là, face à une ruine méconnaissable dont il ne subsiste que le squelette dépecé, elle prend la mesure de la vanité de sa quête. La maison rêvée de Gabriel n'était qu'une fiction embellie pour voiler le gouffre béant de la perte.

Désormais le décor est planté pour ce récit poignant sur les vestiges du passé et la persistance des fantômes, où l'intime infuse de sa lumière crépusculaire l'universel.

Des récits fugitifs pour conjurer l'absence

L'exil innerve en filigrane les trajets de vie des personnages, qu'il s'agisse de la narratrice, de Gabriel ou du père de celle-ci, disparu alors qu'elle n'avait que 24 ans. Tous trois portent l'empreinte indélébile du déracinement, qui les place en équilibre instable aux marges de multiples territoires – géographiques, intimes, culturels.

Face à la menace de l'effondrement que fait peser l'errance, chacun à leur manière, ils se sont attachés à des ancrages imaginaires. À défaut de pouvoir habiter pleinement le monde, ils se sont inventé des demeures intérieures, tissant à l'envi des récits nostalgiques

peuplés de maisons idéales. Le père, dans la lettre à ses enfants qu'il rédige en 1968, esquisse déjà les contours d'une fiction douce pour endiguer l'inquiétude. Quant à Gabriel, il n'a de cesse de recomposer la maison du Liban avec force détails, comme pour mieux en conjurer la perte.

À travers ces fables fragiles que chacun habite comme un refuge mental au sein de l'adversité, c'est tout un travail de mémoire compulsive qui se joue. Un travail de Pénélope qui, à l'inverse de celle défaisant chaque nuit la trame tissée le jour, tisse inlassablement un cocon de mots pour maintenir présent ce qui n'est plus.

Les réminiscences fragiles de la mémoire

Tout au long du récit, on sent que quelque chose couve sous la surface, un mystère qui menace à tout instant de faire irruption. L'autrice distille avec subtilité des indices, des bribes de vérité éparses, qui éveillent notre curiosité et notre trouble quant à ce qui se trame dans l'ombre.

Lorsque la narratrice retrouve la lettre que son père lui avait adressée des années auparavant, le lecteur pressent qu'un secret enfoui est sur le point d'être exhumé. De même, quand elle parvient dans le village de Bhamdoun et découvre les ruines de la maison de Gabriel, on devine qu'un pan occulté du passé de ce dernier va être mis au jour.

Jouant constamment sur les non-dits et les révélations obliques, Arielle Meyer MacLeod réussit à créer et maintenir un suspense discret mais saisissant. On avance dans sa lecture comme on progresserait dans un rêve angoissant, guettant le moment où les fantômes du passé ressurgiront dans la lumière crue du présent.



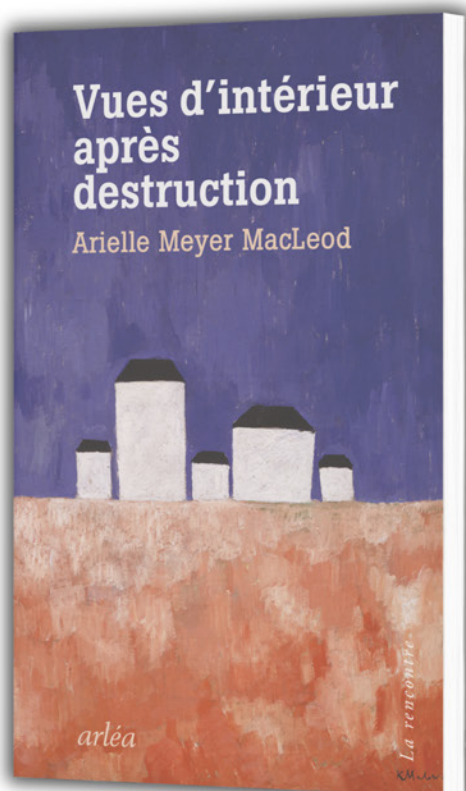


Un drame poignant

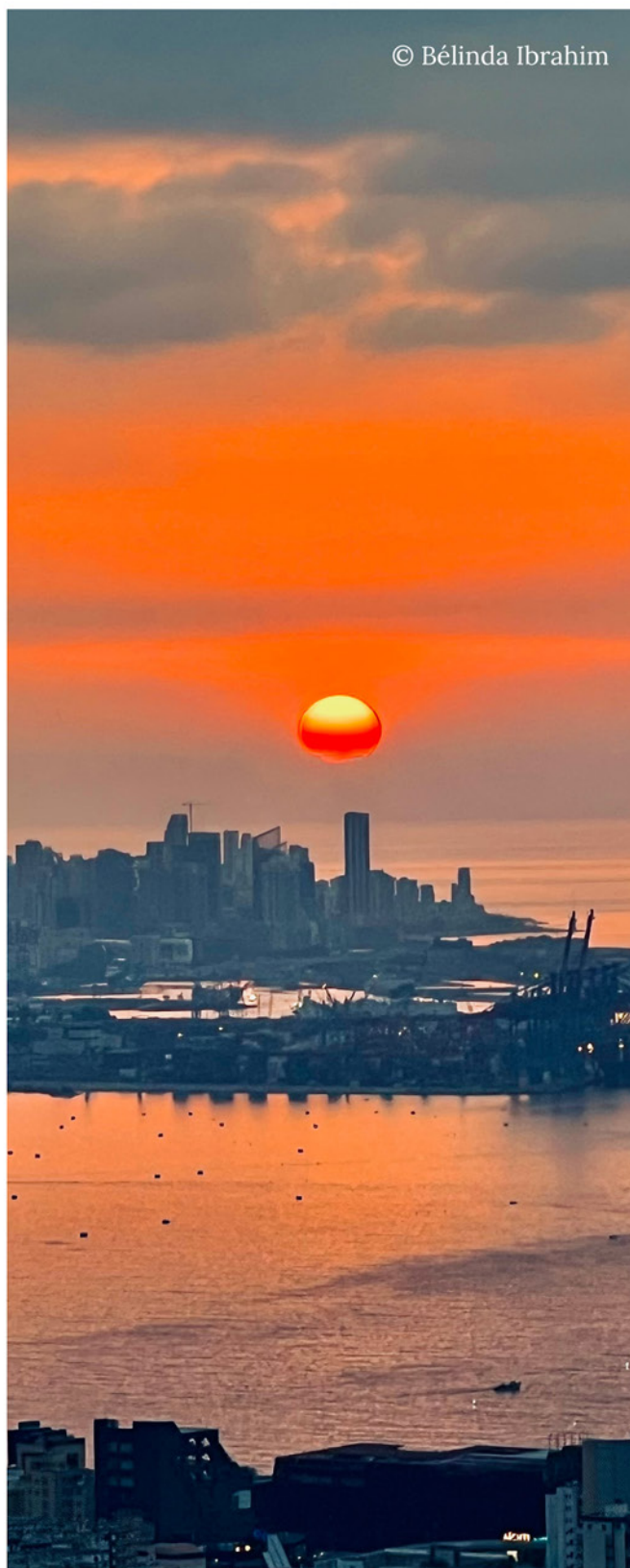
En filigrane de ce texte intimiste affleure en permanence la fragilité de nos vies ballottées au gré des soubresauts de l'Histoire. Arielle Meyer MacLeod évoque avec pudeur mais sans faux-semblants les fêlures de nos mémoires individuelles et collectives.

Pourtant, elle n'évade pas les zones d'ombre et sait mettre des mots justes et poignants sur les drames. Elle le fait notamment à travers une phrase où, avec force et justesse, elle fait discrètement signe vers l'explosion survenue au port de Beyrouth en 2020, ce drame si terrifiant, que les êtres les plus sensibles n'ont pu verser les premières larmes que plusieurs mois après.

C'est toute la délicate alchimie d'Arielle Meyer MacLeod qui transpire ici. À partir des matériaux les plus sombres, elle réussit à faire renaître des lueurs d'espoir et de beauté. En refermant ce livre, on est habité par la force de vie qui persiste envers et contre tout, aussi bien que par l'ombre tenace du passé.



Arielle Meyer MacLeod, **Vues d'intérieur après destruction**, Arléa, 01/02/2024, 1 vol. (94 p.), 17€.



© Bélinda Ibrahim



LA STATUETTE

Par Marion Poirson-Dechonne

Auteur à succès, Victoria Hislop n'a cessé de séduire son lectorat depuis *L'île des oubliés*, son premier best-seller qui racontait l'histoire d'une colonie de lépreux. Tous ses romans ont pour cadre la Grèce, et son engagement (elle fait partie du comité qui milite pour la restitution des frises du Parthénon à la Grèce, dont elle évoque le pillage dans *La statuette*) lui vaut d'être citoyenne d'honneur de ce pays.

Ce dernier opus se déroule essentiellement entre Londres et Athènes. Le récit débute en 1968 et s'ouvre sur une série de mystères. Pourquoi Hélène, une petite fille âgée d'environ huit ans, voyage-t-elle seule, sans ses parents ? Pourquoi sa mère, d'origine grecque, refuse-t-elle de retourner dans son pays natal ? Et pourquoi a-t-elle anglicisé son prénom ? L'explication réside-t-elle uniquement dans son mariage avec un Écossais, Hamish Mac Cloud ?

Peu à peu, Hélène découvre la vérité sur le départ de sa mère. Si elle passe des vacances heureuses en compagnie de sa giagia, sa grand-mère, elle se heurte à l'antipathie de son grand-père, un général froid et dur, qui a contraint son fils à intégrer l'armée, et a causé sa mort. Son premier mot pour la désigner est *Kokinomala*, terme signifiant "rousse" en grec, qui sonne ici comme une insulte, la chevelure d'Hélène connotant ses origines écossaises, et non son héritage grec, ce que déplore son grand-père, fervent nationaliste. Il a choisi pour héritier Arsenis, un cousin particulièrement antipathique, qu'Hélène déteste. La gentillesse et la douceur de sa grand-mère et de Dina, la jeune bonne, ne compensent pas la violence du grand-père, qui n'hésite pas à frapper l'enfant quand elle le contredit. Il s'efforce de lui donner une éducation religieuse, car elle n'est pas baptisée (ses parents sont athées) et la contraint à assister à d'ennuyeuses cérémonies militaires. Après sa mort, Hélène revient en Grèce à plusieurs reprises et découvre peu à peu la vérité sur le passé familial.

Le roman s'ouvre sur le régime des colonels et s'achève alors que la dictature est terminée. Victoria Hislop restitue le climat oppressant de cette époque, évoque les arrestations et les tortures, mais aussi la propagande et le nationalisme forcené. Le récit est parsemé d'évocations de faits historiques, comme l'invasion de Chypre ou la révolte des étudiants de l'école polytechnique, et leur répression, dont subsistent encore des traces. Les communistes sont pourchassés ou emprisonnés sans pitié. Loin d'une vision touristique pleine de clichés, l'écrivain brosse le portrait d'un pays marqué par des événements tragiques

“

La capitale, Nicosie, était à présent coupée en deux. Ce qui lui rappela Berlin, sur lequel elle venait de rédiger un essai en classe. En lieu et place d'un mur, il y avait des fils de fer barbelés dans la capitale chypriote. Malgré le traité de paix, les complications et les compromis se succédèrent, mais Chypre finit par ne plus faire la une des actualités. Tout le monde espérait un meilleur accord pour les Chypriotes grecs à l'avenir, cependant les combats étaient terminés, et Athènes, du moins, avait retrouvé une normalité fragile. Des élections libres et démocratiques furent organisées en novembre pour la première fois depuis le coup d'Etat de 1967.

Elena grandit, et retourne en Grèce accompagnée de ses parents. Elle découvre les richesses archéologiques de la Grèce. Si la visite du musée d'Athènes en compagnie d'Arsenis avait constitué une épreuve, en raison de l'attitude graveleuse du cousin, celle d'un autre musée, certes moins prestigieux, mais avec sa famille, s'apparente à une révélation. Elle y découvre une idole cycladique, à l'origine d'une profonde émotion esthétique. Cet épisode est l'un de ceux qui donnent son titre au livre.

“

Une statuette debout, éclairée par le dessus, d'une telle simplicité et d'une telle modernité qu'elle aurait pu passer pour du modernisme. Mesurant moins de trente centimètres de hauteur, elle avait un long cou élégant, une poitrine nue et les bras croisés sur son ventre. Elle semblait réservée, timide même, comparée à l'audacieuse Aphrodite plantureuse dans la grande salle. D'un ocre pâle et d'une texture légèrement granuleuse, elle avait le sommet de la tête aplati, presque en forme de cœur et orienté de sorte qu'elle semblait regarder le ciel.

C'est la rencontre avec une autre statuette du même type qui détermine définitivement la destinée d'Hélène et la conduit à faire des choix, tant personnels que professionnels.

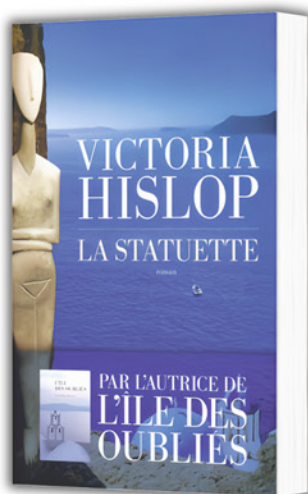
Devenue adulte, elle tombe amoureuse de Nick, un étudiant dont elle a admiré la prestation dans *Médée*, alors qu'il incarnait Jason. Lui voit en elle un modèle de Dante-Gabriel Rossetti. Elle le rejoint sur une île grecque où il participe bénévolement à des fouilles archéologiques. Elle prend alors conscience de la valeur du patrimoine grec, mais se trouve aussi confrontée à la question du pillage des sites par des individus sans scrupule qui se livrent trafic d'antiquités. Le livre prend alors la forme d'une enquête policière, menée par Hélène



et ses amis de l'université, ainsi que deux jeunes antiquaires Grecs, Haris et Anna. Il tend aussi à informer le lecteur de l'énormité de ces trafics, qui s'opéraient déjà à l'époque de la dictature, et dénonce les complicités politiques qui l'ont favorisée, ainsi que les pots-de-vin reçus en échange de faveurs.

Efficace, agréable à lire, le roman de Victoria Hislop contribue à enrichir l'exploration de l'histoire contemporaine par l'auteur. Il montre bien l'évolution d'un pays passant d'un système oppressant à la liberté. Les différents séjours d'Hélène illustrent cette évolution. Le microcosme de l'appartement parental, avec ses meubles étouffants et la figure dominante du grand-père, dont le portrait démultiplié rajoute à l'atmosphère pesante, semble prolonger la dictature au sein même de l'espace intime. Plus jeune que son époux, la grand-mère, sans jamais se rebeller, aspire pourtant à la liberté. Ce n'est qu'après le décès de ce dernier qu'elle s'autorise à porter des jupes plus courtes et à vivre selon son désir. Le général et Arsenis incarnent une masculinité toxique. L'Angleterre, en revanche, représente pour Mary et sa fille un univers sans contraintes. Et même si pour Helena la Grèce a le goût des vacances, elle devra attendre un certain temps pour en jouir avec insouciance.

Une lecture plaisante, mais qui aborde des sujets graves, et met en scène une galerie de personnages attachants. Sans concession, Victoria Hislop traite de questions historiques, parfois encore actuelles. Sa documentation et son sérieux vont de pair avec sa technique d'écriture, qui entraîne le lecteur dans une aventure entre thriller et romance, de manière bien maîtrisée.



Victoria Hislop, **La statuette**, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Alice Delarbre, Éditions les Escales, 26/10/2023, 1 vol. (491 p.), 23€.



Joseph O'Connor – Dans la maison de mon père

Par Marion Poirson-Dechonne



C'est une histoire vraie, mais romancée, que Joseph O'Connor raconte dans son thriller poignant, intitulé Dans la maison de mon Père, un titre aux accents évangéliques, citation directe des paroles de Jésus. Il raconte l'histoire du père Hugh O' Flaherty, un prêtre irlandais qui, avec un groupe d'amis, a sauvé plus de 5000 Juifs et soldats alliés pendant la Seconde Guerre mondiale. Le récit s'ouvre sur un plan de Rome en 1943, où l'on voit bien la frontière qui délimite la ville occupée par les Allemands de l'État du Vatican, seul endroit qui échappe à leur contrôle. L'État, neutre et indépendant, abrite prêtres et diplomates. Le commandant de la Gestapo, Paul Hauptmann, gouverne la ville d'une main de fer. Il multiplie les arrestations et les tortures, qui ont lieu dans les locaux de l'ancien institut culturel allemand. Les résistants étudient ensemble des plans et des routes d'évasion et préparent une mission de la plus haute importance, qu'ils désignent sous le terme de Rendimento, ce qui signifie "Performance".

Les réminiscences fragiles de la mémoire

Le livre est construit comme une œuvre théâtrale en trois actes : acte I, Le Chœur, acte II, le Solo, acte III, le Chasseur. Sa dimension chorale apparaît en lien avec la couverture de la filière d'évasion, assez cloisonnée pour des raisons de sécurité, dont les membres ont formé un ensemble musical. Les répétitions de chant, dans un ancien hospice, leur permettent de se retrouver et servent d'alibi à leurs activités clandestines.

Par ailleurs, si Hugh O'Flaherty est véritablement le chef de chœur, et celui du réseau, et si le roman s'articule autour de son personnage exceptionnel, ce sont toutes les voix des choristes que nous entendons ici. Deux sopranos, Delia Kiernan et Marianna de Vries, prennent la parole. Delia Kiernan, épouse d'un diplomate, était chanteuse et collectionneuse de ballades irlandaises. Elle a enregistré plusieurs 78 tours pendant une trentaine d'années. Marianna de Vries bénéficie des avantages de son passeport suisse qui lui permet de circuler partout dans Rome. Cette reporter indépendante a rencontré Hugh O'Flaherty à l'opéra, où l'on jouait Tosca.

La comtesse Giovanna Landini, alto, est une riche veuve qui, alors âgée de 30 ans, a perdu son époux et le lendemain de ses obsèques, l'enfant qu'elle attendait. A la déclaration de guerre, elle s'est portée volontaire pour être ambulancière, avant de devenir coursière à moto pour la Croix-Rouge. Les ténors sont sir D'Arcy Osborne, Enzo Angelucci, et le major Sam Derry. La basse, John May. Enzo Angelucci, vit à Rome et travaille comme kiosquiste. Il vend des cierges qu'il a bénis lui-même. Sir d'Arcy d'Osborne, ambassadeur auprès du Saint-Siège, est un noble anglais. Il a pour valet John May, auquel il confie des tâches délicates, avant de finir par l'enrôler dans son réseau. La parole, également donnée à leur chef d'orchestre, revêt une forme testamentaire. Elle nous permet de l'appréhender d'un point de vue personnel, qui complète les témoignages qui lui sont consacrés.

Ainsi, le roman présente un mode d'écriture hétérogène. D'une part, il multiplie les points de vue, en faisant entendre la voix de chacun des choristes. D'autre part, il présente une hétérogénéité de rédaction, en raison de la provenance des témoignages : textes inédits de Hugh O' Flaherty, lettres, journaux, télégrammes, transcriptions d'entretiens pour la BBC, ou de communications allemandes qui alternent avec le récit proprement dit, s'acheminant vers le Rendimento.

Un tableau de Rome pendant la guerre

Ainsi, le roman présente un mode d'écriture hétérogène. D'une part, il multiplie les points de vue, en faisant entendre la voix de chacun des choristes. D'autre part, il présente une hétérogénéité de rédaction, en raison de la provenance des témoignages : textes inédits de Hugh O' Flaherty, lettres, journaux, télégrammes, transcriptions d'entretiens pour la BBC, ou de communications allemandes qui alternent avec le récit proprement dit, s'acheminant vers le Rendimento.

Joseph O'Connor – Dans la maison de mon père



Barbelés, sentinelles cagoulées, fenêtres murées. Les gens qui habitent trois rues plus loin sont réveillés par les cris. Le camion du boulanger apparaît devant le bâtiment chaque matin à l'aube pour ramasser les carcasses de ce qui naguère furent les corps d'étudiants, de partisans, de résistants. On raconte que l'intérieur du véhicule a été imperméabilisé avec du caoutchouc, mais ces précautions n'empêchent pas toujours le sang d'éclabousser les rues qui mènent à la via Tasso jusqu'aux jardins et aux parcs de la ville où Hauptmann exhibe les cadavres massacrés pour que tout le monde les voie. Sur des bancs. Sous des abribus. Pendus à des réverbères.

Ces visions d'horreur et de cruauté permettent d'imaginer le climat de terreur qui pèse sur la Ville éternelle. La description même, qui transforme les corps en carcasse et la réquisition du camion du boulanger, non seulement visent à montrer la déshumanisation, mais présentent le dévoiement d'un véhicule destiné au transport des denrées, ou de corps exhibés comme des morceaux de viande, dans une ville où l'on meurt de faim, ce que montre par ailleurs la description d'un adolescent juif affamé, nourri par Angelucci.

La force du thriller

La description de Rome permet de mesurer le danger qui menace les choristes et leurs protégés. La construction implacable du roman, qui note de façon très précise la progression vers le Rendimento, crée le suspense. Chaque chapitre est précédé d'une date et de notations temporelles scrupuleuses. Ce travail sur le temps évoque celui d'une tragédie annoncée. Comme le dit le prologue, "A Noël, il n'est plus possible de faire marche arrière."

Le style du récit, qui s'accélère parfois, avec des phrases brèves, adopte un rythme angoissant :



Jeudi 23 décembre. 7 heures. Exactement 40 heures avant le Rendimento. Tchac. Tchoc. Il retire les fléchettes de la cible. Les lance à nouveau. Toujours pas de message.

Dans ces quelques phrases, la brièveté et l'économie de moyens reflètent la tension du personnage, tandis que son action revêt une dimension à la fois sonore et visuelle, quasi-cinématographique. La suite du récit nous permet d'accéder aux pensées du prêtre, de partager son inquiétude, tandis qu'il "lance des fléchettes invisibles à

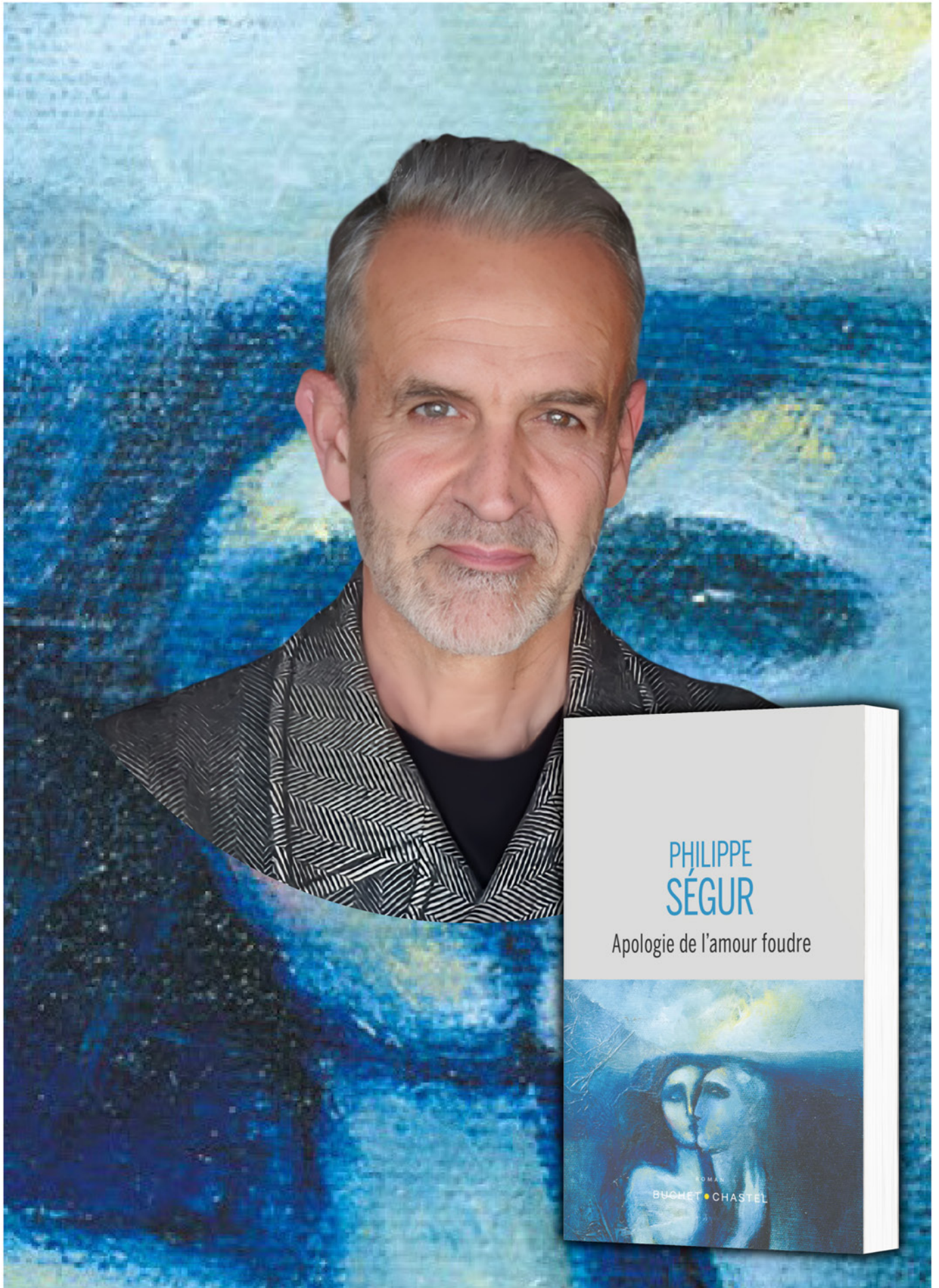
travers la ville en direction d'Angelucci." La manière dont Paul Hauptman joue au chat et à la souris, ou les menaces que reçoit le prêtre amplifient le climat d'angoisse. Les interruptions du récit par les témoignages apportent une dimension moratoire qui tient en haleine le lecteur, soucieux du destin des personnages.

La figure du chef est présentée de manière aussi héroïque qu'atypique. Hugh O'Flaherty incarne la désobéissance tranquille. Il refuse les injonctions de sa hiérarchie et continue sa mission sans se soucier de la position officielle du Vatican. "Ce fou d'Irlandais", comme l'appelle Angelucci, n'hésite pas à tenir tête à Hauptmann, s'oppose frontalement au pape, dont il ne partage pas la frilosité, et prend de nombreux risques pour sauver des vies. Il circule à moto, connaît admirablement bien la ville dont les églises lui servent de repère, se montre fanatique de sport et s'expose sans cesse au danger.

Un livre fort et émouvant, qui témoigne de l'action du Schindler irlandais, le père Hugh O' Flaherty, mais aussi du courage de ceux qui l'ont suivi. Entre réalité et fiction, ce roman, qui met l'accent sur quelques-unes des heures les plus sombres du vingtième siècle nous incite, à travers ces figures d'exception, à garder foi en l'humanité.

Joseph O'Connor, **Dans la maison de mon père**, Rivages, 03/01/2024, 1 vol. (430 p.), 23,90€





PHILIPPE
SÉGUR

Apologie de l'amour foudre

ROMAN
BUCHET • CHASTEL

Philippe Ségur - Apologie de l'amour foudre

Par Jean-Jacques Bedu

Le coup de foudre amoureux est devenu rare à l'ère du dating par application, touche d'autant plus lorsqu'il ressurgit au fil des pages d'un roman, tel qu'*Apologie de l'amour foudre* de Philippe Ségur. Le narrateur, Pratt, va vivre ce coup de tonnerre émotionnel de manière impromptue à l'aéroport international du Caire.

Au-delà du premier regard : l'envoûtement de la beauté libanaise

Professeur de littérature à l'université de Perpignan, Pratt, ce Des Esseintes désabusé, effectue un séjour d'enseignement en Égypte, quand le hasard le place derrière une belle inconnue à l'enregistrement des bagages. Ce premier coup d'œil est un choc frontal : la grâce et le charme singuliers de cette jeune femme le frappent de plein fouet. Elle est d'origine libanaise. Gérard de Nerval le disait : parmi toutes les fleurs exotiques qu'il lui a été donné de contempler au cours de son Voyage en Orient, aucune n'a égalé l'éclat et le charme incomparable des créatures libanaises. Ces femmes au teint de nacre, aux grands yeux verts sertis de khol, et à la chevelure d'un noir de jais, possèdent ce mystère, et cette grâce altière qui transcendent la beauté vulgaire.

Les aléas du vol vont permettre à Pratt de croiser à nouveau cette apparition envoûtante, nommée Shesha El-Hassan. Ce n'est pas simplement un coup de foudre physique : dès les premières paroles, directes et audacieuses, qu'elle lui adresse, Pratt discerne la personnalité singulière de Shesha.

Prise d'une impulsion subite, elle l'invite chez elle pour un café. Malgré ses scrupules romantiques, Pratt tombe immédiatement sous le charme de l'étrange liberté de cette femme qui lui échappe, et qu'il a pourtant l'impression de connaître intimement, comme s'ils s'étaient déjà aimés dans une autre vie. Le premier baiser, aussi passionné qu'inattendu, qu'elle lui donne avant de refermer la porte sur lui, fait vibrer l'air d'une sourde déflagration. Dans le silence qui suit, une question résonne : qui sortira indemne de cette passion qui vient d'éclater entre eux ?

Le diable amoureux

Tout comme Alvare, le protagoniste du *Diable amoureux* de Jacques Cazotte, Pratt est un esthète cultivé et romantique, qui se retrouve pris dans les filets d'une passion dévorante pour une créature aussi fascinante qu'insaisissable. Spécialiste de ce courant littéraire, Ce professeur de littérature est incapable de résister aux charmes de la troublante Shesha, belle et énigmatique

franco-libanaise, qui l'envoûte comme le diable Biondetta subjugué Alvare. Prêt à toutes les concessions par amour, cet intellectuel d'une sensibilité exacerbée vit un affreux tourment intérieur. Tirailé entre ses aspirations romanesques et les exigences de liberté de Shesha, il connaît, comme son héros littéraire, les affres de la jalousie et du doute, dans une relation où il finit par accepter le rôle du damné par passion.

Tout comme Biondetta, la séductrice diabolique qui obsède Alvare dans le roman de Jacques Cazotte, Shesha est une femme fatale qui exerce une attraction démoniaque sur le trop sensible Pratt. D'une beauté à la fois angélique et redoutable, cet être au charme sublime représente une figure de la féminité mystérieuse et insaisissable. Libertine assumée, elle refuse toute possession ou exclusivité amoureuse et entend préserver coûte que coûte son indépendance, au risque de faire sombrer ses amants éperdus dans le tourment. En elle se mêlent la grâce et la cruauté, la tendresse et la froideur. Prête à tous les compromis pour satisfaire ses désirs, elle entraîne Pratt bien loin de ses idéaux romantiques, le soumettant au supplice de ses sautes d'humeur et de ses énigmatiques revirements. Véritable ensorceleuse, elle le précipite inexorablement dans les affres d'une passion dévorante et destructrice.

Une rencontre explosive aux conséquences imprévisibles

Au fil des mois, la passion entre Pratt et Shesha ne faiblit pas, en dépit de la distance qui les sépare : elle à Paris ou dans sa famille à Beyrouth, lui à Perpignan, où il enseigne. Leurs retrouvailles endiablées les laissent chaque fois plus amoureux. Mais les fréquents déplacements professionnels de Shesha commencent à peser sur leur relation.

Tout va basculer lorsque Pratt rejoint sa compagne à Paris. Cette dernière l'entraîne à un dîner chez un couple de collectionneurs d'art, Jean-Eudes et Martial, qui doivent leur présenter un artiste montant de la scène contemporaine. À peine Grishka Borodine entre-t-il dans le salon que le charisme de ce Russe au physique époustouflant opère sur Shesha. Une tension immédiate apparaît. S'installe alors un jeu de séduction électrique entre le peintre et la jeune femme, sous les yeux d'un Pratt de plus en plus mal à l'aise.

Devant les toiles de son hôte que celui-ci commente avec humilité, Shesha ne cesse de l'interroger, fascinée, les yeux brillants. L'attirance réciproque est palpable. Martial essaie bien de ramener la conversation sur un terrain



neutre, Shesha et Grishka en profitent pour poursuivre leur joute verbale emplie de sous-entendus. Pour un peu, ils finiraient au lit sans même s'en rendre compte ! La douleur que ressent Pratt est d'autant plus vive qu'il ne peut s'empêcher d'admirer le talent du Russe, malgré la jalousie qui lui tenaille le ventre et dont il a déjà fait montre avec violence face à d'autres prétendants.

Grâce à leurs hôtes qui s'interposent, la soirée s'achève sans drame. Mais dans le taxi du retour, le doute s'est instillé en Pratt. Au-delà de l'attraction sexuelle, c'est surtout leur connivence intellectuelle qui le tourmente : et si Shesha venait à être séduite par l'univers créatif débridé de l'artiste au point de le lui préférer ? Pratt pressent combien cette rencontre marque un tournant dans leur histoire.

Le diable amoureux

La relation passionnée entre Pratt et Shesha va pourtant voler en éclats quelques mois plus tard, de façon incompréhensible pour le narrateur. Un week-end qu'il passe avec Shesha à Perpignan tourne court lorsqu'elle décide de repartir précipitamment pour Paris après une dispute. Pratt tente désespérément de la rejoindre pour s'expliquer, sans succès.

Blessé par son silence, il rumine sa rancœur dans les rues de sa ville, noyant son chagrin dans l'alcool et des aventures sans lendemain pour lesquelles il est particulièrement blessant. Lorsqu'au terme de plusieurs semaines, Shesha finit par lui répondre, c'est pour mettre un terme définitif à leur histoire dans un laconique message, sans fournir la moindre explication. Pratt reste abasourdi par la brutalité de cette rupture, d'autant plus absurde à ses yeux que rien n'avait laissé présager une telle issue.

Finalement, tout comme Biondetta qui ne peut obtenir l'âme d'Alvare et finit par disparaître au grand désarroi du protagoniste, Shesha met brutalement fin à sa liaison avec Pratt, sans explications. Est-ce par dépit de ne pas être parvenue à le modeler selon son désir, ou pour une raison mystérieuse que le narrateur ne peut percevoir ? Toujours est-il que son départ absurde et définitif laisse Pratt aussi désemparé qu'Alvare lorsque le diable Biondetta s'évanouit dans les limbes. Entre rêve et réalité, il lui reste l'amère incertitude de celui qui a goûté aux chimères du sentiment et se retrouve abandonné dans le chaos de la passion. Si toute l'aventure n'était au fond qu'une brillante illusion ? Mais dans ce cas, le mal que Shesha a fait à son âme et sa vie désormais gâchée sont bien réels, tout comme la mélancolie qui habite à jamais le narrateur après le passage du diable en jupons. Shesha

commet le pire de tous les péchés : celui contre l'esprit. Nous nous garderons bien de révéler le dénouement de cet ouvrage, mais il nous faut admettre que si nous avons été confrontés à une telle issue, nous aurions sans doute succombé au désespoir, et emprunté le funeste chemin de Werther...

La sublime pudeur des maux...

Par la plume alerte de Philippe Ségur, *Apologie de l'amour foudre* nous offre une lumineuse démonstration du style enlevé et ciselé cher à la grande tradition littéraire française. L'auteur manie avec virtuosité une langue précise et imagée, où percent çà et là quelques archaïsmes délicieusement surannés. Mais par-delà le prestige du verbe, se devine aussi la part d'ombre de l'auteur, dont la sensibilité tourmentée affleure.

Qui est vraiment cet homme secret derrière la figure publique du romancier ? Dans quelle mesure cette passion contrariée qui innerve toute l'œuvre puise-t-elle à sa propre expérience intime ? Seul un initié – comme Jacques Cazotte – saurait le dire. Car tel est le propre de la grande littérature intimiste : sublime pudeur des mots qui disent plus que les faits, dans une tension érotique d'autant plus vive qu'elle demeure voilée. À l'instar de Marguerite Duras dans *L'Amant*, Philippe Ségur – à travers ses deux personnages – nous offre bien plus qu'un tableau clinique de l'amour charnel. Par touches impressionnistes, il esquisse les affres d'une passion contrariée, dont les échos en nos propres cœurs valent bien plus que des confidences indiscretes.

Mais le vrai du faux, l'autobiographie du romanesque ? Le lecteur n'en saura pas plus. Voilà le tour de force de Philippe Ségur : se livrer tout en nous maintenant à distance, à l'image de cette hypnotique, insaisissable, et sublime beauté libanaise qui se refuse à nous livrer son ultime secret... Digne des plus ensorcelantes héroïnes de Barbey d'Aurevilly, elle conserve jusqu'au bout son mystère, laissant le narrateur et le lecteur fascinés et éperdus, suspendus à ses lèvres scellées.

Philippe Ségur, *Apologie de l'amour foudre*, Buchet Chastel, 07/03/2024, 1 vol. (310 p.), 21,50€

Régis Jauffret - Dans le ventre de Klara

Par Alain Llense

Quiconque a un jour lu Régis Jauffret sait le génial équilibre que parvient toujours à trouver l'auteur des Microfictions entre la narration d'histoires originales et une écriture au style inimitable, souvent percutant pour ne pas dire féroce. Et à lire le pitch de son dernier roman Dans le ventre de Klara, l'on salive à l'avance de ce que Jauffret a bien pu faire de cette histoire-là. Lisons plutôt le quatrième de couverture : "De juillet 1888 à avril 1889, Klara Hitler porte dans son ventre celui qui est destiné à devenir l'incarnation du mal absolu. Pour la première fois, la mère du monstre prend la parole sous la plume magistrale de Régis Jauffret, et nous confie le récit de sa grossesse funeste".

À vrai dire, si la littérature regorge, parfois jusqu'à la nausée, d'histoires qui gravitent autour de la personnalité du führer, peu se sont attachées à ses primes années, aucune sans doute à la brève période de gestation qui précéda son arrivée au Monde, au sein d'une famille bien loin de l'image d'Epinal que nos imaginaires ont pu construire, à rebours de l'histoire universellement connue : en effet, il s'agit avant tout de ce qu'il conviendrait aujourd'hui d'appeler une famille recomposée. Rien de choquant avec nos yeux du XXI^e siècle mais beaucoup plus problématique si l'on considère que l'histoire se déroule en Autriche à la toute fin du XIX^e siècle. D'autant plus que Klara, l'humble servante, est la 3^e femme qu'Alois Hitler, géniteur de l'enfant à naître et officier des Douanes de l'Empire, prend pour épouse. Définitivement, lorsque l'on apprend que les deux parents du futur Adolf sont unis, dès avant les liens d'un mariage imposé, par ceux du sang, à tel point que Klara appelle "Oncle" celui qui chaque soir lui impose le plus rustre des devoirs de chair et que leur union contre-nature nécessite jusqu'à l'autorisation du Pape lui-même...

La religion est partout dans le roman de Jauffret, imposante, sclérosante, véritable ombre portée sur de la grossesse de Klara qui ne trouve un peu d'espace et de liberté qu'en tenant un journal intime, d'abord sur un cahier puis sur un tableau qu'elle efface au fur et à mesure. La religion coercitive s'incarne dans la personne du terrible Abbé Probst pour qui tout est péché mortel, nécessite absolution et pénitence et qui fait régner la terreur sur ses drôles de paroissiens. La mort est également omniprésente, Klara a pris la place dans le lit nuptial de la femme qu'elle servait et qui est morte comme sont morts les deux premiers enfants que Klara Hitler a mis au Monde. Au récit de ces décès consécutifs à des maladies mal soignées, s'éclaire la personnalité du père, homme d'un autre temps, à cheval sur des principes qu'il ne s'applique pas à lui-même, pingre au point de

refuser à ses proches les soins qui pourraient les sauver, tyrannique voire cruel, raciste et antisémite. Et le roman devient étouffant de toutes ces haines recluses, ensemencant le terreau dans lequel la graine d'enfant grandit et annonçant une enfance dont on ne saura rien puisque le roman se termine à la naissance mais dans laquelle on se projette mentalement pour y trouver les traces des désastres à venir. Et que Klara Hitler résume en une phrase définitive et prémonitoire : "Les femmes sont grosses de l'avenir du monde".

Tout le génie de Jauffret consiste en cela, dire peu pour révéler beaucoup, sous-entendre mais ne point affirmer pour laisser le lecteur cheminer vers l'innommable. Ce génie se traduit en digressions qui reviennent de plus en plus régulières à mesure que le roman avance, phrases anodines qui débutent dans l'époque de la grossesse puis dérapent sans transition ni ponctuation vers des évocations débridées de l'Holocauste et des massacres odieux de la 2^{de} Guerre mondiale. Comme l'on pouvait s'y attendre, Régis Jauffret réussit encore une fois un pari risqué dans un roman qui est l'un des grands événements de l'actualité littéraire en mélangeant des éléments réels, dûment documentés et de petits passages de fiction pour combler les manques ou les approximations. Comme il le dit lui-même "Ce roman est constitué de faits et d'imaginaire comme un corps de chair et d'os".



Régis Jauffret, **Dans le ventre de Klara**, Récamier, 04/01/2024, 1 vol. (243 p.), 21,90€

Agnès Laurent – Un beau jour

Par Eliane le Dantec

D'une écriture précise, Agnès Laurent nous raconte cinquante ans de la destinée d'une fratrie – Marie-Pierre, Luc, Paule et Jean Cotraz – dont l'enfance a été bouleversée par un drame : au cours de l'été 1970, leurs parents ne sont pas revenus d'une journée en haute montagne ; leurs corps n'ayant pas été retrouvés, ils n'ont donc pas été déclarés "morts" mais "disparus".

Un beau jour explore les effets objectifs et subjectifs de l'incertitude extrême dont le mot "disparus" est ici la matrice. Jusqu'à la découverte des corps au printemps 2018, plus ou moins douloureusement selon les moments de leurs parcours respectifs, les enfants ont attendu que l'incertitude soit enfin levée. Cette longue et difficile attente a profondément marqué les relations au sein de la fratrie, les faisant osciller entre attachement indéfectible et rancœur sourde.

En relatant le drame d'une famille singulière au regard de deux générations – celle des enfants et celle des petits-enfants des parents disparus –, l'autrice propose, sur cinq décennies, une peinture sociale de la France avec ses contrastes de territoires et de modes de vie.

Le jour de la disparition : de la sérénité mesurée à l'inquiétude palpable

Avec quatre enfants à élever, la maison à entretenir et les bêtes à s'occuper, la mère n'avait plus randonné depuis longtemps. Or, estimant que, dorénavant, l'on pouvait faire confiance à Marie-Pierre et Luc – les deux aînés entrant dans l'adolescence – pour prendre soin de Paule et Jean pendant une journée, les parents programment une sortie en montagne.

Le matin du départ, Marie-Pierre sent au ton de sa mère "qu'il y a un truc qui cloche". Elle chasse ce ressenti qui n'a pas lieu d'être au regard de l'expérience de son père : "au village tout le monde le reconnaît comme le meilleur des guides. Il est l'un des seuls à avoir fait toutes les voies difficiles". Aussi, bien que les parents n'aient pas mentionné précisément où ils se rendaient et, qu'au dernier moment, la mère ait changé son foulard jaune pour un rouge, les enfants abordent cette première journée sans eux avec suffisamment de sérénité. Sous la guidance de Marie-Pierre, ce qu'il y a à faire est fait en articulant le sérieux adulte et les facéties enfantines, la complicité et la conflictualité.

Au cours de l'après-midi, quand la chienne se met à s'agiter anormalement, sachant que les animaux ne se trompent pas, Luc comprend qu'"un sacré orage menace". Marie-Pierre calme son angoisse en proposant de préparer un goûter qui, elle l'espère, contribuera à en prémunir Paule et Jean. Les petits sont d'autant plus ravis

que leur mère refuse systématiquement de céder à cette nouvelle pratique en pestant : "c'est quoi cette invention de goûter, c'est un truc d'Américain encore !".

Puis, le vent se met à souffler violemment, la pluie à tomber serrée et les éclairs, de plus en plus rapprochés, à déchirer le ciel. Malgré sa propre peur, Marie-Pierre s'efforce de rassurer les deux petits en maintenant le tempo de la vie domestique. Par exemple, alors qu'il n'y a plus d'électricité, elle leur présente le dîner à la lampe à huile comme un moment festif.

Ayant déjà, sous la férule du père, pratiqué la montagne quand le mauvais temps survient, Luc sait que les parents ne reviendront pas dormir à la maison. Au milieu de la nuit, alors que Marie-Pierre partage la chambre des parents avec les petits, elle l'entend demander "d'une toute petite voix, tu crois que je peux dormir avec vous". Ce dormir ensemble scelle la solidarité inquiète de la fratrie face au drame qui est en train d'ébranler leur existence.

Ceux qui partent et ceux qui restent : une rupture affective et sociale

En septembre 1970, alors que les parents sont portés disparus depuis un mois, la décision est prise de séparer la fratrie. Paule et Jean restent au village chez une tante et un oncle ; Marie-Pierre et Luc gagnent la vallée afin de poursuivre leur scolarité secondaire. Pour les deux aînés, cette séparation est un arrachement brutal ; leur seul soulagement est que les petits demeurent dans un environnement familial, affectivement rassurant.

Au fil des années, les parents toujours portés disparus, la fratrie se scinde, non sans tensions, en deux types de trajectoires sociales et culturelles. Ceux qui sont partis ont pu faire des études supérieures avant d'accéder à des emplois valorisés. Marie-Pierre tente d'exorciser la souffrance de la disparation en cultivant sa différence de femme éduquée, moderne et libre, qu'elle arbore immanquablement quand elle rejoint le village. Se vivant comme un montagnard raté (le vertige l'a empêché d'être digne de la réputation de son père), Luc la noie dans l'alcool.

Ceux qui sont restés ont quitté l'école à la fin de la scolarité obligatoire et ont les mêmes activités que leurs parents disparus. Paule s'investit dans la bonne marche d'une maison et d'une ferme. Si, au moment de quitter l'école, elle s'est sentie intellectuellement lésée, surtout par rapport à Marie-Pierre, elle a ensuite eu à cœur d'être une maîtresse de maison exemplaire. Les exigences dont elle a paré sa fonction l'aident à supporter le gouffre de doutes que la disparition a creusé en elle.

chronique d'une fratrie ébranlée par le mystère

Doté des dispositions physiques et mentales requises pour la pratique de la haute montagne, Jean est devenu un guide reconnu comme l'était son père. Étant très jeune au moment de la disparition, il semble a priori avoir été davantage épargné par l'impact prégnant et sombre que celle-ci a eu sur l'existence de ses deux sœurs et de son frère. Mais, les relations, à la fois concernées et retenues, qu'il a avec ces derniers ne témoignent pas moins des affres d'une affectivité blessée qui le relie à eux à jamais.



Le poids de la disparition : quand les petits-enfants crient leur colère

Quelle que soit la manière de la ressentir et de faire avec, sans leur laisser de répit, la disparition a infiltré la subjectivité des enfants des disparus. Elle a toujours été là entre eux, générant, plus dans l'ordre du non-dit que du dit, des périodes de proximité et d'éloignement. En fonction des circonstances les provoquant, ces périodes ont été constamment travaillées par des facteurs plus ou moins clivant tels que la situation sociale, le lieu de vie, le genre et, bien sûr, la personnalité de chacun et de chacune. Par transmission, autant irrépensible que mutique, elles ont rythmé la vie des petits-enfants.

C'est à l'occasion de la cérémonie de deuil organisée après la découverte des corps de leurs grands-parents que les petits-enfants – désormais adultes – se laissent enfin aller à exprimer leur colère : "ça fait des années que vous nous pourrissez la vie avec vos histoires, alors maintenant ça suffit !" Surpris puis rassurés d'avoir le même ressenti par-delà leurs cheminements différents,

ils osent enfin dire leur souffrance de "ne s'être jamais sentis à la hauteur" du drame ressassé continuellement par leurs parents. Ils pointent rageusement l'égoïsme de ceux-ci qui les ont obligés, que ce soit explicitement ou implicitement, à toujours aborder le monde au prisme de la disparition, à se sentir coupable d'avoir eu envie de rire, d'être heureux... Ils s'autorisent à leur faire le reproche de leur avoir dénié le droit de se libérer du poids de la disparition.

Par son sens indéniable du récit, la justesse de la description des moments et des lieux de même que par la finesse de la psychologie des personnages, saisie dans la complexité de ses régularités et évolutions, Agnès Laurent nous constitue en lectrices et lecteurs, en même temps, emportés par l'histoire relatée et sensibilisés à la réflexion qu'elle ouvre sur la question du vécu et de la transmission d'un drame familial. *Un beau jour* est assurément un beau roman.



Agnès Laurent, *Un beau jour*, Récamier, 01/02/2024, 1 vol. (329 p.), 20,90 €.

Adeline Fleury - *Le ciel en sa fureur*

Par Florian Benoit

Avec *Le ciel en sa fureur*, publié en janvier aux éditions de l'Observatoire, Adeline Fleury signe un roman remarquable, presque inclassable, une expérience sensorielle et émotionnelle d'une rare intensité. Dans un style brut, sincère, beau, saupoudré de poésie et de merveilleux, Adeline Fleury plonge le lecteur dans les secrets d'un village normand niché entre terre et mer, balayé par les vents et les embruns, coincé dans ses croyances et ses superstitions. Il y a, dans cette terre marécageuse et menaçante peuplée de fées, de "gobelins" et de fantômes du passé, plusieurs types d'habitants. Ceux du village, d'abord, taiseux, méfiants, peu loquaces, enracinés dans leurs secrets, attachés à leurs contes et leurs légendes fantasmagoriques. Ceux du lotissement, ensuite, formés dans le même moule, qui bossent à la ville et ne se mêlent pas aux autochtones. Et les autres, ceux qui débarquent. Qui ne sont ni du cru ni du lotissement et qui cherchent une place dans cette bourgade à la fois hostile et terriblement attrayante.



Cette terre étrange est parcourue d'ondes étranges, d'énergies contradictoires qui fragilisent les nouveaux arrivants, les secouent, font vaciller leur rationalité.

Quand les éléments se déchaînent sur un village normand

Le roman s'ouvre sur une spectaculaire averse de batraciens s'abattant sur la bourgade, sous les regards médusés de ceux du lotissement. Cette scène, d'une étrangeté biblique, est annonciatrice des événements plus sinistres qui ponctueront le récit. Dès les premières lignes, Adeline Fleury parvient à entraîner son lecteur dans un univers fantastique où les éléments naturels se conjuguent avec la magie sombre. L'atmosphère, tantôt mystique, tantôt oppressante, que dépeint l'auteure captive le lecteur, qui vagabonde avec délectation entre la Lande des Morts, le ruisseau aux Rats ou la fontaine aux Fées. Adeline Fleury construit ainsi avec talent un paysage aussi étrange que fascinant, où la frontière entre le réel et le surnaturel devient poreuse, réveillant des peurs que l'on croyait enfouies dans les vieux souvenirs de l'enfance.



On préfère croire aux fantômes et aux fées maléfiques pour expliquer certaines morts brutales plutôt qu'au désespoir des vivants. Les histoires de fées, ça permet d'enrober de merveilleux les vérités que l'on ne veut pas affronter.

Fêtets, varous et gobelins : le fantastique s'invite dans l'intrigue

C'est dans ce décor sombre et mystérieux que se déroule l'intrigue du roman : des animaux sont retrouvés mutilés et ce ne peut être que l'œuvre d'un homme ou du "varou", ce démon qui "s'empare des corps des géants pour commettre des atrocités". Deux ex-citadines fraîchement arrivées au village, la Grande Stéphane, maréchale-ferrante, et Julia, vétérinaire, vont mener l'enquête pour démasquer celui qui se cache derrière ces abominations. "Quoi qu'il arrive elles sont liées, quoi qu'il arrive elles restent ensemble. Elles ignorent ce qui se trame (...) dans ce village où tout leur est hostile, de plus en plus hostile". Leurs recherches vont éprouver leur rationalité, les confrontant aux fêtets - ces enfants-fées douées d'une extraordinaire sensibilité -, au varou, qui "incarne la monstruosité derrière le masque fragile de l'humanité", ou aux gobelins. "Dans le coin, on croit encore aux fées, aux gobelins, ici appelées gobelins, aux lutins malicieux". Le lecteur navigue en permanence entre le tangible et l'insaisissable, le réaliste et le fantastique, le rationnel et l'irrationnel, conférant à la narration un lyrisme mystique d'une richesse inouïe.

Secrets, blessures et non-dits : la force des protagonistes

Outre la qualité de la plume et de la narration, l'autre force du roman réside dans la profondeur et l'humanité de ses personnages. Ils traînent avec eux leur vécu, leurs fantômes, leurs secrets, leurs blessures, les rendant aussi captivants que complexes. Avec sensibilité, Adeline Fleury explore leurs vulnérabilités, leur intimité et construit autour d'eux un récit sophistiqué dans lequel chacun joue un rôle bien déterminé. Le lecteur s'attache à la Vielle, à la Grande Stéphane, à Julia, aux jumeaux Bellay mais aussi - et surtout sans doute - à ce gosse bizarre qui rôde près des carcasses d'animaux mutilés ("Le gosse se sent proche des orvets, parce que, comme eux, il provoque la gêne et la répulsion - pourtant, comme eux, il est parfaitement inoffensif"), au P'tit Jojo évidemment et même à la fillette du pavillon 13. Autant de personnages singuliers de tous âges, tous horizons, au travers desquels sont explorés les fractures entre citadins et ruraux, les clivages générationnels ou les frontières entre l'intelligible et l'insaisissable. "Les superstitions entourant les fantômes sont bien plus commodes à se représenter que la réalité de la finitude et de sa pourriture". Le roman se trouve ainsi doublé d'une profonde dimension sociale et psychologique, sondant avec justesse les tréfonds de l'âme humaine.



Quand l'irrationnel masque l'indicible

Le ciel en sa fureur s'impose comme l'un des plus beaux romans de ce début d'année. Un ouvrage où le mystère se mêle à la réalité crue, où l'irrationnel s'impose comme un allié commode pour masquer l'indicible. "Ceux des villes peineront à comprendre, ils auront beau s'enticher de cette campagne, la terre leur balancera son hostilité et sa sauvagerie à la gueule". Dans un style singulier et une plume des plus alertes, Adeline Fleury dénonce le poids de certaines traditions, dans lesquelles on peut se réfugier pour fuir la réalité crue, explore les maux que provoquent les non-dits, les secrets, les vérités qu'il convient de taire à tout jamais et invite, ce faisant, le lecteur à aller au-delà des apparences. C'est aussi en filigrane le thème du pardon, de la capacité à reconnaître ses torts, ses péchés, qui est abordé dans ce roman d'une intelligente subtilité. Le Ciel avec un grand "C" s'impose comme le Tout-Puissant qui, dans sa fureur, punit les êtres humains de leur bassesse, leur pleurerie. Il condamne ceux qui préfèrent se terrer dans le silence, la honte du secret, les légendes, les enfants-fées, les varous ou les goubelins, pour fuir leurs responsabilités.



Le silence dans le bourg est lourd, les habitants ruminent leurs secrets indicibles derrière l'humidité des murs. Quelques herbes folles soulèvent les pavés de la place du village marquée du sceau de la honte et de la désolation.

Le ciel, en sa fureur, leur rappellera la honte des non-dits. La nature les jugera.



Adeline Fleury, **Le ciel en sa fureur**, Éditions de l'Observatoire, 03/01/2024, 1 vol. (201 p.), 20€.



La peur des barbares

Par Jean-Jacques Bedu

Au large de la Crète, l'île de Gavdos. Un bout de terre rocailleux balayé par les vents, où vivent quelques bergers et pêcheurs. Sur ce confetti perdu dans la mer Méditerranée débarquent un jour deux femmes que tout sépare. Oxana, une ingénieure ukrainienne hantée par Tchernobyl, et Pinelopi, une jeune mariée grecque échouée là par la fatalité. Deux étrangères qui ne se connaissent pas, mais que le destin va réunir le temps d'un songe.

Dans son troisième roman, *La peur des Barbares*, l'écrivain macédonien Petar Andonovski tisse en filigrane les récits de ces deux héroïnes. Deux trajectoires de vie qui ne devaient jamais se croiser, deux solitudes qui dialoguent à distance à travers le texte. Car ce court roman polyphonique navigue habilement entre leurs deux voix intérieures. Chacune dit "je" dans un chapitre alterné, esquissant par bribes le puzzle de leur existence.

Et c'est justement dans les blancs du récit, dans tout ce qui n'est qu'esquissé, que le livre déploie sa force d'envoûtement. L'auteur distille avec une économie de moyens le portrait de ces deux femmes meurtries. Deux êtres que la vie a cabossés, ballottés de désenchantements en désillusions. On devine plus qu'on ne sait de leurs douleurs passées, de leurs rêves brisés. Mais ce qu'on perçoit avec acuité, c'est l'atmosphère étouffante dans laquelle elles évoluent, et leur quête avortée de liberté.

Car sur leur île-prison, Oxana et Pinelopi se débattent dans un huis clos asphyxiant. Esseulées malgré la proximité des autres, elles sont enfermées dans la sphère étriquée de leur intériorité. Leur dialogue intérieur avec des absents vient combler un vide affectif béant. Prisonnières d'une île qui n'autorise aucune évasion, elles sentent le monde se refermer inexorablement sur elles. Et leur appel vers l'ailleurs en devient que plus criant.

Mais dans cet univers clos, cadencé comme une impasse, tout mouvement vers l'extérieur semble impossible. Une force supra-humaine semble avoir verrouillé toutes les issues. On pense au mythique rocher de Sisyphe, cette punition absurde d'être condamné à rouler éternellement une pierre jusqu'en haut d'une montagne d'où elle retombe irrémédiablement. Une malédiction semble de même peser sur les personnages du roman, assignés à résidence sur leur îlot. Leur quête de liberté tourne court, leur désir d'ailleurs s'échoue inexorablement.

Prisonnière depuis toujours de l'île après y avoir été mariée de force, Pinelopi concentre sur Oxana, cette femme qui vient d'ailleurs, tous ses espoirs de fuite et de renaissance. À travers elle, c'est sa propre histoire qui affleure, ce passé douloureux avec Marina, son amour de

jeunesse énigmatique. Cette pensionnaire fantasque d'un couvent religieux qui l'avait un jour séduite par ses récits, avant de disparaître sans laisser de traces à la veille de leur évasion commune.



La quête de l'autre pour sortir de soi

À travers ces deux parcours de femmes meurtries, Petar Andonovski brosse le portrait de deux solitudes en écho. Sa narration entrelacée dit bien le lien ténu qui les unit par-delà leurs différences. Oxana la Slave et Pinelopi la Méditerranéenne que tout sépare sont deux variations sur le thème de la souffrance au féminin. Leurs plaintes respectives font vibrer les mêmes notes de désenchantement.

On pense à ces poupées russes emboîtées l'une dans l'autre, se reflétant à l'infini. Car c'est bien dans une mise en abîme de leurs histoires respectives que se niche la force du roman. En regardant l'autre, chaque personnage espère en secret se trouver elle-même. Mais le miroir sans cesse fuyant, renvoyant une image déformée ou idéalisée de soi. Ni Oxana ni Pinelopi ne parviendront à saisir dans le regard de l'inconnue son propre reflet.

Cet autre tant désiré restera donc une chimère, la projection fantasmagorique d'un soi rêvé. Une ombre insaisissable mais obsédante, qui hante ces vies suspendues. Sur leur île hors du monde, le temps semble en effet s'être figé dans une attente absurde : celle d'un hypothétique ailleurs toujours repoussé ; celle d'un autre fantasmagorique qui ne viendra jamais.

Un sentiment tragique de fatalité se dégage alors des deux récits. Celui de vies échouées par le hasard sur les rivages de cette île-prison, condamnées à y végéter dans une langueur morbide. Des existences que même la mort ne libérera pas, semble nous dire l'auteur. Car la flamme de vie qui brûle en chaque être est vouée à s'éteindre sans avoir trouvé à s'extérioriser, à se communiquer.

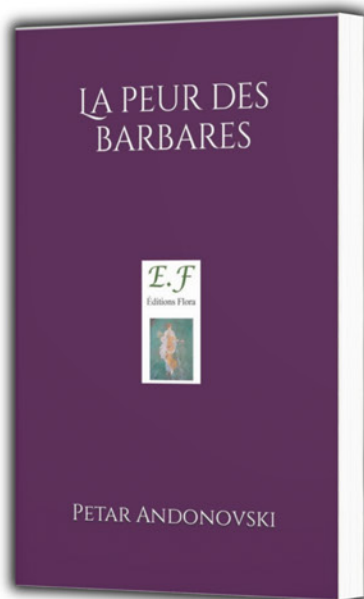


Les mots manipulés mais impuissants

Seule la littérature semble pouvoir offrir une échappatoire à ce funeste destin, un espace paradoxal de liberté. En tissant la trame de ces deux solitudes, Petar Andonovski redonne voix à celles que le monde a réduites au silence. Son écriture élégiaque pleure deux vies brisées, sans jamais verser dans le misérabilisme ou le pathos. Au contraire, une pudeur toute pudibonde imprègne les mots, contenus comme pour ne pas trahir l'indicible des tourments intérieurs.

Mais le roman est avant tout un sublime chant désenchanté sur le désir de liberté contrarié. L'île-prison devient alors un formidable symbole à portée universelle sur l'enfermement intérieur. Un huis clos psychique dont nul ne peut s'évader, que la mort seule peut libérer. Image métaphorique aussi d'un monde cloisonné où toute aspiration personnelle se heurte à l'hostilité d'autrui.

À travers le sort tragique de ses personnages, Petar Andonovski interroge avec une intensité poignante les raisons qui font vaciller nos rêves les plus fous. Et le constat auquel il nous convie – lucide mais teinté de mélancolie – n'en est que plus poignant. Au cœur de leur île-sanctuaire aux allures de prison dorée, Pinelopi et Oxana éprouveront jusqu'au dernier souffle la déchirure de n'avoir pu trouver ailleurs la réalisation de soi.



Petar Andonovski, *La peur des barbares*, traduit du macédonien par Maria Béjanovska, éditions Flora, 2023.



Pierre de Cabissole – *Le carnaval sauvage*

Par Marine Moulins

Au début du **Carnaval Sauvage**, Maria revient après trois années d'absence dans son village natal en Occitanie pour participer à un bien étrange rituel païen. Dans ce premier roman, Pierre de Cabissole prend pour cadre la fête des Pouyes qui vient clore la période des vendanges. C'est pour l'héroïne l'occasion de venir régler ses comptes avec les habitants de Cambaron et tenter de "sauver" Agnès, une jeune femme dont le souvenir l'obsède depuis son départ pour l'École Normale Supérieure de Lyon. Maria, par son parcours scolaire fait en effet figure d'exception dans ce village perdu de l'Hérault où les traditions semblent avoir une emprise sur les murs et les âmes.



Avant, tout n'était pas si clair pour moi. Je n'avais pas conscience de vivre au milieu de pauvres bougres enchaînés à la vision rassurante d'un univers circonscrit. En quittant le village, j'ai découvert qu'il y avait un monde en dehors.



Mais malgré son intelligence, la jeune femme est déstabilisée par son retour et les souvenirs du passé sur ses parents, ses amis, ses premières amours viennent la tourmenter. Elle se retrouve entraînée dans une situation qui la dépasse rapidement.

La fête des Pouyes est librement inspirée d'une véritable festivité ancestrale de Cournonterral : la fête des Pailhasses qui se tient à l'occasion du mercredi des Cendres. Comme dans le roman, le village est fermé au public et des combats sauvages opposent les habitants déguisés qui s'aspergent de lie de vin. Dans la véritable tradition carnavalesque qui inverse les normes et brouille

l'ordre social, Pierre de Cabissole prend certaines libertés avec la réalité et dresse une caricature sans concession de la fête des Pouyes. Maria a grandi et désormais ce carnaval obscène et misogyne la choque profondément.



Les femmes ont le droit de s'habiller en blanc, de courir, de recevoir des coups, de se faire peloter, passer à la comports et de sourire. Les dents pleines de merde, les cheveux collés par l'ignoble mixture. Aux hommes, le reste. Leurs seize ans révolus, ils peuvent être Pouyes. Rares sont ceux qui sautent leur tour. Ici, c'est un rite de passage. C'est plus important que de perdre leur pucelage, c'est plus important que d'obtenir son brevet des collèves. C'est plus important que tout. Pouyes un jour, Pouyes pour la vie.

L'intrigue du **Carnaval Sauvage** se déroule sur cinq jours avec pour point d'orgue la fête des Pouyes tant attendues par les habitants. Que se passera-t-il pour la jeune normalienne dans le dédale des ruelles de Cambaron ? Pierre de Cabissole parvient à nous tenir en haleine afin de découvrir le dénouement de ce premier roman à suspense.



Pierre de Cabissole, **Le carnaval sauvage**, Grasset, 31/01/2024, 1 vol. (212 p.), 20€.

Abnousse Shalmani - *J'ai péché, péché dans le plaisir*

Pourquoi faut-il absolument lire ce livre ? me demanderez-vous. Parce qu'il est un hymne à ces femmes qui, par leur vie "scandaleuse", rappellent les femmes à l'ordre de la vie libre. "Scandaleuse" eu égard aux interdictions et empêchements et restrictions qui partout leur sont faites – que les hommes leur font. Parmi ces "scandaleuses", Abnousse Shalmani a choisi la poétesse iranienne Forough Farrokhzad à laquelle elle consacre ce roman inventif et brûlant. D'elle et de ses poèmes, elle dit en nous regardant droit dans les yeux, qu'ils sont "l'avenir de l'Iran". Ne pourrait-on dire des poèmes de cette femme, morte à 32 ans dans un accident de voiture, qu'ils sont l'avenir de tous les pays où les femmes sont bâillonnées, qu'ils sont le lieu très rare et très précieux où les femmes échappent pour jamais à ce que les hommes pensent d'elles de si étroit, de si méprisant, de si vulgaire – échappent aussi à elles-mêmes et s'inventent. Car c'est vrai : où s'arrête "être femme" si on vous a toujours empêché de l'être ?

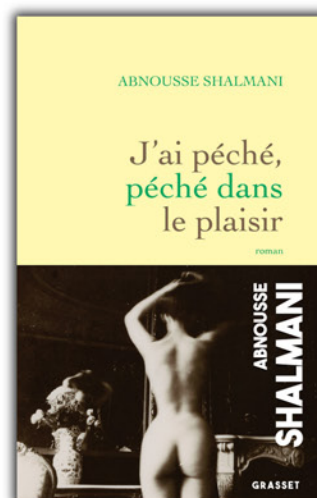
Forough s'est mariée très jeune, beaucoup trop jeune, à Parviz Shapour, le cousin de sa mère, mais c'est Cyrus Amir Maziani surnommé la Tortue, devenu son amant, qui fait battre son cœur. Cyrus traduit pour Forough les poèmes érotiques attribués à une certaine Bilitis, rivale de Sapho, poèmes prétendument retrouvés sur les parois d'une tombe à Chypre, révélation pour Paris comme maintenant pour Téhéran. Il s'agit en réalité, comme on sait, d'un personnage fictif créé de toutes pièces par Pierre Louÿs et d'une supercherie littéraire parvenue, lors de sa publication, en 1894, à tromper superbement tout son monde. La Tortue transporte Forough dans l'univers de Pierre Louÿs et de la Belle Époque. Ils y croisent la fille du poète José-Maria de Hérédia, un des maîtres du mouvement parnassien, un tempérament qui signe ses œuvres du nom de Gérard d'Houville. Elle est devenue en épousant le poète Henri de Régnier, Marie de Régnier, mais n'a d'yeux en vérité que pour Pierre et les amours saphiques de son héroïne Bilitis. La Tortue offre à Forough une sœur parisienne, une sœur qui comme elle se bat pour élargir les murs de la maison-prison-femme. Peut-être qu'à Téhéran, avec quelques années et kilomètres de distance, Forough et Cyrus revivent-ils la complicité secrète de Marie et de Pierre.

Du beau roman d'Abnousse Shalmani, Cyrus est peut-être le personnage essentiel, parce qu'il fait lien, trait d'union, entre deux mondes, entre deux femmes qui dialoguent, se supportent, s'entraident à travers lui. Cyrus et l'auteur (elle veut qu'on l'écrive ainsi) elle-même, arrivée avec ses parents en France en 1985, ayant fui la révolution islamique, écrivant aujourd'hui, et de quelle manière en

Par Jean-Philippe de Tonnac

français. C'est à Cyrus Amir Maziani déjà vieux, installé à Paris, qu'elle doit, dit-elle, cette injonction de raconter au plus intime cette femme dont les poèmes sont aujourd'hui appris par cœur par les jeunes Iraniennes. **"La Tortue me confia son aventure avec Forough pour que je l'écrive, pour offrir un destin littéraire à un échec politique. Reniant la promesse qu'il lui avait faite de ne jamais écrire sur elle. Pour la sauver, il trahit sa promesse."** Bien lui en prit. Forough écrit dans ses poèmes l'intime de la chair et du rêve qui fait fantasmer tellement les hommes et en même temps les terrifient – construit une œuvre lorsque Marie, à Paris, brûle sa vie. Pour lui faire endurer les insultes qu'une société profère contre une femme qui ne choisit pas de se taire, Cyrus lui fait remarquer qu'il est peut-être "impossible d'être heureux et de laisser une trace – cette trace que Forough tient à laisser sur le fil du temps. Cyrus sait qu'il est en train de lui dire qu'une œuvre se paye comptant en malheur, il sait qu'il lui fait mal en justifiant ses souffrances."

Forough fait du théâtre, s'est rapprochée des milieux du cinéma, a entrepris en Angleterre des études cinématographiques, s'est lancée dans la réalisation à l'occasion d'un documentaire sur la vie des lépreux, La maison est noire, qui a remporté le Grand Prix du documentaire au Festival Oberhausen en 1963. Cette censure qu'on lit dans le regard de son prochain sitôt qu'on quitte le rail ou le rang, ne l'aura empêché en rien de dire toutes les tonalités de son être. Cyrus et Abnousse, à Téhéran comme à Paris, ont tellement rêvé cette correspondance entre Forough et Marie que pour finir, dans l'invisible, ils l'ont écrit.



Abnousse Shalmani, *J'ai péché, péché dans le plaisir*, Grasset, 10/01/2024, 196p, 19,50€

Charles Dantzig - Paris dans tous ses siècles

Par Albert Montagne

Paris, à plus d'un titre, est la capitale des écrivains, tant français (Céline, Dumas, Fallet, Hugo, Proust, Nothomb, Sagan...) qu'étrangers (Brown, Hemingway, Nin, Weisberger...). Il fallait bien que Charles Dantzig, auteur d'une quarantaine de romans, essais, recueils de poèmes, anthologies, dictionnaires et traductions, s'y penchât sérieusement à son tour, faisant revivre certains maîtres à penser parisiens et, surtout, fit preuve d'une imagination féconde pour attirer Le chaland qui passe, qu'il fut provincial ou capital. Son Paris dans tous ses siècles ou Paris dans tous ses états est une invitation aux voyages dans la Ville démultipliée et magnifiée, en rompant avec l'ordre et la logique établis. Le livre a priori historique, vu l'intitulé, est hors du temps. Il va, il saute, il se mélange dans toutes les époques et directions, il est même anachronique dès la première ligne où "les lampadaires en cou de dinosaure semblaient inspecter les voitures allant de front sur l'autoroute par deux, puis par quatre, puis par huit, vers PARIS". Le roman plonge dans le fantastique urbain, de L'autre côté carrollien poétique et bon enfant et adulte peu sage, où cohabitent avec bons heurts espèces animales et humaines. Leur humeur, bonne ou mauvaise, est constamment alimentée par des petites réparties courtes, d'une à trois lignes, qui parsèment et ponctuent les bas de page : "Tu as les mêmes à Draw pour deux fois moins cher !" ; "Pousse-toi, hé connard !", "Tu aurais une cigarette ?". Ces tranches de vie vocales égrenées, telles de petits bonjours, sont des pensées intérieures ou des réflexions faites à voix haute dans la rue qui font entrer de plain-pied et de connivence le lecteur qui vient rejoindre joyeusement le quotidien des animaux et des humains.

Le Paris des animaux

Là où l'auteur innove d'abord et surprend est dans la nature première de ses habitants et habitantes, héros et héroïnes originels et hors du commun. En effet, les premières âmes de la capitale ne sont pas les hommes et les femmes mais bel et bien le peuple des animaux : les oiseaux – une mouette rieuse découvre de haut Paris et, folle de joie, fait des loopings – les insectes – une mite "au vol alcoolique" est certes ivre de joie – et les grandes et petites bêtes, domestiques et sauvages, de tous poils, écailles et carapaces, qui pullulent – et polluent parfois négativement – dans la capitale. Tels les humains, ils parlent, pensent, draguent et s'engueulent. Sont-ils la métaphore des hommes ? Ainsi Guillaume est le prénom non d'une personne mais d'un teckel à poils ras tant aimé par son maître que celui-ci lui avoue : "C'est toi que j'aurais dû avoir pour fils". C'est une véritable faune qui

fanime Paris – devenue aussi la capitale des animaux rassemblés (...dans le Paris gagné) – à différents niveaux : aérien, terrestre, souterrain, et qui suggère les différentes classes sociales. C'est le bestiaire urbain, qui cache les bas-fonds, avec les rats, les souris, les surmulots, les blattes, les pigeons, les fourmis, les vers ; légendaire, qui rappelle les animaux de la Fontaine et les Grands de ce monde bis, avec le chat, le corbeau, le renard, l'ours, le singe, le poisson, le moineau, le chien, l'hirondelle, le cygne, le lapin le lézard à la queue manquante ; surréaliste, qui suggère les marginaux, avec les éléphants, les kangourous, les papillons, les libellules ; gastronomique et plaisant, qui rappelle le bestiaire ferrerien de La grande bouffe où des bourgeois s'enferment dans un huis clos parisien pour les doubles et ultimes plaisirs de la chair et de la chère (Paris est la Ville des lumières et des plaisirs), et qui suggère les bons vivants et les fêtards, avec des pyramides de homards, des coquilles Saint-Jacques, des poissons, des truites en gelée, des anguilles, des volailles, des poulets... Dantzig est un véritable zoologiste et portraitiste qui a bien observé le monde animal et qui, tels les dessinateurs de Disney, le restitue à merveille. Il ne manque pas d'humour et sait (ré)créer une atmosphère urbaine prenante et plus vraie que nature :



"Oh oh poulette", sifflotait le moineau dans le lierre du square, "Cacac ! Cacac ! Je suis noire, je suis belle et je t'emmerde !", répondit de l'autre côté une foulque, aux grands rires d'un merle qui alla colporter sa réponse sur un balcon en chiant de plaisir.



Charles Dantzig – Paris dans tous ses siècles

Il s'essaie même à l'érotisme soft :



Au centre d'une petite place ronde, un papillon de nuit se déshabillait dans la fente d'un arbre dont les branches levées remettaient en place un désordre de feuilles. Il fit glisser sa combinaison brune, laissant apparaître une tenue bariolée. Sortant de la fente, il déploya sa forme d'enveloppe et s'éloigna d'un vol guilleret. "a voté !"

Le Paris des XXIe (siècle et arrondissement)

Le monde des animaux ne fait qu'un avec le monde des hommes. Jules Verne avait imaginé un Paris au XXe siècle futuriste, le Paris dans tous ses siècles de Dantzig est un Paris contemporain des plus réalistes traversé de part en part. Les lieux cités, monuments, carrefours, quais, places, rues, avenues, arrondissements..., sont foison – la Ville est grande – et mériteraient un plan de Paris – tatoué sur la cuisse comme dans le roman (qui plus est, en couleurs, à la Pierre Dac) – qui serait bien vite noirci, symbolisant un Paris dense et dantziguien. Ce Paris est celui de la Comédie, humaine ou capitale, avec des hommes et des femmes, parisiens ou provinciaux, qui font leur vie : ils sont au mitan, à la fin ou aux prémices. On y rencontre Victor Vonnev, romancier vieillissant en manque d'inspiration et qui n'écrit plus, dont Place de l'esplanade est son dernier livre et dont Dernière ville avant la fin du monde est son premier (Dantzig s'amuse à les présenter en désordre). Gabrielle Mattromer, une riche et dynamique galeriste, établie rue des Beaux-Arts, elle-même maîtresse de Xanax, un chat. Victor et Gabrielle sont devenus inséparables :



Depuis qu'ils se connaissent, ils se téléphonent deux fois par jour, charnière du matin, charnière du soir. Ils se sont tellement plu la première fois qu'ils ont dû se reparler aussitôt après le dîner chez des amis communs.

Il y a aussi Ismena, la fragile mère de Gabrielle, victime de la maladie d'Alzheimer, sa fille Irène, étudiante en audiovisuel, Victorien, le fils de Victor, étudiant aux Beaux-Arts et amoureux de Thimotée qui hait "la fidélité, qualité de chien" (Irène et Victorien sont devenus inséparables comme leurs parents et reproduisent le même schéma familial), Wilson, étudiant en gastronomie qui s'adonne aux plaisirs de la bonne chair et se prostitue. Il y a aussi bis Gaspard, le jeune et petit ami, secret et

passager, de Gabrielle, qui, ne tient pas à être présenté à ses amis ; il y a aussi ter Nathan, Marcela, Pierre, Jeanne, Ram... Dantzig arrive à captiver avec ce petit monde dans le grand : il maintient constamment l'intérêt sur la vie de tous ses personnages et augmente toujours plus au fil des pages son emprise sur le lecteur. La fin, histoire dans l'histoire ouvrant sur le futur, surprenante et émouvante, est une pirouette magistrale qui corrobore l'intitulé séculaire. **Paris dans tous ses siècles** n'est-il pas, littéralement et foncièrement, un roman capital ?



Charles Dantzig, **Paris dans tous ses siècles**, Grasset, 10/01/2024, 1 vol. (343 p.), 22€

Olivier Bordaçarre - *La disparition d'Hervé Snout*

Par Jean-Philippe Guirado

Le dîner est prêt. Le bœuf bourguignon longuement mitonné fume dans la marmite. La bouteille de médoc a été débouchée. Dans le réfrigérateur, le bavarois aux fruits rouges surmonté de deux bougies, un quatre et un cinq, attend l'arrivée de celui dont on fête l'anniversaire. Mais le temps passe et Hervé Snout ne rentre pas. Les messages que son épouse Odile d'abord agacée puis inquiète lui laissent demeurent sans réponse. Les jumeaux, Eddy et Tara, âgés de quatorze ans trépignent autour de la table dressée. Eddy surtout, qui lorgne avec avidité le bœuf en sauce baignant au milieu des pommes de terre et des carottes. Odile se résout à le servir. Sa sœur Tara, qui a décidé de devenir végétarienne, est beaucoup moins enthousiaste et touche à peine à son assiette. Les minutes défilent. Les adolescents finissent par regagner leur chambre. Hervé Snout ne rentrera pas ce soir. Ni le lendemain, ni les jours suivants. Les gendarmes pourtant ne semblent pas trop inquiets. Des milliers de personnes se volatilisent délibérément chaque année. *“On ne retrouve jamais leur trace parce qu’elles ne le souhaitent pas et c’est leur droit le plus strict. A quoi ressemblerait une société où la fuite serait interdite ?”*

Dissection d'une famille ordinaire

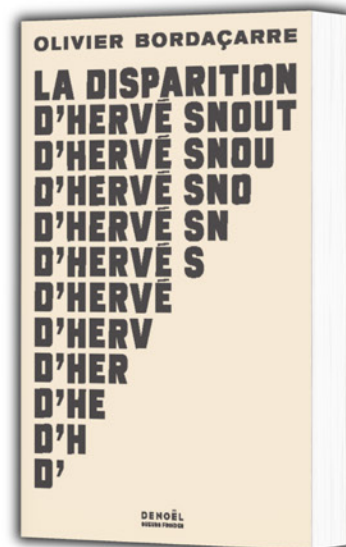
Cette disparition inexplicable sert de point de départ à une impitoyable dissection de ce qui, d'un point de vue extérieur, pourrait apparaître comme l'archétype de la famille modèle. Olivier Bordaçarre décrit avec une précision quasi chirurgicale le quotidien des différents protagonistes. On pense bien sûr à Perec, moins celui de la Disparition auquel le titre fait penser, que l'auteur des Choses ou de La Vie mode d'emploi. Le confort procuré par les meubles aux lignes contemporaines et les nombreux appareils électroménagers, s'il symbolise sans doute possible la réussite sociale d'un ménage de la classe moyenne, fait paradoxalement de cette maison un lieu aseptisé et mortifère. Le bonheur n'est que de façade et ces intérieurs de catalogue masquent difficilement l'insatisfaction profonde de ceux qui y vivent. Dès que l'on gratte un peu, le vernis s'écaille. Le père, directeur d'abattoir, ne parvient plus à trouver du sens à ce qu'il fait: *“Hervé Snout ne questionne pas le fait de gérer de la viande morte, c'est une affaire entendue. Il est submergé par une angoisse existentielle puissante. Quelle trace laissera-t-il ?”*. La mère, Odile, trompe son ennui en peignant des copies de toiles impressionnistes et s'offre de temps à un autre un petit frisson sur la table d'auscultation du Docteur Blach qui est devenu son amant. Eddy, le fils, afin de s'attirer la reconnaissance paternelle, s'enferme dans les pires clichés de la virilité

trionphante et toxique. Quant à Tara, la fille, elle est sans doute la plus lucide, estimant que ses parents, dans leur rêve de petit confort bourgeois ont *“tout transformé en choses, les bêtes et les humains”*.

Plongée dans l'horreur

L'origine du mystère de la disparition d'Hervé Snout se trouve peut-être dans l'abattoir que ce dernier dirige d'une poigne de fer. Dans cet établissement aussi mortifère que son pavillon-tout-confort, une autre forme de violence se joue. Violence mécanisée, ritualisée décrite avec un réalisme saisissant. La violence ne s'exerce par seulement sur les animaux que l'on abat à la chaîne mais également entre les employés qui se déshumanisent peu à peu. Le sordide quotidien d'un abattoir a rarement été aussi bien montré depuis Tristan Egolf et son magistral Seigneur des Porcheries.

La disparition d'Hervé Snout est un livre qui hantera longtemps ses lecteurs. Sa noirceur, son pessimisme assumé, ont paradoxalement quelque chose de salutaire dans un paysage littéraire contemporain où surabondent les romances feel-good et les avalanches de bons sentiments. Les romans n'ont pas uniquement vocation à entretenir les lecteurs dans leurs illusions rassurantes. La littérature sert aussi à montrer ce que l'on refuse de voir. Ce devrait même être là sa vocation première et Olivier Bordaçarre le prouve avec brio.



Olivier Bordaçarre, ***La disparition d'Hervé Snout***, Denoël, 17/01/2024, 1 vol. (361 p.), 21€.

Mehtap Teke - *Au hasard heureux*

Par Alain Llense

En Arabe, le prénom Hiba signifie “cadeau de Dieu”. Lorsque Adélaïde, héroïne et narratrice du roman *Au hasard heureux* de Mehtap Teke, rencontre, sur le seuil de son immeuble, une sublime femme ainsi prénommée, elle est immédiatement happée par ce cadeau inattendu que la vie semble lui offrir. Jusque-là, Adélaïde est une jeune femme un peu perdue qui a laissé, à Paris, ses rêves artistiques après avoir échoué au concours d'entrée des Beaux-Arts. Par désœuvrement, elle a saisi une opportunité qui n'en est pas vraiment une en rejoignant, à New York, un ami parisien au sein d'un cabinet de graphistes où ses journées s'épuisent d'ennui à créer cartes de visite ou d'anniversaire. Vaguement malheureuse, elle erre dans la ville qui ne dort jamais, partageant son temps entre un travail qui ne lui donne aucune satisfaction et un petit appartement dans un vieil immeuble de la 28e rue, au cœur de Manhattan.



C'est donc au pied de cet immeuble et par un gris matin de pluie que le miracle s'opère sous la forme d'un coup de foudre amical qui ressemble, presque en tout point, à un coup de foudre amoureux. Hiba est grande et belle, ses yeux vairons fascinent Adélaïde qui, comme tous ceux qui croisent le chemin d'Hiba, tombe sous son charme. Dès lors, plus rien n'existe pour la jeune française que l'envie d'entrer dans la lumière de celle qui, peu à peu, devient son amie. Entre les deux femmes se nouent des liens chaque jour plus forts où les fragilités de l'une épousent le mystère et les secrets de l'autre dans un maelström fusionnel qui régit l'ensemble de leurs vies. Cependant, au gré des rencontres et des petits événements anodins qui

jalonent leurs existences respectives, la personnalité troublée de Hiba va émerger, les liens avec Adélaïde vont s'en trouver modifiés au point que l'inquiétude et le sentiment de danger vont progressivement prendre le dessus. Le roman qui avait démarré dans les teintes rose pastel d'une amitié inoffensive se colore alors d'un gris thriller à la tension permanente jusqu'à un dénouement haletant.

Mehtap Teke est une encore jeune autrice puisque *Au hasard heureux* est son deuxième roman après le remarqué *Petite, je disais que je voulais me marier avec toi*. Née en Belgique dans une famille d'origine kurde, elle a ensuite arpenté le monde après des études de journalisme et de communication. Elle a notamment vécu à New York et son deuxième opus y trouve un cadre propice à l'histoire qu'elle a choisi de raconter et à l'ambiance qu'elle a su installer par son écriture soignée et son style maîtrisé. En choisissant notamment de raconter la quasi-intégralité de l'histoire d'Adélaïde et de Hiba au passé, surplombant ainsi son sujet et semant, çà et là, des indices d'une fin douloureuse, Mehtap Teke accroche habilement son lecteur, avide de parvenir rapidement à la découverte de cette issue. Les deux personnages féminins gagnent peu à peu à profondeur pour révéler leurs traits cachés et leurs lourds secrets dans un aller-retour où la plus faible, ou la plus forte n'est pas toujours celle que l'on croit. Des personnages incontestablement attachants pour un roman à découvrir.



Mehtap Teke, *Au hasard heureux*, Viviane Hamy, 10/01/2024, 1 vol. (213 p.), 19,50€

Djaimilia Pereira de Almeida - Trois histoires d'oubli

Par Marion Poirson-Dechonne

Trois histoires d'oubli. Trois contes envoûtants qui nous révèlent l'univers singulier de l'écrivaine Djaimilia Pereira de Almeida, une autrice d'origine angolaise, qui a grandi au Portugal et enseigne la littérature à l'université de New York. Au confluent de trois cultures, africaine, européenne et américaine, l'autrice raconte l'histoire de trois personnages emblématiques. Dans *La Vision des plantes*, Celestino, un ancien trafiquant d'esclaves, fait pousser un jardin somptueux. Dans *Raz-de-marée*, nous suivons les errances de Boa Morte, un ancien militaire angolais qui a combattu de côté portugais, à l'époque de la dictature de Salazar, avant de travailler dans un bureau. Il aide les gens à garer leurs voitures et veille sur celles-ci dans le quartier du Chiado en échange de quelques pièces. Dans le récit éponyme, Brume tente d'oublier sa condition d'esclave grâce à la lecture.

Deux de ces trois protagonistes lui ont été inspirés par des écrivains, qu'elle cite en exergue du texte qui lui est consacré. Ainsi, le capitaine Celestino, qui, selon Raul Brandao, auteur du livre *Les Pêcheurs*, "ayant commencé sa vie comme pirate, la termina comme un saint", devient-il le personnage principal du premier conte. La figure de Brume est empruntée à un autre auteur, Eça de Queiroz, qui mentionne un esclave lui lisant des histoires, "de tristes contes de mer", qu'il décrit ainsi : "C'étaient les aventures d'un certain Jean de Calais". L'imagination de l'autrice s'est nourrie de ces textes, dont elle comble les lacunes en leur prêtant vie à son tour.

La solitude et la mort

Les héros de Djaimilia Pereira de Almeida sont des solitaires dépourvus d'attaches. Celestino, qui brûle les vêtements laissés par les siens, et leur odeur avec, comme une dernière trace corporelle, ne se lie avec personne, à part le prêtre, Alfredo, qui lui rend visite. Il suscite l'effroi de ses voisins, et les commérages du sacristain, "une langue de vipère", mais il offre des mûres à un trio d'enfants, dépose à leur intention des assiettes pleines de friandises et leur raconte des histoires terrifiantes.



Il a décapité un nain. Il a pourfendu une femme par le milieu. C'est au Congo qu'il a fait brûler un éléphant. Non, c'était à Salvador et à ce qu'il paraît c'était un bison. Il garde des crânes dans son coffre à linge et charme des serpents au clair de lune.

Boa Morte écrit de longues lettres à sa fille Aurora, perdue de vue, restée en Angola, dans lesquelles il raconte son

quotidien, tout en exprimant regrets et repentir. Ses compagnons de misère sont Vando, un toxicomane, Fatinha, une jeune fille diabétique sans domicile fixe, qu'il côtoie sans réussir pourtant à éviter la sensation de vide. L'autrice dit d'eux que lui et Fatinha "furent contemporains comme peuvent l'être deux arbres, deux chiens errants, deux acteurs." Il vit chez Mme Idalina, "une sainte", qui lui loue une chambre. Il s'est attaché à un chien errant, Jardel, sujet aux apparitions et disparitions. En dépit de l'absence de sa famille, Boa Morte fait preuve de compassion et de chaleur humaine.

Brume, pour sa part, n'a personne. Il chasse les occupants de sa cabane dans les bois et ne semble avoir de lien qu'avec le petit Zezinho, l'enfant de ses maîtres qu'il a vu naître, son ange familier, qu'il est le seul à voir, avec l'enfant, ainsi qu'un certain nombre d'exclus, souvent en raison de leur physique monstrueux :



La forêt, c'était lui. Il indiquait le chemin, nourrissait les malheureux, leur tenait compagnie, déguisé sous le masque de la solitude, qu'ils pressentaient. Seuls, errants, oubliés, il leur restait pour toute famille ce qu'ils portaient en eux, réserve que la forêt vidait avec le temps, pour l'emplir de son rythme propre, avec ses dangers, ses ombres et ses grâces.

Tous ces personnages ont un rapport avec le fait de raconter des histoires, qu'ils lisent, racontent ou écrivent, et sont marqués par un passé sombre et sanglant. Celestino, dont les mains "avaient dû jadis sentir le rhum et le sang" et Boa Morte, se sont rendus coupables de meurtre. Brume, que sa situation place du côté des victimes, a souffert de sa condition d'esclave. Il a subi la mutilation et l'exil. Tous trois se trouvent confrontés à la mort, ou hantés par elle. Celestino apparaît, dès son retour, comme un mort en sursis. Boa Morte, du fait de son nom d'abord, puisqu'il signifie Bonne Mort, présente aussi une accointance avec elle. Brume, qui est en contact avec les défunts, ou les mourants, finit lui aussi par mourir "dans son sommeil, à l'ombre des platanes."

Des jardins luxuriants

Tous trois s'évertuent à repousser la solitude et le spectre de la mort grâce aux plantes. Le capitaine Celestino crée un jardin merveilleux, sorte de paradis perdu, refuge d'une innocence oubliée, où seuls se glissent les enfants. Son travail constitue un acte d'oubli. La description de ses tâches ingrates et répétitives n'a pas d'autre but.



Il sarçlait son chemin vers la mort pour oublier l'idée que chaque jour les courants, les cieux, les plantes nous dẽvorent.

Les hẽros de Djaimilia Pereira de Almeida sont des L'accent est mis sur les couleurs et les parfums, qui rẽduisent au silence le p`ere Alfredo. Subjuguẽ par l'odeur des plantes, il les prend pour des ẽpices.



Mẽlangẽs les uns aux autres, aiguillonnẽs par la lumi`ere, les arõmes des fruits et des fleurs avaient quelque chose d'enivrant, avec leurs notes confuses, citriques, mais aussi profondes, boisẽes et poivrẽes.



Le prẽtre dẽcouvre alors un homme compl`etement diffẽrent, presque amoureux, qui, dans la paix de son jardin, abandonne ses habitudes taciturnes pour parler de l'activitẽ qui le passionne, comme ferait un amoureux de l'amour de sa vie. L'ẽcriture sensorielle de Djaimilia Pereira de Almeida met l'accent sur la picturalitẽ du jardin crẽe par Celestino, avec "son parterre d'œillettes et de gẽraniums rouges, les pois de senteur rose vif", et dont chaque feuille semble "dessinẽe et laquẽe par un peintre amoureux." C'est un monde de sensorialitẽ, plein de rẽalisme magique, qui s'offre à nous. Dans Raz-de-marẽe, l'homme fait des rẽves du chien les siens, comme le chien fait siens ceux de l'homme. Dans le premier conte, le corps de

Celestino abrite une plante qui aspire à jouir du clair de lune.

Avec une intense poẽsie, à la fin de La Vision des plantes, l'autrice dẽcrit la valse qui s'instaure entre un ẽpouvantail vẽtu de velours noir et le vent :



L'ẽpouvantail s'immobilisait, en suspens, dans le bleu. Au loin il faisait nuit, dans le ciel brillaient les premi`eres ẽtoiles. L'ẽpouvantail oubliait son partenaire de danse.

Dans cet ẽpisode, tout semble culminer vers la gr`ace, l'aigrette dẽsorientẽe posẽe sur le chapeau de paille, le couple de danseurs formẽ par le vent et l'ẽpouvantail, les teintes changeantes du crẽpuscule.

Pour Brume, qui s'identifie à la nature, c'est la forẽt qui tient lieu de jardin. Lui-mẽme "fanait comme fanent les fleurs" et "renaissait comme les plantes renaissent." Quant à Boa Morte, il se consacre à cultiver un potager avec d'autres, sur un terrain concẽdẽ par Mme Idalina. Un jardin partagẽ, o`u il esp`ere voir pousser des avocats, des haricots noirs du Cap, du maĩs, des choux cavaliers et des roses. Les ẽvocations de son potager, lieu d'ẽchange et de troc, sont pour lui source de bonheur. C'est aussi le moment o`u les personnages se rejoignent pour travailler ensemble, ẽchapper à la solitude, recueillir les fruits de leurs efforts dans une apparente normalitẽ.

Un texte magnifique, plein de poẽsie et de sensualitẽ. Une ẽcriture somptueuse, au service d'un rẽalisme magique. Les contes de Djaimilia Pereira de Almeida, que l'on a parfois comparẽe à Flaubert, ẽmerveilleront le lecteur aussi s`urement que les jardins parfumẽs qu'elle dẽcrit.



Djaimilia Pereira de Almeida, **Trois histoires d'oubli**, traduit du portugais par Dominique Nédellec, Viviane Hamy, 10/01/2024, 1 vol. (361 p.), 23€

Cécile A. Holdban

Premières à éclairer la nuit



Par Jean-Philippe de Tonnac

L'écrivain vit avec ses fantômes, esprits, alliés, comme on voudra les nommer. Par devoir de transmission, par exercice d'admiration, ces fantômes sont souvent des écrivains eux-mêmes, peut-être des poètes et donc des compagnons, des compagnes et donc des maîtres. Si l'écrivain a de plus prêté sa voix pour faire entendre la leur, s'il les a traduits, en d'autres mots, se crée alors une manière d'égrégore au sein duquel l'écrivain prend naturellement sa place. Née du mariage de deux langues, le français et le hongrois, éprise de poétesses européennes dont elle évoque les "présences" persistantes et stimulantes, poétesses qu'elle a parfois traduites, Cécile A. Holdban, poétesse elle-même, s'est proposée de nous les présenter comme on présente les membres d'une famille que la mort n'a pas défaits, bien au contraire. Intention louable et précieuse puisque le chant de ces femmes compte parmi les plus intenses et bouleversants de la poésie contemporaine.

Pour les convoquer, elle a choisi de leur prêter sa voix et de nous les faire entendre. Ce sont quinze lettres que l'auteure imagine que ces femmes auraient pu adresser à une sœur, à une mère ou un père, à une ou un ami, à un fils, à une ou un amant, lettres qu'on éprouve parfois le besoin d'écrire pour apercevoir sa vie d'un peu plus haut et prendre un cœur aimé à témoin ; le dispositif est ingénieux qui nous fait participer de manière la plus intime de ces existences que le drame traverse, arrêtées souvent en plein vol. Le procédé aurait pu faire craindre que la voix de l'auteure qu'elle prête à Anna Akhmatova, à Anne Sexton, à Forough Farrokhzad, mais encore à Marina Tsvetaïeva, à Gabriela Mistral, etc., finisse par niveler ces figures, par les unifier au point d'en faire disparaître les singularités criantes. Il n'en est rien. En quelques traits de pinceau, Cécile A. Holdban campe une excentricité, une incandescence, une révolte. Écrasées comme les femmes sont écrasées par la suffisance masculine, écrasées au carré puisqu'elles ont refusé qu'on les écrase, ces femmes ont réussi, au prix d'un courage dont nous n'avons pas idée, à émerger du silence. Et de quelle manière ! Alejandra Pizarnik : *Quand s'envole le toit de la maison du langage et que les mots n'abritent plus, je parle.*

Elles ont en commun d'avoir vécu et survécu quelques années durant dans un siècle assassin, assassin comme aucun siècle ne le fut, le vingtième si on est chrétien, le millionième si on est une étoile, d'avoir fait entendre des voix dissonantes, d'avoir redonné espoir à celles qui n'ont connu du monde que les outrages et qu'on continue à faire taire.



Les quinze poétesses qui ont inspiré ce livre avaient autant traversé l'Histoire qu'elles avaient été traversées par elle. Le corps de la femme, soumis au caractère cyclique du temps, le temps naturel, a heurté de plein fouet le temps linéaire de la vision de l'Histoire, assujettie à la téléologie tant chrétienne qu'hégélienne. Mais peut-être ont-elles eu, pour la première fois, voix au chapitre. Témoins des grands drames qui sont les marqueurs du XXe siècle – qu'ils aient nom la terreur stalinienne, la Shoah, l'apartheid ou le fondamentalisme religieux –, elles en ont laissé une version différente, plus aiguë, plus déchirante, transcendée par un élan vital porté à ébullition.

En refermant ce livre, le lecteur a le cœur serré. Dans un monde où la violence est la loi partagée, n'a-t-on pas l'impression que naître femme équivaut à une double peine – triple si on est affublé à sa naissance du don de poésie. Pour toutes ces femmes rebelles, il n'était alors que de repousser l'échéance de quelque vers, d'un recueil, de faire assaut, de faire scandale en sachant que **"la mort arrivera un jour un printemps submergé par les vagues de lumière."** (Forough Farrokhzad).



Cécile Holdban, **Premières à éclairer la nuit**, Arléa, 04/01/2024, 1 vol. (207 p.), 21€.

Albena Dimitrova – L'or qui fait de l'or

Par Eliane Le Dantec

L'or qui fait de l'or nous transporte dans un univers régi par l'exigence suprême de l'optimisation. Jeune mathématicienne originaire d'Europe orientale, Alina est embauchée, à Paris, à la S&CoFi, une entreprise phare du secteur de la finance dont l'activité est d'optimiser des ressources dont on lui confie la gestion suivant le principe: "avec une même quantité, obtenir plus de produits finis", tout en les soustrayant au maximum à la fiscalité.

Albena Dimitrova décrit avec précision le processus implacable qui déconnecte de plus en plus souvent Alina du réel. Elle montre comment la jeune femme, rêvant en secret de pouvoir un jour fournir à son père l'or le plus pur possible pour ses expériences, met sa compétence élevée en mathématiques au service de la transformation des épargnants en investisseurs, de la captation des "liquidités stagnantes dans les livrets A et les autres bas de laine". Que ce soit pour le dossier des tickets repas ou pour celui des retraites, Alina travaille avec célérité à l'assèchement des "archaïques aversions au risque".

Vulkova : le lieu du lien avec le réel

Vulkova est le petit village reculé où Alina a grandi auprès d'Idro – son père – et de Guinka – sa tante – jusqu'à son entrée à l'université. Pour dire combien Vulkova est à distance de la logique d'optimisation qui mène le monde, Alina note que les rues y sont moins nombreuses que les couloirs de la S&CoFi. Elle précise qu'à Vulkova, personne n'aurait l'idée de convoiter la place de quelqu'un d'autre : "les gens entassent du temps entre eux en bavardant au coin d'une rue". À Vulkova, le temps est vécu au présent et non pas au futur comme la S & CoFi l'exige de ses collaborateurs.

L'accès d'Alina à la connaissance a été guidé à Vulkova par Idro qui, plutôt que de répondre d'emblée à ses nombreuses questions, lui disait "réfléchis un peu !" et, voyant sa fille désespérée, il ajoutait



Voyons, voyons, il n'y a rien d'insurmontable ici !. En tapotant son front, il ajoutait : le code est déjà à l'intérieur, tu as de quoi décrypter toutes les langues, comme tu l'as fait sans le savoir, avec les codes de la respiration, de la marche, de la parole... Si la nécessité est là, alors tu y arriveras.

Du passé d'Idro, Alina sait juste qu'il avait dirigé un important laboratoire de recherches d'État et qu'il avait refusé d'obtempérer à des circulaires du Comité central ; refus qui lui occasionna deux ans de camp d'internement suivi de son repli définitif à Vulkova. C'est là, dans son hangar-laboratoire, que son ami Kantorovitch a déposé le

offre contenant les lingots de métaux précieux issus de la transformation de l'argent de son prix Nobel. Le savant avait prononcé à l'attention d'Idro une phrase alors incompréhensible pour Alina : "je suis sûr que tu sauras faire respirer cet or pour nous tous".

De la période qui précéda son entrée au collège voulue par Idro parce que "certaines potentialités ne peuvent se révéler qu'en se frottant avec ses semblables", Alina avait appris deux choses décisives : d'une part, que le temps de la réflexion ne se compte pas, qu'il ne suit généralement pas un cheminement rectiligne et que ce sont les bifurcations qui font progresser le savoir ; d'autre part, que la réflexion et le savoir qu'elle crée n'ont de sens qu'envisagé comme contribution au bien commun. Or, à la S&CoFi, Alina devra les oublier, jusqu'à les renier, en se conformant aux diktats de l'urgence et de la compétition.

Luda : l'amie qui "n'a pas besoin de vérifications à la pelle"

L'amitié qui depuis le collège unit Alina et Luda repose sur l'alchimie de leurs différences. Lorsque qu'Alina aperçut Luda pour la première fois, celle-ci montait dans le bus de ramassage scolaire. Alina vit "la beauté accomplie d'une personne entièrement présente dès sa première minute d'existence".

Avant de quitter Vulkova, les deux adolescentes s'installaient souvent au bord de la rivière en contrebas du hangar-laboratoire. Là, il semblait à Alina qu'elles étaient "au cœur de la pulsation du monde, qu'elles recevaient de lui sa nécessité de tourner tout en y mettant en retour leur propre battement de vie". Quant à Luda, elle avait la certitude que pour véritablement prendre part au monde, partir s'imposait. Un jour, elle a décrété : "nous, on a deux choses qui valent de l'or, le cerveau et le corps. À nous de jouer !".

Quelques années plus tard, pendant qu'Alina s'élève dans la hiérarchie de la S & CoFi grâce à ses modèles de calcul qui font de l'or, Luda est devenue le célèbre "mannequin aux chaussettes" dont la présence illumine les défilés de mode. Leurs différences continuent de nourrir leur amitié: au contraire d'Alina, Luda "n'a pas besoin de vérifications à la pelle. Elle avance dans la vie, sans preuves ni probabilités et se fraie un chemin sans détour".

Quand Alina se laisse de plus en plus happer par l'engrenage infernal de l'optimisation, c'est Luda qui tente de lui ouvrir les yeux :



Tu deviens un vrai zombie avec tes optimisations à la con ! Tu as toujours été givrée avec ces choses-là... Mais là, tu ne te rends même plus compte. Tout est un dossier pour toi ; moi aussi, je finirai pour toi en dossier à optimiser sous contrainte.

Mais comment arrêter la fièvre de l'optimisation qui s'est emparée d'Alina ?



L'optimisation à tout prix

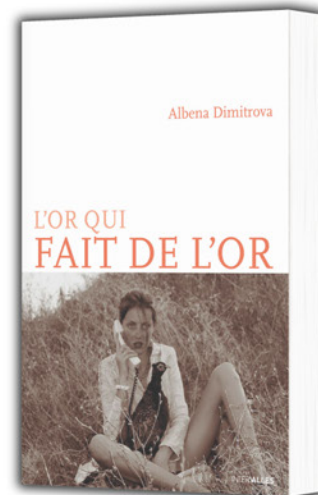
Au démarrage de son activité à la S&CoFi, Alina est avant tout guidée par son goût des modélisations mathématiques qu'elle met spontanément au service de l'économie. Si la jeune femme est surprise par la logique de compétition extrême qui fonde les relations au sein de l'entreprise, tout au plaisir vertigineux de ses calculs, elle se distancie de la transmission d'Idro et de Kantorovitch suivant laquelle le savoir doit contribuer au bien commun.

Malgré le "si on accepte une fois, qu'est-ce qui peut empêcher de refaire..." d'Idro qui cogne dans la tête d'Alina, la gestion du dossier TR (tickets repas) la conduit à accepter de participer à la manipulation du directeur de la Sécurité sociale. Dans un premier temps, Alina parvient à convaincre ce dernier que, plutôt que de devoir exercer une pression à la hausse sur les cotisations ou réduire au maximum les coûts de fonctionnement des services, il serait bien plus profitable, pour faire rentrer de l'argent

dans la caisse qu'il dirige, que celle-ci entre sur les marchés à risques afin d'augmenter et diversifier ses ressources. Dans un second temps, elle réussit le tour de force perverse de faire admettre à son interlocuteur que c'est à lui de proposer à son conseil d'administration le dossier ficelé par la S&CoFi. Ce qu'il fait avec succès...

Dans la foulée, Alina voit ses revenus augmenter de façon conséquente. Son collègue Luka – un as de la gestion des risques ! – lui fait alors remarquer que si elle laisse autant d'argent sur son compte courant, "elle s'en fera choper la moitié par Bercy". Il l'incite à investir dans une filiale luxembourgeoise de la S & CoFi pour pouvoir ensuite acheter de l'or. Cherchant une justification à son voyage éclair au Luxembourg, Alina convoque une analogie apaisante : "Kantorovitch n'avait-il pas lui aussi dévié en apportant un coffre chargé d'or à Idro afin de soutenir ses recherches" ? Elle se dit qu'elle va poursuivre la dynamique inaugurée par celui-ci en faisant livrer son or à Vulkova. Mais, ce qu'elle n'envisage pas, c'est qu'Idro refusera cet or...

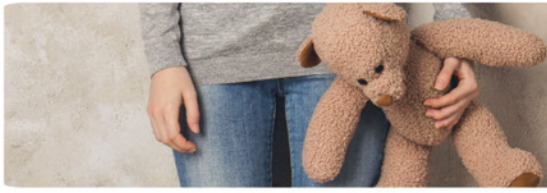
L'or qui fait de l'or nous sensibilise à l'habileté infinie du monde de la finance pour se servir sans scrupule des compétences de haut vol de jeunes mathématiciens. Il sait notamment les soustraire à tout questionnement sur le sens moral des projets qu'il leur demande de chiffrer à son avantage. Particulièrement bien documenté sur les pratiques à l'œuvre dans ce monde, le livre d'Albena Dimitrova nous informe et nous interpelle d'autant mieux sur les dérives de l'optimisation à tout prix que, paradoxalement, il nous maintient souvent dans une posture de non-spécialistes propice à nous alerter.



Albena Dimitrova, **L'or qui fait de l'or**, Intervalles, 19/01/2024, 1 vol. (248 p.), 20€.



Sélection Prix Mare Nostrum 2024



Lolita Sene

Un été chez Jida

Par Jean-Jacques Bedu

Lolita Séné, jeune auteure prometteuse, fait une entrée remarquée dans le paysage littéraire avec son premier roman, "Un été chez Jida". Salué par la critique, cet ouvrage aborde avec une rare justesse les thèmes de l'héritage des harkis, des abus sexuels, et de la résilience. Lolita nous offre une œuvre poignante, qui interroge la transmission de la mémoire et la quête d'identité au sein d'une famille meurtrie. Comme le souligne la narratrice, Esther :



Je viens d'une famille d'immigrés. Je viens aussi d'une famille de nouveaux riches qui ont misé sur la pierre : immeubles, chalets dans les montagnes, maisons à belles piscines chlorées, qui payaient l'ISF en se plaignant que ça n'était pas juste, que tout ça leur appartenait alors pourquoi le donner à l'État pour financer le RMI de ceux qui ne travaillent pas.

Une plongée dans l'intimité d'une famille meurtrie

Au cœur du récit se trouve Esther, narratrice et figure de la reconstruction. À travers ses yeux, nous découvrons les blessures secrètes qui rongent sa famille, notamment lors des étés passés chez Jida, sa grand-mère algérienne. Jida, matriarche ambivalente, incarne la gardienne des traditions et des non-dits. Femme à la fois aimante et autoritaire, elle voue un amour inconditionnel à son fils Ziri, au détriment des autres membres de la famille. Leïla, la mère d'Esther, apparaît quant à elle comme une mère courage, portant le poids des traumatismes familiaux. Victime elle-même des abus de Ziri, elle incarne la résilience et la volonté de se reconstruire. Lolita Séné brosse avec finesse le portrait de ces femmes meurtries mais combattives, à l'image de cette phrase puissante :



Leïla s'est tellement fait cogner par sa famille qu'elle ne craint plus personne. Elle a fugué pour la grande ville, le rock et les foulards rouges, pour les soirées destroy et la bière pas chère, elle a fugué au plus vite pour ne pas se retrouver mariée de force et devoir préparer des cornes de gazelle toute la journée puis tout le reste de sa vie.

De l'ombre à la lumière : le combat contre l'omerta

Au fil des pages, Lolita Séné dévoile avec pudeur et justesse les abus sexuels perpétrés par Ziri sur plusieurs membres de la famille, dont Esther et sa cousine Sinem. Le silence qui entoure ces actes est lourd, étouffant, à l'image de cette phrase qui résonne comme un cri :

"J'enfonce ma tête dans l'oreiller et ma confession au fond de mon ventre." Face à ces révélations, les réactions de la famille sont contrastées, oscillant entre déni, colère et volonté de protéger Ziri. Esther, décidée à briser le cycle de la violence, entame un parcours judiciaire semé d'embûches pour faire condamner son oncle. Malgré les pressions familiales et les tentatives de manipulation, elle persévère dans sa quête de vérité et de justice. L'auteure met en lumière avec une grande lucidité les mécanismes d'emprise et de domination qui permettent à l'omerta de perdurer, comme le souligne ce passage :



Ziri se promène sans crainte, sans reproche. Plus il reste dans la famille, plus il se sent protégé. Il ment en gardant un visage calme. Il revient dans la région, plusieurs fois, plusieurs jours, et pendant plusieurs années.

Un été chez Jida est un roman nécessaire, qui aborde avec courage et poésie des sujets trop longtemps restés tabous. Lolita signe une œuvre bouleversante, qui nous invite à réfléchir sur la transmission de la mémoire, l'impact des secrets de famille et la résilience face aux traumatismes. À travers le combat d'Esther pour faire éclater la vérité, l'auteure nous offre un message d'espoir et de libération. Elle nous rappelle que briser le silence est un acte courageux et salvateur, comme en témoignent ces mots d'Esther :



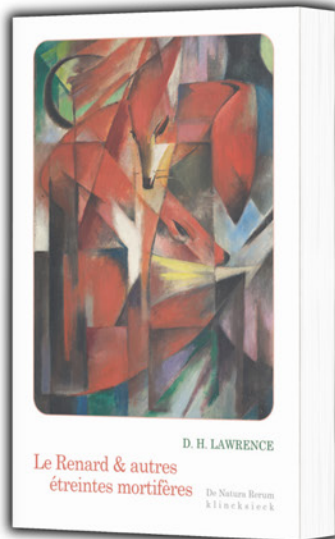
Le revoir à travers cette fenêtre me fout enfin un coup de sang. De la peur que je ressens à cet instant précis, je décide de faire une arme. De cette peur, je réussis à tirer de la rage et du courage.

Sur ce chemin d'incertitudes et de souffrances, Lolita Sene nous convie à épouser le parcours d'Esther. Une traversée à la fois poignante et introspective, nous amenant à contempler les silences oupables et les abysses des liens familiaux, dans ce qu'il y a de plus abject...

Lolita Sene, **Un été chez Jida**, Le Cherche Midi, 11/01/2024, 1 vol. (168 p.) 18,50€

D.H. Lawrence – Le renard & autres étreintes mortifères

Par Marion Poirson-Dechonne



C'est sous le titre français *Le Renard et autres étreintes mortifères*, conjuguant Eros et Thanatos, que les éditions Klincksieck publient trois nouvelles de D.H. Lawrence, *Le Renard*, *La Princesse*, et *Le Derby du cheval de bois*. Dans ces trois textes l'on retrouve les thématiques privilégiées d'un auteur que ses contemporains, notamment à cause de la parution de *L'Amant de Lady Chatterley*, avaient jugé scandaleux.

Le désir et ses conséquences

La première nouvelle, la plus longue, raconte l'histoire de deux trentenaires, Banford et March, qui décident d'exploiter une ferme, en élevant des poules et des vaches, mais dès les premières lignes, le récit nous informe que leur tentative est vouée à l'échec. Banford, la plus délicate, a bénéficié de l'argent investi par son père. March, de nature robuste, et plutôt masculine, s'occupe de tout. Mais des éléments perturbateurs menacent leur entreprise. Les conditions défavorables de la guerre, la présence d'un prédateur, un renard voleur de poules, et enfin, l'irruption d'un jeune soldat viennent troubler leur quiétude.

Le renard, le premier, incarne l'image de la tentation démoniaque. "Et il était si rusé. Glissant dans la profondeur de l'herbe, il était aussi difficile à voir qu'un serpent et semblait délibérément se jouer des filles." Il est, d'emblée, présenté comme un démon. Les réactions qu'il suscite s'avèrent étranges, de l'ordre du désir. Alors que March guette le renard, fusil en main, elle se retrouve non plus dans une rêverie éveillée, son état habituel, mais "sous l'empire d'une sorte de transe", un trouble quasi-érotique, qui se précise à l'apparition de l'animal :

“

Baissant les yeux, elle vit soudain le renard qui la regardait, le menton baissé, les yeux levés sur elle. Ils se rencontrèrent et il la posséda. Envoûtée, elle sut qu'il la possédait. Il la regardait au fond des yeux, et son âme défaillait. Il la connaissait, il n'avait pas peur.

L'ambiguïté du verbe "posséder", ainsi que sa répétition, permet de jouer sur deux registres sémantiques, celui de la possession diabolique et celui de la possession physique. Le bouleversement induit par l'animal semble préfigurer celui provoqué par la présence masculine, au sein de ce couple féminin, à connotation légèrement homosexuelle, isolé. La description physique de March trahit la dépossession de soi : "l'esprit absent, les prunelles dilatées, une légère rougeur sur les joues", "l'esprit étrangement absent, elle marchait comme un automate", "l'intelligence somnambulique qui la dominait", "comme sous l'empire d'un sortilège". Ce personnage, d'apparence forte et indépendante, se trouve aussi affecté par la rencontre avec la vie sauvage qu'avec le soldat qui revient de guerre.

L'assimilation avec l'animal se trouve clairement expliquée, manifestant le caractère instinctif du désir, où s'exprime le panthéisme inhérent à l'œuvre de Lawrence :

“

Mais pour March, il était le renard. Que ce fût la tête penchée en avant, ou l'éclat des fins poils blancs sur les pommettes rouges, ou l'acuité des yeux perçants, c'était impossible à dire, mais, pour elle, ce garçon était le renard.

En même temps, les deux femmes ne cessent d'affirmer leur refus de l'animalité, lorsqu'elles refusent de s'adonner aux durs travaux agricoles, car "on finit par devenir soi-même une bête", et, comme le rappelle March, "nous ne sommes pas des bêtes, et nous le savons."

L'acceptation du désir passe par l'odorat, comme le suggère une série de métaphores, avec d'un côté "le jeune homme assis en uniforme devant le feu", qui "répandait une odeur faible mais distincte dans la pièce, une odeur indéfinissable qui avait quelque chose d'une bête sauvage", et de l'autre March, que l'on voit immobile dans un coin, "comme une créature passive dans son terrier." Le rêve qu'elle fait, dans lequel elle se voit mordue par le renard, manifeste la dimension inconsciente de l'attraction qu'elle éprouve.

Le Derby du cheval de bois

D.H. Lawrence – *Le renard & autres étreintes mortifères*

C'est un autre registre, une autre facette du talent de Lawrence qui s'exprime dans la seconde nouvelle. Elle débute par l'histoire d'une famille dont l'épouse, insatisfaite, se montre obsédée par l'argent, car celui dont elle dispose s'avère insuffisant pour tenir son rang social. Elle attribue cette absence au manque de chance, et insuffle cette idée à son fils Paul, qui reste persuadé que lui-même a de la chance.



Il se mit à errer tout seul, vaguement, à la manière enfantine, cherchant la clef de la chance.

À partir de là, l'imaginaire enfantin revêt la forme du fantastique. Son cheval de bois le conduit jusqu'aux courses, qui le passionnent, et dont il discute avec Bassett, le jardinier, avant de jouer lui-même, et de gagner des sommes extravagantes. Son univers rappelle celui de l'animisme. Dans son monde, l'obsession de l'argent est reprise par les jouets, et la maison tout entière chuchote :



La voix venait comme un murmure des ressorts du cheval à bascule et le cheval lui-même, qui ne cessait de pencher sa tête de bois en rongant son frein, l'entendait.

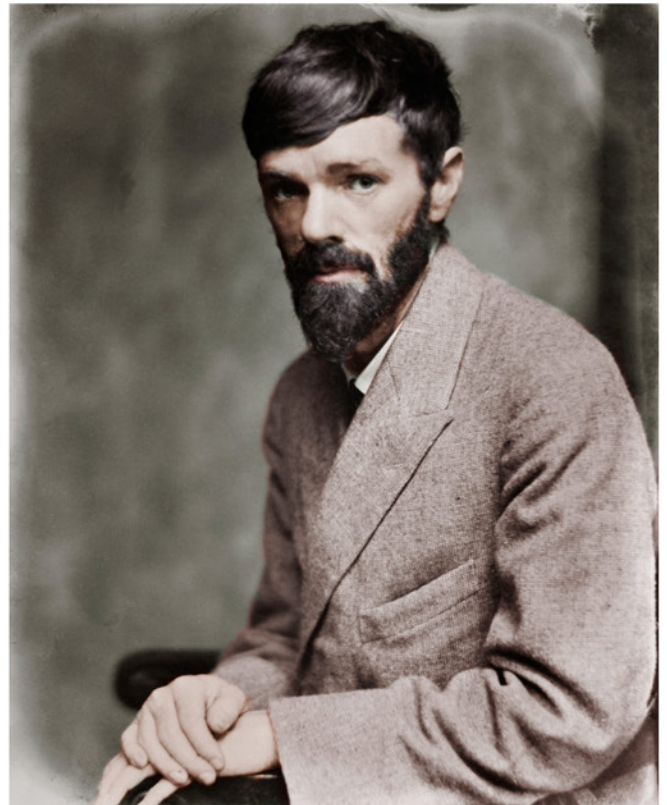
La poupée, qui l'entend aussi, minaude. Dans un autre passage, Paul déclare à sa mère son attachement indéfectible pour le cheval à bascule, disant qu'à défaut de vrai cheval, il "aime sentir la présence d'un animal" près de lui, le terme présence étant mis en valeur par les italiques. Mais l'euphorie de l'enfant, loin de se transmettre à sa mère, se mue peu à peu en angoisse, jusqu'au final imprévisible.

La Princesse

Le dernier récit raconte l'histoire d'une fille outrageusement gâtée par un père un peu fou. Dollie Urquhart, d'origine écossaise, (son géniteur se vante d'être de sang royal) est la fille unique d'un veuf qui ressemble à un héros d'Ossian, le barde mythique du romantisme. Ils forment un couple étrange, qui se considère comme hors du commun. Selon le père, un démon se tapit en chaque homme. La plupart se révèlent pauvres et rabougris, mais certains, plus rares, émanent d'une race supérieure :



Pendant il y a les grands démons et les démons mesquins, de splendides fées démoniaques et des fées vulgaires. Mais il ne reste plus de fées royales. Sauf toi, ma petite Princesse.



Cette éducation ne tarde pas à porter ses fruits, rendant la jeune fille "claire et accomplie et aussi impénétrable qu'un cristal." Habillée avec délicatesse, elle semble sortir d'un tableau, sans qu'on sache dans lequel "son père l'avait encadrée" définitivement. À la mort de ce dernier, elle voyage avec sa dame de compagnie, avant de faire la connaissance d'un guide mexicain, issu d'une riche famille à présent ruinée. C'est alors que se noue l'action, cruelle et violente...

Dans ces trois nouvelles, superbement illustrées par les tableaux du peintre expressionniste allemand Franz Marc, on retrouve la présence de la nature sauvage. La mise en parallèle des textes de Lawrence et des toiles de l'artiste du Cavalier bleu leur donne une résonance inédite. Folie, sensualité, sauvagerie même, se côtoient tout au long des pages. L'écriture du livre rend perceptibles les moindres nuances du désir, qui conduit parfois à la mort. Une vision panthéiste du monde, où s'exprime tout l'art de l'écrivain anglais, autrefois sulfureux.

David Herbert Lawrence, **Le renard : & autres étreintes mortifères**, traduit de l'anglais par Patrick Reumaux et Pierre Legris – illustrations de Franz Marc, Klincksieck, 20/10/2023, 1 vol. (231 p.), 21,50€

Georges Orwell – Une bonne tasse de thé

Pour ceux qui connaissent *La ferme des animaux* et 1984, ce recueil de 11 articles, publiés entre 1936 et 1948, constitue une agréable surprise. Qu'on ne se fie pas au titre du premier texte, Une bonne tasse de thé, d'apparence légère et futile. Il n'est point besoin de savoir lire entre les lignes pour comprendre la gravité du propos de l'auteur.

L'art de vivre à l'anglaise

Si le thème de **Une bonne tasse de thé**, qui ouvre le recueil, pourrait nous égarer, la fin du texte, comme celui consacré à la cuisine anglaise, nous renvoie à la sombre réalité de la guerre. La menace qui pèse sur le pays et ses valeurs profondes s'incarne dans les restrictions d'un produit national, le thé. George Orwell commence par énoncer les onze règles qui, selon lui, permettent de réaliser une tasse parfaite : choix de l'origine du thé, de la théière, préparatifs, etc. Dès la deuxième page se profile toutefois le spectre de la guerre que le thé, boisson réconfortante par excellence, vise à écarter, mais qui se trouve également touché par la pénurie, car l'auteur l'apprécie très corsé :



En période de rationnement, ce n'est pas quelque chose que l'on peut faire tous les jours, mais je maintiens qu'une tasse de thé bien fort vaut mieux que vingt tasses de thé léger. Tous les vrais amateurs de thé non seulement l'aiment bien fort, mais l'aiment chaque année un peu plus fort, c'est un fait dont témoigne la ration supplémentaire allouée aux vieux retraités.

En touches délicates, l'auteur, sous l'aspect de règles concernant la cérémonie du thé, revisitée sur le mode british, brosse le portrait d'un pays bouleversé. On retrouve cette dimension dans Défense de la cuisine anglaise, un art culinaire vivement critiqué par les étrangers auxquels l'auteur tient à répondre. Bien avant Hitchcock, traitant avec humour dans son film *Frenzy* de la cuisine française, pour manifester la supériorité de celle d'Outre-Manche, George Orwell énumère, avec gourmandise, les divers mets que l'on ne trouvait à l'époque que dans son pays, kippers, Yorkshire pudding, muffins, sablés au safran, sauce à la menthe, fromages, etc. L'énumération de ces délices masque en réalité un autre enjeu. Le pays souffre de la faim, et l'imaginaire culinaire en constitue le corollaire : "Pour le moment, on ne peut pas y faire grand-chose, mais tôt ou tard le rationnement prendra fin et alors notre cuisine nationale renaîtra." Une autre nouvelle, le *Moon Under Water*, nous

Par Marion Poirson-Dechonne

décrit son pub idéal, "où l'on déjeune de plats copieux et savoureux", arrosés de stout. Un pub à l'atmosphère feutrée, dont la décoration victorienne est réchauffée d'un feu de cheminée.

La guerre en filigrane

La guerre, bien présente dans ces textes d'apparence anodins, ressurgit dans un article qui glose sur l'esprit sportif, dont le prétexte lui est fourni par le départ de l'équipe Dynamo. Cette fois, aucun effet moratoire ni digression, le propos apparaît clair et direct :



Maintenant que la visite éclair de l'équipe de football du Dynamo est terminée, il est possible de dire tout haut ce que bien des gens sensés pensaient tout bas avant même qu'elle n'arrive : le sport est une source intarissable d'hostilité, et si une visite comme celle-là a eu quelque effet sur les relations anglo-soviétiques, ce ne pouvait être que de les dégrader un peu plus.

Cette tournée du club russe n'a fait qu'attiser l'antagonisme entre les deux camps. Pour étayer sa thèse, Orwell se réfère aux tristement célèbres Jeux Olympiques de 1936, puis regrette que les sports de son époque soient presque tous tournés vers la compétition, en particulier lorsqu'il s'agit de prestige, ce qui contribue à réveiller "les instincts primitifs les plus combatifs." Plus grave encore, "Au niveau international, le sport est franchement un simulacre de guerre", qui engage autant la responsabilité des spectateurs que des joueurs. Dans certains pays, le sport constitue un enjeu puissant pour le nationalisme et peut parfois déclencher des émeutes. Pour George Orwell, "c'est une guerre où seuls manquent les coups de feu." L'écrivain, qui s'interroge sur le culte du sport à notre époque, considère les sports de compétition comme un "virus" qui se propage, une activité "capable d'attirer de vastes foules et d'exciter des passions primitives", en raison de considérations politiques sous-jacentes, "terreau des haines collectives" car il est "l'une des sources majeures des rivalités internationales".

Les livres et la culture face à la barbarie

Ce constat implacable est pourtant atténué, dans d'autres articles, par le rôle joué par la littérature et la culture, dans lesquels George Orwell voit un rempart contre la violence. Ainsi, dans l'une des nouvelles, il raconte, avec un mélange de tendresse et d'ironie, son expérience d'employé dans une librairie d'occasion.

George Orwell, *Une bonne tasse de thé : et autres textes*, textes choisis, traduits de l'anglais, préfacés et annotés par Nicolas Waquet, Rivages, 24/01/2024, 1 vol. (133 p.), 8€.

Il dresse une typologie des acheteurs, “des snobs férus d'éditions originales” aux “dames indécises en quête d'un cadeau d'anniversaire pour leur neveu”, ou encore la dame âgée en quête “d'un livre pour un invalide” (une requête fréquente, la Grande Guerre ayant mutilé de nombreux soldats) dont elle n'a retenu que la couleur de la couverture. Ils sont semble-t-il plus nombreux que les véritables amateurs de littérature. Avec un humour très anglais, l'auteur recrée l'atmosphère et les multiples activités de ce commerce. Et pourtant, la condition de libraire, d'écrivain ou de critique laisse à désirer, et Orwell s'attaque à ce milieu avec l'humour ravageur qui le caractérise. Il déplore dans *Livres contre cigarettes*, que les Anglais dépensent leur argent en tabac et autres plaisirs, car ils estiment les livres trop chers, et s'attachent à calculer le prix de revient des siens. Dans *Confessions d'un critique littéraire* il fustige leur paresse, leurs formules usées, leur manque de passion pour les ouvrages, et leurs recensions inadéquates ou trompeuses des livres. Pourtant, il préfère la condition de critique littéraire à celle de critique de cinéma, car le critique littéraire n'a pas besoin de sortir de chez lui afin de “vendre son honneur pour un verre de sherry bas de gamme.” Enfin, dans un dernier article, intitulé *Les écrivains et le Léviathan*, il se montre féroce à l'égard du totalitarisme qui pèse sur la littérature, y compris au sein de l'intelligentsia littéraire. Ainsi :



Notre époque est politique, la guerre, le fascisme, les camps de concentration, les matraques en caoutchouc, les bombes atomiques etc., voilà les choses auxquelles nous pensons tous les jours et donc, dans une certaine mesure, celles sur lesquelles nous écrivons, même sans les nommer expressément... mais ce n'est pas seulement notre champ littéraire qui se trouve rétréci, c'est toute notre attitude envers la littérature qui se teinte d'allégeances dont le caractère non littéraire nous apparaît au moins de temps en temps.

Avec les livres, l'amour de la nature qui transparaît dans les pages de George Orwell, s'oppose à la barbarie du monde et constitue un espace de ressourcement. L'écrivain, qui la préfère à l'artifice des “lieux de loisir”, écrit des pages tout à fait étonnantes sur le frai du crapaud et l'arrivée du printemps.

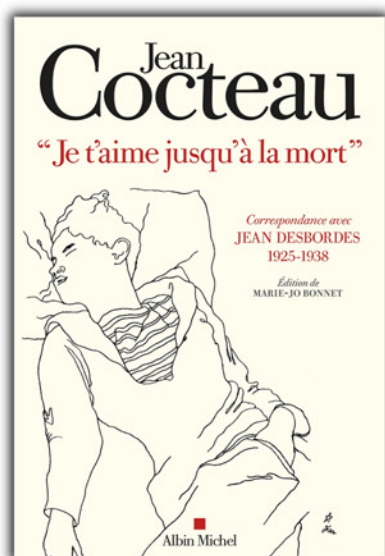
Certains textes de Georges Orwell nous renvoient à l'image de l'Angleterre traditionnelle, avec ses thés somptueux, son atmosphère chaleureuse, et douillette, son confort. Le cinéma et la littérature nous y ont initiés, qu'il s'agisse de *Rébecca*, de *Daphné du Maurier*, dont la narratrice évoque avec nostalgie les thés à *Manderley* et ses cakes à l'angélique, des romans d'Agatha Christie comme *Hôtel Bertram*, présentant l'image fautive et idyllique d'un passé toujours présent, les *cosy mysteries*, les films et les séries sur la campagne anglaise comme *Downton Abbey*. Mais au-delà des apparences, la plume ironique et critique d'Orwell nous renvoie à une autre réalité. Avec des formules percutantes, qui font mouche à chaque fois, il fait preuve d'une ironie mordante, d'un esprit d'analyse et d'une lucidité sans concession qui lui permettent de dénoncer bien des errements de son siècle, comme la guerre, mais aussi les centres de loisirs ou les hôpitaux mouroirs des pauvres, et que l'on retrouve dans ses chefs-d'œuvre littéraires. Enfin, ce sont surtout ses capacités de visionnaire, présentes dans ses romans, qui lui permettent à son insu de dresser un tableau aussi inquiétant de la réalité future.



Jean Cocteau & Jean Desbordes

Je t'aime jusqu'à la mort

Par Manon Lopez



Mon cher ami. C'est pour ceux qui lisent comme vous que j'ai fait mes livres.

Jean Cocteau à Jean Desbordes le 6 juillet 1925.

C'est une histoire d'amour que nous découvrons par la correspondance entre les deux auteurs. Une véritable "découverte", comme le souligne l'éditrice Marie-Jo Bonnet, qui nous plonge à la fois dans une partie de la vie de Cocteau, mais aussi dans celle de Desbordes, bien moins connu que son pair tout en ayant contribué à l'histoire de la littérature et aussi à l'Histoire, notamment au sein de la Résistance.

Si beaucoup d'hommes tournaient autour du célèbre écrivain, peu ont réussi à le toucher autant. Jean Desbordes aimait la littérature, était lui-même auteur, et grâce au soutien de Cocteau, obtint de précieux conseils dans son parcours. D'un autre côté, le jeune homme lui redonna l'envie de vivre dans une période où l'auteur était malade à cause de son addiction à l'opium.

La correspondance de Jean Cocteau et de Jean Desbordes constitue une mine d'or pour l'histoire littéraire, et cela grâce à la détermination de son éditrice et de la famille Desbordes, prête à rendre hommage au héros de guerre qu'il fut également.

Une découverte bouleversante

Si les lettres sont merveilleuses, ce n'est pas seulement pour le style d'écriture. Ces dernières sont témoins de deux vies qui s'entremêlent, dont une, malheureusement, tombée dans l'oubli – celle de Jean Desbordes, héros de la Résistance, mort sous la torture allemande pour sauver ses camarades. Nous devons la réhabilitation de ce trésor

littéraire à plusieurs personnages qui ont croisé la route de Cocteau et de Desbordes. Tout d'abord, Éliette, la sœur de Desbordes, qui fut également son amie, jouant un rôle très important de son vivant, insiste pour que son frère obtienne la Légion d'honneur et soit reconnu pour ses combats. Ce devoir de mémoire guide sa vie, mais il lui sera tout de même complexe de léguer ces échanges, car elle-même en voudra à Cocteau de s'être très peu prononcé à la mort de son frère. Nous devons cette quête de la reconstitution de l'histoire entre Cocteau et Desbordes à Pierre Chanel, un jeune historien d'art, qui décide de consacrer une émission à Desbordes pour Radio Nice et contacte Éliette. Au fil des conversations, Pierre Chanel insiste auprès d'Éliette pour que les lettres soient récupérées de par leur importance littéraire et historique. L'affaire sera compliquée, et la ténacité d'Éliette sans relâche. Ce n'est qu'à sa mort qu'elle lègue tous les documents à son neveu Étienne Grannet avec qui Marie-Jo Bonnet rentrera en contact. Enthousiaste à l'idée de voir qu'on s'intéresse à son oncle, ce dernier s'entretient avec l'éditrice, lui révélant ainsi l'ampleur de l'histoire d'amour avec Cocteau, mais aussi de l'indifférence quasi générale de la France concernant ses actes héroïques. C'est ainsi que commence l'aventure d'archiviste de Marie-Jo Bonnet : lire les lettres, retracer une histoire secrète, du moins sous le regard d'aujourd'hui, réunir les fragments de deux vies guidées par l'amour et l'art.

Être l'œil témoin d'une histoire d'amour

Les amoureux de littérature connaissent le style unique de Cocteau, et cela, même lorsque l'auteur se livre plus intimement sur sa vie, en dehors de la poésie et du théâtre, notamment dans son journal de tournage de La Belle et la Bête où il apparaît particulièrement touchant. Dans cette correspondance, nous, lecteurs, suivons une rencontre à la fois artistique et amoureuse, d'un Cocteau déjà établi dans la littérature et d'un Desbordes jeune, admiratif, qui ose écrire à un grand nom de l'époque. Tout les sépare, mais aussi les réunit. Cocteau, plus âgé, est malade à cause de son addiction à l'opium alors que Desbordes est encore plein de vie et d'innocence. Desbordes lui apporte un bonheur précieux au milieu du chaos, et se démarque de tout autre qui aimerait dérober le cœur de Cocteau :



Et se peut-il mon amour qu'aujourd'hui, par ma seule existence près de toi, ma seule présence, mes yeux, tu as retrouvé, tu as trouvé le bonheur ?

Correspondance avec Jean Desbordes 1925-1938

L'un écrit depuis des années, l'autre est passionné. Les deux auteurs tissent ce lien au fil des pages, un lien si fort qu'il peut se briser à tout moment et se reconstruire aussitôt :



Vivre, écrire, sont deux choses. Ne vivant pas, tu vis en écrivant. C'est de la vie, de la fausse vie que tu dépenses au lieu de vivre et d'écrire. Je te voudrais de la vie et du silence.

D'ailleurs, en tant que lecteurs d'une époque où les téléphones portables sont notre principal outil de communication, il est bouleversant de constater que les lettres créaient un effet similaire. L'attente. La peur de ne pas avoir de réponse, du silence, de la perte de l'être aimé. Les diverses manipulations de l'extérieur pour les séparer. Les cœurs battants à l'idée de recevoir un mot. Des fragments de mots envoyés en attendant une lettre plus grande encore. Ces codes, nous les connaissons encore aujourd'hui, et c'est bien ce qui nous frappe, au-delà de la beauté de cette correspondance, et surtout de sa pureté :



Mais je m'endors votre lettre à la main. Elle fait partie de ma vie, elle est ma vie.

Une immersion intime

Ce qu'il y a de ravissant dans la lecture d'une correspondance, c'est qu'elle reste avant tout intime. S'il n'y avait pas eu tout un travail de recherche pour la retrouver et l'offrir au grand public, et surtout si Cocteau n'était pas devenu presque un personnage littéraire, nous ne l'aurions jamais lu. Combien de mots restent dans l'oubli, et se retrouvent, parfois, dans une ancienne de librairie, glissés dans une carte qui ressemble à un marque-page ? C'est toute la magie d'une telle lecture : Cocteau et Desbordes se racontent, des détails les plus banals à une description précise de la scène littéraire de l'époque et de tous les artistes qui en faisaient partie. Mais, le plus touchant reste l'exploration de cette histoire d'amour naissante, puis grandissante, des déclarations aux détails d'une vie à deux, pleine de rebondissements, où se mêlent poésie et tendresse :



Il y a toi et mon amour, ma douceur pour t'apaiser, ma main pour guérir la douleur de ta crampe, il y a moi qui t'adore mon chéri, qui te caresse, qui t'embrasse. Faire l'amour, te regarder, t'entendre, tout est l'amour.

Il y a, d'ailleurs, un certain plaisir à suivre les étapes de cette histoire, que ce soit dans les passages les plus doux ou dans les moments les plus difficiles de leur relation, comme lorsque Cocteau en veut à Desbordes de lui avoir menti sur son voyage en Italie. Une immersion presque romanesque, alors que ces échanges relèvent de la vérité, et surtout, de la vie privée.

Des correspondances comme devoir de mémoire

Il est également important de souligner l'importance de ces correspondances. Jean Desbordes est décédé sous la torture allemande, après s'être engagé dans la Résistance. Le combat de sa sœur Éliette trouve ainsi une voix puissante par cette correspondance, qu'elle fut réticente à confier de son vivant. Réhabiliter Jean, le grand oublié de la guerre, qui, comme l'explique Marie-Jo Bonnet, a dû probablement l'être car homosexuel notoire. Nombreux homosexuels engagés ne furent pas reconnus pour leur héroïsme à l'époque. Réunir ces correspondances, c'est aussi témoigner de la vie intime et artistique du jeune auteur. Les pages de biographie de Marie-Jo Bonnet sont particulièrement appréciables car elle ne met pas uniquement Cocteau en avant, montrant ainsi que Desbordes avait sa place en dehors de cette relation passionnée et tumultueuse.

Les correspondances restent un héritage important pour la famille Desbordes, et ce devoir de mémoire de la Résistance, des actes héroïques de ces oubliés de l'Histoire qui ont, pourtant, sauvé un grand nombre de leurs amis. À la fin de la lecture du livre, nous nous souvenons d'ailleurs davantage du Desbordes héroïque que du jeune Desbordes naïf, enfant décrit par Cocteau. Au-delà de ces apparences, il se mue en véritable héros, portant la voix de la Résistance dans le silence des démarches effectuées pour le réhabiliter.

Je t'aime jusqu'à la mort, comme si la mort n'avait plus de limite tant ces lettres nous marquent, nous bouleversent, montrant une facette sensible de Cocteau et profonde de Desbordes. Une histoire d'amour, certes, et surtout, une histoire, celle d'un jeune homme qui vit en l'écrivain ses failles et toute sa beauté. Un récit, davantage que des échanges, de deux vies qui se croisent, se rencontrent, s'éloignent, mais se retrouvent dans l'éternité de l'intime ainsi exposé aux lecteurs, et surtout d'une Histoire dévastatrice qui réécrit doucement le combat de Jean Desbordes.

Jean Cocteau & Jean Desbordes, **Je t'aime jusqu'à la mort : correspondance avec Jean Desbordes (1925-1938)**, Albin Michel, 11/10/2023, 1 vol. (272 p.), 22,90€.

ICI ► BEYROUTH

Primo Levi, Auschwitz et le système périodique



Primo Levi, éminent survivant des camps de la mort nazis, a légué à travers ses écrits un héritage littéraire empreint d'humanisme, pouvant offrir en filigrane une perspective enrichissante et originale au niveau de l'éthique journalistique. Survol de son témoignage et de son œuvre.

Écrivain italien de confession juive, chimiste de formation, Primo Levi (1919-1987) a été détenu dans le camp d'extermination nazi d'Auschwitz-Birkenau. Ayant survécu à cette tragédie, il a ressenti après sa libération une forte impulsion qui l'a poussé à témoigner de son expérience de déporté, à travers des ouvrages dont le style simple et direct, propre à un scientifique, reflète sans prose inutile les épreuves inhumaines infligées aux déportés.

L'intérêt particulier de ces écrits, empreints d'humanisme, est que le corpus de Primo Levi ne se limite pas uniquement à la littérature portant sur les camps de concentration : l'auteur offre en effet un éclairage déterminant sur la morale, la mémoire, le langage, la communication et l'analyse de la condition humaine. Et, par ricochet, parce qu'ils se fondent sur les faits qui reflètent la réalité la plus amère, les écrits de Primo Levi nous donnent aussi indirectement, d'une certaine façon, une leçon d'éthique journalistique : celle-ci impose, précisément, de se baser sur les faits tels qu'ils se présentent, sans déformation, pour analyser et expliquer la réalité qui nous entoure.

La chimie de l'écriture

Afin de mieux cerner la portée humaniste et l'importance des leçons que l'on peut tirer des ouvrages de Primo Levi, un retour sur l'Histoire, celle du camp de concentration, paraît un passage obligé.

Le complexe d'Auschwitz-Birkenau, où Primo Levi était tatoué du matricule 174517, était organisé de manière à déshumaniser l'individu avant de l'éliminer. Levi témoigne dans ce cadre d'un univers dénué de sens : un jour qu'un détenu lui avait volé un glaçon, Levi lui demande "Warum?" (Pourquoi ?) Et le détenu de répondre : "Hier ist kein warum" (Ici, il n'y a pas de pourquoi).

Primo Levi oppose à ce néant déshumanisé la rigueur scientifique afin d'analyser la réalité physique et psychique du Lager (terme qui désigne le camp de concentration) : "Le Lager, sous cet aspect aussi, était un cruel laboratoire", écrit-il dans *Les Naufragés et les rescapés* (1987).

L'importance du langage scientifique de Levi, dénué de fioritures, apparaît aussi dans le fait qu'il se rapproche de la nature du dialecte juif piémontais, parlé dans sa famille. Puisant dans ses connaissances chimiques, explicites dans *Le Système périodique* (1975), il a recours à une image peu commune en assimilant ses aïeux à... l'argon, un gaz inerte, illustrant ainsi l'austérité de ses aïeux. Primo Levi confère en outre à leur dialecte des "racines humbles évidentes" : les mots "soleil", "homme" et "ville" y font défaut, alors que "nuit", "se cacher", "prison", "rêve" et "pendre" y ont leur place.

Lagersprache

Comme pour nous donner indirectement une leçon d'éthique journalistique, Levi revient sur son passé et souligne dans son ouvrage *Si c'est un homme* (1947) que, pour survivre dans le Lager, "il nous faudra le comprendre, et vite". "Comprendre la réalité" est au cœur de la démarche journalistique. Comprendre, dans son cas, c'est déchiffrer les signes donnés par l'ordre "immoral" de l'univers du camp de concentration, inverse de l'univers "normal". Car le Lager pervertit la communication humaine, dénature les faits, comme le ferait une violation de l'éthique journalistique.

ICI ► BEYROUTH

Cependant, pour comprendre, il faut connaître les différents niveaux de langage. Dans le cas du Lager, il y a d'abord la langue administrative du camp : l'allemand. Un allemand toutefois assez éloigné de la langue de Goethe; plutôt celui de la Lingua Tertii Imperii, la langue du Troisième Reich (expression du philologue juif allemand, Klemperer), principalement composé d'une kyrielle de labels et d'interdictions.

Par ailleurs, il y a aussi le lagersprache, un espéranto mortifère et violent : le terme "musulman", par exemple, est employé par les SS pour désigner les déportés les plus faibles. Primo Levi se rappelle des phrases prononcées dans des langues alors inconnues de lui. Il découvrira bien plus tard le sens violent du jargon du camp : "C'est beaucoup plus tard qu'un ami polonais m'a expliqué, à regret, qu'elles (ces phrases) voulaient simplement dire "choléra", "sang de chien", "fils de putain" et "foutu". (Les Naufragés et les rescapés).

Que ce soit le yiddish, le polonais ou le hongrois, ou toutes les langues d'Europe, la communication était rompue.



Le Lager nazi, l'exception ?

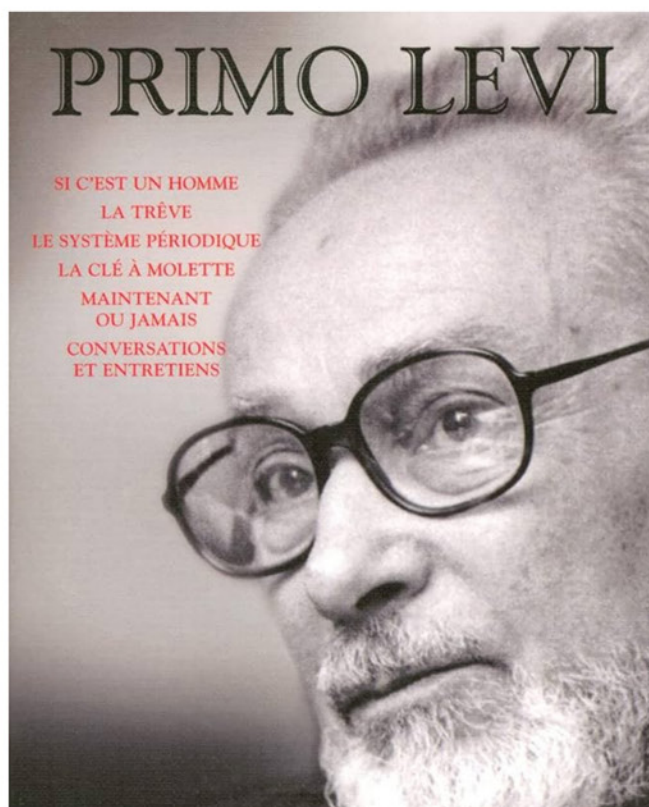
Le corpus de Levi soulève en outre la question du caractère exceptionnel du système de concentration nazi, incarné par Auschwitz. Les meurtres de masse et les chambres à gaz l'ont érigé en paradigme.

Levi n'exclut pas qu'il y ait eu d'autres génocides : "Quelle part (d'Auschwitz) est morte et ne reviendra plus, comme l'esclavage et le code du duel ? Quelle part est revenue ou est en train de revenir ?" Allusion aux massacres passés (non planifiés comme le système concentrationnaire totalitaire), à l'instar de ceux commis par les conquistadors espagnols qui ont dépeuplé les Caraïbes de leurs habitants.

Deux comparaisons reviennent par ailleurs chez Levi : premièrement, l'existence dans d'autres espaces-temps de certaines variables du fonctionnement du Lager, à l'instar du goulag soviétique ; deuxièmement, la violence structurelle qui peut exister en dehors du camp. Dans son recueil *Lilith et autres nouvelles* (1987), Levi se rappelle un Tzigane, Grigo, qui le surprend par sa capacité de compréhension du camp, malgré le fait qu'il était un nouveau venu. Il remarque alors que la règle de survie "était peut-être également applicable à l'extérieur du camp, dans cet univers inconnu où Grigo avait vécu". C'est que la violence atavique du camp se retrouve sous de nombreux aspects dans l'histoire séculaire de persécutions et de domination, comme les nomades d'Europe. Et, en cela, le Lager n'est pas l'unique laboratoire.

Outre l'actualité, c'est bien le regard de Primo Levi en tant que scientifique, son expérience de survivant, son approche humaniste et son attention à la communication avec les hommes qui peuvent, en filigrane, nourrir les idéaux journalistiques de compréhension, de communication et d'analyse de la réalité.

Maxime Pluvinet





Portraits Croisés

Portraits croisés

Marina Tsvetaeva - Goliarda Sapienza

Marina Tsvetaeva et Goliarda Sapienza sont deux figures marquantes et maudites de la littérature du 20ème siècle, respectivement russe et italienne. Toutes deux ont mené des existences tragiques, faites de tourments intérieurs, de marginalisation et de précarité matérielle. Leurs vies ont été brisées par les aléas de l'Histoire et le poids écrasant du destin.

Pourtant, de ces gouffres insondables, leur plume a su extraire des œuvres d'une fulgurance et d'une authenticité exceptionnelles. Animées par une soif inextinguible de vérité et de liberté créatrice, elles ont forgé un lyrisme visionnaire habité par les forces telluriques de la passion.

Ni Marina Tsvetaeva ni Goliarda Sapienza ne se sont jamais conformées aux diktats esthétiques ou idéologiques de leur époque. Toutes deux ont fait le choix courageux de placer la quête intime de vérité au centre de leur démarche littéraire. Réfractaires aux codes, leur écriture s'affranchit des canons pour explorer les forces visionnaires de l'imaginaire et de la passion.



Marina Tsvetaeva (1892-1941)



Goliarda Sapienza (1924-1996)

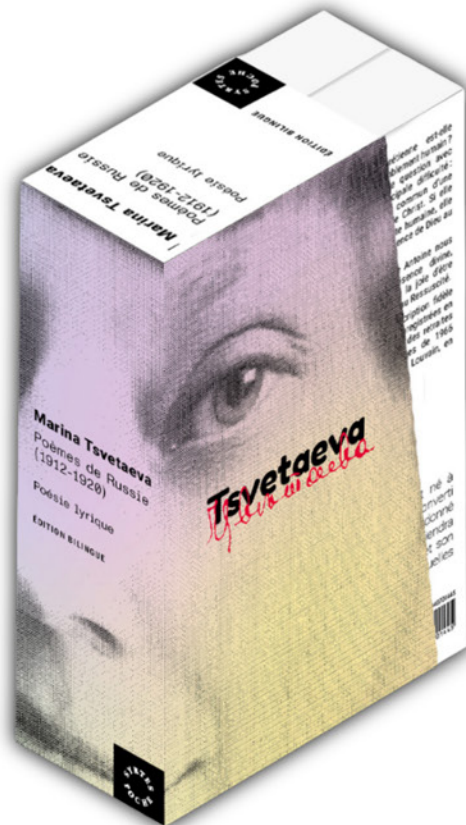
Marina Tsvetaeva est née dans une famille cultivée de Moscou. Dès l'adolescence, son génie poétique explose. Mais la révolution de 1917 bouleverse son existence. Tandis que son mari combat dans l'armée blanche, elle doit survivre dans une capitale en guerre civile avec ses deux filles. Le décès tragique de sa cadette la marquera à jamais. En 1922, elle fuit la Russie pour un exil de 17 ans entre Berlin et Paris. Rongée par le mal du pays, elle finit par retourner en URSS en 1939. Dans une patrie devenue hostile, ses proches sont arrêtés et elle se suicide en 1941.

Née en Sicile, Goliarda Sapienza mène une carrière d'actrice avant de publier son premier recueil de poèmes à 34 ans. Elle entame alors l'écriture de *L'Art de la joie*, chronique du 20ème siècle, qui lui vaudra un succès posthume. Mais ce chef-d'œuvre monumental essuie d'abord le refus des éditeurs. Rongée par la dépression et les électrochocs psychiatriques, l'écrivaine sombre dans une misère matérielle extrême. Elle décède en 1996, oubliée de tous.

Ce portrait croisé se distingue par son approche inédite, rapprochant Marina Tsvetaeva, icône de la poésie russe du début du XXe siècle, et Goliarda Sapienza, romancière italienne méconnue du siècle dernier. Pourtant, des similitudes frappantes surgissent dans leurs parcours respectifs, faits de vies brisées par l'Histoire et la marginalité. Toutes deux ont mené un combat analogue pour la liberté créatrice. Et c'est avec talent que Béatrice Wilmos explore dans *Tant de neige et si peu de pain* une période décisive mais méconnue de l'existence tourmentée de Marina Tsvetaeva.

Marina Tsvetaeva – Poésie lyrique : poèmes de Russie (1912-1920)

Par Jean-Jacques Bedu



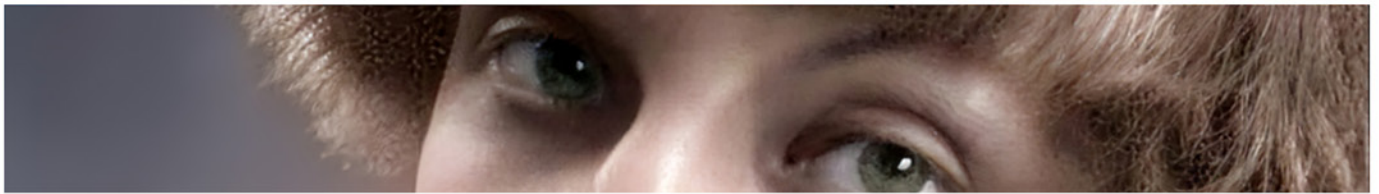
Depuis de nombreuses années, les éditions des Syrtes, accomplissent un travail éditorial remarquable en publiant les carnets, la correspondance, et surtout l'intégralité de l'œuvre poétique de Marina Tsvetaeva, étoile scintillante, énigmatique, tragique, et maudite de la vaste galaxie poétique russe. Sa plume a été trempée dans les abysses de ses propres tourments et les tumultes de son époque. Leur détermination à faire redécouvrir cette immense poétesse russe mérite d'être saluée. Car il faut du courage et de la ténacité pour mener à bien un tel projet. La dispersion des manuscrits, les aléas de la réception critique, la complexité de cette écriture, la problématique de la traduction qui – en l'espèce est absolument remarquable – peuvent freiner les velléités éditoriales. Grâce à cette maison d'édition genevoise, qui se spécialise dans la littérature des pays de l'Est, les fulgurances lyriques de Marina Tsvetaeva résonnent à nouveau avec éclat, offrant aux lecteurs français un festin poétique d'une incandescence inouïe.

Du génie précoce aux tourments de la révolution

Marina Tsvetaeva naît en 1892 dans une famille cultivée de Moscou. Son père, professeur d'histoire de l'art, fonde le musée Alexandre III, futur musée Pouchkine. Sa mère, brillante pianiste, aurait voulu faire d'elle une virtuose, mais la jeune Marina préfère la poésie. Dès l'adolescence, elle publie à compte d'auteur un premier recueil, *Album du soir*, salué par le poète Maximilien Volochine. Celui-ci l'invite en Crimée, où la jeune femme rencontre Sergueï Efron, élève officier dont elle s'éprend. Leur mariage, célébré en 1912, est le début d'une union orageuse. Car Marina est une âme ardente, avide de passions. Son génie poétique précoce est habité par une soif d'absolu. Lorsque la guerre éclate et mobilise son époux, ses ferveurs amoureuses se reportent sur d'autres, notamment la poétesse Sophia Parnok. Puis survient la révolution de 1917 qui bouleverse le destin des Tsvetaeva. Tandis que Sergueï rejoint les rangs de l'armée blanche, Marina se retrouve bloquée à Moscou avec leurs deux filles (Alia et Irina), en pleine guerre civile. La faim sévit, la misère est extrême. Pour tenter de sauver sa cadette Irina, elle l'envoie dans un orphelinat, mais l'enfant y meurt tragiquement. Ce deuil cruel – chagrin immense – marquera à jamais l'âme tourmentée de la poétesse.

Nostalgie, solitude et tragédies

En 1922, lasse de vivre dans la précarité, elle fuit la Russie soviétique avec sa fille aînée et retrouve son époux exilé à Berlin. Commence alors pour le couple une odyssée de dix-sept ans qui le mène de Prague à Paris. Dans ces capitales de l'émigration russe blanche, ils survivent dans des conditions morales et matérielles terribles. Le génie poétique de Marina n'est guère reconnu que par quelques poètes comme Boris Pasternak ou Rainer-Maria Rilke avec qui elle entretient une correspondance exaltée. Le couple voit naître un fils, Gueorgui, surnommé Murr, mais connaît de graves dissensions. Tandis que Sergueï verse dans l'espionnage pour le régime soviétique, son épouse, accaparée par l'écriture, s'isole de plus en plus. La nostalgie de la patrie perdue la tenaille, d'autant qu'Alia a décidé de rentrer, alors que sévissent les grandes purges. En 1939, pressentant l'imminence de la guerre, elle décide de la suivre et de retourner en URSS avec Murr, dans l'espoir chimérique d'y retrouver vie et inspiration. Elle est loin d'imaginer les affreux tourments et les drames déchirants qui vont précipiter son destin de poétesse maudite. Efron et Alia – suspectés d'espionnage – sont arrêtés. Ce mari aux opinions fluctuantes, qui avait fini par servir la cause communiste, est sommairement condamné et fusillé. Alia est déportée dans un camp de travail. Marina, déjà accablée d'être considérée comme une paria



dans sa patrie retrouvée, est anéantie par la mort brutale de l'homme avec qui elle a partagé – malgré les orages – tant d'années. Rongée par le chagrin et les privations, Marina erre de ville en ville, rejetée par le régime qui voit en elle une intellectuelle suspecte. La nostalgie de l'époque bénie de sa jeunesse créatrice l'étreint avec une intensité déchirante. Lorsqu'on lui refuse un emploi de cantinière tant sa situation est précaire, cet ultime affront brise le ressort intérieur de la poétesse. Elle se donne la mort dans un accès de désespoir, à seulement 49 ans.

Deux ans après le suicide par pendaison de sa mère, Murr, qui a dix-neuf ans, est fauché à son tour par les cruautés de la guerre, ajoutant encore au tragique destin des Tsvetaeva. Ainsi s'achève brutalement le parcours douloureux d'une des plus grandes voix de la poésie russe, piétinée par le rouleau compresseur de l'Histoire.

Un destin brisé, une œuvre sublime

Le destin s'est obstinément acharné sur Marina Tsvetaeva, la privant de tous ses proches. Mais de ces abîmes, son génie a su extraire une œuvre sublime, où résonnent les tourments et les ferveurs de toute une époque. Même broyée par l'implacable tragédie collective, sa flamme poétique n'a jamais cessé de brûler intensément. L'itinéraire de Marina Tsvetaeva porte l'empreinte indélébile des bouleversements qu'a connus la Russie au début du siècle. Ses premiers recueils célèbrent une enfance idyllique dans une famille cultivée de la bourgeoisie moscovite. Très vite, son lyrisme passionné magnifie l'éveil des sens et la soif de vivre. Elle chante alors les ferveurs de l'amour, les ivresses de l'esprit. Mais les horizons s'assombrissent. Séparée de l'être aimé, sa muse exalte les nostalgies de l'absence et l'inquiétude face à l'avenir. Puis, durant les années terribles de disette qui ravagent Moscou, sa poésie se fait l'écho du deuil, de la révolte devant l'injustice, du désespoir face à la mort des innocents. Le lyrisme de Marina Tsvetaeva reflète ainsi, comme en un miroir brûlant, les épreuves endurées par son pays. Jusqu'au bout, elle conserve sa foi en la suprématie de la poésie, qu'elle hisse au rang de religion. Elle voue un culte fervent aux grands ancêtres, dialoguant en égale avec Pouchkine ou Akhmatova. Son œuvre chante la mélancolie slave, la puissance visionnaire de l'imaginaire. Mais elle exalte aussi les forces telluriques de la passion, dans un lyrisme fulgurant où percent les tourments de l'âme. Par l'audace de son inspiration, la maîtrise formelle, l'incandescence visionnaire, Marina Tsvetaeva s'inscrit au panthéon des plus grandes voix poétiques du XXe siècle. Avec Anna Akhmatova, elle occupe une place à part dans le paysage littéraire russe.

Toutes deux ont payé un lourd tribut aux épreuves endurées par leur pays. De ce magma incandescent qu'était leur vie, elles ont su extraire la quintessence pour la sublimer dans des vers d'une brûlante intensité.

Marina Tsvetaeva exhumée et magnifiée

Grâce aux éditions des Syrtes, la postérité a fini par rendre justice à ce monument de la poésie russe. Aujourd'hui, la force visionnaire, la modernité de son écriture sont unanimement reconnues. Le timbre unique de cette voix sauvage continue de résonner intensément pour tous les amoureux des lettres. Par-delà les frontières et les tumultes de l'histoire, c'est au firmament des plus grandes muses que rayonne désormais Marina Tsvetaeva. Certes, le legs poétique de la poétesse nous est parvenu épars, tel un diamant aux mille facettes étincelantes. Car réfractaire aux modes, indocile aux doctrines esthétiques de son temps, elle a toujours placé la liberté créatrice au-dessus de tout. Il a fallu le patient travail de reconstruction entrepris par Alia (1912-1975) dès sa libération deux ans après la mort de Staline pour exhumers l'ampleur d'une œuvre trop longtemps occultée. La traductrice – Véronique Lossky (1931-2018), qui a consacré son existence à l'œuvre de la poétesse russe – a su restituer avec brio la force tellurique et la fulgurance verbale de ces textes. Elle nous fait pénétrer dans l'univers intime de Marina, avec une acuité psychologique et une sensibilité remarquables. À n'en pas douter, la publication de ce coffret qui présente les poèmes avant son départ de Russie constitue un événement majeur, qui permettra au public francophone de redécouvrir la sublime Marina Tsvetaeva. Au sein de la poésie lyrique des textes présentés, une jeune femme éprise résiste à l'adversité, notamment l'absence de son époux parti au combat. Tout en étant une mère protectrice et une amoureuse passionnée, elle défie un environnement devenu hostile en raison de tensions politiques.

Je ne peux que saluer chaleureusement cette initiative éditoriale, qui nous convie à un somptueux festin poétique avec le lyrisme si particulier des battements d'un cœur humain confronté à l'éternel dilemme de l'existence et de l'amour.

Marina Tsvetaeva, **Poésie lyrique : poèmes de Russie (1912-1920)**, traduit du russe par Véronique Lossky, Ed. des Syrtes, 31/08/2023, coffret : 2 vol. (1200 p.), 28 €

Béatrice Wilmos

Tant de neige et si peu de pain

Par Jean-Jacques Bedu



Avec *Tant de neige et si peu de pain*, Béatrice Wilmos s'attaque au monument de la poésie russe qu'est Marina Tsvetaeva. Grande figure féminine des avant-gardes du début du XXe siècle, contemporaine d'Anna Akhmatova et de Sofia Parnok, Marina Tsvetaeva connut un destin des plus mouvementés. Nourrie de culture occidentale, elle quitte la Russie en 1922, ne sentant en danger au sein du nouveau régime soviétique. Ballottée de Prague à Paris durant son exil, rongée par la nostalgie, la précarité matérielle et l'incompréhension de ses pairs, elle finit par retourner en URSS en 1939, avant de se suicider trois ans plus tard.

Dans son roman, Béatrice Wilmos opte pour un cadre temporel plutôt resserré, se concentrant sur la fin des années 1910, de loin les plus décisives dans la vie tourmentée de la poétesse. Épouse d'un officier blanc porté disparu et mère de deux fillettes, Marina tente désespérément de survivre dans Moscou en proie au chaos de la guerre civile. Le froid, la faim et le dénuement matériel poussent l'artiste à l'extrême dans une lutte féroce pour sa survie et celle de ses enfants. Survient alors le drame : contrainte de placer ses filles dans un orphelinat, Marina ne parviendra pas à sauver la cadette, la petite Irina, qui y trouvera la mort à deux ans à peine.

Le drame absolu de Marina Tsvetaeva

Dès les premières pages du roman, le portrait qui se dessine de Marina Tsvetaeva est celui d'une femme lucide face à la tragédie qui la frappe. L'annonce de la mort de sa fille cadette Irina à l'orphelinat aurait pu signer son effondrement complet, mais la formidable énergie vitale de la poétesse ne s'éteint pas. Son deuil, elle le sublime par ces mots terribles griffonnés dans son carnet :

“

Monstrueux ? Oui, vu de l'extérieur. Mais Dieu qui voit mon cœur sait que si je ne suis pas allée lui dire adieu, ce n'est pas par indifférence, mais parce que je ne POUVAIS PAS. Je n'allais pas la voir vivante ! Alors...

Cette accusation d'indifférence, Marina Tsvetaeva va cependant y faire face, de la part de ses proches, mais aussi d'elle-même. Car malgré l'amour viscéral qu'elle porte à l'aînée Alia, elle n'est jamais parvenue à éprouver la même affection pour la petite Irina à cause de son développement tardif. Son étrangeté, sa différence, ont très tôt creusé un fossé que même la mort de l'enfant ne comblera pas.

“

Elle ne fut jamais pour elle une réalité. En fait, elle n'a même jamais cru qu'elle grandirait. Elle ne pensait pas à sa mort. Elle n'imaginait pas qu'elle mourrait dans l'enfance. Ce n'était pas cela, non. Simplement, c'était une créature sans avenir. Elle l'avait toujours su. Elle ne l'avait jamais aimée au présent, toujours en rêve. Elle ne la connaissait pas, ni ne la comprenait.

Nonobstant, Béatrice Wilmos montre avec finesse que sous cette apparente froideur se dissimule une blessure profonde. Le spectre de la petite fille disparue hante les nuits blanches de la poétesse, et son ombre plane sur son quotidien de mère meurtrière : “La douleur a commencé de creuser en elle ses chemins souterrains.” Surgissent alors les questions lancinantes, les remords affreux. Marina retourne inlassablement chaque détail de l'existence éphémère d'Irina, depuis les circonstances sordides de sa mort, jusqu'à sa propre part de responsabilité.

Car l'inéluctable vérité qu'elle doit affronter et qui la dévaste, c'est qu'elle a laissé mourir sa fille, elle qui se considérait comme une mère aimante. Dans un saisissant face-à-face avec elle-même, elle réalise que l'amour conditionnel qu'elle portait à l'enfant l'a empêché de la sauver :

Béatrice Wilmos



Même si les rations avaient été doublées à l'orphelinat, Irina serait morte. Elle le sait et nul besoin de longue dispute avec elle-même. Ce n'était plus de nourriture dont elle avait besoin. Irina était exsangue de n'être pas aimée. Le pain n'aurait pas comblé sa faim. Irina qui ne savait que réclamer du sucre et des pommes de terre serait morte même si une main secourable avait déversé devant elle des tombereaux de pommes de terre et de sucre candi, celui qu'elle préférerait, et dont il arrivait parfois, sans raison, qu'il était distribué en abondance. L'amour qu'elle lui a refusé aurait comblé sa faim. Elle le sait mieux que quiconque, elle qui ne peut vivre sans aimer et être aimée, qui préférerait mourir que de se retrouver dans ce désert de l'âme et du cœur.

Alia et Irina : deux destins contraires

Si le personnage d'Irina est celui qui subit le plus tragiquement le cours du destin, sa sœur aînée, Alia, offre un vibrant contrepoint, par son intelligence et sa personnalité hors norme. Du haut de ses huit ans à peine, la fillette fait preuve d'une maturité et d'une sensibilité extraordinaire. Compagne de fortune de Marina, elle vit avec une intensité rare les moments de grâce et de désespoir.

Béatrice Wilmos excelle dans la restitution de la relation fusionnelle entre la mère et la fille aînée. On sent chez elle une volonté farouche de magnifier la personnalité de cette enfant surdouée, à travers ses mots et ses élans poétiques. "Comme j'aime la grâce de votre âme !", dit-elle un jour à Marina. Le roman regorge de ces instantanés précieux, où perce l'émerveillement de la mère face aux fulgurances intellectuelles de sa fille. Un enchantement qui contraste cruellement avec l'incompréhension qu'elle éprouve pour Irina, même par-delà la mort.

Si Alia fait preuve d'une maturité étonnante pour affronter les épreuves, elle n'en reste pas moins une enfant, vulnérable face à la dureté du monde. Son passage à l'orphelinat aux côtés d'Irina la confronte à sa propre lâcheté. Dans une scène déchirante, elle s'effondre en voyant Marina :



Pourquoi m'avez-vous laissée là, Marina ? Si vous saviez ! Il n'y a pas de crochet ici, sinon je me serais pendue depuis longtemps ! C'est la première fois de ma vie que je suis dans un tel désespoir !

Béatrice Wilmos donne ainsi vie à deux sœurs que tout sépare, pas même réunies dans la mort. Car tandis qu'Irina rejoint l'anonymat d'une fosse commune, Alia survivra et continuera de faire vivre jusqu'à la fin la mémoire de la petite disparue.

La puissance poétique au cœur du chaos

Si le roman peint avec acuité le calvaire d'une mère meurtrie par le sort tragique de sa fille Irina, il est également le chant vibrant d'une femme qui puise dans la poésie les ressources pour surmonter l'indicible.

Car Marina Tsvetaeva est avant tout poétesse dans l'âme. Sa vocation irrigue son être tout entier ; la création rythme ses nuits et ses jours. "Écrire, c'est vivre. C'est vouloir que quelque chose soit, et soit, peut-être, de manière éternelle. Quand ce n'est pas vivre, la main se refuse à la plume", assène-t-elle avec conviction. Sa plume frappe le papier avec une urgence vitale, la nuit venue dans son "palais-grenier", quelques vers jaillissant parfois en une traite, comme autant de bulles d'oxygène.

C'est dans la lutte pour la survie du quotidien moscovite, dans le dépouillement extrême de son existence avec Alia, que paradoxalement, sa verve poétique se libère avec le plus de puissance. "La pauvreté est un bien-être infini. Mes deux plus pures sources de joie sont les livres et le pain", écrit-elle. Certes, le découragement la gagne parfois, mais le moindre rayon de soleil sur les pavés, la trouvaille d'une fleur ou d'une boîte d'allumettes, suffisent à rallumer l'étincelle créatrice.

Il y a dans l'écriture fébrile de Marina comme un refus viscéral du malheur, une jubilation douloureuse à être vivante envers et contre tout. "Comme je suis infiniment reconnaissante à Dieu, pourvu seulement que Serioja soit vivant, de cette année 1919 !", s'exclame-t-elle. Par cet aveu jailli du cœur, Béatrice Wilmos montre combien l'ardeur poétique chez son héroïne est indissociable de l'espoir et de l'amour.

Mais comment concilier cet élan créateur avec son rôle de mère, alors que deux petites filles dépendent d'elle ? Ce déchirement innerve en filigrane toute la trame du roman. "La poésie reflue comme une vague, ne laissant qu'un ou deux vers sur le sable qu'une autre vague effacera bientôt. (...) Pas le temps qui me manque mais les mains !", déplore-t-elle, tiraillée entre la faim, la peur, le froid, et ses carnets. Malgré sa bonne volonté, elle ne peut s'empêcher de délaisser la petite Irina. Et quand Alia est atteinte par la maladie, c'est sans remords qu'elle décide de l'arracher à l'orphelinat pour lui prodiguer des soins, laissant Irina à son triste sort.



Ainsi, le roman met en lumière le terrible paradoxe qui habite la poétesse : comment être à la fois une bonne mère et rester fidèle à sa passion dévorante pour la poésie ? De cette interrogation lancinante naîtra la tragédie d'Irina. Mais de ce déchirement surgira surtout l'œuvre puissante qui traversera les âges.

Le "palais-grenier" : creuset tragique de l'œuvre de Marina Tsvetaeva

En choisissant de se concentrer sur les années décisives de l'existence de Marina Tsvetaeva, Béatrice Wilmos réalise un saisissant effet de loupe sur la période la plus méconnue de la vie de la poétesse. S'écartant de la tentation d'épouser la grande fresque biographique, la romancière explore cette séquence douloureuse, qui condensera toutes les aspirations et les tourments de son héroïne. Elle met en scène la complexité d'une femme et d'une artiste habitée par des forces contraires. Écorchée vive par le deuil de sa fille cadette, Marina n'en poursuit pas moins, stoïque, son chemin de poétesse. Car là est la grande réussite de **Tant de neige et si peu de pain** : révéler les subtilités de cette double postulation, entre la blessure maternelle inguérissable, et le combat vital pour préserver la verve poétique au cœur du désastre. À travers les yeux de la petite Alia, dont la présence angélique irradie chaque page, ce roman captivant atteint une authenticité et une profondeur rares. Avec talent, Béatrice Wilmos franchit les frontières du temps et fait résonner dans toute son acuité la voix tourmentée de Marina Tsvetaeva, icône littéraire fascinante, qui quatre-vingt-deux ans après son suicide, continue de hanter nos mémoires.

En tournant chaque page, on croit entendre Marina fulminer de ses élans mystiques, aligner les vers fiévreux dans la pénombre de son "palais-grenier", avant de sombrer dans les affres du remords. Quant au personnage d'Irina, il persécutera longtemps le lecteur par sa présence fantomale...

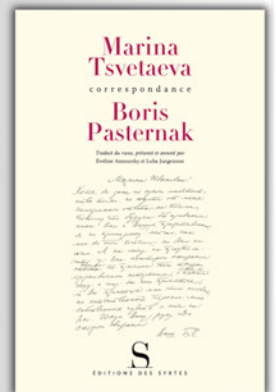
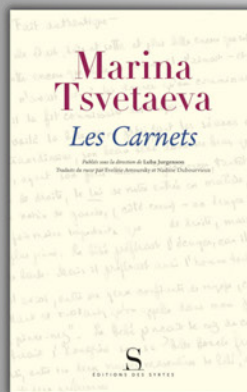
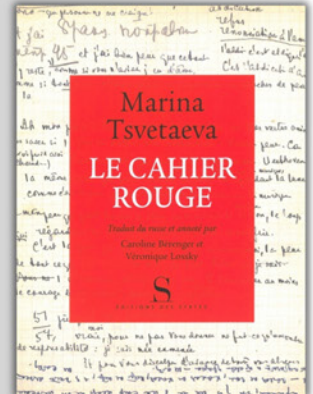
Béatrice Wilmos, **Tant de neige et si peu de pain**, Le Rouergue, 03/01/2024, 1 vol. (156 p.), 18,90€



Feuilleter

Découvrez Marina Tsvetaeva aux

ÉDITIONS DES SYRTESS





Par Jean-Jacques Bedu



Publié en Italie en 1969 sous le titre “Il filo di mezzogiorno”, ce deuxième ouvrage d’un cycle autobiographique a d’abord été refusé par les éditeurs, effrayés par la radicalité de son propos. Rejeté, oublié, c’est une nouvelle traduction que nous propose Le Tripode. L’auteure s’appuie sur son expérience personnelle, qu’elle transfigure à peine, pour livrer un témoignage à fleur de peau. Le lecteur plonge dans le chaos de deux années décisives où Goliarda Sapienza, fragilisée par une dépression, suit une psychanalyse qui la détruit davantage au lieu de la guérir.

Récit cruel, Le fil de midi est aussi un vibrant plaidoyer pour le droit à disposer de sa propre mort. Face aux experts qui prétendent décrypter les raisons de son geste, Goliarda Sapienza revendique la part d’ombre irréductible en chaque être.

Fragmentation identitaire et quête de sens

Dès l’ouverture du roman, le ton est donné : confusion extrême, perte des repères spatio-temporels, langage heurté. L’héroïne semble ne plus savoir qui elle est, oscillant sans transition entre passé et présent. Cette fragmentation identitaire renvoie au traumatisme initial : sa tentative de suicide manquée et le traitement de choc psychiatrique qui a suivi. Les électrochocs lui ont fait perdre la mémoire des 10 dernières années

D’où son sentiment de vide intérieur, son égarement face à un monde devenu étranger du jour au lendemain.

Tels des puzzles dispersés, les morceaux de sa personnalité jonchent le sol. Impuissante, elle cherche à rassembler ces fragments, à recoller les pans de son histoire éparpillés. Ses questions existentielles tournent surtout autour de Nica, sa demi-sœur adorée, figure tutélaire fantasmagorique qui la guide dans ses moments de doute.

La cure analytique à laquelle elle se soumet peu après vise justement à reconstituer ce temps perdu, à renouer les fils de sa personnalité disloquée. Le psychiatre devient alors central dans sa reconstruction identitaire. Il est celui qui doit l’aider à réassembler les pièces du puzzle, à retrouver une cohérence et une continuité dans son récit intime.

Mais cet homme finira par abuser de son pouvoir, profitant de la vulnérabilité de sa patiente, devenue totalement dépendante de lui. Car cette thérapie censée la guérir sombrera vite dans la perversion et la manipulation mentale...

Thérapie et transfert : une relation ambiguë

Au cœur du récit trône la relation toxique qui se noue entre Goliarda Sapienza et le psychiatre chargé de la traiter. D’emblée, le courant ne passe pas entre eux. Pourtant, elle finit par se livrer totalement à lui, subjuguée par son aura de grand scientifique. S’installe dès lors entre eux un puissant transfert, mélange de fascination et de répulsion : “J’avais tellement envie de l’embrasser... mais je ne devais pas...”

Loin de désamorcer ce transfert érotisé comme l’exigerait la déontologie, l’analyste l’alimente et l’instrumentalise. Il abuse ouvertement de l’emprise qu’il exerce sur sa patiente, devenue entièrement dépendante de lui. La flatte pour mieux l’asservir.

Sous couvert de l’aider à guérir, c’est sa personnalité même qu’il s’acharne à détruire. Il use de sophismes pour lui faire intérioriser l’image d’une malade mentale qu’il serait le seul à pouvoir sauver : “Vous devez devenir une personne autonome... Comme ça vous êtes un sac...”

Petit à petit, il balaie ses perceptions, discrédite ses émotions. Lui fait endosser le rôle de la folle qu’il prétend soigner afin d’asseoir son pouvoir de sauveur. La vide de sa substance pour s’arroger le droit de remplir ce réceptacle docile.

Cette emprise mentale laissera des séquelles profondes, bien après la fin de cette thérapie. Mais au plus fort de la crise, l’héroïne préserve malgré tout sa lucidité. Elle pressent confusément la perversion de cet homme qui se dit son allié mais la détruit méthodiquement...



Écriture cathartique et reconstruction

Heureusement, face à l'emprise que le psychiatre exerce sur sa parole et sa pensée, Goliarda Sapienza trouve dans l'écriture un espace de liberté réparateur.

Alors que l'homme prétend décrypter ses rêves pour les réduire à une grille de lecture simpliste, elle investit le récit comme moyen de reconquérir sa subjectivité confisquée.

En témoigne la facture heurtée du texte lui-même. Véritable flux de conscience, il épouse les méandres de l'esprit de la narratrice, trahit sa lutte pour rassembler ses souvenirs épars et recoller les pans de son identité morcelée.

Par le travail d'anamnèse qu'impose l'acte d'écriture, elle ranime ses fantômes familiers que son analyste a salis, ressuscite les êtres aimés qu'il a lynchés. Elle qui se sentait vidée de sa substance au contact de cet homme retrouve, au fil des pages noircies, une épaisseur, une continuité.

Sous nos yeux, elle redevient peu à peu maîtresse de ses perceptions et de ses émotions. Recommence à rêver, à espérer aussi. À se projeter dans l'avenir. Signe que sa lente renaissance intellectuelle et affective est en marche : "J'écrivais, oui. Du puits de ces années sans mémoire ces petites feuilles entassées me parurent un cadeau inopiné et fabuleux."

Cette régénération par l'écriture annonce le grand projet qui l'occupera bientôt : **L'Art de la joie**. Sa reconstruction passera décidément par la littérature, qui sera son salut.

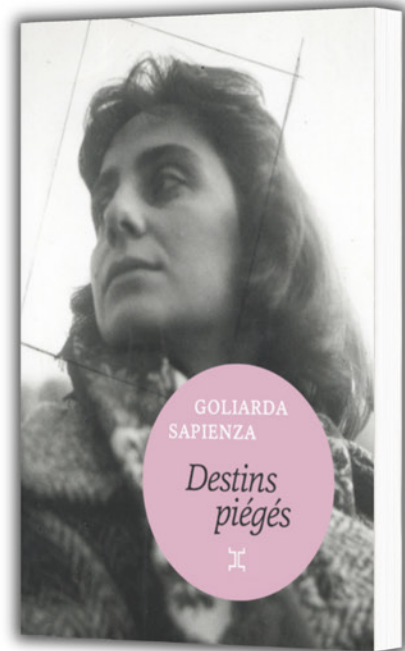
Un cheminement douloureux qui ouvre sur l'espoir

Bouleversant de sincérité, le Fil de midi nous plonge au plus profond de l'intime sans jamais verser dans le misérabilisme complaisant. L'auteure saisit son mal être dans ce qu'il a d'universel.

Son aspiration à une vie intense, sa soif de liberté et d'indépendance résonnent en chaque lecteur. De même que ses questionnements existentiels face à la douleur, la folie, la finitude.

En dépit des épreuves endurées, Goliarda Sapienza refuse de s'apitoyer sur son sort et retombe toujours sur ses pieds. Son inébranlable force de caractère fait mentir ceux qui ne voient en elle qu'une suicidaire. Sa lutte opiniâtre pour se réapproprier son récit et recouvrer intactes toutes ses facultés a quelque chose de profondément émouvant.

À l'arrivée, son parcours sinueux nous offre une leçon de vie. À l'image du fil de midi, fil tendu entre ombre et lumière, qui guide l'héroïne vers sa renaissance, il trace la voie étroite menant de la dévastation au salut.



Avec la publication récente de **Destins piégés**, premier recueil de nouvelles de Goliarda Sapienza écrits de la fin des années 1950 au début des années 1960, le lecteur est transporté aux prémices de l'aventure littéraire d'une figure incontournable de la scène culturelle italienne du XXe siècle. Parmi les destins piégés explorés dans ce premier recueil de nouvelles se devine aussi, en filigrane, celui de l'auteure elle-même. En cultivant cet art du fragment, du récit bref oscillant sans cesse entre ombre et lumière, Sapienza préfigure le tragique combat qu'elle mènera pour faire vivre ce qui deviendra son chef d'œuvre inachevé : **L'Art de la joie**.

Rédigé pendant près de dix ans mais refusé par les éditeurs, **L'Art de la joie** ne sera publié qu'en 1998, deux ans après la mort de Goliarda Sapienza. Ce roman fleuve de plus de 1000 pages retrace l'histoire romanesque de Modesta, jeune sicilienne du début du XXe siècle qui consacre sa vie à la quête éperdue du bonheur et de la liberté.

En donnant vie à ce personnage inspiré de sa propre mère, Sapienza aura livré, texte après texte, mot après mot, une lutte acharnée pour insuffler de la lumière à travers l'écriture là où le monde ne lui en offrait pas. Un combat déchirant et poignant dont les prémices résonnent déjà dans la noirceur habitée de ses premiers récits brefs.



Née en 1924 à Catane et formée au prestigieux Centro Sperimentale di Cinematografia de Rome, Goliarda Sapienza entame une carrière d'actrice à la même période où ses premiers textes poétiques sont publiés. En 1958, la parution du recueil de poèmes **Ancestrale** marque sa pleine entrée en littérature et ouvre la voie, dans la foulée, à l'écriture des courts récits rassemblés dans **Destins piégés**.

Par son titre évocateur, l'ouvrage place d'emblée le lecteur face à des existences piégées, des vies psychologiquement paralysées que Freud qualifierait de "névroses de destinée". En une centaine de pages à la narration éclatée, l'auteure explore ces fragments d'humanité avec une sensibilité et une inventivité formelle annonciatrices de la singularité de son écriture.

Un cheminement douloureux qui ouvre sur l'espoir

Dès son premier recueil de nouvelles, Goliarda Sapienza impose une écriture résolument audacieuse et novatrice qui rompt avec les codes littéraires dominants de son époque. Cette subversion passe avant tout par le choix d'une forme narrative morcelée, où alternent des récits brefs parfois réduits à un simple paragraphe. En privilégiant cette narration éclatée, constituée de fragments juxtaposés, Sapienza s'affranchit délibérément du format traditionnel du roman avec ses structures, sa stabilité, et sa continuité.

Elle instaure une logique de discontinuité, une poétique de la rupture qui refuse la linéarité habituelle d'un récit. Chacun des textes ou presque pourrait ainsi exister de façon autonome, comme un microcosme à part entière. En diluant les frontières entre nouvelles, la romancière innovatrice opère un glissement vers une forme volatile, insaisissable, qui échappe à toute tentative de classification.

Ce morcellement narratif s'accompagne d'une exploration de registres inédits. Certains récits flirtent ouvertement avec le surréalisme et l'onirisme, à l'instar de cette scène : où "quelqu'un a frappé avec tant d'insistance à la porte de la maison que [la narratrice] n'a pas pu ne pas ouvrir" pour ne trouver personne derrière, faisant naître en elle un profond sentiment angoissé.



Je vis seule depuis des années et je sais comment ne pas avoir peur. Il suffit de respirer profondément. J'ai respiré profondément. La porte ouverte, il n'y avait personne. Naturellement je suis retournée au lit. Dorénavant je ne vaincrai plus la peur. Je n'ouvrirai plus. Je les laisserai frapper et je garderai ici cette peur qui me réchauffe toujours, même en plein hiver. Même quand il neige dehors

Goliarda excelle dans l'art de distiller le mystère, d'instiller la perplexité en dosant subtilement le réel et l'imaginaire. Elle cultive l'ambiguïté, préservant une part d'ombre qui introduit le doute, empêche toute interprétation univoque. Ainsi, le lecteur ne peut jamais déterminer avec certitude si les événements relatés participent de la réalité objective des personnages ou s'inscrivent dans une dimension métaphorique, voire psychanalytique.

Enfin, l'auteure affirme déjà dans cette œuvre inaugurale sa volonté de s'émanciper de toute chapelle esthétique pour explorer sa propre vérité. Quête intime qui la conduira, au fil des textes, à placer la complexité des émotions et blessures humaines au cœur de son projet littéraire. Une démarche d'une exigence et d'une authenticité exceptionnelles.

Des personnages énigmatiques et obsédés

Les figures qui traversent le recueil **Destins piégés** sont des êtres mystérieux, impénétrables, qui échappent à toute tentative de saisie rationnelle. Dès les premiers textes de l'auteure se dessine une galerie de personnages habités par l'obsession, enfermés dans la répétition de schémas névrotiques qu'ils semblent incapables de contrôler.

Certains font preuve d'une étrange fascination pour la mort, telle cette narratrice qui attend fébrilement, avec "envie", la disparition d'une parfaite inconnue dans un accident de voiture. D'autres se complaisent dans des routines maniaques et aliénantes, ainsi cette femme qui passe ses soirées à caresser des bijoux offerts par ses anciens prétendants.

Mais ce sont avant tout la folie sous ses diverses formes et la hantise de la dissolution psychique qui habitent les imaginaires, instillant un climat délétère. Un homme est ainsi rongé par l'idée que son corps "se délite dans l'air et s'en va flotter en lambeaux" chaque matin au réveil, quand la lumière le touche. Une vieille dame sombrant dans la démence dialogue avec le fantôme de sa mère défunte.

Par touches impressionnistes, avec une économie de mots saisissante, Goliarda Sapienza esquisse ces portraits de personnages qui se débattent avec leurs démons intérieurs, sans jamais réussir à s'en libérer complètement. Le tragique de leurs existences est d'autant plus poignant qu'ils en sont somme anesthésiés, incapables de permission la violence sourde qui les habite. Avec une sensibilité aigüe pour les fragilités intimes, elle révèle des êtres qui s'enferment eux-mêmes dans la répétition d'un schéma psychique qui les dépasse, se sentant victimes d'une fatalité contre laquelle ils sont impuissants. Une fatalité qui les voue à devenir, au fil du



temps, étranger à eux-mêmes.

Des destins tragiques

Derrière la galerie de personnages mystérieux et obsédés qui peuplent le recueil de nouvelles s'esquissent aussi, en filigrane, des trajectoires de vie brisées, des existences marquées du sceau du tragique. Certains destins sombrent brusquement, à l'image de cette patiente à qui un médecin annonce sans ambages la mort prochaine de ses yeux, et qui assiste, impuissante, à l'effondrement de son monde. D'autres agonisent lentement, telle cette narratrice qui, rongée par une maladie inexorable, sent avec angoisse ses membres mourir les uns après les autres depuis sa naissance.

Mais au-delà de la mort elle-même, ce sont toutes les formes de deuil, de perte et de dérégulation qui innervent les récits. Une femme est obsédée par le souvenir de sa mère défunte qui jouait du piano. Un veuf prostré et muet devant le cercueil de son épouse.

Dans cet inventaire de vies meurtries, l'enfance apparaît souvent comme une blessure fondatrice que le temps n'a pas réussi à cicatriser. Une fillette revit en pensées le décès tragique de son frère. Une autre, devenue adulte, cherche désespérément à retrouver dans le présent des fragments du passé révolu.

Avec une économie de mots remarquable, Goliarda Sapienza réussit à donner vie à des instantanés d'existences qui portent les stigmates indélébiles du deuil, de l'abandon, de la perte des êtres chers. Des blessures qui ne se referment jamais tout à fait et continuent de hanter, tels des spectres, la mémoire et le cœur.

Avec la lecture de *Destins piégés*, le lecteur assiste à la naissance d'une voix singulière dans le paysage littéraire italien, celle d'une auteure qui a fait le choix assumé et courageux de placer la quête de vérité et de liberté au centre de la création, y compris lorsque cette vérité révèle les aspects les plus sombres ou douloureux de l'existence.

Par son style ciselé, sa narration tantôt onirique, tantôt crue, ses personnages mystérieux qui oscillent sans cesse entre ombre et lumière, Goliarda Sapienza pose dès ce premier recueil de nouvelles les bases des grandes thématiques qui traverseront son œuvre monumentale : la folie sous toutes ses formes, l'enfance comme matrice des névroses, cette puissance tragique du destin qui peut définitivement piéger une vie.

En explorant ainsi des fragments d'âmes meurtries, elle exhume déjà de ses mots la complexité des êtres, la violence des blessures qui les habitent parfois à leur insu,

et esquisse le portrait sensible et poignant d'une humanité souffrante, en quête désespérée de sens.

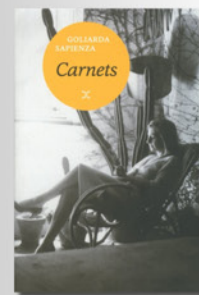
Au lecteur désormais de suivre avec fascination et effroi ce fil rouge qui, de livre en livre, tissera la trame d'une œuvre littéraire fascinante ; celle d'une femme qui a choisi de mettre en lumière, avec une probité et une exigence rare, ces blessures secrètes qui rongent et dévastent parfois, tragiquement, une existence.

Découvrez Goliarda Sapienza aux éditions



LE TRIPODE

Littérature • Arts • Outils





Histoire et Géopolitique

Jean-François Colosimo

Occident Ennemi mondial N°1

Par Jean-Jacques Bedu



Dans *Décadence*, Michel Onfray avait dressé un constat sans appel : tout empire est condamné à sombrer dans les abîmes de l'histoire, rongé par ses contradictions internes et ses démesures expansionnistes. Une vision fataliste qui semble ne laisser aucune place à l'espérance ou au renouveau. C'est précisément ce paradigme que vient bousculer avec fracas Jean-François Colosimo dans son nouvel essai *Occident, ennemi mondial N° 1*, en nous plongeant au cœur de la confrontation apocalyptique qui oppose aujourd'hui les néo-empires orientaux (Russie, Turquie, Iran, Chine, Inde) à un Occident érigé en figure absolue du Mal.

L'Occident inversé : rêves de vengeance

Loin de se résigner au spectacle de ce déclin annoncé, les nouveaux maîtres de l'Est ont fait de la haine de l'Occident le ferment d'une idéologie palingénésique, promettant à leurs peuples une régénération purificatrice par l'éradication d'un ennemi honni. Poutine, Erdoğan, Khamenei, Xi Jinping, Modi : autant de noms qui résonnent comme un appel à la revanche contre les affres de l'histoire, et au renversement vengeur d'un ordre mondial jugé inique et décadent.

Mais cette rhétorique enflammée, savamment distillée et martelée, ne serait en réalité qu'un leurre, nous révèle Jean-François Colosimo avec une lucidité implacable. Car derrière la posture anti-occidentale de ces pyromanes géopolitiques se dissimule une fascination secrète et inavouable pour cette modernité occidentale qu'ils prétendent pourtant rejeter. Loin d'incarner une alternative, ils ne font que plagier et exacerber ses dérives les plus toxiques : culte de la force, mépris du droit, obsession de la domination, hubris prométhéenne. Leur rêve de palingénésie impériale se révèle n'être qu'une hideuse résurrection des pires travers de l'Occident.

C'est à une plongée vertigineuse au cœur de cette "fascination du pire", qui prospère sur les ruines encore chaudes du siècle des totalitarismes, que nous convie Jean-François Colosimo dans cet ouvrage d'une érudition stupéfiante et avec l'audace intellectuelle qui est sa marque de fabrique. En disséquant les ressorts de cette fuite en avant mortifère, il nous confronte à l'impasse existentielle d'une modernité dévorée par ses démons, et qui menace d'emporter l'humanité dans une spirale infernale. Un constat glaçant, qui appelle une réaction urgente et radicale : pas de palingénésie sans une métanoïa préalable, cette conversion spirituelle profonde que l'Occident doit opérer en lui-même pour espérer échapper à la catastrophe. Un livre choc, miroir sans concession de notre époque déboussolée.

L'idée impériale, de l'apogée au déclin

Dans la première partie de son ouvrage, Jean-François Colosimo propose une analyse diachronique de l'idée impériale, retraçant ses évolutions et ses métamorphoses depuis l'aube des civilisations jusqu'à l'orée du XXe siècle. L'auteur met en exergue les mutations paradigmatiques qui ont affecté la notion d'imperium au fil des âges, passant d'une conception cosmique et sacrée, incarnée par un potentat quasi divin, à une vision sécularisée et technologique de la puissance illimitée, légitimée par l'idéologie du progrès universel.

Jean-François Colosimo illustre cette trajectoire en convoquant une impressionnante galerie d'empires, des cités mésopotamiennes à l'aventure d'Alexandre le Grand, de la Pax Romana aux empires coloniaux européens des temps modernes. Il montre comment chaque grande formation impériale a reflété et façonné les représentations du pouvoir et de la souveraineté propres à son époque, tout en s'inscrivant dans une dynamique de longue durée marquée par une centralisation et une rationalisation croissantes des modes de domination.

RUSSIE - TURQUIE - IRAN

L'apogée de ce processus est atteint, selon l'auteur, dans la seconde moitié du XIXe siècle, lorsque les puissances européennes, portées par leur supériorité technique et leur messianisme civilisateur, se lancent dans une course effrénée à la conquête et à la colonisation du monde. L'impérialisme se pare alors des atours de la science et de la mission providentielle, justifiant l'assujettissement et l'occidentalisation forcée des peuples "arriérés" au nom du progrès de l'humanité.

Mais cette arrogance conquérante, souligne Jean-François Colosimo, porte en elle les germes de sa propre destruction. La Grande Guerre marquera le début du déclin de l'hégémonie européenne et de son universalisme abstrait, pulvérisé dans les tranchées de Verdun. Les empires occidentaux sortent exsangues et délégitimés de ce cataclysme, ouvrant la voie aux mouvements de décolonisation et aux idéologies anti-impérialistes qui contesteront leur suprématie tout au long du XXe siècle.

L'occidentalisation comme piège

L'auteur explore les tentatives des empires traditionnels d'Orient pour réagir à l'expansion occidentale et moderniser leurs structures étatiques et sociétales. Confrontées au défi existentiel posé par l'hégémonie européenne, les élites dirigeantes de ces empires - qu'il s'agisse de la Russie tsariste, de l'Empire ottoman, de la Perse kadjar, de la Chine mandchoue ou de l'Inde moghole - vont s'engager, de la fin du XIXe siècle au début du XXe, dans de vastes entreprises de réforme visant à imiter et adapter le modèle occidental.

Jean-François Colosimo analyse donc en profondeur les ressorts et les contradictions de ces politiques d'occidentalisation par le haut, menées de façon autoritaire par des gouvernants fascinés par la puissance technologique et militaire de l'Europe, mais soucieux de préserver leur propre pouvoir et de ne pas aliéner les fondements religieux et culturels de leur légitimité. Il montre comment ces tentatives de greffe artificielle du paradigme occidental sur des sociétés encore largement traditionnelles vont rapidement tourner au piège et précipiter la crise des empires concernés.

Loin de renforcer ces États, les réformes inspirées de l'Occident ne feront qu'exacerber leurs vulnérabilités et leurs déséquilibres internes. En imposant des changements brutaux et souvent mal compris, en discréditant les repères et les croyances ancestrales sans parvenir à y substituer une identité moderne cohérente, elles saperont les bases mêmes du contrat social et politique qui fondait ces empires multi-ethniques et multi-confessionnels.

Car Jean-François Colosimo excelle à décrypter les effets délétères de cette occidentalisation à marche forcée : contestations croissantes des élites traditionnelles (noblesse, clergé) dépossédées de leur statut, frustrations des nouvelles couches instruites à l'occidentale mais privées de débouchés, émergence de mouvements nationalistes et révolutionnaires appelant au renversement de l'ordre impérial, montée des revendications séparatistes attisées par les ingérences européennes, etc.

Par une analyse fine des réformes entreprises dans chaque empire (Tanzimat ottomanes, Drang nach Osten russe, révolution constitutionnelle persane, mouvement d'auto-renforcement chinois, etc.), l'auteur montre comment l'occidentalisation, loin d'être la solution miracle, va agir comme un catalyseur des forces centrifuges qui précipiteront l'effondrement de ces géants aux pieds d'argile. Un effondrement qui laissera le champ libre aux expériences totalitaires et fondamentalistes du XXe siècle, en gestation dans les décombres de ces empires échoués sur les récifs de la modernité.

Entre totalitarisme et fondamentalisme

Jean-François Colosimo consacre un examen approfondi aux expériences totalitaires et autoritaires qui ont marqué le XXe siècle dans les empires orientaux déstructurés par l'influence occidentale. Il analyse la radicalisation de l'occidentalisation opérée par les nouveaux autocrates issus des révolutions ou des coups d'État militaires qui ont balayé les anciennes dynasties. Qu'il s'agisse de Lénine et Staline en Russie, d'Atatürk en Turquie, des Pahlavis en Iran ou de Mao en Chine, ces dirigeants vont tous pousser à son paroxysme la logique prométhéenne du remodelage intégral de la société et de l'homme nouveau, en s'inspirant des aspects les plus brutaux et déshumanisants de la modernité occidentale.

L'auteur décrypte alors les ressorts de cette occidentalisation totalitaire, qui mobilise l'ensemble des moyens coercitifs et psychologiques de l'État-parti pour façonner des citoyens entièrement soumis et dévoués au projet révolutionnaire. Culte de la personnalité du leader charismatique, érigé en guide infaillible et en incarnation des lois de l'Histoire ; terreur policière omniprésente, à travers un appareil répressif tentaculaire chargé de traquer les ennemis réels ou supposés du régime ; endoctrinement idéologique permanent visant à inculquer la vision du monde officielle et à extirper toute pensée critique ou "réactionnaire" ; mobilisation guerrière des masses, appelées à se sacrifier pour les impératifs supérieurs de la nation ou de la classe ;

INDE - CHINE

lancement de projets pharaoniques et démiurgiques censés transformer la nature et prouver la toute-puissance du nouveau système... Rien ne sera épargné, jusqu'à la vie privée des individus, pour créer cet "homme nouveau" entièrement façonné et possédé par l'idéologie dominante.

Cette occidentalisation extrême, loin de tenir ses promesses de libération et de progrès, engendra des désastres humains et écologiques sans précédent. Famines planifiées, déportations massives, répressions sanglantes, ravages environnementaux : le bilan de ces expériences sera terrifiant, tandis que l'utopie de l'homme régénéré accouchera d'un cauchemar orwellien. Mais par-delà ces échecs cuisants, l'auteur souligne que le projet d'éradication du passé et des croyances traditionnelles, au cœur du totalitarisme modernisateur, se révélera un fiasco intégral. Non seulement les religions ne disparaîtront pas, mais elles ressurgiront sous une forme virulente et revancharde à partir des années 1970, comme en réaction à la table rase imposée par des pouvoirs honnis.

Wahhabisme, néo-confucianisme, hindutva : autant de courants radicaux qui vont subtilement phagocytter les idéologies sécularisatrices qui prétendaient les avoir vaincus, avant de conquérir le pouvoir et de lancer la contre-offensive anti-occidentale à laquelle on assiste actuellement. Jean-François Colosimo décèle dans ce retournement spectaculaire l'ultime paradoxe d'une occidentalisation qui, après avoir échoué à s'imposer par la force, se voit défier sur son propre terrain par des adversaires se réclamant des valeurs qu'elle pensait avoir éliminées.



© Samuel Kirszenbaum

L'Occident, un cryptogramme ambigu

Dans la dernière partie de son ouvrage, plus polémique et provocatrice, Jean-François Colosimo remet en question la pertinence même de la notion d'Occident, cible obsessionnelle des néo-empires qui prétendent l'abattre. Avec une grande rigueur critique, il s'attache à déconstruire ce concept protéiforme, aux contours géographiques et culturels éminemment labiles et équivoques. Loin de renvoyer à une réalité univoque et substantielle, l'idée d'Occident apparaît comme une représentation fluctuante et contradictoire, qui semble s'être progressivement réduite, depuis 1945, à la sphère d'influence américaine et à l'architecture sécuritaire de l'Alliance atlantique.

L'auteur montre en effet comment les États-Unis, après avoir pris le relais des anciennes puissances coloniales européennes, ont reformulé à leur profit le messianisme civilisateur et les ambitions hégémoniques du vieil impérialisme occidental. Mais ils l'ont fait en lui donnant une tonalité idéologique inédite, celle d'une "théodémocratie" qui sacralise sa propre domination planétaire au nom de valeurs prétendument universelles et d'une destinée manifeste. En analysant les ressorts de cette "religion civile" américaine, qui conjugue nationalisme et universalisme, unilatéralisme et multilatéralisme, hard power et soft power, l'auteur met en lumière le caractère fondamentalement ambigu et potentiellement conflictuel de cette nouvelle mouture de l'occidentalisme.

Toutefois, la critique acérée de Jean-François Colosimo ne se limite pas à cette dénonciation de l'hégémonie américaine et de ses contradictions. Avec une égale vigueur, il s'en prend aux prétentions des puissances dites "anti-occidentales", au premier rang desquelles la Russie de Poutine et la Chine de Xi Jinping, qui se posent aujourd'hui en hérauts de la "désoccidentalisation" et en champions d'un ordre multipolaire. Par cette analyse au scalpel des ambiguïtés et des non-dits qui structurent les discours "occidentalistes" et "anti-occidentalistes", Jean-François Colosimo nous invite à donc prendre du recul par rapport à une rhétorique binaire et manichéenne, qui occulte les profondes connivences et similitudes entre des projets de domination en apparence antagonistes. Il nous montre que l'Occident honni est d'abord un "cryptogramme" fantasmatique, un miroir déformant qui renvoie à chacun de ses contempteurs une image inversée de sa propre volonté de puissance.

POURQUOI TANT DE HAINE ?

Du même auteur

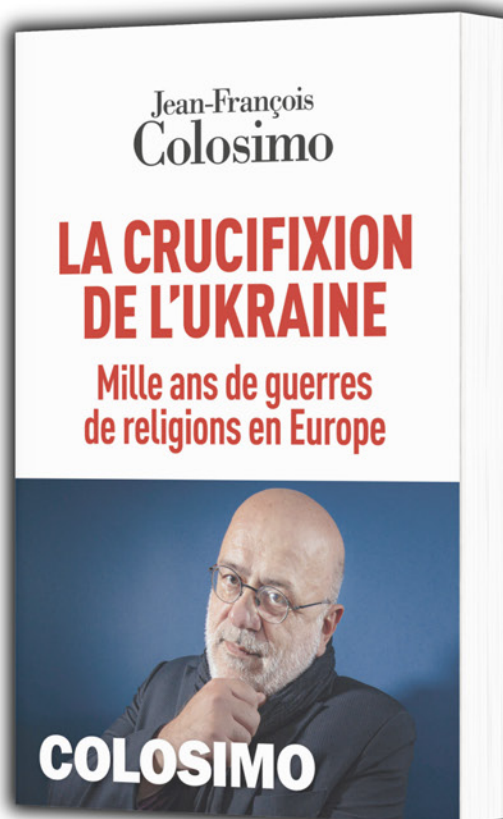
Réinventer l'universalisme, ultime rempart

En conclusion, Jean-François Colosimo lance un appel vibrant à un sursaut des consciences face à la résurgence des impérialismes et à la montée des périls qui menacent la civilisation. Après avoir dressé un constat implacable des ravages causés par l'hubris occidentale et ses retombées catastrophiques, il exhorte les héritiers des Lumières à une réaffirmation intransigeante des valeurs humanistes qui fondent leur identité profonde.

Car les monstres engendrés par les dérives de l'occidentalisation forcenée, hier encore perçus comme les fossoyeurs d'un ordre honni, s'apprêtent aujourd'hui à dévorer leur géniteur dans une ultime confrontation palingénésique. Face à ce défi existentiel, aucune compromission n'est plus possible, aucun accommodement n'est plus tolérable. C'est d'un réveil radical des esprits et des volontés dont l'Occident a besoin pour espérer échapper à la submersion.

Jean-François Colosimo en appelle donc à une mobilisation de tous les instants, sur tous les fronts – politique, diplomatique, militaire, culturel, spirituel – pour faire barrage à la déferlante des néo-barbares. Une résistance intellectuelle et morale qui exige de rompre avec la tentation du renoncement et de la repentance stérile, pour assumer sans complexe l'héritage des "magiciens prométhéens" qui ont fait la grandeur de l'Occident. Non dans une tentative vaine de ressusciter les chimères d'une hégémonie révolue, mais pour réinventer un universalisme humble et exigeant, conscient de ses fautes et de ses limites. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, que l'humanité pourra espérer éviter le naufrage annoncé, et être à la hauteur des défis vertigineux qui l'attendent. Puisse cet ouvrage magistral, miroir sans concession de notre époque, être une boussole lucide pour affronter les tempêtes du siècle à venir.

Jean-François Colosimo, **Occident, ennemi mondial N°1**, Albin Michel, 27/03/2024, 1 vol. (250 p), 21,90€



Jusqu'à ce qu'elle survienne, la guerre criminelle que Vladimir Poutine a déclenchée contre l'Ukraine nous paraissait impensable. Elle nous oblige à prendre la mesure des oublis ou des dénis qui nous ont tant aveuglés. Et ils sont nombreux. Ils relèvent de l'histoire méconnue de la grande Europe dont les lignes de fracture enfouies mais toujours actives convergent autour de Kiev. Une histoire de plus de mille ans, déterminée avant tout, nous explique Jean-François Colosimo, par les cultures religieuses : les trois monothéismes et les trois confessions du christianisme n'ont cessé de se rencontrer et de se confronter en Ukraine, cette terre frontalière tour à tour écartelée entre le choc des empires, la déflagration des totalitarismes et le réveil des nations.

Décrypter cette longue série de controverses, de conflits et de croisades mêlant les ambitions politiques des princes, les disputes théologiques des papes et des patriarches, les soulèvements spirituels des prophètes, tel est l'objet de cet essai. Une fresque impressionnante et une analyse brillante qui nous font comprendre que, pour le plus grand malheur des peuples, le temps des guerres de religions n'est pas fini.

Jean-Luc Barré – De Gaulle, une vie. Volume 1 – L'homme de personne : 1890-1944

Par Jean-Jacques Bedu



Peu de destins individuels auront marqué à ce point l'histoire politique de la France au XXe siècle que celui du général de Gaulle. Du désastre de 1940 à l'avènement de la Ve République, ses multiples vies publiques fascinent par leur ampleur épique et leur capacité à concentrer en un seul homme les espoirs et les foudres d'une nation entière.

Pourtant, en dépit des louanges et des outrages, des hagiographies et des pamphlets, une part de mystère entoure encore la figure du grand homme. Car derrière le personnage historique perce toujours l'énigme insondable de l'homme Charles de Gaulle. C'est tout le mérite de la somme biographique que lui consacre Jean-Luc Barré de parvenir à percer ce mystère.

Spécialiste reconnu de l'œuvre gaullienne pour en avoir dirigé plusieurs éditions de référence, Jean-Luc Barré, directeur des éditions Bouquins, bénéficie d'un accès privilégié aux archives du Général. Outre les fonds publics désormais accessibles aux historiens, l'amiral Philippe de Gaulle lui a en effet ouvert les documents personnels de son père conservés à la Boisserie, soit près de 100000 pièces. Une mine encore largement inexploitée, qui vient compléter les lettres, carnets et notes dont Jean-Luc Barré avait déjà assuré la publication intégrale dans la collection Bouquins en 2010.

Fort de ce matériau colossal, l'auteur réussit le tour de force de réunir l'intimité la plus secrète avec la geste la plus éclatante. Sa plume alerte navigue avec virtuosité de la correspondance familiale aux grands discours, des pensées intimes consignées dans les carnets aux échanges virulents avec Churchill. Prisonnier en Allemagne, amant contrarié d'une princesse polonaise, père éperdu devant le handicap de sa fille adorée : toutes les facettes de l'homme sont ainsi mises au jour, dans leurs forces et leurs aspérités. Elles font système avec le destin politique d'un visionnaire trop tôt incompris, habité par le tragique de l'histoire.

Au fil des 900 pages passionnantes de ce premier tome, le

lecteur suit ainsi pas à pas l'élaboration patiente d'une destinée hors du commun, depuis les rêves de gloire martiale du jeune saint-cyrien jusqu'au statut de prophète, arme d'une France meurtrie en quête de sens. Entre les deux, la lente gestation d'une pensée iconoclaste portant déjà en germe nombre des grandes intuitions de l'homme d'État : la fin inexorable des empires coloniaux, la construction européenne, la réforme en profondeur de l'État et des institutions...

En replaçant avec un sens remarquable du détail chaque épisode déterminant dans son contexte, Jean-Luc Barré fait ainsi la démonstration éclatante de la remarquable cohérence qui sous-tend l'itinéraire du grand homme. Son analyse rigoureuse et exigeante, toujours appuyée sur les textes et les faits, parvient à réconcilier la figure historique avec les contingences infimes de l'existence. Elle redonne chair et vie à un destin d'exception trop souvent momifié par la légende. Voilà qui promet avec les deux tomes à venir une somme biographique définitive, à la mesure du personnage.

Un esprit frondeur prédestiné à sauver le pays

L'obsession de Charles de Gaulle pour le destin de la France remonte à l'enfance. Élevé dans une famille monarchiste encore meurtrie par la défaite de Sedan en 1870, le jeune Charles voue un véritable culte aux grands personnages de l'histoire nationale. La légende familiale raconte qu'enfant, lors d'une représentation théâtrale de L'Aiglon où Sarah Bernhardt incarnait le fils de Napoléon, le futur général aurait déclaré à son père : "Je serai soldat".

Ce goût prononcé pour le théâtre n'est pas anodin : toute sa vie, Charles de Gaulle composera sa personnalité publique comme on interprète un rôle sur les planches. Un esprit rebelle et un caractère entier, le jeune Charles impose déjà sa singularité.

À quinze ans, dans une fiction scolaire intitulée Campagne de France, il imagine un certain général de Gaulle sauvant le pays de l'invasion allemande en 1930... Vision prophétique d'un destin qui le hante déjà. Car Charles de Gaulle entend réaliser le rêve contrarié de son père officier, celui de devenir un grand chef militaire. En dépit de résultats scolaires moyens, il choisit Saint-Cyr puis l'infanterie plutôt que les colonies, persuadé que c'est sur le sol national que se jouera l'avenir.

Affecté par hasard à Arras sous les ordres du colonel Philippe Pétain, le jeune lieutenant voue une admiration sans borne au héros de Verdun. De Gaulle aurait-il eu le même destin sans Philippe Pétain ? C'est une question importante que pose Jean-Luc Barré. Il en retiendra



surtout l'art de l'insubordination : cet esprit frondeur qui n'hésite pas à remettre en cause les certitudes établies deviendra la marque de fabrique du capitaine de Gaulle.

Car la Grande Guerre brise net son ambition de gloire martiale. Blessé puis fait prisonnier dès 1914, il passe l'essentiel du conflit en Allemagne, à ronger son frein. Pire que l'humiliation, c'est pour lui le sentiment d'avoir manqué le rendez-vous capital avec l'Histoire.

Mais le jeune capitaine ne perd pas pour autant ses illusions de grandeur. Au camp de Trèves où il est interné, il donne des conférences remarquées à ses camarades de captivité, prophétisant déjà l'inéluctable chute du communisme ou critiquant les erreurs stratégiques des états-majors... Un trait de caractère s'affirme chez le prisonnier : l'assurance visionnaire du chef prédestiné.

De retour en France après l'armistice, Charles de Gaulle poursuit sa carrière dans une armée qui ne lui ménage ni égards ni amitiés. Hautain et frondeur, le jeune commandant irrite par son refus des compromis et ses théories novatrices sur les blindés ou l'aviation. Seul le maréchal Pétain lui conserve quelque affection. Il autorise le brillant conférencier à dispenser son enseignement critique à l'École de guerre, s'attirant l'hostilité générale de la hiérarchie militaire.

Mais très vite le fossé se creuse entre le vieux maréchal courtisan en quête d'honneurs et le jeune capitaine intransigeant. En publiant en 1937 "Le fil de l'épée", violent réquisitoire contre le conservatisme de l'armée, de Gaulle signe définitivement son insolente indépendance intellectuelle. Désormais en marge du sérail, sa clairvoyance solitaire face aux périls à venir n'en est que plus aiguisée.

L'homme d'État en devenir

On connaît le combat solitaire mené par le colonel de Gaulle durant l'entre-deux-guerres pour tenter d'alerter vainement les responsables politiques sur le péril nazi et les faiblesses de l'armée française. Au sein d'un état-major sclérosé, sa clairvoyance visionnaire fait figure d'exception.

Mais Jean-Luc Barré révèle une facette méconnue de la pensée du militaire rebelle : une conscience très précoce des enjeux géopolitiques de son temps, qui confine souvent à la prescience.

Dès les années 1930, le séjour au Levant du commandant de Gaulle lui ouvre les yeux sur l'absurdité du système colonial. Dans un discours prononcé à Beyrouth en 1931, il n'hésite pas à enjoindre les nationalistes libanais à bâtir leur propre État, s'attirant la suspicion des autorités mandataires. Visiblement nostalgique de l'époque héroï-

que des Croisades, il n'en pressent pas moins le vent de l'histoire qui mènera les peuples asservis à leur émancipation.

Mais le tournant décisif survient avec la lâcheté des démocraties à Munich en 1938. Ce renoncement face à un Hitler qui n'en demandait pas tant, sonne pour de Gaulle comme un signal d'alarme. Déçu par la droite nationaliste qui cautionne l'abandon de la Tchécoslovaquie, il commence à envisager une Europe des nations, garante de l'indépendance française entre les deux grands rivaux que sont l'Allemagne et l'URSS.

Paradoxalement, cet officier issu d'un milieu conservateur montrera également très tôt des vues étonnamment progressistes. Lorsqu'en 1940 son chef d'état-major interdit à Georges Boris, juif et socialiste, l'accès à son cabinet, le Général le rabroue sèchement : "Je ne connais que deux catégories de Français : ceux qui font leur devoir et ceux qui ne le font pas".

Cette transcendance des particularismes au nom de l'intérêt supérieur de la nation annonce déjà la vision universaliste qu'il mettra plus tard au service de la République. Contre vents et marées, le Général poursuit obstinément sa mue qui fera de lui le plus grand homme politique français de tous les temps.

Le sens du tragique

Lorsque la débâcle de 1940 précipite la France dans l'abîme, quelque chose en Charles de Gaulle semble avoir attendu ce moment. Comme si toute une vie n'avait été qu'un long prologue avant le face-à-face avec le destin.

Seul en effet le 18 juin, celui que ses compatriotes moquent volontiers comme doux dingue ose braver l'opprobre général. Dans une BBC hostile, devant un micro poussiéreux, il lance son appel insensé à poursuivre le combat. La légende est en marche.

Rien ne prédisposait le soldat à un tel acte de bravoure solitaire. Rien, si ce n'est une sensibilité exacerbée au tragique de l'histoire. Nourri de Corneille ou de Péguy, de Gaulle voue un véritable culte aux héros de Plutarque.

La Première Guerre mondiale aurait dû être son baptême du feu. Au lieu de quoi la captivité allemande brise net cet élan romanesque. Le capitaine en ressortit animé d'un esprit de revanche : désormais habité par une rage rentrée, fruit de l'humiliation d'avoir manqué le rendez-vous crucial avec le destin.

Dès lors, la flamme intérieure qui brûle en lui ne demande qu'à embraser le monde. Visionnaire incompris dénonçant le péril nazi, stratège génial prônant l'aviation et les blindés, il talonne en vain les plus hauts responsables politiques pour les secouer de leur apathie.



En pure perte.

Alors, lorsque la débâcle survient, effroyable et grandiose, le soldat solitaire est prêt pour son heure de gloire. Au mépris de la hiérarchie, il rejoint Londres et un exil qui aurait pu briser des tempéraments moins trempés. Mais le Général n'est pas homme à tergiverser. Contre Churchill qui fulmine, contre Roosevelt qui raille le hâbleur, l'intransigeance devient son seul mode de survie. Dans l'adversité la plus totale, il trouve les ressources de son inébranlable ténacité.

Car le sens du tragique habite ce mystique de la nation, qui se sent investi de porter à bout de bras le destin meurtri de la patrie. Sous le fracas de l'histoire en marche, sa verve incantatoire transcende la dérégulation commune. Par la magie fulgurante de son verbe, il redonne chair et consistance au vieux rêve d'une France éternelle.

Porté par un messianisme qui frôle parfois la démesure, Charles de Gaulle insuffle à son peuple désemparé une étincelle d'espoir. Par la grâce jupitérienne d'une rhétorique emphatique, il réveille chez des Français prostrés la part d'éternité qui sommeille en leur âme. À ceux qui voudraient renoncer, il rappelle le sens du devoir et de l'honneur. Sous les oripeaux usés de la République, il drapé à nouveau le manteau rutilant de la grandeur.

Quand Paris est enfin libéré en août 1944, la ferveur populaire qui salue le général en sauveur et libérateur prend des allures de sacre posthume. L'homme du 18 juin est devenu figure christique, descendue des cimes de la légende pour ramener au bercail les brebis égarées. Mais qui percera un jour l'ultime mystère de cet être de refus et de combat, de certitude et de doute, de puissance visionnaire et de solitude abyssale ?

Naissance d'un mythe national

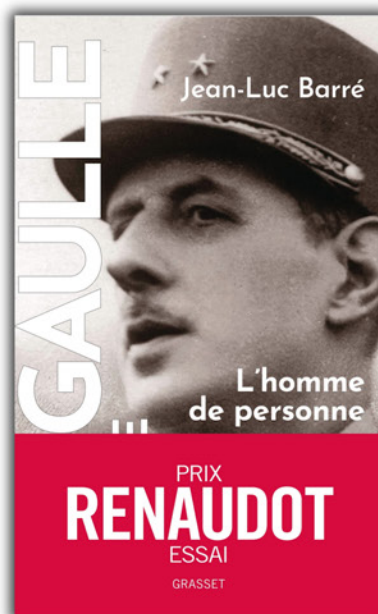
Avec ce premier tome foisonnant, couronné par le prestigieux Prix Renaudot de l'essai, Jean-Luc Barré signe une biographie définitive du général de Gaulle, à la mesure de son sujet. Par un patient travail de reconstitution historique appuyé sur des sources inédites, il parvient à une saisie globale et documentée du personnage dans toute sa complexité.

Loin des portraits figés ou des contre-vérités, l'auteur restitue ce qui fait l'essence de son héros : un esprit de résistance chevillé au corps depuis l'enfance, une intransigeance fondée sur des convictions intimes indéfectibles, un sens tragique de l'histoire mêlé d'une confiance inébranlable dans le destin de la France. Surtout, il réaffirme avec force ce que d'autres ont occulté : la remarquable cohérence d'une pensée dont la clairvoyance confine souvent à la prescience.

Car derrière la statue du père fondateur plane toujours l'ombre immense de l'homme d'État visionnaire. Sur bien des sujets, ses mises en garde lointaines résonnent avec acuité dans le monde d'aujourd'hui. Qu'il s'agisse de l'Europe, de la Russie, du Moyen-Orient, des rapports Nord-Sud ou de bien d'autres défis contemporains, les intuitions gaulliennes gardent une pertinence et une modernité saisissantes.

À cet égard, le mérite de Jean-Luc Barré est double. En revenant aux fondamentaux de la pensée gaulliste, il libère la parole de l'icône des instrumentalisation mémorielles. Surtout, il rappelle que le message du grand homme, en dépit des aléas de l'histoire, n'a rien perdu de son actualité. Au-delà du récit biographique, cette somme monumentale a toutes les allures d'un manuel de prospective appliquée aux temps troublés que nous traversons.

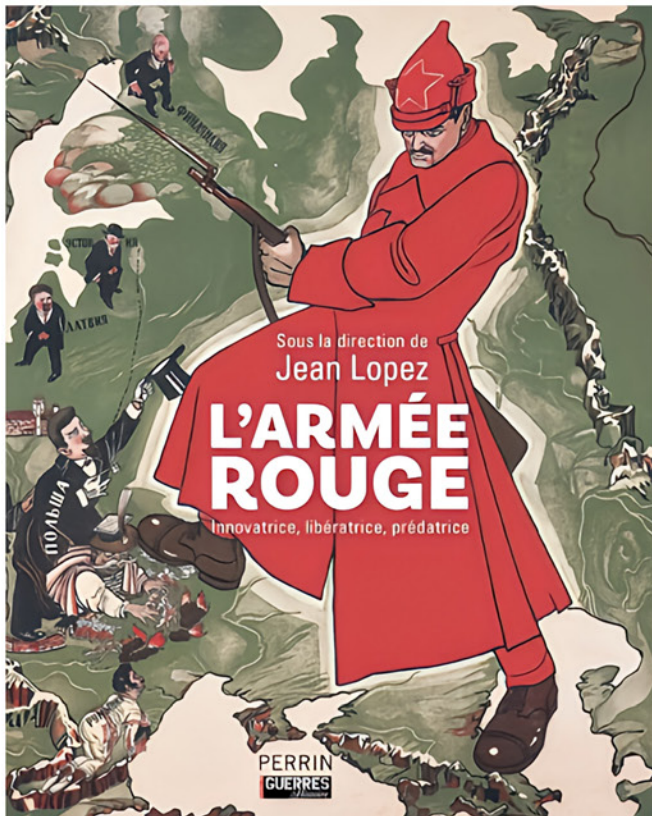
Avec les deux tomes à venir, Jean-Luc Barré nous promet de poursuivre l'exploration en profondeur de cette figure tutélaire. Gageons que de nouvelles perspectives s'ouvriront, qui permettront de réconcilier l'héritage mythique avec les défis du présent. En ces temps de doute, cette plongée passionnante dans l'itinéraire d'un grand Français porté par une inaltérable confiance en l'avenir nous offre, par ricochet, un viatique des plus stimulants.



Jean-Luc Barré, *De Gaulle, une vie volume I, L'homme de personne* : 1890-1944, Grasset, 18/10/2023, 1 vol. (981 p.), 30€.

L'Armée rouge : innovatrice, libératrice, prédatrice

Par Renaud Martinez



C'est un livre au grand format, pesant allégrement ses 2 kilogrammes et proposant quatre cents pages d'une qualité supérieure que je tiens entre mes mains. À ce stade, ce n'est plus un livre mais un bouquin, et quel bouquin ! En historien militaire que je suis, j'ai tendance à chercher la petite bête lorsque je parcours des ouvrages de cette teneur mais là, respect !

Jean Lopez a tapé fort en nous proposant une lecture originale de "l'Armée à l'étoile sur le front". En effet, il ne s'agit pas à proprement parler de l'histoire et de l'évolution de cette troupe née de la révolution bolchevique mais plutôt d'une approche originale de celle-ci, principalement axée sur la deuxième Guerre Mondiale.

Mais là aussi l'ouvrage diffère de tous ceux qui l'ont précédé. Il ne fait pas de récit chronologique qui pourrait lasser le lecteur mais bien une série de flashs sur les actions des soldats de l'Armée rouge au travers d'anecdotes savamment ciblées et forcément d'un intérêt capital. Pour ce faire, Jean Lopez a regroupé divers articles publiés dans le magazine "Guerre et Histoire", devenu pour les puristes une bibliothèque de connaissance rare. Le tout est ficelé dans ce pavé qu'il faut posséder à tout prix.

Si tout ce qui précède ne suffisait pas, lisez la suite ! Des thèmes habilement agencés en sous-chapitres détaillés étalent leur riche iconographie, comportant certaines gravures inédites. Des tableaux explicatifs nous renseignent sur le déroulement de la bataille dont il est question. Pour compenser le sérieux du sujet, des encarts (en rouge, bien sûr) approfondissent le sujet en autant de points captivants. Vous n'avez pas tout compris ? Des cartes particulièrement peaufinées vous renseignent de manière didactique et des gravures vous montrent complaisamment armement et matériels.

Pour couronner le tout, l'auteur s'est rendu en Russie pour interroger les acteurs de la victoire contre le nazisme qui, spontanément, ont livré la version de leur propre expérience en y insérant des anecdotes jusqu'ici méconnues. Mais revenons au sujet principal du livre.

Une naissance au forceps

Née au milieu des soubresauts de la révolution russe, la garde rouge recrute dans tous les milieux. Indisciplinée, politisée à l'extrême, n'ayant aucune doctrine d'emploi de sa force, elle n'est utilisée que pour des missions de coercition. Il faudra Frounze puis Trotski pour en faire un bloc de puissance et de cohésion. Cette dernière ne peut se faire que dans l'obéissance totale au Parti communiste, qui égrène ses implacables commissaires politiques à tous les degrés de la hiérarchie.

Bientôt, assise sur les fondements d'une idéologie axée sur la terreur, elle devient l'instrument du pouvoir. Si elle n'est pas totalement acquise au léninisme par passion, elle le sera par la peur. L'Armée Rouge est née.

Forte de ses victoires conclues dans le sang des réfractaires, des petits-bourgeois et des nostalgiques du tsarisme, elle se structure autour de chefs rescapés des fusillades ou des lynchages, toujours surveillée par le Parti. Pour ne pas créer une hiérarchie contraire à la doctrine communiste, les gradés ne portent pas de galons, les régiments sont orphelins de noms et de numéro. A contrario, les ennemis du bolchevisme arborent sans complexe un organigramme propre à toutes les forces combattantes. Il faudra attendre 1942 pour que les idéologues du Parti consentent à admettre cette erreur.

Une naissance au forceps

Après s'être fait les dents contre les armées des Russes "blancs", les soldats bolcheviques, car il faut bien les nommer comme ça, affrontent un nouvel ennemi et non des moindres. Les Polonais, dont le pays vient de renaître



de ses cendres, ne se contentent pas de la large portion territoriale qu'ils ont durement acquise. Profitant de la confusion, ils pénètrent en Ukraine pour se tailler une part du gâteau russe. Une lutte sans merci s'engage, où la stratégie cède la place à la confrontation de deux conceptions de la vie humaine. Pour les deux belligérants, le conflit s'arrête après de lourdes pertes des deux côtés. Staline n'oubliera pas et le prouvera en 1939.

Née des tumultes de la Grande Guerre, la Finlande n'aspire qu'à la paix et la prospérité. Son dangereux voisin n'est pas d'accord. La Russie, en plein hiver, attaque son petit riverain. Il fait 30 degrés au-dessous de zéro. Qu'importe ! Les Russes ne sont-ils pas des loups ? Peut-être, mais les Finlandais également. Confiante, bien armée, l'Armée Rouge se jette dans la bataille. C'est avec stupeur qu'elle subit une raclée mémorable. Des milliers de tués transformés en statue de glace jonchent le terrain. Il faudra que Staline engage une force disproportionnée pour qu'enfin les courageux Finlandais mettent un genou à terre. Les Russes l'emportent certes, mais pour quel avantage ?

À l'autre bout du monde, le Japon conquérant a annexé la Mandchourie, dont il a fait un état vassal. Bien implantée, l'armée du Kwantung toise les gardes rouges qui protègent la frontière. Les officiers, descendants arrogants des samouraïs, défient continuellement les Russes, persuadés qu'ils peuvent élargir leur influence sur les terres de ces moujiks dépenaillés. De provocations en bravade, les premiers coups de feu sont tirés à Khalkhin Gol. Les éléments sur place de l'Armée Rouge, loin de se laisser intimider, combattent pied à pied. Le général Joukov, qui croupit dans un goulag sur ordre de Staline en attendant la mort, est sorti de son enfer pour prendre la tête d'une troupe volontaire. Faisant preuve d'un sens tactique innovant, il inflige une cinglante défaite aux Nippons, les renvoyant dans leurs buts.

Une naissance au forceps

Est-ce une conséquence de l'inaction due à la paix des années trente ? Est-ce plutôt un excès de zèle des commissaires du NKVD, ancêtre du KGB ? Staline, au comble de la paranoïa, décide en 1937 d'éliminer tous ses amis et ses compagnons de lutte. Des centaines de milliers de Russes, dont les plus hauts gradés de l'Armée Rouge, sont jugés dans des simulacres de procès au cours desquels personne n'est innocent. Au mieux, ils ont droit à une balle dans la nuque, au pire, ils croupissent dans des conditions infra-humaines dans les camps de rééducation. Des milliers de "camarades" disparaissent sans laisser de traces.

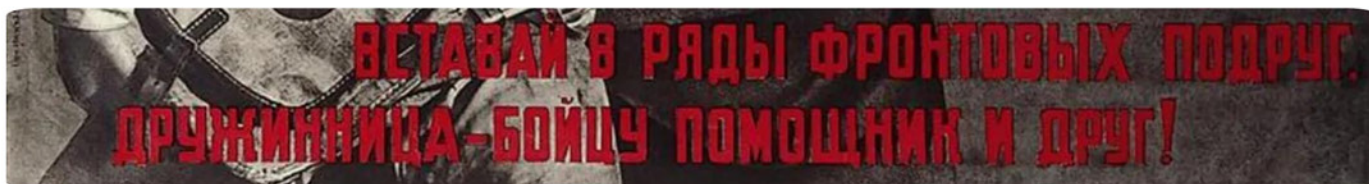
Le couperet ne s'abat pas que sur la nuque des élites. Les voisins, les collègues sont condamnés au pénitencier "sans autorisation de correspondance". Les épouses se voient infliger dix ans de goulag pour n'avoir pas dénoncé leur mari innocent. La fine fleur de la Russie n'existe plus. Profitant de cette situation, les Nazis attaquent en 1941. Les troupes, privées de leurs chefs, remplacés par des incompetents notoires, sont submergées par les Allemands. Des millions de morts et de prisonniers attestent de la situation. Pourtant, Staline avait bien été averti par un déserteur allemand et avait fait fi de l'information. Pour le remercier, le "Petit Père" le fera exécuter. Des millions de kilomètres carrés sont ainsi conquis. Moscou et St Pétersbourg vont tomber.

Une résurrection façonnée dans le sang et la mort

Après avoir fusillé les chefs qui avaient prévenu de l'imminence de l'invasion, on va chercher les généraux qui croupissent dans les geôles depuis trois ou quatre ans. Leur mission : tenter de sauver ce qui peut l'être. Ces survivants, conscients de la précarité de leur avenir, vont se jeter corps et armes dans la défense de la mère patrie. Appuyés par des soldats rustiques et d'un courage individuel merveilleux, les cadres, dont les galons sont opportunément revenus orner leurs épaules, vont peu à peu renverser la situation. Celle-ci ne se fait pas sans douleur. La moindre incartade, le moindre mot de travers se traduit par une exécution sommaire. Les militaires ont obtenu que les commissaires politiques du NKVD n'agissent de pair qu'avec les hauts gradés. Cela laisse le champ libre aux lieutenants et capitaines qui ne doivent plus négocier leurs actions avant de passer à l'attaque. Enfin, l'Armée Rouge devient une force de frappe redoutable dont l'expérience acquise au cours de la "Grande Guerre Patriotique" force le respect de tous. Mais grâce à qui ?

Des héroïnes et des héros du quotidien

Au plus bas de l'échelle hiérarchique, fourmillent des millions de soldats, véritables chairs à canon du commandement. Mal ou peu armés, vivant dans des conditions de précarité inhumaines, ces petites mains de l'Armée Rouge font preuve d'une abnégation qui dépasse l'entendement. Commandés par des petits gradés aussi brutaux qu'hardis, ils accomplissent tous les jours des actes d'un héroïsme absolu. Ils se jettent sous les chars adverses pour y plaquer une mine, ils montent des opérations suicides loin derrière les lignes allemandes, ne recherchant pour toute récompense que la satisfaction personnelle. De très jeunes filles se muent en conduc-



-trices de camions surchargés, en pilotes de chars, en mécaniciennes d'avion. Tandis que leurs compagnons montent à l'assaut désarmés, elles se perfectionnent dans le tir à longue portée, devenant des tireuses d'élite impitoyables.

La fin de la guerre arrive enfin. L'Armée Rouge a fait pâlir d'envie ses alliés. Les combattants arborent des poitrines constellées de décorations méritées. Cela ne les empêchera pas, une fois les hostilités terminées, de retrouver la terreur stalinienne. Néanmoins, ces femmes et ces hommes ont largement contribué à l'immortalisation de l'Armée Rouge.

Et après ?

Que faire d'une telle force en temps de paix ? Pour l'occuper, on la saupoudre dans les pays "satellites" de la sphère communiste. Employée, elle le sera, contre les Chinois pour commencer, avant de devenir un instrument de répression dans les pays de l'est qui rêvent de démocratie. Magnifiée par d'habiles propagandistes, fer de lance des défilés de la fête du Travail ou de la révolution d'Octobre, elle finira sacrifiée au milieu des montagnes afghanes.

Jean Lopez (dir), *L'Armée rouge : innovatrice, libératrice, prédatrice*, Perrin, 02/11/2023, 1 vol. (397 p.), 35€



Directeur de la rédaction de *Guerres & Histoire* et du Mook *De la guerre*, **Jean Lopez** est l'auteur de nombreux ouvrages dont, chez Perrin, une biographie de Joukov (avec Lasha Otkhmezuri), *Les Mythes de la Seconde Guerre mondiale* et *Les Grandes Erreurs de la Seconde Guerre mondiale* (avec Olivier Wieviorka),

Les Maréchaux de Staline (avec Lasha Otkhmezuri) et, en 2023, les très remarquables *Conduire la guerre. Entretiens sur l'art opératif* (avec Benoist Bihan) et *L'Ours et le Renard. Histoire immédiate de la guerre en Ukraine* (avec Michel Goya). Directeur de la collection *Champs de bataille* (Perrin-ministère des Armées), il en a rédigé le premier opus, *Kharkov 1942*.





Par Marine Moulins

vous ma mémoire". Ces derniers sont gravés sur une plaque commémorative inaugurée le 3 mars 2021 au collège Beaumarchais où elle-même a étudié dans sa jeunesse.

Les premières pages de l'album sont laissées aux souvenirs de Richard, son fils : "Quand j'étais enfant, je pensais que toutes les mamans avaient un numéro sur le bras." Ce n'est que bien plus tard, qu'il a compris pourquoi ce n'était pas le cas. Ginette Kolinka née Cherkasky est une femme dynamique, pleine d'humour, qui fait du sport et passe son temps à rencontrer des collégiens et lycéens afin de témoigner. Mais en 1944, elle était le matricule 78599 affectée d'abord au secteur BI de Birkenau. Son crime aux yeux des nazis : être juive. Jusqu'à son arrestation, elle vit en France, d'abord à Paris en zone occupée, où le sort des Français juifs devient de plus en plus compliqué. La jeune Ginette ne comprend pas les raisons de l'antisémitisme : "On est des gens normaux non? On a une bouche, des oreilles comme tout le monde." Un employé de la préfecture du service des courriers vient les prévenir un soir : la famille, a été dénoncée, le mieux est de fuir la zone occupée en direction du sud. Après des péripéties, les Cherkasky se retrouvent en Avignon où ils se font passer pour des orthodoxes d'origine russe.

Le 13 mars 1944, elle est finalement arrêtée avec son père Léon, son jeune frère Gilbert et Georges son neveu. Transférés aux Baumettes à Marseille où elle croise sa future codétenue Marceline Loridan-Ivens, c'est pourtant de Drancy en avril 1944 qu'ils partent pour la Pologne dans le convoi 71, celui également de Simone Veil et des quarante-quatre enfants d'Izieu : "Derniers instants en France, derniers rires avant longtemps, aussi..." Alors, Ginette Kolinka se souvient pour témoigner : de l'enfer du trajet dans les wagons à bestiaux, de l'arrivée sur la judenrampe où les déportés sont triés par les ombres inquiétantes des kapo et des ordres vociférés en allemand. Selon des critères d'âge et de condition physique, il y a ceux qui sont aptes au travail et ceux destinés au destin tragique des chambres à gaz. C'est à cet endroit que pour la dernière fois Ginette a vu son père et son petit frère :



Les nazis auraient de toute façon dirigé mon père et mon frère vers les faux camions de la Croix-Rouge. Mais le fait que ce soit moi qui le leur aie conseillé... ça fait 76 ans que je dois vivre chaque jour avec ça.



Sur la couverture de l'album aux teintes bleutées, on devine dans le flou de l'arrière-plan le bâtiment de l'entrée principale du camp, avec sa porte qui avalait comme une bouche béante et insatiable les détenus. Sur les rails menant vers cette lugubre destination, deux femmes se croisent. Il y a la jeune Ginette de dix-neuf ans, cheveux rasés, aux allures de spectre, qui s'avance vers la porte. Puis à contresens, l'autre Ginette, celle qui soixante-seize ans plus tard fait le trajet inverse et se rend pour la dernière fois de son existence sur les lieux qui ont bouleversé sa vie. Lors de ce dernier voyage en Pologne, dans le cadre d'une sortie scolaire avec des élèves du collège Beaumarchais, Ginette est accompagnée de Victor Matet, journaliste de France Inter et de Jean-David Morvan, scénariste de bande dessinée. Leur objectif : réaliser un album sur Ginette Kolinka. Cette dernière veut laisser des traces ; elle est à ce titre passeuse de mémoire de la Shoah après de longues années de silence sur ce passé traumatique. En 2019, elle a d'ailleurs écrit un témoignage, Retour à Birkenau (Grasset). Le choix du titre Adieu Birkenau pour la BD ne peut que faire écho à cet ouvrage mais aussi à ses propres mots : "Maintenant c'est

Ginette Kolinka – *Adieu Birkenau*

Ginette Kolinka guide le groupe de collégiens dans cet immense complexe à tuer, expliquant les conditions d'hygiènes déplorables, les travaux forcés, les humiliations nombreuses subies, la déshumanisation progressive et inéluctable des détenues. Dans l'album, les déportées deviennent d'ailleurs des ombres crayonnées impossibles à identifier. L'une des planches les plus émouvantes est probablement celle où l'on ne voit que le corps dénudé de Ginette, dont elle tente tant bien que mal de cacher l'intimité. On ne voit plus sa tête, mais seulement ce corps, qui pourrait être celui de tant de femmes, juives ou non, mais dont le matricule tatoué sur l'avant-bras nous rappelle à son passé. Elle ne parvient pas à expliquer comment elle a survécu à Birkenau. En novembre 1944, l'Armée Rouge entame sa vaste offensive contre le IIIe Reich. À mesure que les Soviétiques avancent, les nazis évacuent les camps, détruisant au passage de nombreuses traces de leurs crimes.

C'est pour éviter justement que ce passé ne sombre dans l'oubli que les lieux de mémoire sont conservés et que des survivants comme Ginette Kolinka continuent de témoigner. La BD est construite de flash-back entre le temps présent et des détails qui lui rappellent des épisodes de son passé de déportée. Les dessins suppléent le témoignage, prennent le relais lorsque les événements se passent de commentaires et font le pont entre les deux époques du camp. Les dernières pages sont un dossier rédigé par l'historien Tal Bruttman qui apporte un éclairage historique sur les faits.

Lorsque nous refermons *Adieu Birkenau*, nous souhaiterions que tout cela ne soit jamais arrivé. À défaut, nous ne pouvons que conseiller de le lire afin que le témoignage de Ginette Kolinka continue de se transmettre aux jeunes générations.

Ginette Kolinka – ***Adieu Birkenau***, scénario Jean-David Morvan & Victor Matet – dessins Cesc & Efa – mise en couleurs Roger Sole – dossier rédigé par Tal Bruttman, Albin Michel, 27/09/2023, 1 vol. (95-XII p.), 21,90€.



Wladimir d'Ormesson – *Ma tragique ambassade*

Par Michel Bolasell

Wladimir d'Ormesson
de l'Académie française

MA TRAGIQUE AMBASSADE

Vatican, 27 mai-1^{er} novembre 1940

Préface de Gérard Araud



Ne serait-ce que par l'ancienneté des relations – datant du milieu du XIII^e siècle – et la notoriété des personnalités, l'histoire diplomatique française auprès du Saint-Siège demeure un sujet des plus passionnants.

Reliée aux différents conflits ou à diverses questions politiques telles que le Proche-Orient, la paix ou le communisme, voire à des événements marquants comme la rupture des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège au début du XX^e siècle, puis à leur reprise en 1921, la liste des centres d'intérêt est éminemment attractive. Au même titre d'ailleurs, que la lignée d'ambassadeurs qui s'y sont succédé.

De Saint-Louis de Gonzague à Joseph Bonaparte, en passant par Chateaubriand, La Rochefoucauld et Jacques Maritain pour ne citer que les connus, ils sont plus d'une centaine à avoir représenté la France dans l'État pontifical.

Une expérience souvent fort riche, qui a incité nombre d'entre eux à rédiger carnets et souvenirs, et bien plus même, à l'image de ce qu'a pu en écrire Chateaubriand dans son Voyage en Italie ou plus récemment, Wladimir

d'Ormesson avec **Ma tragique ambassade**. Éditorialiste au Figaro et spécialiste de politique étrangère, celui-ci avait tenu un journal dès ses premières fonctions et c'est de ce journal conservé aux Archives nationales qu'ont été expurgés les nombreux feuillets relatifs à la période du 27 mai au 1^{er} novembre 1940 où Paul Reynaud lui avait confié cette mission diplomatique au Vatican.

Dans un guépier

Une tâche des plus délicates que la situation sur place compliquait à bien des égards. Entre l'entrée en guerre de l'Italie fasciste contre la France, l'installation de Pétain et l'écroulement de juin 1940, les réactions du Saint-Siège étaient en effet particulièrement attendues. Sans oublier, la première d'entre elles, liée au début des persécutions raciales.

Un volet qui suscitera par la suite, bien des polémiques sur l'attitude du pape Pie XII que le journal s'attachera à nuancer, sinon à démentir.

Fervent catholique, le Comte d'Ormesson qui connaissait le cardinal Pacelli avant son élection, avait déjà noté que ce dernier "condamnait l'hitlérisme avec une vivacité qui touchait presque à la violence."

Devenu pape, Pie XII se montra infiniment plus modéré dans son langage, remarque l'auteur.



De nos entretiens, j'emportais toujours la même impression: une grande délicatesse de sentiments, une simplicité cordiale et charmante, beaucoup de témoignages de sympathie et de paroles de consolation. Mais tout cela en demi-teinte, en modulation amortie. Rien qui décelât un véritable tempérament. Pie XII ne semblait pas accordé aux événements.

Pensant agir ainsi au mieux des intérêts de l'Église, le pontife qui redoute les positions tranchées, demeurait sans cesse sur la réserve.

"Nos malheurs sont nés de notre faiblesse"

Déplorant que le pape se plaise ainsi dans les nuances et recherche les ombres, l'ambassadeur ne cache pas son étonnement.



C'est un diplomate de la vieille école, tout en finesse, tout en nuances. Il est ainsi fait. Comment le changer ? Convaincu cependant que s'il avait fait tonner sa voix, il se serait fait bien davantage respecter et même craindre des dictateurs.

MA TRAGIQUE AMBASSADE

Cela étant, comme en attestent les archives déclassifiées du Vatican, il est manifeste que ce pape qui n'avait aucune sympathie pour les dictatures a aidé nombre de juifs menacés et appelé un nombre considérable d'instituts religieux catholiques à les défendre par tous les moyens.

Épicentre de l'ouvrage, comme en témoigne, l'ancien ambassadeur Gérard Araud dans sa préface, cet épisode d'avant-guerre n'est pas toutefois le seul. Certes, en habitué de la vie mondaine, le comte Wladimir nous révèle à maintes occasions un instantané de la haute société romaine, patriarcat d'un autre âge, mais n'en délivre pas moins de vifs coups de griffe. Auprès de membres de la curie, du cardinal Canali notamment, farouchement antisémite, comme à l'égard du maréchal Pétain dont il perçoit tous les méfaits du vieillissement lorsque ce dernier le reçut après l'avoir congédié à l'issue de ses brefs cinq mois de représentation vaticane.

Parce qu'il s'est tardivement rallié à De Gaulle, en 1944, l'oncle de Jean d'Ormesson n'hésite pas à s'en faire reproche :



Si je regrette quelque chose, c'est de n'avoir pas encore été plus net, plus alarmant, alors qu'il n'y avait plus, hélas, entre le IIIe Reich et la France d'autre terrain possible que celui du champ de bataille. Nos malheurs sont nés de notre faiblesse.

Témoignage majeur d'un homme jeté un peu à l'improviste dans un poste singulier, cet ouvrage écrit dans une langue fluide et élégante, restitue ainsi un pan d'histoire aussi méconnu que saisissant.

Wladimir d'Ormesson, **Ma tragique ambassade : Vatican, 27 mai-1er novembre 1940 : texte inédit**, édition annotée par l'éditeur, préface de Gérard Araud, Tallandier, 02/11/2023, 1 vol. (379 p.), 24,50€.



Arménie-Azerbaïdjan, une guerre sans fin ?

Par Renaud Martinez

En ces temps de renouveau des conflits que nous croyions appartenir à un passé révoltant, notre petit confort douillet et notre égoïsme atavique est constamment titillé par les informations, qu'elles soient sonores, télévisuelles ou écrites. Sur des cartes continuellement mises à jour en raison de l'évolution de la situation, nous voici plongés au cœur du conflit russo-ukrainien ou de celui, plus récent, d'Israël contre le Hamas. Dans nos souvenirs récents, nous faisons mention des crises africaines, afghanes et moyen-orientales, faisant passer à la trappe de l'histoire les rancunes qui sourdent des tréfonds de l'histoire mondiale. Fort de cet état de choses, rares sont ceux qui trouvent une parcelle d'intérêt aux autres duels. Pour les autres, il serait bon de commencer à y jeter un œil pour ne pas être surpris lorsque tout ceci va nous "péter à la gueule".

L'autre peuple martyr

Depuis des siècles, une petite communauté dont la seule faute est d'être chrétienne, subit les avanies et les massacres traditionnels de moult entités turcophones. De pogroms en génocides, les Arméniens, dont le courage est éprouvé, s'arc-boutent sur une terre hostile et sauvage, au sein de laquelle ils prospèrent difficilement.

En état de défense permanente, en raison de ses belliqueux voisins qui ne demandent qu'à l'exterminer, l'Arménie se forge une identité propre, luttant sans cesse contre un anéantissement. On pourrait croire que le temps et les génocides successifs apaiseraient la violence souterraine des Turcs ou des Azéris mais il n'en est rien. En effet, même lors de la création de l'URSS et de l'implacable régime policier qui s'ensuit, les Azéris, titillés en cela par les républiques caucasiennes qui partagent la même religion, commettent régulièrement des actions meurtrières.

Imbroglie géographique

Si l'on regarde de près les frontières de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, on remarque tout de suite que la situation ne peut qu'être explosive. Un pays coincé entre la Turquie au sud, la Géorgie à l'ouest et l'Azerbaïdjan au nord et à l'est. Rien de très compliqué, direz-vous. Attendez la suite ! Comme une tâche, une région presque exclusivement composée d'Arméniens se trouve en plein Azerbaïdjan. C'est le Haut-Karabakh. Mais il y a mieux : engoncé entre l'Arménie et la Turquie se tient le Nakhitchevan, partie intégrante de l'Azerbaïdjan dont les habitants doivent traverser le pays de leur ennemi héréditaire pour se rendre dans la mère patrie. Tout ceci ne peut que nous rappeler une certaine situation au Proche-Orient.

Les Azéris, dont le pays est né de la révolution russe, tout comme l'Arménie, se considèrent de race turque, en ont la langue et les coutumes et peuvent compter depuis longtemps avec l'aide plus ou moins voilée d'Ankara et le soutien religieux de la Tchétchénie, sa voisine directe. Les Arméniens, de leur côté, tentent de se rapprocher des Géorgiens, qui ont déjà à régler leurs propres problèmes, et non des moindres.

Casse-tête diplomatique

Cette région est un véritable chaudron, et les contrées voisines n'échappent pas à la règle. Jugeons du peu : la Géorgie, sitôt l'URSS démantelée, débute une guerre civile entre les Géorgiens de souche et les Abkhazes dans l'ouest du pays. Guerre meurtrière se terminant par un statu quo intolérable pour les autochtones. Bientôt, le nord de la contrée connaîtra de nouveau la mort et les exactions lorsque les Ossètes du Sud s'autoproclameront indépendants. Près de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, le Caucase s'enflamme autour d'un islamisme de plus en plus prégnant, en Tchétchénie ou au Daguestan.

Dans ce climat délétère, avec le prétexte d'assurer la sauvegarde de leurs compatriotes, les premiers coups de feu résonnent dans le Haut-Karabakh. De charybde en scylla, la crise prospère jusqu'à devenir une vraie guerre. Immédiatement, tout le monde s'en mêle et pas toujours pour de saines raisons. Les "grands frères" russes veulent peser lourd dans la résolution de l'affaire pour faire régner leur mainmise sur leurs anciennes possessions, les Américains – pourquoi toujours eux ! – tentent d'imposer leur vision du monde tandis que Turcs et Européens ébauchent une médiation plus ou moins intéressée. De tout ceci, rien de vraiment positif ne sort.

Corruption, pétrole et retournements de veste

Tandis que se succèdent les dirigeants en Arménie, l'Azerbaïdjan se dote d'un président "père du peuple" qui mène son pays d'une main de fer. Malheur à celui qui dévie de la voie imposée. Riche de son pétrole dont les pipelines sillonnent la contrée, profitant de la guerre entre Ukrainiens et Russes, les Azéris déclenchent une offensive d'une grande brutalité au Karabakh, aidés en cela par la Turquie, qui montre à cette occasion son vrai visage.

Après avoir pleuré leur malheur auprès des instances internationales, les pontes arméniens se demandent s'il ne vaut pas mieux abandonner leurs terres ancestrales dans le Karabakh et recueillir la population chez eux. Pendant ce temps, les Géorgiens dont la fraternité avec



les Arméniens était proverbiale, amorcent un rapprochement avec Poutine pour se protéger d'un éventuel coup de bâton.

Au milieu de tout ce chaos, l'argent, celui qui se change sous la table, mène grand train. Les pontes de tous les pays de la région règlent leurs véritables problèmes à coups de dollars sonnants et trébuchants. Tant pis pour les victimes collatérales.

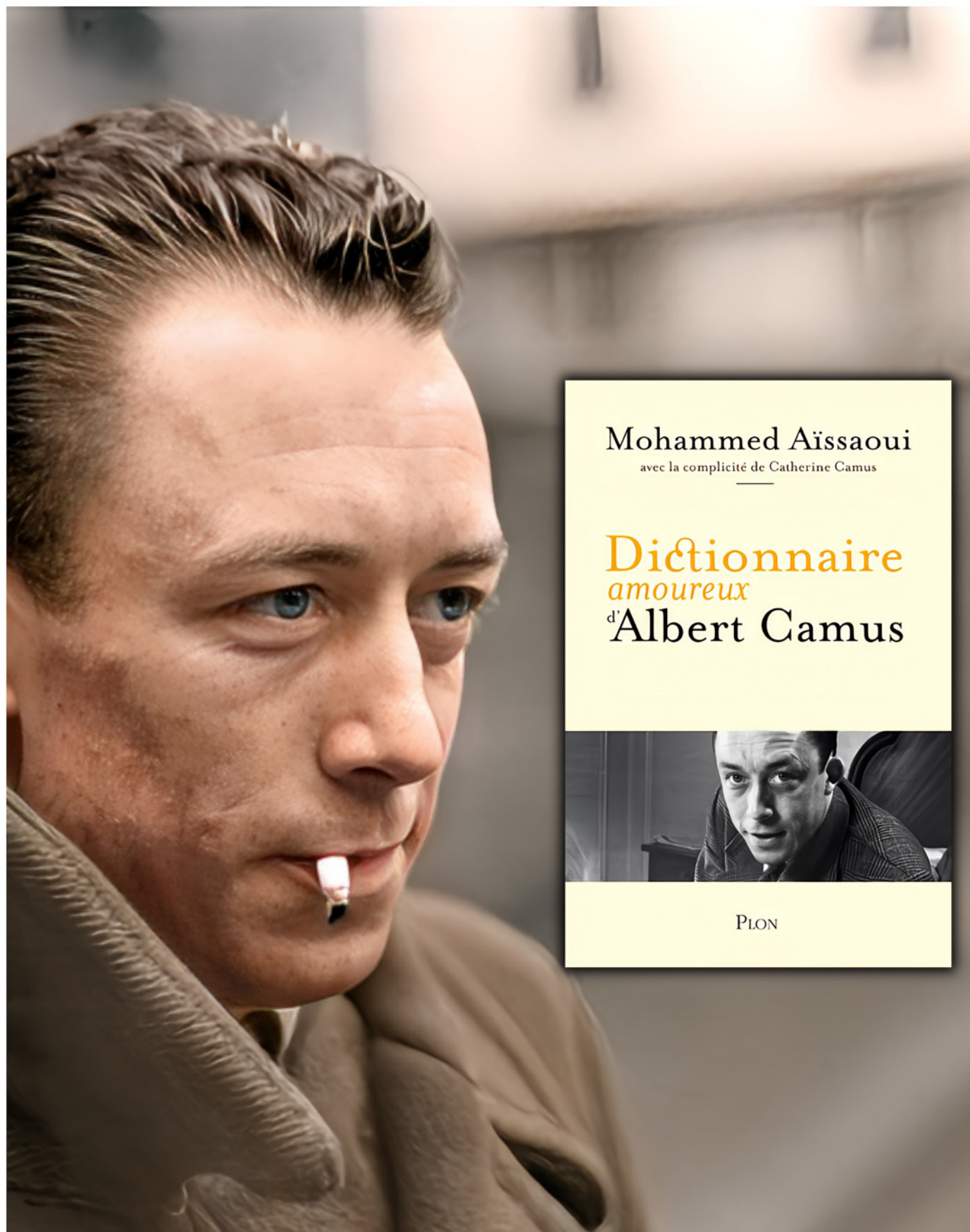
Une guerre sans fin ?

Gaïdz Minassian, dans son excellent travail, pose la question essentielle : une guerre sans fin ? Factual, il n'hésite pas, malgré son origine, à rejeter le manichéisme que pourrait susciter son propos. Il se borne, et avec quel brio, à citer les faits avec la plus grande précision possible. Lorsque la dernière page est tournée, on se questionne sur l'avenir de la paix. Personnellement, je serais tenté de remplacer le point d'interrogation par un point d'exclamation : Arménie-Azerbaïdjan, une guerre sans fin !



Gaïdz Minassian, **Arménie-Azerbaïdjan, une guerre sans fin ? : anatomie des guerres post-soviétiques : 1991-2023**, Passés composés, 07/02/2024, 1 vol. (366 p.), 22€.





Mohammed Aïssaoui
avec la complicité de Catherine Camus

Dictionnaire
amoureux
d'Albert Camus



PLON

Sélection Prix Mare Nostrum 2024



Mohammed Aïssaoui

Dictionnaire amoureux d'Albert Camus

Par Jean-Jacques Bedu

Avec ce **Dictionnaire amoureux d'Albert Camus**, Mohammed Aïssaoui nous offre bien plus qu'une simple compilation érudite sur l'auteur de *L'Étranger*. Journaliste et écrivain né lui aussi en Algérie, Aïssaoui entretient une relation quasi fusionnelle avec Camus depuis son adolescence. *"Il me console des chagrins du monde, m'apporte de la joie, je suis triste quand il est malheureux. Avec lui, je ne me suis jamais senti seul."*, écrit-il dans un avant-propos vibrant, où il se présente comme un "frère" de l'écrivain.

Subjectif et sensible, ce dictionnaire n'en est pas moins richement documenté, fruit d'un travail obstiné mené avec la complicité de Catherine Camus, la fille de l'écrivain. Mohamed Aïssaoui a eu accès à des documents inédits, comme les dix mots préférés de Camus, qui émaillent l'ouvrage tels des phares intimes. Le choix des entrées épouse les méandres d'une vie et d'une œuvre indissociables, où les thèmes existentiels côtoient les anecdotes savoureuses.

"Je veux juste transmettre mon enthousiasme de lecteur", nous dit l'auteur. Et il y parvient avec maestria, nous entraînant dans une visite guidée à la fois érudite et chaleureuse de la galaxie Camus. Comme un ami qui nous prendrait par la main pour nous souffler, à chaque page, son admiration et sa tendresse envers cette figure tutélaire.

Un Camus intime et fraternel

C'est d'abord un Camus intime et fraternel qui se dessine au fil des entrées. Mohammed Aïssaoui, lui-même issu d'un milieu modeste, retrouve dans l'enfance algérienne de l'écrivain une communauté de destin. La pauvreté, la mère analphabète, le sentiment d'être partout un étranger : autant de blessures fondatrices qui scelleront un lien indéfectible. *"Il ne le sait pas, mais il est resté, depuis le jour où je l'ai découvert jusqu'à aujourd'hui, un compagnon qui illumine"*, écrit Mohamed Aïssaoui à propos de Camus. Mais peut-être le sait-il ? *"Les morts ne sont pas des morts. Ce sont juste des vivants que l'on ne voit plus et que l'on n'entend plus"*, écrivait Maurice Maeterlinck...

La figure maternelle, omniprésente et pourtant silencieuse, hante toute l'œuvre. Pour Aïssaoui, elle est *"le terreau d'une des plus grandes polémiques"* autour de la fameuse phrase qui a tant fait couler d'encre si on ne la replace pas dans son contexte : *"Entre ma mère et la justice, je choisis ma mère"*. Mais au-delà des malentendus, c'est l'amour inconditionnel d'un fils pour cette femme démunie qui sourd à chaque page.

Les femmes, justement, occuperont une place centrale dans la vie de Camus. De son épouse Francine, aux muses et maîtresses magnifiques comme Maria Casarès ou Catherine Sellers, Mette Ivers... Aïssaoui esquisse un "portrait en creux" de ces héroïnes, à travers des extraits choisis de correspondances incandescentes. On y découvre un Camus amoureux transi, pour qui *"le bonheur naît de l'absence d'espoir"*, et qui écrit à Maria Casarès : *"Pour moi, tu as toujours été le génie de la vie, sa gloire, son courage, sa patience et son éclat."*

Car c'est aussi à travers ses amitiés littéraires que se révèle l'homme Camus. Louis Guilloux, son *"presque frère"* à qui il confie ses manuscrits ; Jean Grenier, le professeur devenu compagnon de route ; René Char, avec qui il entretient une relation quasi-mystique. Autant de dialogues amicaux qui nourrissent l'œuvre en gestation, et parfois la sauvent du désespoir.

Les engagements d'un homme debout

Mais c'est d'abord en militant que Camus forgera sa plume et sa pensée. Très jeune, en Algérie, il se confronte à la misère lors d'un reportage saisissant en Kabylie. *"Mon rôle n'est d'ailleurs point de chercher d'illusoires responsables. Je ne trouve pas de goût au métier d'accusateur"*, écrit le journaliste de 25 ans. Une formule qui résume déjà la pensée d'un homme réfractaire aux idéologies et aux procès d'intention.

Car pour Albert Camus, la responsabilité de l'artiste est immense. Il doit se tenir aux côtés des opprimés, servir la vérité et la beauté sans jamais se compromettre. Une exigence à la mesure des tourments d'une époque qui voit s'affronter fascisme et communisme. Dans ses éditos rageurs au journal *Combat*, durant la Résistance, Camus défend une morale de la révolte contre toutes les oppressions.

Mais l'auteur de *L'Homme révolté* restera toute sa vie un homme debout. Debout face à l'absurdité d'un monde sans Dieu, debout face aux totalitarismes, debout face aux injustices. Pour lui, la révolte n'est pas un nihilisme stérile mais l'affirmation de valeurs communes : la justice, la dignité, la fraternité. A titre d'exemple, l'engagement total de Camus contre la peine de mort, combat qu'il mena sans relâche de ses premiers écrits jusqu'à la fin de sa vie, est magnifiquement retracé, révélant la cohérence d'un homme qui n'a jamais transigé avec ses valeurs humanistes. Comme l'écrit Kamel Daoud : *"il nous laisse ce droit fondamental de nous interroger, de nous tromper."*



Loin des pesanteurs idéologiques, Camus puisera son souffle vital dans des passions solaires et sensuelles. La mer, d'abord, cette "femme" aussi généreuse qu'implacable qui scande toute l'œuvre, de Noces à La Mer au plus près. Le football, ensuite, sa "vraie université" avec le théâtre, où il apprend "le peu de morale qu'[il] sait". Enfin la beauté, sous toutes ses formes, des paysages méditerranéens aux visages aimés, seul rempart contre le désespoir.

Une pensée en mouvement

Au cœur de la pensée camusienne, il y a le constat implacable de l'absurde. "Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide". "Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie", écrit-il dans *Le Mythe de Sisyphe*. Face au silence déraisonnable du monde, deux choix s'offrent à l'homme : le suicide ou la révolte. Camus choisira toujours la seconde voie, seule à même de donner un sens à l'existence.

C'est tout le propos de *L'Homme révolté*, dont Mohamed Aïssaoui rappelle qu'il valut à Camus une violente polémique avec les existentialistes. Le dictionnaire revient en détail sur la fameuse polémique avec Sartre, une rupture brutale et définitive qui affectera durablement Camus, révélant au passage les petites choses du milieu intellectuel parisien de l'époque.

Véritable clé de voûte de la pensée camusienne, la notion de révolte, à la fois refus de l'absurde et affirmation de valeurs humanistes, est brillamment exposée, notamment à travers la genèse tourmentée de l'essai *L'Homme révolté*. En refusant à la fois le confort du nihilisme et le mirage des lendemains qui chantent, Camus maintient une pensée en équilibre, une "mesure" toujours du côté de l'humain. "Je me révolte, donc nous sommes", pourrait-on dire en détournant le cogito cartésien.

Cette exigence morale, Albert Camus l'appliquera jusqu'à la question algérienne, qui le déchirera tant. Pris entre deux feux, il refusera toujours de choisir son camp, prônant obstinément une solution pacifique fondée sur la justice. Un engagement qui lui vaudra les foudres de tous bords, et un long silence forcé. Pour Mohamed Aïssaoui, cette blessure ne se refermera jamais vraiment, en témoignent les superbes pages consacrées à Noces et Noces à Tipasa révélant un Camus poète, fol amoureux des paysages algériens, dont l'écriture solaire et sensuelle irradie littéralement le lecteur. Si Camus a pu se montrer dur avec Oran, décor du célèbre roman *La Peste*, il n'a

cessé de clamer son attachement viscéral à cette cité, tout comme à Alger, la ville "aux crépuscules comme des promesses de bonheur".

Mais comme le montre la dernière partie de l'ouvrage, consacrée à la postérité de Camus, l'auteur de *La Peste* n'a jamais été aussi actuel. Ses ventes ne faiblissent pas, son théâtre est joué dans le monde entier, son œuvre "trahit le sujet (ou les sujets) qui lui tient le plus à cœur". En butte au mépris de son vivant, le petit Blanc de Belcourt, quartier populaire d'Alger, est entré dans la légende. Et il continue, selon la belle formule de Kamel Daoud, "d'agacer, d'interroger. Il nous permet de refuser la radicalité."

Mohammed Aïssaoui et Albert Camus, la rencontre de deux humanistes algériens

En refermant ce **Dictionnaire amoureux**, on se dit que Mohammed Aïssaoui a réussi son pari. Celui de nous rendre proche et familier un Camus trop souvent statufié, en multipliant les approches et les éclairages intimes. L'auteur algérien parvient à ressusciter son maître et alter ego dans une langue inspirée, qui emprunte beaucoup à celle de Camus sans jamais l'imiter.

La grande réussite de ce dictionnaire est de nous dépeindre un Camus profondément humain, avec ses parts d'ombre et de lumière, ses combats et ses renoncements. Un Camus habité par le doute et la contradiction, mais toujours fidèle à son éthique personnelle. "On ne pense que par image. Si tu veux être philosophe, écris des romans", écrivait-il dans ses Carnets. C'est bien ce Camus-là que l'on trouve au fil de ces pages foisonnantes. Un écrivain qui met sa plume au service des "voix de faible ampleur", qui subissent l'histoire plus qu'ils ne la font. Un penseur qui éclaire les consciences sans jamais les contraindre. Un homme, enfin, qui sut faire de ses propres fêlures une œuvre universelle et intemporelle.

Alors oui, mille fois oui, lisons et relisons Camus. Pour, comme le dit merveilleusement Mohamed Aïssaoui, "s'approcher un peu plus de lui". Ce **Dictionnaire amoureux** nous en ouvre la voie royale, en dressant le portrait bouleversant d'un frère, d'un amoureux de la vie qui continue de nous tendre la main par-delà la mort. Pour nous aider à rester, nous aussi, des hommes debout et des femmes libres.

Mohammed Aïssaoui, **Dictionnaire amoureux d'Albert Camus**, avec la complicité de Catherine Camus, dessins d'Alain Bouldouyre, Plon, 02/11/2023, 1 vol. (516 p.), 28€

Nicolas Werth - *Le communisme au village*

Par Éliane Le Dantec

Le livre de Nicolas Werth porte sur la paysannerie russe “en des temps de basculement”. En 1917, appréciant de ne plus avoir de tzar, les paysans (3 Russes sur 4) accueillent positivement la révolution bolchevique qui doit leur permettre “de jouir enfin librement de la terre natale” qu’ils font fructifier depuis des siècles, “l’aspergeant de leur propre sueur”. Mais, en 1939, c’est le constat d’une paysannerie exsangue qui s’impose en raison notamment de la collectivisation forcée des terres, de la terrible famine de 1933 (plus de 7 millions de morts au sein de la paysannerie), de la déportation et de l’exode vers les villes.

Le communisme au village explore le malentendu profond qui s’est installé entre la paysannerie russe et le pouvoir soviétique qui, pourtant, avait misé sur l’union des paysans et des ouvriers pour asseoir son projet révolutionnaire. Selon Nicolas Werth, les autorités politiques ont fait montre d’une grande méconnaissance de la réalité économique, sociale et culturelle du monde rural.

À partir d’une démarche ethnographique, Nicolas Werth décrit, avec minutie et sens aigu du récit, le monde matériel et les valeurs d’une société paysanne pauvre et isolée mais qui, en raison même de sa pauvreté et de son isolement, est parvenue à développer une manière de vivre et de penser le monde en mesure de lui garantir le minimum de sécurité nécessaire à sa survie. Parmi d’autres éléments, l’historien envisage également la collectivisation forcée des terres comme destructrice de l’intérêt au travail. Enfin, en appui à la réflexion sur notre présent, *Le communisme au village* invite à réfléchir sur l’impasse à laquelle finit par se heurter tout programme de transformation sociale qui rompt violemment avec le passé.

Vivre et penser en situation récurrente de pauvreté et d’isolement

Au début de la période révolutionnaire, la paysannerie russe se caractérise toujours par un mode de vie autarcique duquel elle s’efforce de retirer les ressources, aussi limitées soient-elles, pour se nourrir et se protéger, mais aussi pour faire communauté, avec le souci de réguler les aléas et tensions du quotidien comme de garantir les moments de respiration festive et religieuse permettant notamment d’apaiser l’âpreté de l’existence.

Au cours de la décennie 1920, l’isolement des villages résulte de leur éloignement géographique des centres de décisions en raison de la faiblesse des réseaux routier et ferroviaire (“la distance moyenne entre un village et une gare est de 70 km”) de même que télégraphique et télé-

phonique (“Les circulaires officielles mettent en moyenne 56 jours pour parvenir de Moscou”). Recevant en retard les informations nombreuses et fréquemment modifiées diffusées par le nouveau pouvoir politique, les paysans russes sont sensibles à toutes sortes de bruits et de rumeurs qu’ils accueillent et reconfigurent à l’aune de leurs propres références et croyances, nourrissant ainsi leur méfiance à l’égard de celui-ci.

Si la crainte de la famine fait partie de l’ADN des villages russes, la révolution la leur rend encore plus insupportable ; en effet, alors qu’il leur est fait injonction de nourrir l’armée et les villes en leur livrant toujours plus de céréales, les paysans ne voient pas d’amélioration de leurs conditions de vie. Par exemple, les villages ne reçoivent généralement pas les produits manufacturés qu’on leur a promis en retour de leurs efforts ; quand certains finissent par arriver, c’est sans le mode d’emploi et la formation technique requise. En plus d’être objectivement privés de ce qu’on leur a annoncé, les paysans sont subjectivement atteints dans leur dignité de travailleurs. C’est très probablement là que, entre autres aspects, s’est noué l’échec de la collectivisation forcée.

Une violence d’État : la destruction de l’intérêt au travail

Devant constamment assurer leur survie et celle de leurs enfants, les paysans russes s’étaient dotés d’une capacité de travail élevée ; pendant les périodes de semailles et de moissons, ils travaillaient sans relâche, du lever du jour à la tombée de la nuit, tout en devant se contenter d’une nourriture de quantité et de qualité insuffisantes. Faisant fonction d’antidotes à la pénurie, les moments festifs, mélangeant traditions païennes et chrétiennes, étaient l’occasion de faire bombance. Ce que d’ailleurs, dans le registre moralisateur, les autorités soviétiques leur reprochent, stigmatisant notamment la consommation immodérée et irresponsable de samogon (boisson fermentée à 70°), considérée comme l’un des vecteurs du “crétinisme” en milieu rural.

Avant 1917, tous les six ou neuf ans, la commune villageoise procédait à la répartition de la terre proportionnellement aux besoins de chaque famille. Par-delà d’inévitables conflits, la répartition était d’autant plus acceptée, qu’il était tenu compte des capacités de travail de chacun, certes évaluées en termes de productivité, mais également d’investissement personnel. À l’inverse, en 1929, l’obligation faite aux paysans de rejoindre un kolkhoze est largement vécue comme “La rupture du lien direct des paysans avec la terre qu’ils avaient exploitée de génération en génération” avec engagement et constance.



Les paysans sont alors sommés de mettre leur force de travail au service de l'industrialisation et de sa logique stakhanoviste (la version soviétique du taylorisme expurgée des contreparties du fordisme : augmentation de la rémunération et accès à la consommation de produits manufacturés). Non rétribués pour leur contribution considérable, les paysans résistent à la violence qui leur est faite par un fort désintéret pour les tâches qu'ils doivent réaliser.

Ne pouvant s'accomplir dans une activité valorisant leurs compétences, ils sont finalement empêchés d'aspirer à bien faire leur travail et d'envisager son utilité sociale. Comme le fait ressortir Nicolas Werth, la collectivisation a réussi le tout de force hautement dommageable de détruire l'initiative et la responsabilité au travail de la paysannerie russe.

Rompre abruptement avec le passé : une impasse pour le présent

Plutôt que de se constituer un savoir sur les spécificités de la structure sociale du monde rural, les autorités soviétiques lui appliquent d'emblée une grille de lecture inadaptée, les confrontant à l'incompréhension et au mécontentement des paysans.

Exclusivement mobilisée dans sa dimension économique, l'opposition bourgeois riches / prolétaires pauvres avec laquelle les autorités abordent la paysannerie, fait du koulak / paysan riche une figure repoussoir s'adonnant au commerce et à l'usure. De leur côté, les paysans "donnent une définition du koulak plus morale qu'économique" qui les amènent à distinguer le Koulak profiteur du paysan riche opiniâtre à la tâche, pouvant notamment venir en aide aux plus pauvres en leur prêtant de la semence sans exiger, en contrepartie, un travail démesuré.

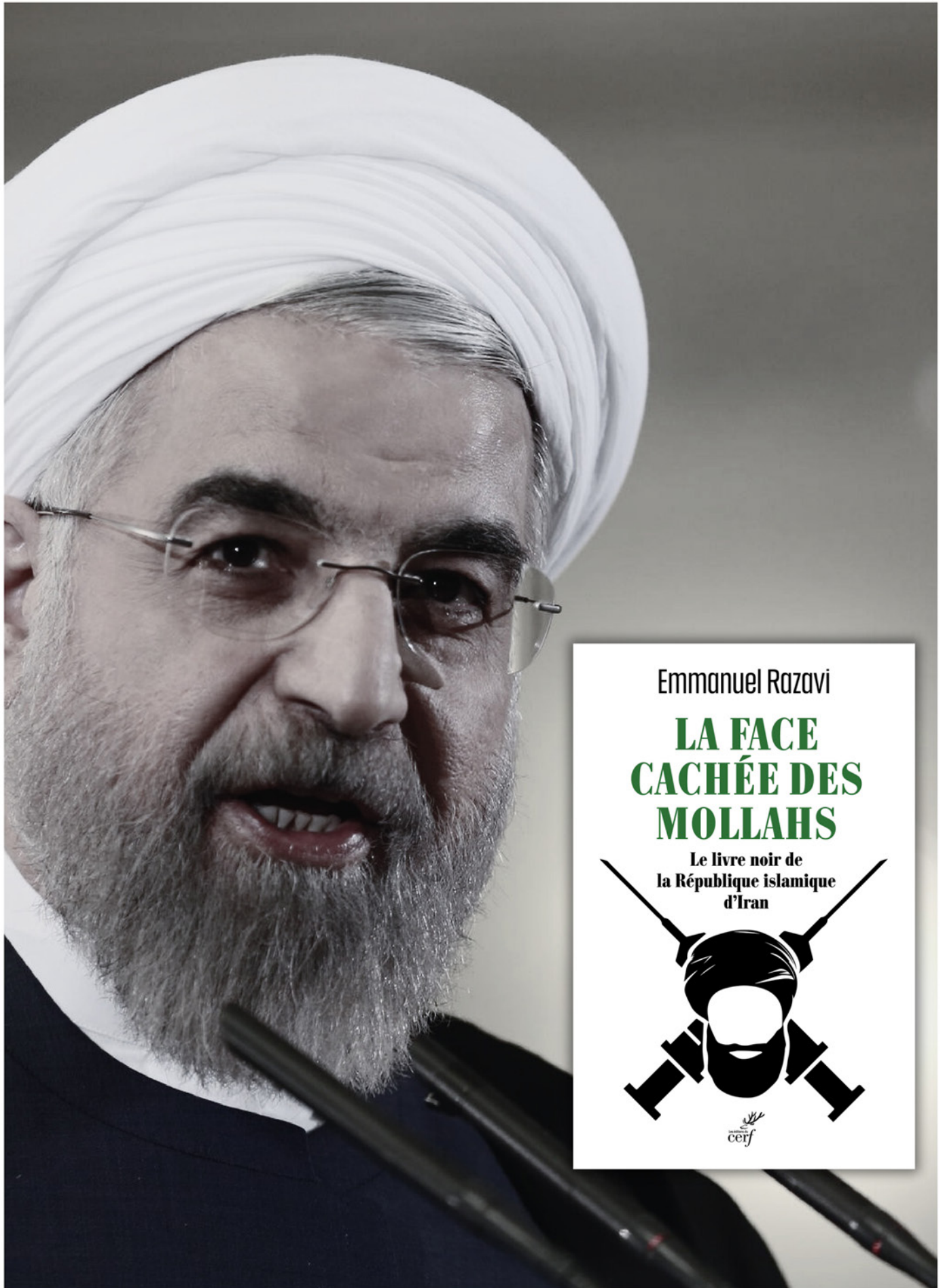
De même, si l'alphabétisation des campagnes est assurément requise, sa mise en œuvre dans le registre de "la liquidation de l'analphabétisme", souligne encore une fois la violence faite aux paysans par le nouveau régime. En effet, au risque d'un catéchisme révolutionnaire, on alphabétise en déniait toute pertinence à leurs références culturelles, en leur assénant un lexique et des images qui le plus souvent leur sont très éloignés ; cela, sans faciliter leur accès effectif aux journaux et aux livres.

Articulant l'approche diachronique et synchronique, tout en prenant le quotidien pour objet fécond d'analyse, Nicolas Werth nous offre une histoire documentée, rigoureuse et claire de l'univers mental et matériel de la paysannerie russe au moment de la collectivisation des

terres. Le communisme au village témoigne avec réflexivité du processus de sa "clochardisation" par un régime qui n'a pas su ou voulu la comprendre. Il le fait tout en suggérant que "le partage des ressources et l'assignation des communs" qui fondaient la commune paysanne avant la révolution peuvent certainement nourrir les débats sur les alternatives possibles pour nos sociétés contemporaines.



Nicolas Werth, **Le communisme au village : la vie quotidienne des paysans russes de la Révolution à la collectivisation (1917-1939)**, Les Belles lettres, 03/11/2023, 1 vol. (488 p.), 15,50€.



Emmanuel Razavi

LA FACE CACHÉE DES MOLLAHS

Le livre noir de
la République islamique
d'Iran





La face cachée des mollahs : une enquête choc !

Par Jean-Jacques Bedu

Dans *La Face cachée des mollahs*, le journaliste Emmanuel Razavi nous plonge au cœur des arcanes de la République islamique d'Iran. Fruit d'une enquête au long cours, menée au péril de sa vie, cet ouvrage lève le voile sur la dimension profondément mafieuse et criminelle de ce régime, dissimulée depuis 1979 derrière une façade religieuse.

Emmanuel Razavi, grand reporter aguerri, est à la fois fasciné et révolté par ce pays qu'il connaît intimement. Entre récits historiques, témoignages poignants et révélations exclusives, il dresse un réquisitoire implacable contre la théocratie iranienne et son bras armé, les Gardiens de la révolution. Au fil des pages, c'est un Iran méconnu qui se dessine, bien loin des clichés orientalistes, où règnent la terreur, la corruption et les trafics les plus sordides. Un cri d'alarme et un appel à la résistance, pour que l'Iran renoue avec la poésie de ses origines et tourne définitivement la page noire de la dictature islamiste.

Les origines de la République islamique d'Iran

Dans une première partie, Razavi revient sur la genèse de la République islamique en 1979. Il montre comment l'ayatollah Khomeini et son entourage ont confisqué la révolution iranienne, portée initialement par une aspiration démocratique, afin d'instaurer une théocratie liberticide.

L'auteur met en lumière l'influence de l'idéologie des Frères musulmans sur la pensée de Khomeini, en particulier via le rôle joué par l'organisation des Fedayins de l'Islam de Navvab Safavi. Cette mouvance prône un islam rigoriste et un État régi par la charia, au service d'un djihad global. Une filiation qui explique la propension du régime à soutenir des groupes extrémistes et terroristes sunnites comme le Hamas palestinien, responsable des monstrueux attentats du 7 octobre contre Israël.

L'auteur expose également les aspirations plus terre-à-terre des mollahs, guidées par la soif de pouvoir et de richesse. La révolution leur permet d'assouvir une revanche sur le régime du Shah qui avait rogné leurs privilèges et confisqué une partie de leurs biens quelques années plus tôt. Une fois aux commandes, ils détournent les richesses du pays pour leur seul profit.

Pour cimenter leur emprise, les religieux mettent en place un implacable régime de terreur, traquant et éliminant leurs opposants. Ils créent les Gardiens de la révolution, une milice paramilitaire fanatisée chargée de défendre le régime contre ses ennemis. Le décor est planté, la mainmise des mollahs sur l'Iran peut commencer.

La mise en place du système mafieux des mollahs

La deuxième partie est consacrée à la dérive mafieuse du régime iranien, orchestrée par les Gardiens de la révolution. D'une milice de choc, ils se transforment rapidement en véritable cartel criminel disposant de sa propre armée, marine et aviation. Ils phagocytent l'économie iranienne dont ils contrôlent aujourd'hui plus de la moitié des richesses.

Leur catalogue d'activités illégales est édifiant : trafic de stupéfiants à une échelle industrielle, contrebande d'or et d'armes, prostitution etc. Emmanuel Razavi documente ainsi leurs liens avec les grands cartels sud-américains de la drogue ou la mafia russe. Des connivences qui leur permettent de blanchir des milliards de dollars à travers des circuits financiers occultes.

La corruption devient endémique, gangrenant toute la société iranienne. Les mollahs et les Gardiens détournent les biens publics, extorquent les entrepreneurs, s'approprient des pans entiers de l'industrie. Protégés par leur statut, ils agissent en toute impunité, réduisant le peuple à la misère pendant qu'ils s'enrichissent de manière éhontée.

Ce pillage en règle plonge l'économie dans une crise profonde dont les Iraniens paient le prix fort. Les caisses de l'État, elles, servent à financer la politique va-t-en-guerre du régime et son prosélytisme islamiste aux quatre coins du Moyen-Orient. Une fuite en avant qui a transformé l'Iran en État-voyou, aux yeux de la communauté internationale.

La stratégie de déstabilisation et de terreur de la République islamique

Emmanuel Razavi consacre une large part de son ouvrage à la stratégie de déstabilisation poursuivie par Téhéran, depuis son avènement. Principale cible : les intérêts occidentaux et israéliens dans la région. Pour les atteindre, l'Iran s'appuie sur une nébuleuse de milices armées, à majorité chiite, qu'elle forme, finance et équipe grassement.

Son fer de lance, c'est le Hezbollah libanais, créé par les Gardiens de la révolution dès 1982 et qui reste inféodé à Téhéran. L'auteur détaille ses nombreux attentats meurtriers perpétrés contre la France et les États-Unis au Liban durant les années quatre-vingt, ainsi que son rôle dans la guerre civile syrienne aux côtés de Bachar al-Assad. Au Yémen, en Irak ou en Syrie, l'Iran déstabilise des États fragiles via ses supplétifs pour y imposer son agenda. Face aux démocraties, les mollahs pratiquent un odieux chantage, n'hésitant pas à prendre leurs ressortissants en

Emmanuel Razavi, *La face cachée des mollahs : le livre noir de la République islamique d'Iran*, Le Cerf, 25/01/2024, 1 vol. (225 p.-8 pl.), 22€



otage ou à menacer de représailles terroristes pour obtenir des concessions. Une “diplomatie des voyous” qui paralyse bien souvent les chancelleries occidentales, promptes à fermer les yeux sur les turpitudes de Téhéran. La République islamique ne cache pas, par ailleurs, ses ambitions nucléaires. Malgré ses dénégations, elle poursuit un programme militaire visant à se doter de l'arme atomique, une perspective qui alarme Israël et les monarchies arabes du Golfe. Le journaliste pointe le risque d'un embrasement régional aux conséquences incalculables si Téhéran atteignait son but.

L'enquête au cœur des réseaux de l'Iran

Tout au long de son investigation, Emmanuel Razavi a arpenté les zones grises de la nébuleuse iranienne, donnant chair et visage à son système tentaculaire. Il est allé à la rencontre des opposants en exil, comme le prince héritier Reza Pahlavi, qui livrent un témoignage précieux sur les arcanes du pouvoir des mollahs, et leurs rêves d'un Iran démocratique.

Plusieurs responsables de haut niveau passés à l'Ouest dévoilent les rouages du système mafieux mis en place par les Gardiens, levant le voile sur des montages financiers d'une complexité redoutable. Une plongée en eaux troubles qui met à nu la collusion entre l'appareil d'État iranien et le crime organisé international.

L'auteur a aussi donné la parole aux combattants kurdes iraniens, réfugiés dans le nord de l'Irak, d'où ils mènent une lutte sans merci contre les pasdarans. À travers leurs récits, c'est le calvaire d'une communauté opprimée et la résistance désespérée d'une jeunesse sacrifiée qui prennent vie sous nos yeux.

Les victimes de la répression et les transfuges du régime livrent enfin des témoignages glaçants sur l'horreur du quotidien en République islamique. Emprisonnements arbitraires, tortures, exécutions sommaires, violences contre les femmes : la machine de mort des mollahs est à l'œuvre chaque jour pour broyer toute velléité de révolte.

Mettre un terme au régime des mollahs

Depuis septembre 2022, une vague de contestation d'une ampleur inédite ébranle les fondations de la République islamique. Né de la colère suscitée par l'assassinat d'une jeune femme, Mahsa Amini, ce soulèvement porté par la jeunesse et les femmes est porteur d'espoir. Mais il se heurte à la férocité d'un régime aux abois, qui multiplie la répression sanglante.

Face à ce tournant historique, les démocraties occidentales font preuve d'un attentisme coupable, se bornant à des condamnations de façade. Obnubilés par le dossier nucléaire, Européens et Américains pratiquent le

dialogue à tout prix avec Téhéran, sans exiger de réelles concessions. Un double jeu qui conforte les durs du régime et décourage les aspirations démocratiques du peuple iranien.

Il est plus que temps d'adopter une ligne de fermeté face à la menace multiforme que fait peser la République islamique sur la sécurité mondiale. Emmanuel Razavi appelle à soutenir sans ambiguïté les forces démocratiques et laïques en Iran, seules à même d'incarner une alternative crédible aux mollahs.

Isoler diplomatiquement et économiquement le régime, sanctionner les responsables des exactions, traduire les criminels en justice : l'auteur esquisse une feuille de route pour que le monde libre se donne enfin les moyens de contrer l'expansionnisme iranien. Et évite ainsi le spectre d'un embrasement régional ou d'un effondrement de l'Iran dans le chaos.

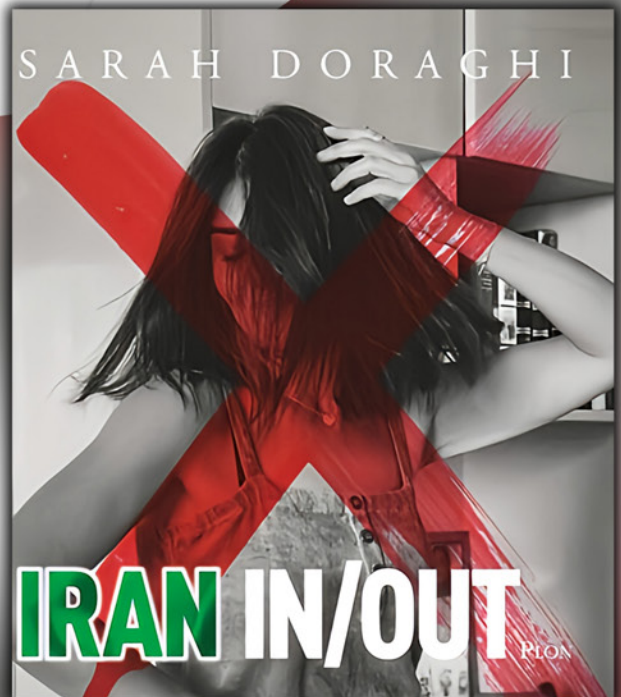
Le temps presse pour éviter le chaos et défendre nos valeurs

En refermant le livre d'Emmanuel Razavi, une évidence s'impose : le régime iranien, vermoulu et honni, vit probablement ses dernières années. Mais comme tout animal blessé, il n'en est que plus dangereux, prêt à entraîner la région dans sa chute. Ne pas réagir face à cette menace serait la pire des options. Ce serait donner carte blanche aux alliés de Téhéran, de Moscou à Pékin en passant par Ankara, dans leur entreprise de déstabilisation, au mépris du droit international. Et prendre le risque de voir l'Iran sombrer dans une guerre civile aux répercussions incalculables.

Il est temps pour les démocraties d'avoir le courage de leurs valeurs, en aidant le peuple iranien dans son combat pour la liberté. Ne pas abandonner ces femmes et ces hommes qui défient l'obscurantisme au péril de leur vie. Les soutenir politiquement, les appuyer matériellement, leur offrir une tribune : chaque geste compte pour faire vaciller la dictature des mollahs.

L'Histoire jugera sévèrement notre aveuglement et notre pusillanimité si nous laissons le “pays des poètes” être défiguré par la haine et la violence. Emmanuel Razavi nous met face à nos responsabilités, dans ce livre urgent et nécessaire. Puisse son cri être entendu, pour que l'Iran retrouve un jour le chemin de la lumière.

Véritable document de référence, *La Face cachée des mollahs* est bien plus qu'un livre : c'est une arme de vérité massive dans la lutte contre l'obscurantisme, qui restera comme un monument du journalisme d'investigation au service de la liberté. Merci, Emmanuel Razavi, d'avoir pris tous les risques pour lever le voile sur la tragédie iranienne et secouer nos consciences anesthésiées.



SARAH DORAGHI

Par Jean-Jacques Bedu

La mort de Mahsa Amini, déclencheur d'une prise de conscience internationale

Ce témoignage saisissant prend racine dans un drame récent aux échos internationaux : la mort tragique de Mahsa Amini, jeune iranienne de 22 ans, décédée en septembre 2022 après son arrestation par la police des mœurs. Un événement traumatisant qui a déclenché une véritable révolution populaire contre le régime islamiste iranien, implacable dans sa répression sanglante. La répression se durcit. En six semaines, des centaines de personnes sont arrêtées, condamnées, exécutées, à l'issue de procès expéditifs. Tout comme Sophie Scholl, figure emblématique de la résistance étudiante au sein de la jeunesse hitlérienne, dont le courage et la mort tragique sont devenus le symbole de l'opposition au nazisme, Mahsa Amini s'inscrit désormais dans l'Histoire comme l'icône de la lutte contre la dictature islamiste iranienne. Son destin tragique a provoqué un électrochoc et rallié à sa cause le peuple iranien, et au-delà la communauté internationale. La jeune Mahsa est ainsi sortie de l'anonymat pour endosser malgré elle, face à la barbarie, le manteau du courage et de la résistance qu'ont revêtu avant elle tous les martyrs de la liberté à travers le monde. C'est donc à partir de ce point de non-retour dans la lutte du peuple iranien pour ses droits et sa liberté que Sarah Doraghi brandit sa plume. Au-delà de l'émotion suscitée par le récent mouvement de contestation, son propos dans une édition bilingue, vise surtout à ouvrir les yeux de l'opinion internationale sur la réalité effroyable de la dictature des mollahs, que la diaspora iranienne ne cesse de dénoncer dans l'indifférence quasi générale.

Le quotidien étouffant des Iraniens sous le joug de la dictature islamique

Car le livre de Sarah Doraghi nous plonge dans l'enfer du quotidien en Iran, où la population se voit privée des libertés les plus élémentaires par un régime liberticide obsédé par le contrôle de la vie privée comme de la vie publique. L'auteure nous en donne un aperçu glaçant dès l'introduction :

“

À cause des tabous culturels, sociaux et politiques, de nombreux aspects de la vie sont interdits en Iran : s'embrasser, danser, rire, se montrer, penser ou s'exprimer librement... Autant d'actes ordinaires devenus gestes de résistance pour une population réduite au silence.

La brise de l'aube a des secrets à vous raconter. Ne retournez pas dormir." Cette citation inspirante du grand poète mystique persan Rûmî ouvre en exergue *Iran In/Out*, l'ouvrage ouvrage coup de poing de Sarah Doraghi. D'emblée, le ton est donné : les pages qui suivent nous entraînent bien loin des sentiers balisés, nous plongeant au cœur de la réalité quotidienne du peuple iranien, dans toute sa complexité et ses aspérités.

Car ce livre nous transporte dans l'Iran contemporain, celui de l'après Révolution islamique de 1979, qui a vu le régime fondamentaliste des mollahs confisquer le pouvoir et imposer au pays entier sa vision rigoriste de l'islam. Plus de quarante ans après, la théocratie instaurée continue de régenter la vie publique comme la vie privée des citoyens dans ses moindres détails, étouffant dans l'œuf toute velléité de liberté.

C'est cette implacable dictature que Sarah Doraghi, journaliste et comédienne franco-iranienne exilée en France depuis son enfance, a choisi de mettre en lumière à travers ce récit intimiste nourri de ses racines, de ses observations, de ses conversations avec des proches restés au pays. Ni essai, ni documentaire, *Iran In/Out* est avant tout un témoignage sur ce que signifie "vivre" sous la férule de la République islamique d'Iran en 2023.

Bouleversant de vérité, porté par une sincérité qui transcende les pages, et des photographies prises à l'aide d'un smartphone, c'est aussi un livre-appel afin que le monde ouvre enfin les yeux sur les souffrances endurées par le peuple iranien. Un appel vibrant à la solidarité et à l'espoir, qui résonne avec acuité en ces temps de lutte acharnée contre l'obscurantisme islamiste.



IRAN INVOLUTION



Tout au long du livre, à travers de nombreux exemples, Sarah Doraghi met ainsi en lumière l'absurdité de lois liberticides qui transforment les moindres gestes du quotidien en actes punissables. Les interdits se multiplient à l'infini, étouffant la population dans tous les aspects de sa vie privée : relations amoureuses, fréquentations mixtes, tenues vestimentaires, écoute de musique, danse, consommation d'alcool ou mixité dans les lieux publics... Rien n'échappe à la vague puritaine des islamistes qui ont confisqué le pouvoir.

Même constat dans la vie publique, où les Iraniens se voient privés de leurs droits les plus fondamentaux : liberté d'opinion, de conscience, d'information, d'expression... La censure imposée par le régime est implacable, réduisant au silence toute voix dissidente, comme le souligne Sarah Doraghi :



Il n'est plus question de tapis persan, le pays est devenu un paillason pour mollahs et diplomates dépourvus d'humanité et à la conscience effilochée.

Résistance et ruses d'un peuple qui refuse le silence

Pourtant, en dépit de cette oppression de tous les instants, la population iranienne n'a pas renoncé à ses rêves de liberté, tant s'en faut. C'est là tout l'intérêt du témoignage de Sarah Doraghi, qui montre comment les Iraniens usent de subterfuges au quotidien pour échapper, ne serait-ce que fugacement, à l'emprise des

slamistes. Avec humour et tendresse, à travers de savoureuses anecdotes et un regard empli d'empathie pour ses compatriotes, elle nous fait ainsi découvrir toutes sortes de combines, de petits actes de résistance civils pour déjouer la surveillance des autorités :

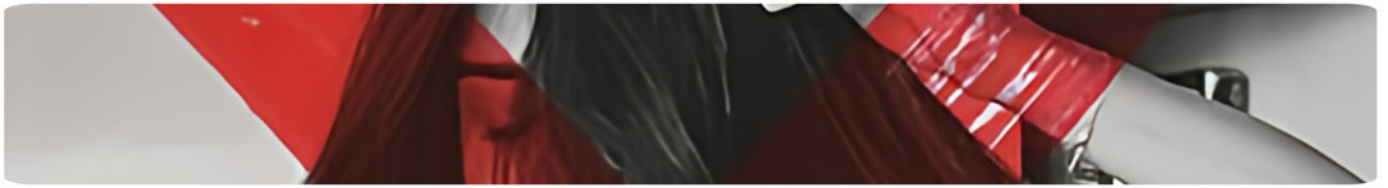


À un endroit précis, une petite partie des barbelés a été sectionnée, laissant une minuscule ouverture vers le lac. Pour le plaisir de s'en approcher ou pour celui de désobéir, les habitants du coin viennent braver l'interdit et passent par le trou des barbelés pour fouler le sol de la liberté. Parfois pour marcher quelques minutes au bord du lac, parfois pour faire un pique-nique en famille, manger vite et partir vite. Ici, la désobéissance est le premier signe de la liberté.

Même combat dans la sphère privée, où malgré les risques encourus, les jeunes bravent les interdits pour vivre leur vie et leur liberté : accès aux réseaux sociaux, sorties nocturnes, fréquentations mixtes, fêtes entre amis... Autant de manières de résister pacifiquement à l'obscurantisme ambiant :



Vivre sa jeunesse, organiser des soirées, s'habiller comme les jeunes des pays libres, comme dans les stories sur Instagram, boire sa première gorgée de bière, fumer son premier joint, avoir sa première expérience sexuelle, trinquer, rire fort, se réveiller avec la gueule de bois d'une veille heureuse, tel est le chemin qu'empruntent les jeunes rebelles iraniens, préférant les pires odeurs de l'interdit aux mille parfums des houris, ces vierges promises en récompense aux bienheureux aux portes du Paradis.



Fer de lance de cette lutte au quotidien, les femmes iraniennes font preuve d'un incroyable courage, n'hésitant pas à transgresser les codes vestimentaires qui leur sont imposés. L'auteure décrit avec force détails l'intersectionnalité de la domination patriarcale et religieuse qui sujette les iraniennes à une multitude d'interdits absurdes au quotidien, que ce soit dans la sphère publique (code vestimentaire rigide imposant le port du voile, interdiction de fréquenter des lieux mixtes, de voyager sans la permission d'un tuteur légal masculin, de conduire une moto...) ou dans la sphère privée (relations mixtes prohibées, sexualité niée...), affectant tous les aspects de leur émancipation en tant que femmes et citoyennes jouissant de droits fondamentaux. Sarah Doraghi rend ainsi un vibrant hommage à ces Iraniennes ingénieuses qui, au péril de leur vie, osent ôter leur voile ou se grimer en cachette pour exister en tant que femmes. Symboles de la résistance face aux mollahs, elles portent l'espoir de tout un peuple de voir advenir un Iran libre et démocratique.

L'espoir chevillé au corps

Iran In/Out est donc un témoignage à la fois poignant et vivifiant sur le combat que mène le peuple iranien face à l'obscurantisme. Poignant car il montre le calvaire quotidien des citoyens sous la coupe d'un régime liberticide. Vivifiant car il célèbre la vie qui toujours trouve son chemin, l'espoir chevillé au corps de femmes et d'hommes prêts à tout pour un souffle de liberté. Comme le proclame Sarah Doraghi dans un ultime élan :




La vie ne s'interdit pas. Elle ne se laissera plus jamais interdire. Une démocratie laïque n'est plus un rêve mais notre projet. Un projet commun, avec les femmes et les hommes, avec les Iraniens de l'intérieur et les Iraniens de l'extérieur et avec toutes celles et ceux qui croient aux valeurs communes de la liberté.

C'est ce message universel porté par le courage d'un peuple que tous les défenseurs des droits de l'Homme se doivent d'entendre. Le livre de Sarah Doraghi nous le rappelle avec force : face à l'oppression, le silence n'est pas une option. À l'instar d'Hannah Arendt dénonçant avec force le totalitarisme et les atteintes aux libertés fondamentales, Sarah Doraghi relève le flambeau de la vigilance et de la solidarité avec les peuples opprimés à travers cet ouvrage criant de vérité.

Au nom de Mahsa Amini, dont la mort tragique n'aura pas été vaine, et pour toutes les victimes de la dictature iranienne, la mobilisation doit être mondiale. L'espoir est permis car le jour viendra, assurément, où les Iraniens goûteront enfin à une vie libre et démocratique. Ils le méritent tellement...



Sarah Doraghi, **Iran in-out**, Plon, 30/11/2023, 1 vol. Édition bilingue français et anglais. Illustrations en couleur, 176 p. 39€.



L'histoire oubliée de la traite négrière à Marseille

Par Jean-Jacques Bedu

Terre de rencontres millénaires, sillonnée depuis des temps immémoriaux par des marins phéniciens, grecs ou romains, Marseille la rebelle, miroir de la Méditerranée, est devenue au fil des siècles une mosaïque de peuples et de cultures, un creuset d'humanité. Le visiteur, égaré dans le dédale de ses ruelles, peut encore y entendre résonner l'écho de vies passées, des voix d'Orient en prières et des rires mêlés jaillissant des tavernes portuaires. Mais le Marseille d'aujourd'hui, dans sa fureur de vivre et sa course vers le progrès, dialogue peu avec le poids de son histoire. Parmi les ombres de son passé si dense, il en est une plus discrète encore, presque oubliée, que l'historien Gilbert Buti a exhumée avec patience dans son récent ouvrage *Traites négrières en France méditerranéenne* : celle de la participation de la cité phocéenne à l'un des trafics les plus condamnables qui soit, celui des êtres humains.

Une vérité qui dérange : Marseille et la traite négrière

Au premier regard, l'idée seule peut surprendre, voire choquer. Comment Marseille la vibrante, tournée vers ses horizons lointain et grand ouverte sur la mer, aurait-elle pu prendre part à l'ignoble commerce des esclaves noirs ? Loin des rivages antillais, loin des comptoirs africains, il semble difficile d'imaginer le port phocéen, ses armateurs et ses négociants embarqués dans de telles expéditions. Pourtant, à y regarder de plus près, entre la fin du XVII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle, près de 140 voyages se sont bel et bien déroulés au départ des quais du Lacydon pour aller trafiquer des captifs sur les côtes du golfe de Guinée, d'Angola ou du Mozambique. Gilbert Buti nous rappelle qu'à la grande histoire tragique et douloureuse de la traite négrière s'enchevêtre, en filigrane, une histoire parallèle, plus modeste et méconnue certes, mais bien réelle : celle de quelque 25 000 âmes arrachées à leurs terres par des navires partis de Marseille et de Méditerranée pour grossir les rangs des esclaves de Saint-Domingue et des Mascareignes.

Si le chiffre paraît dérisoire en comparaison de l'immense ponction humaine des grands ports négriers de Nantes, Bordeaux ou Liverpool, il n'en demeure pas moins le témoin éloquent d'une participation active de la France méridionale. De surcroît, le dédale des ruelles de la cité phocéenne porte les traces, plus ténues encore, de la présence en son sein même d'esclaves et de leurs descendants, amenés au gré des voyages par leurs maîtres. Par touches successives, dans une enquête méticuleuse, l'auteur nous plonge dans les arcanes d'un passé complexe, où le silence et les non-dits disputent le

terrain aux bribes de témoignages et aux archives exhumées çà et là.

Sous le scalpel de l'historien : autopsie d'une traite méditerranéenne

L'ouvrage de Gilbert Buti, qui s'appuie sur le vécu du lieutenant Pascal Cauvin à bord du *Raphaël* en 1787, nous offre l'opportunité rare de suivre de l'intérieur le déroulé cru d'une de ces expéditions négrières parties des côtes méditerranéennes. De la patience des préparatifs au port de Marseille au tragique spectacle des captifs entassés dans les cales nauséabondes, de la traite proprement dite sur les marchés aux esclaves du Mozambique jusqu'aux lugubres inventaires des pertes humaines à l'arrivée au Cap Français, c'est toute la violence froide et implacable du "commerce triangulaire" qui nous est donnée à voir. Et c'est bien là le talent de l'historien : à travers le récit qu'il tisse, vif et concret, faire surgir et revivre sous nos yeux une réalité depuis longtemps enfouie.

Car le passé négrier de Marseille fut bel et bien enfoui, oublié, occulté par le temps et les décennies. Comment expliquer un tel silence ? L'auteur avance plusieurs hypothèses, parmi lesquelles le prestige commercial séculaire de Marseille qui aurait peu à peu recouvert et éclipsé cette activité somme toute marginale et épisodique. Plus profondément, c'est peut-être aussi cette tradition de terre d'accueil et de tolérance, ancrée de longue date, qui a favorisé une forme d'intégration des populations noires et métisses, rendant moins visibles et moins criants les héritages douloureux de la traite.

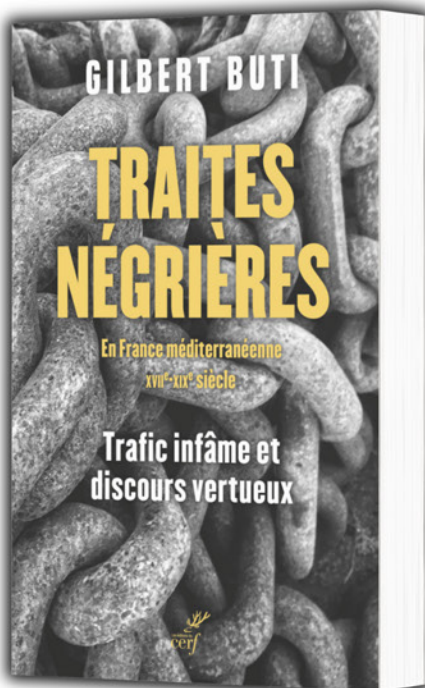
Lueurs d'espoir : des trajectoires singulières vers l'intégration

Car il est un autre pan de cette histoire, plus vivant et plus lumineux : celui des hommes et des femmes qui sont venus, parfois bien malgré eux, fouler le sol méditerranéen et s'y enraciner. Parmi les acteurs évoqués dans l'ouvrage, il en est deux qui retiennent particulièrement l'attention, deux destins singuliers porteurs d'espoir. Joseph d'abord, jeune métisse originaire d'Afrique occidentale, confiée à une famille de Montpellier où elle reçoit une solide éducation chrétienne avant d'épouser un officier. Puis Alexis, mulâtre de Cassis marié à une jeune fille de bonne famille, qui exerce la respectable profession de maître parfumeur et jouit de l'estime de ses concitoyens. Leur intégration réussie, au prix de quelques batailles, n'est pas un cas isolé et tranche avec la situation plus tendue décrite dans

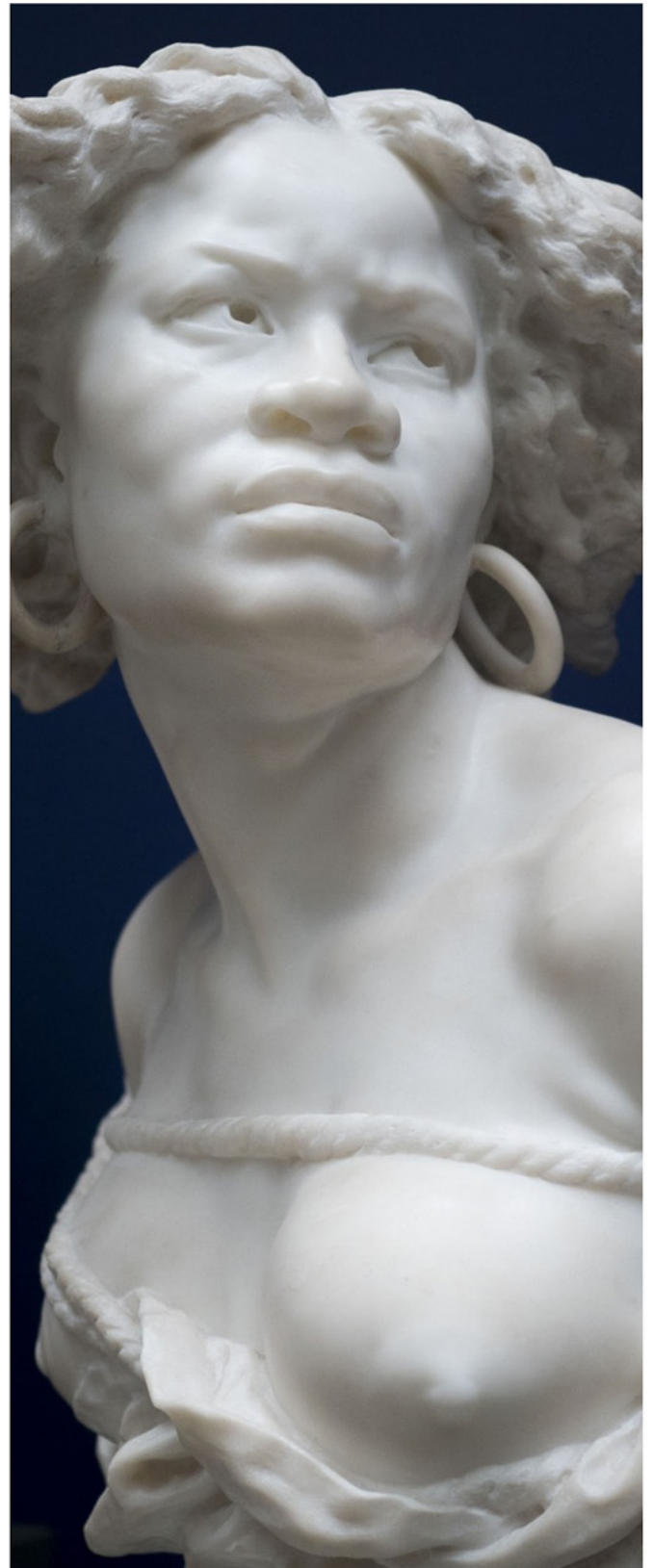


le reste du royaume. Là réside peut-être une des originalités de l'ouvrage : révéler, à rebours des idées reçues, une certaine fluidité des passages et une réelle capacité d'accueil de la part de la société provençale de l'époque.

Le travail particulièrement sérieux de Gilbert Buti, sans verser dans une repentance stérile, nous rappelle fort opportunément que la brillante épopée maritime de Marseille comporte aussi sa part sombre, ses angles morts qu'une mémoire sélective s'est trop longtemps employée à gommer. En remettant en lumière, archives à l'appui, la participation du grand port méditerranéen à la traite atlantique, l'auteur nous invite à regarder en face tous les pans de notre histoire, même les moins glorieux, pour mieux comprendre le legs du passé. En rappelant qu'au cœur du port de Marseille ont aussi débarqué, un jour, des captifs arrachés à leur terre, il nous pousse à réfléchir au prix de notre prospérité présente et aux racines parfois amères de notre modernité.



Gilbert Buti, **Traites négrières en France méditerranéenne : XVII^e-XIX^e siècle : trafic infâme et discours vertueux**, Le Cerf, 16/11/2023, 1 vol. (242 p.), 25€



Le Coran de sang

Par Jean-Jacques Bedu

C'est dans un décorum de sang et de terreur, entre cauchemars éveillés et ivresses mégalomaniaques, qu'Amélie M. Chelly nous livre un essai glaçant sur les dérives du régime dictatorial de Saddam Hussein en Irak. Spécialiste reconnue de la philosophie politique et du rapport complexe entre religieux et politique dans les sociétés musulmanes, elle apporte avec cette œuvre un éclairage cru sur les rouages de la terreur sous une dictature prête à toutes les folies et les compromissions. Née en 1983 à Marseille, Amélie-Myriam Chelly possède un brillant parcours académique dont témoigne son expertise pointue sur le Moyen-Orient. Après des études supérieures en histoire et philosophie entre Aix-en-Provence et la Sorbonne, elle se spécialise sur l'Iran et les tendances islamistes, devenant une chercheuse associée reconnue au sein du CADIS (EHESS-CNRS). Parallèlement à ses activités d'enseignement en philosophie, Amélie Myriam Chelly est également l'auteure de plusieurs ouvrages salués par la critique, parmi lesquels *Iran, autopsie du chiisme politique* et surtout de l'extraordinaire *Dictionnaire des Islamistes*. Régulièrement sollicitée par les médias pour son analyse des enjeux géopolitiques au Moyen-Orient, elle met ici toute son expertise des sociétés musulmanes contemporaines au service d'une radiographie sans concession du régime de Saddam Hussein. Précisément documenté, *Le Coran de sang* fait la lumière sur l'un des épisodes les plus sordides de cette dictature : l'instrumentalisation politicienne du religieux à travers la rédaction d'un Coran avec le sang même du tyran !

La damnation d'un artisan du Beau

À mes yeux, le protagoniste principal de cet essai se prénomme Abbas. Modeste calligraphe, sa vie bascule lorsque le tyran en personne lui commande l'impensable : rédiger un Coran complet en utilisant son propre sang comme encre sacrilège. Dès lors, ce virtuose des arabesques raffinées et des entrelacs délicats, va sombrer corps et âme dans une sinistre et vertigineuse chute aux enfers.

Imaginons les angoisses existentielles du pauvre Abbas, écartelé entre sa dévotion pour son art et l'abominable besogne qu'on lui a forcé d'accomplir. Ses nuits sont désormais hantées par le spectre de ce Coran maudit qui, imbibé du sang du dictateur, lui échappe invariablement sous des formes variées : brûlé, déchiré, souillé, dispersé aux quatre vents ou englouti par les eaux fangeuses du Tigre... Autant de cauchemars récurrents et de visions dantesques qui sonnent comme d'atroces présages pour le calligraphe. Son épouse Najah, effrayée témoin

impuissant du supplice que s'inflige son mari, ne manque pas de mettre en garde Abbas. Elle tente par tous les moyens de le convaincre d'abandonner cette terrible besogne que, selon elle, Dieu lui-même désapprouve. Mais rien n'y fait, la machine infernale est en marche, Abbas semble ne plus pouvoir y échapper.

Pulsions sadiques au cœur du régime irakien

Parallèlement au calvaire du calligraphe Abbas, qui perd peu à peu l'usage de la vue, Amélie-Myriam Chelly dissémine au fil du récit de saisissants éclairages sur la psyché dérangée des principaux membres du clan dictatorial irakien. Elle s'attarde notamment, avec une crudité quasi clinique, sur la personnalité profondément déviante et versatile de l'héritier Oudaï. Digne d'un Caligula mésopotamien assoiffé de sang et de chairs fraîches, ce fils indigne de Saddam est dépeint comme un être mû par les pulsions les plus sombres et les plus anarchiques. Raffolant des sévices infligés à autrui, le despote en herbe serait ainsi dans l'incapacité de résister à la tentation d'assouvir les penchants les plus sadiques et barbares qui l'animent. L'autrice le décrit par petites touches comme un prédateur impulsif, qui aurait régulièrement kidnappé de jeunes femmes dans les rues de Bagdad pour assouvir sur elles les fantasmes les plus inavouables, avant de les achever sauvagement une fois repu. Ces meurtres de proies innocentes sont présentés comme de vulgaires passe-temps pour le monstrueux Oudaï, qui en 1988, lors d'une réception donnée en l'honneur de l'épouse du président égyptien Hosni Moubarak, n'avait pas hésité à agresser à l'aide d'un club de golf le garde du corps préféré de son père, de l'achever avec son pistolet, et de le démembrer lui-même à l'aide d'ustensiles de cuisine. Amélie-Myriam Chelly brosse ainsi le portrait glaçant d'une bête assoiffée de sang, dont l'humeur versatile et la soif de chair fraîche plongent dans une terreur permanente tous ceux qui croisent son chemin, y compris ses plus proches collaborateurs. Faisant du corps de ses victimes son terrain de jeu, le fils du dictateur semble puiser dans la souffrance d'autrui les mêmes délices esthétiques que le marquis de Sade tirait de ses fantaisies littéraires cruelles. Fasciné par les raffinements extrêmes de la torture, il rappelle également la comtesse Báthory assassinant de jeunes paysannes pour utiliser leur sang afin de préserver sa beauté et sa jeunesse ; la noble hongroise préfigurait les accès de rage meurtrière du sanguinaire du fils de Saddam.

Le monstre invincible : le Coran de sang de Saddam

Le Blasphème de Saddam

Derrière le rideau de fumée d'un prétendu rigorisme religieux, le régime baasiste cachait en son sein des esprits sadiques versés dans toutes les déviances et jouissant des raffinements les plus extrêmes en matière de barbarie et de cruauté. Mais la grande force du Coran de sang est de mêler différents niveaux de lectures. Derrière des pages oppressantes perce en filigrane une réflexion d'une brûlante actualité sur l'Irak contemporain, déchiré entre tradition et modernité. En effet, le Coran de sang est décrit comme un possible brandon de discorde, une menace planant sur l'unité déjà fragile du monde musulman.



Vous n'imaginez pas que vous allez créer un objet qui sera condamné à être éternellement caché. Comme une bombe dont on ignore à quel moment elle explosera et qu'il faudra donc toujours terror le plus loin possible des vivants. Vous allez fabriquer un monstre invincible que nul ne pourra jamais éliminer pour protéger l'humanité de sa force destructrice et cruelle, parce que, Messieurs, un Coran ne peut être détruit. C'est la pire des transgressions, située bien au-dessus de tous les péchés majeurs et, en même temps, ce Coran sera illicite. Il sera l'incarnation même du blasphème.

Ce concept renvoie à celui de "fitna" dans la pensée islamique, notion désignant une situation de trouble, de chaos voire de guerre civile au sein de la communauté des croyants. Le Coran impur de Saddam pourrait ainsi attiser les dissensions entre sunnites et chiïtes et aggraver les fractures du monde arabo-musulman.



Saddam, le "Dieu vivant" d'un Coran blasphématoire

Mais au-delà de la dimension politique, Amélie M. Chelly pousse également son lecteur, à travers cette histoire sordide, à s'interroger sur la nature même du sacré. En effet, la supercherie du Coran de sang révèle combien le caractère sacré peut être facilement instrumentalisé par le politique, au service des desseins insondables d'un autocrate aussi fou que sanguinaire. Derrière l'entreprise sacrilège du Coran s'invite ainsi une réflexion troublante sur les nombreuses ambiguïtés du régime. Comment concilier le prétendu rigoriste religieux au sein duquel baigne l'Irak de Saddam Hussein avec la propension de ses dirigeants à transgresser allègrement tous les préceptes et tabous les plus sacrés de l'islam ?

L'autrice interroge ainsi la sincérité de ce supposé investissement spirituel du dictateur. Dans quelle mesure la référence religieuse exacerbée n'est-elle pas qu'un écran de fumée dissimulant l'irrégiosité foncière du tyran ? Le Coran de sang ne serait-il pas l'avatar monstrueux d'une manipulation blasphématoire de la parole divine à des fins de propagande politique ?

Derrière le prétexte de la glorification d'Allah, ne faudrait-il pas plutôt déceler une forme de déification de la figure de Saddam Hussein ? En accolant son nom au Livre sacré, avec pour matériau son propre sang, le dictateur ne cherchait-il pas à s'ériger lui-même en Dieu vivant aux yeux de son peuple ? Autant d'interrogations vertigineuses qui poussent le lecteur à questionner les ressorts intimes de toute idéologie du sacré, et la porosité redoutable entre le divin et le politique...

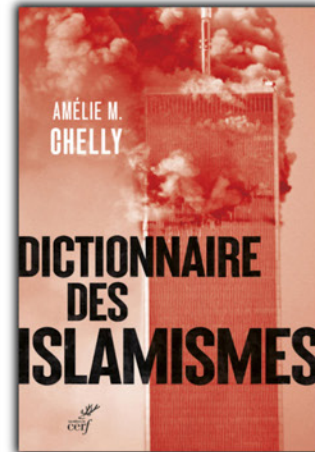
Quand l'art sublime l'horreur : hommage aux victimes de la dictature

Le songe prémoniteur du calligraphe Abbas annonce ainsi par métaphores successives le chaos sanglant qui ne manquera pas de ravager le pays après la chute du dictateur.

Témoignage poignant sur la folie des hommes dans ce qu'elle a de plus effroyable et de plus abyssal, Le Coran de sang rend aussi hommage à tous ces anonymes broyés par la machinerie infernale du régime. En dépit des pressions et des menaces, le calligraphe Abbas a accompli jusqu'au bout la sinistre besogne qu'on lui avait forcé d'accomplir.

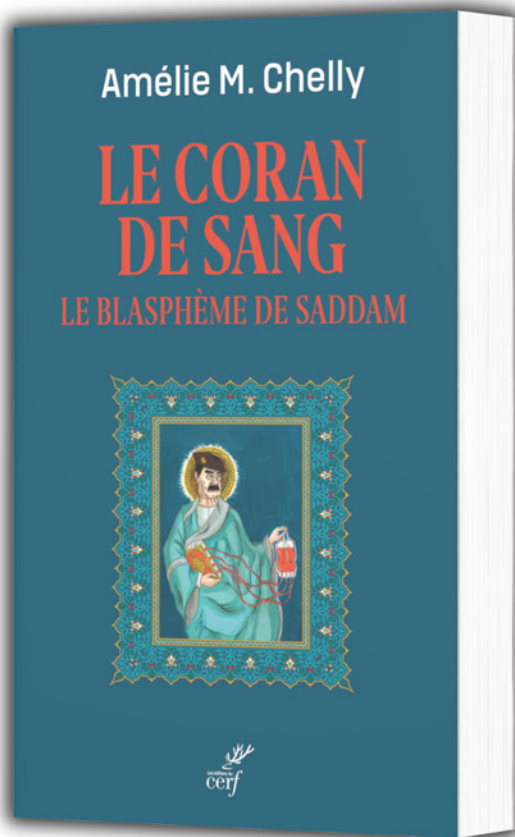


Du même auteur



Rongé par le remords et les cauchemars, il n'en demeure pas moins un homme habité par son art, derrière lequel transparait une quête éperdue de beauté et de spiritualité. C'est aussi cette part d'humanité qui transcende le caractère abject de sa tâche, faisant de lui un héros tragique touchant aux confins du sacré.

À travers le destin brisé du calligraphe, Amélie-Myriam Chelly rend ainsi un vibrant hommage à tous ces anonymes qui, au milieu du fracas de l'Histoire, n'ont cessé de puiser dans l'art et la création des raisons de résister à la barbarie des tyrans.



Amélie-Myriam Chelly, **Le Coran de sang : le blasphème de Saddam**, Le Cerf, 22/02/2024, 1 vol. 18€

Alors que l'islamisme tente d'imposer sa domination sur le monde, il est indispensable de savoir qui conduit cette guerre planétaire à grands coups d'infiltrations, de manipulations, d'intimidations et d'actes de terreur. Il est nécessaire de décrypter comment cette nébuleuse se revendique de l'islam tout en gangrenant ses fondements. De déceler quels détournements religieux et politiques elle opère. De discerner quel défis sécuritaires et sociétaux elle pose. Et, pour ce faire, de déchiffrer un à un les mouvements multiples et divers qui la composent. C'est la somme inédite que présente ce dictionnaire en plus de 200 entrées qui couvrent les différentes tendances et mouvances fondamentalistes dans les mondes sunnite et chiite. On y trouvera les concepts théologiques et leurs dénaturations idéologiques. La genèse des corpus, l'histoire des organisations et la chronologie des événements ainsi que leurs collusions ou compétitions. L'identification et l'analyse des courants piétistes comme des groupes djihadistes. D'Al-Qaïda à Daech, de l'internationale des prédicateurs itinérants du Tabligh à la confrérie néo-soufie et inter-culturaliste Gülen, du réseau diplomatique des Wahhabites à l'essaimage associatif des Frères musulmans ou numérique des Salafistes, sans oublier les Talibans d'Afghanistan, voici comment la langue révolutionnaire des centres lointains d'endoctrinement alimente le jargon émeutier de nos proches banlieues. Et comment la violence sacrée entend ensanglanter les cinq continents. Le maître-ouvrage, complet, informé et éclairant, sur les islamismes. Sociologue, iranologue et politologue du monde musulman contemporain, chercheuse associée au CADIS (EHESS-CNRS), en charge du cours de relations internationales à l'IPJ Dauphine, Amélie M. Chelly est l'autrice d'ouvrages remarquables et collabore régulièrement, au titre de son expertise, aux grands médias.

Sylvie Lefèvre - La magie du codex

Par Marion Poirson-Dechonne

Jusqu'à l'invention de l'imprimerie, qui a introduit la notion de norme, le livre a constitué un modèle de créativité et d'inventivité, comme le montre cet ouvrage, merveilleusement illustré, de Sylvie Lefèvre, spécialiste de littérature française du Moyen Âge.

La couverture découpée semble incruster la reproduction de la page ouverte d'un manuscrit médiéval, affectant la forme d'un cœur. Ce sont d'ailleurs les notions de page, feuille et feuillet que Sylvie Lefèvre commence par interroger, pour montrer que les mots que nous employons s'inscrivent dans une histoire, dont l'objet n'a cessé d'évoluer, du rouleau antique à la tablette numérique. Elle questionne l'étymologie de ces termes, rappelant comment le support d'inscription de l'écrit détermine le vocabulaire qui s'y attache et comment la corporéité du livre institue des usages spécifiques.

Il faut qu'un livre soit ouvert ou fermé

La première interrogation de Sylvie Lefèvre concerne la présentation du livre, et concerne la notion de dédicace, essentielle pour les textes du Moyen Âge et de la première Modernité, qui dépendent d'un système de mécénat et se trouvent, de ce fait, adressés à un destinataire. L'adresse est illustrée d'une miniature, dans laquelle l'auteur du livre le présente humblement à son dédicataire. L'ouvrage apparaît le plus souvent fermé, mais il existe quelques exceptions, que commente Sylvie Lefèvre. La Magie du codex offre une iconographie d'une extrême richesse, qui vient appuyer ses analyses. Parfois, les auteurs font preuve d'une très grande subtilité, comme Antoine de La Sale dans la dédicace de son Paradis de la reine Sibylle.

Le donateur et le dédicataire sont représentés par des emblèmes, tout comme le livre, absent physiquement, que l'on remplace par le fermail d'or que tient la femme ailée, ce dernier désignant aussi le fermoir du livre au Moyen Âge.

Quant au geste d'ouvrir et de fermer le livre, d'apparence banal, que nous effectuons sans vraiment réfléchir à la question, il constitue l'aboutissement d'un processus historique, nous faisant passer peu à peu du volumen, que l'on déroule, au codex. La diffusion du christianisme (contrairement au judaïsme, attaché à la conservation du rouleau) et le passage à l'imprimerie ont favorisé la mise en place du codex et l'organisation de la page. Le codex introduit une violente rupture, en instituant des actions de découpage et de collage : il brise la linéarité de la construction et s'articule sur une double page. Les Chinois, qui sont aussi passés du volumen au livre plié, ont imaginé d'autres formes, comme celle du livre-

accordéon, sous la dynastie Tang, puis, à la fin de cette dynastie, au début de l'époque Song, au livre-papillon, retravaillé plus tard pour devenir livre à sacs. Mais si les deux types d'ouvrages paraissent se ressembler, le mode de fabrication s'avère différent :



Il (le codex occidental) est fait de cahiers qui réunissent des feuilles pliées et encartées les unes dans les autres. Aussi la volonté de veiller à l'équilibre et à l'esthétique de la double page évidente dans les livres de l'Orient y est-elle plus remarquable puisque techniquement elle paraît plus acrobatique.

Sylvie Lefèvre en détaille les règles avant de montrer les analogies et les références suscitées par le vocabulaire définissant le livre, empruntées au monde agricole, avant d'interroger la manière dont se font la pagination, les index, les tabulations, ainsi que l'invention de la page du titre.



Toute lecture est un parcours initiatique

La Magie du Codex met en évidence une série de notions inhérentes au codex, qui renvoient à l'idée d'un voyage initiatique. Il y est questions de seuils, de rébus, de labyrinthes. Convoquant tour à tour Charles Nodier, Walter Benjamin ou même Jorge Luis Borges, l'autrice se réfère à des ouvrages destinés à la manipulation, dont certains ont appartenu à des magiciens, faits pour émerveiller ou déconcentrer le lecteur, qui ont pu inspirer l'auteur du Livre de sable.



Si ouvrir le livre s'apparente à entrer dans l'espace textuel, cela se fait par de multiples passages, par la porte ou par la fenêtre, comme Marguerite de Navarre le suggère dans la nouvelle 21 de l'Heptaméron. On trouve la même correspondance entre fenêtre et livre ouverts dans le Livre d'heures de Marie de Bourgogne, un texte que Sylvie Lefèvre analyse longuement, illustrations à l'appui. Si la fin du Moyen Âge joue beaucoup sur la présence de lieux de mémoire dans ses fictions, la métaphore du livre comme bâtiment perdue chez divers auteurs, comme Christine de Pisan ou Georges Chastelain. La notion de frontispice, qui désignait le fronton d'un édifice, a migré du domaine de l'architecture à celui de l'imprimerie et de la bibliophilie. D'autres éléments proviennent aussi de l'univers architectural pour se déployer au sein des codex, portiques, tables ou tableaux.

L'objet livre comme expression de la fantaisie

Si pour Mallarmé le livre s'apparentait à un tombeau mystérieux, bien avant lui, les auteurs de codex du Moyen Âge ont rivalisé d'ingéniosité pour lui donner diverses formes, de la bibliothèque-cimetière de René d'Anjou, avec les six tombes de poètes visitées par le héros de son Livre du cœur d'amour. Parfois aussi, on dissimule des tableaux dans de faux livres, comme les présumés portraits de Charles VIII et d'Anne de Bretagne peints par Jean Perréal. La réalisation de tous ces objets nécessite un habile travail de manipulation.

Sylvie Lefèvre aborde aussi la question de l'épaisseur de la page, dont la transparence suscite parfois des élans créateurs, comme ceux de James Joyce avec le chapitre "Circé" d'Ulysse. Mais déjà au XV^e siècle, la transparence du parchemin du Livre d'heures de Marie de Bourgogne avait constitué un sujet d'inspiration. Répétitions de motifs, effets de miroir, peintures recto et verso donnent des effets surprenants, dont on peut retrouver des échos dans les albums jeunesse contemporains. Il arrive que les livres apparaissent percés de vrais ou de faux trous, jouant sur le trompe-l'œil. Si les peaux utilisées sont imparfaites, les copistes se servent de leur défektivité à des fins imaginatives. On relève aussi, dans certains textes, des effets d'affichages ou des incrustations. À certains moments, il s'agit de livres animés par leurs lecteurs, par un système de tirettes, d'une étonnante modernité.

La lecture apparaît quelquefois guidée, avec l'image d'une main ou d'un doigt invitant à tourner les pages. Signets et marque-pages interviennent dans la composition de l'ouvrage, auquel ils se trouvent attachés. On les observe aussi dans certains tableaux représentant des livres,

comme dans Jésus parmi les docteurs, d'Albrecht Dürer, qui a choisi d'inscrire sa signature sur le signet du livre représenté.

D'une extrême richesse, **La Magie du codex** revisite non seulement les livres du Moyen Âge, mais les confronte à des œuvres récentes, pour mettre l'accent sur leur surprenante inventivité. Elle restitue ici le caractère particulier de l'époque médiévale et la fécondité de sa création. Le livre apparaît non seulement comme un texte offert au lecteur, mais aussi un objet précieux, une œuvre d'art, au caractère tant sérieux que ludique. Très érudit, et magnifiquement illustré, l'ouvrage de Sylvie Lefèvre invite à porter un regard neuf sur une époque ayant duré plus de mille ans, et dont on ignore bien des pratiques. Il ravira les amoureux du Moyen Âge et des livres. La subtilité dont ont fait preuve les artistes trouve aujourd'hui divers échos dans le monde de l'art et de l'édition. Le pli, le cœur, le labyrinthe, le secret, toutes ces métaphores nous renvoient à la polysémie du livre comme à sa matérialité, à une époque où le numérique tend à nous priver du caractère sensoriel des pages que l'on tourne, avec leur odeur et le bruissement. C'est dans ce rappel que réside l'un des mérites de ce texte, précis, documenté, et plein de poésie.



Sylvie Lefèvre, **La magie du codex : corps, folio, page, pli, cœur**, Les Belles lettres, 03/11/2023, 1 vol. (289 p.), 25,90€.

Philippe Sénac – L'autre bataille de Poitiers

Par Jean-Jacques Bedu

Au détour d'une rue de Narbonne ou de Nîmes, le passant curieux s'interroge parfois devant l'appellation incongrue d'une tour dite "sarrasine" ou la légende mystérieuse prétendant qu'une famille juive aurait jadis fondé un royaume dans la cité de la Méditerranée. Ces références témoignent d'un pan méconnu de l'histoire du Midi de la Gaule, pourtant riche en péripéties romanesques. Dans son savant essai historique *L'autre bataille de Poitiers*, l'historien Philippe Sénac exhume ce passé oublié : celui de la fulgurante, mais éphémère domination musulmane sur ces terres au VIII^e siècle. À rebours du mythe tenace de la "bataille de Poitiers" de 732, l'auteur replace ces quarante années de présence arabe en Septimanie au cœur même de la geste médiévale qui vit s'affronter Francs et Sarrasins. Retraçant avec brio les aléas de cette lutte entre deux mondes, il révèle combien son souvenir imprègne encore les mémoires collectives.

Une province affaiblie sous domination wisigothe

Avant d'être le théâtre des exploits de Charles Martel, puis de son fils Pépin le Bref face aux cavaliers d'Allah, la province romaine de Narbonnaise connut les fastes de l'Antiquité, puis un lent déclin. Carrefour de voies commerciales entre la péninsule Ibérique et l'Italie, elle prospéra grâce aux échanges maritimes et à la richesse de son agriculture. Ses opulentes cités portuaires, Narbonne la romaine ou Nîmes la romaine, rayonnaient bien au-delà des frontières. L'évêque et poète Sidoine Apollinaire célébra ainsi les splendeurs de la ville :



Salut Narbonne, riche de santé, belle à voir dans ta ville et ta campagne à la fois [...] tu es la seule qui puisse à juste titre vénérer comme tes dieux Bacchus, Cérès, Palès, Minerve, grâce à tes épis, tes vignes, tes pâturages, tes pressoirs à olives, ton commerce, ton pont, et enfin par la mer qui t'avoisine.

Mais à partir du VI^e siècle, les invasions, la peste, la domination lointaine des Wisigoths affaiblirent ce territoire naguère florissant. Lorsqu'en 710 le roi Rodéric accéda au trône de Tolède, la province ecclésiastique de Septimanie, pourtant dotée de sept puissants évêchés, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Sa population mêlait Latins, Goths, Grecs et Juifs ; ses cités rétrécissaient à vue d'œil. À Narbonne, l'enceinte urbaine avait perdu les deux tiers de sa superficie. Sur le littoral languedocien, les relais portuaires tombaient en désuétude. Bref, la Narbonnaise wisigothique se mourait. Mais de nouveaux

conquérants approchaient, altérant à jamais le destin de ces terres méditerranéennes.

Narbonne, tête de pont vers le Septentrion

En avril 711, le chef berbère Tāriq ibn Ziyād débarquait sur les côtes de la péninsule Ibérique à la tête de douze mille guerriers musulmans. La fulgurante invasion qui s'ensuivit balaya le royaume wisigoth en quelques années à peine. Dès 714, la prestigieuse cité de Saragosse, verrou stratégique du nord-est de la péninsule, succombait après un siège meurtrier. Puis les capitaines omeyyades franchirent les contreforts pyrénéens pour soumettre la Marche d'Espagne, cette excroissance méridionale du royaume franc. Sous les ordres de l'intrépide émir Al-Samh, les cavaliers d'Allah fondirent tel un torrent dévastateur sur la Narbonnaise en 719. Après un assaut victorieux, ils s'emparèrent de Narbonne, puis massacrèrent ses défenseurs. La flamboyante métropole de jadis devint dès lors pour une quarantaine d'années le point d'appui des raids musulmans vers le Nord. Son nom arabe, Arbūna, résonnait désormais entre les murs de ses monuments antiques. Ses survivants durent composer avec leurs nouveaux maîtres ; un temps de souffrance commençait sous le joug de l'Islam...

De Narbonne, les troupes omeyyades pillèrent, razziaient, semant la terreur chez ces Gallo-Romains désarmés. Par deux fois, en 721 puis 725, elles tentèrent même de s'emparer de la prestigieuse cité de Toulouse, siège du puissant duché d'Aquitaine. En 721, l'impétueux Al-Samh périt face aux troupes du valeureux duc Eudes ; en 725 son successeur Anbasa dut rebrousser chemin après quarante jours d'un siège meurtrier. Mais ces revers n'entamèrent guère la détermination des soldats d'Allah ! Pire encore, franchissant les Cévennes puis remontant la vallée du Rhône avec femmes et bagages, ils pillèrent au long de l'année 725 les villes de Carcassonne, de Nîmes, puis peut-être celles de Sens ou d'Autun au cœur même du royaume franc. Seuls les murmures du vent dans les cyprès du Languedoc gardent aujourd'hui la mémoire de ces dramatiques chevauchées dont les annales franques relataient jadis la sauvagerie.

Un triomphe de la chrétienté

Face à ce péril grandissant venu du Midi, Charles Martel, maire du palais d'Austrasie, réagit promptement. Soucieux d'affermir l'influence franque en terres méditerranéennes, il chargea d'abord en 736 son demi-frère Childebrand de reprendre la stratégique cité

Quand la Narbonnaise était Arabe – VIII^e siècle

d'Avignon aux mains des Infidèles. Puis en 737, à la tête de ses redoutables guerriers encuirassés, Charles en personne vint mettre le siège devant la fière Narbonne, verrou de la Septimanie musulmane. Las, la place ne tomba point ! Une armée de secours dépêchée d'Al-Andalus força même le prince franc à lever le camp pour livrer bataille dans les Corbières languedociennes, au lieu-dit de Sigean. Ce jour-là, sous un soleil de plomb, Francs et Sarrasins s'affrontèrent corps à corps dans un fracas d'acier ; le sang rougit les eaux de l'Aude et de l'Orbieu. Mais enfin, à la nuit venue, Charles l'emporta après un terrible carnage. Les fuyards trouvèrent même la mort dans les marais voisins. Glorieux, le maître des Austrasiens put alors mettre à sac Nîmes, Agde et Béziers avant de regagner sa Francie...

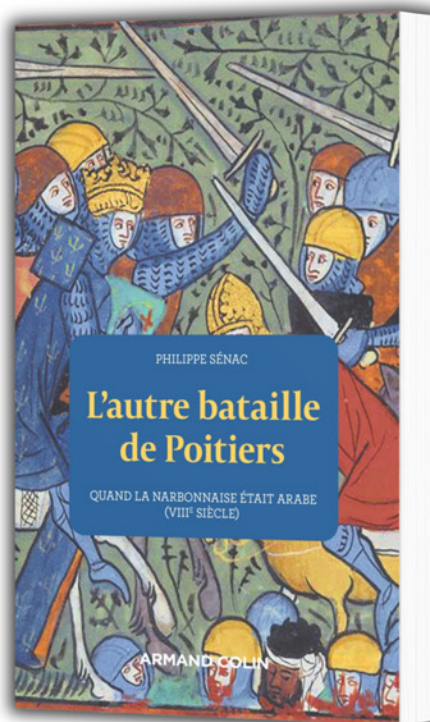
Avant même son sacre impérial en 754, le fils du Martel poursuivit l'œuvre paternelle de Reconquista à la tête du puissant royaume des Francs. Pépin ne pouvait tolérer plus longtemps cette écharde musulmane fichée dans le flanc languedocien de son empire ! Après moult batailles, le siège de Narbonne s'éternisait lorsqu'en 759 les notables wisigoths de la cité, las de subir le joug omeyyade, livrèrent traîtreusement leurs anciens alliés sarrasins aux assiégeants. En échange de la promesse de voir respecter leur chère loi gothique, ils égorgèrent la garnison avant d'ouvrir grandes les portes de la ville aux chrétiens. Partout en Septimanie, la présence arabe ne fut bientôt plus qu'un lointain souvenir dont témoignent encore aujourd'hui quelques rares monnaies et mystérieux sceaux exhumés du sol languedocien...

Narbonne, enjeu mémoriel et identitaire

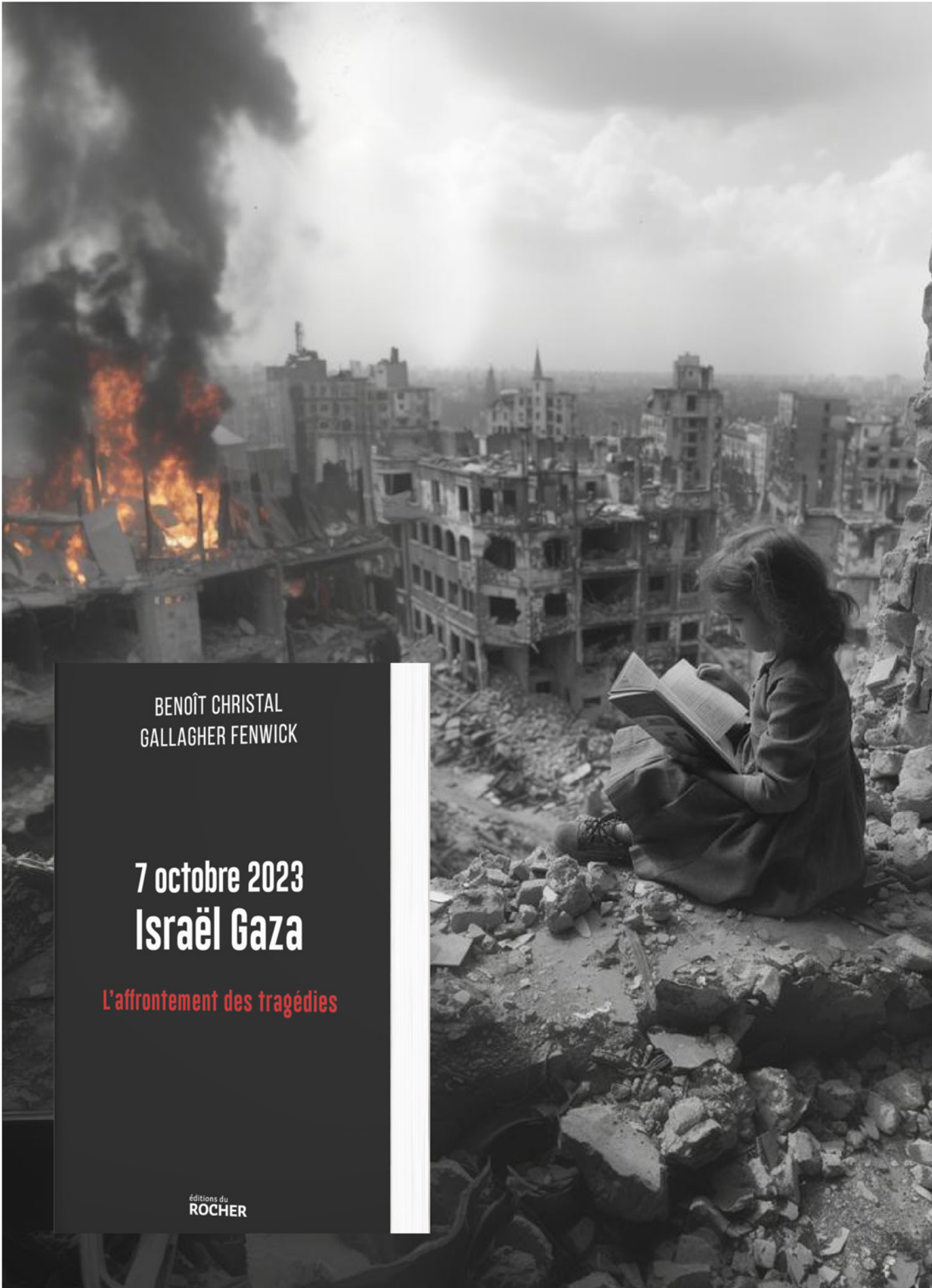
Vaincue, Narbonne la sarrasine devint chrétienne mais au prix de quel immense sacrifice ! Ses monuments mutilés, sa population décimée, la cité tout entière gardait les stigmates d'un demi-siècle de violents affrontements. Son destin bascula à jamais vers le Septentrion franc auquel l'arrima désormais la tutelle carolingienne. Comme elle, les cités de Nîmes et de Carcassonne virent partir vers Al-Andalus leurs élites musulmanes après tant de luttes fratricides entre deux mondes, entre deux civilisations que tout opposait. De cette histoire tourmentée, il ne restait déjà plus au Moyen Âge que de vagues légendes épiques, fantasmant des paladins imaginaires ou des roitelets juifs éphémères. Ni le mythe de la princesse sarrasine Carcas ni celui du minuscule royaume hébreu de Narbonne n'ont survécu au déchaînement des siècles. Seul le souvenir tenace de la bataille de Poitiers en 732 se perpétua au fil des âges, servant la nostalgie passéiste des

uns, la rhétorique anti-islamique des autres. Ce combat n'avait pourtant pas mis fin aux raids musulmans sur la Gaule méridionale, contrairement à un autre épisode moins glorieux : la soumission négociée de Narbonne à Pépin le Bref en 759.

Dans un style alerte mêlant analyses académiques et envolées lyriques, Philippe Sénac redonne vie à cette histoire trop longtemps négligée des arabisants. Son essai documenté vient opportunément rappeler au grand public que les événements du VIII^e siècle en Septimanie n'ont pas seulement façonné la geste médiévale de Guillaume d'Orange ou d'Aymeri de Narbonne. Ils influencèrent l'équilibre géopolitique de la Chrétienté naissante. En ce sens, la bataille de Poitiers ne fut finalement qu'un épisode parmi tant d'autres des guerres islamo-chrétiennes. L'autre bataille fondatrice, plus discrète mais combien décisive, se déroula sous les murs de Narbonne et dans les collines du Minervois. Elle scella à jamais l'ancrage des terres narbonnaises dans le giron carolingien, et par là même jeta les bases du royaume de France que l'on connût par la suite...



Philippe Sénac, **L'autre bataille de Poitiers : quand la Narbonnaise était arabe (VIII^e siècle)**, Armand Colin, 18/10/2023, 1 vol. (149 p.), 23,90€.



BENOÎT CRISTAL
GALLAGHER FENWICK

7 octobre 2023
Israël Gaza

L'affrontement des tragédies

éditions du
ROCHER

Benoît Christal & Gallagher Fenwick

7 Octobre, Israël-Gaza

Par Jean-Jacques Bedu

Avec 7 octobre 2023 – Israël Gaza, les journalistes Benoît Christal et Gallagher Fenwick nous plongent au cœur de ce qui est désormais la tragédie la plus meurtrière du conflit israélo-palestinien. Forts de leur expérience de grands reporters au Moyen-Orient, ils nous livrent un témoignage saisissant sur l'absurdité et l'horreur de cette guerre.

À travers une multitude de récits individuels déchirants, allant du survivant au soldat en passant par le médecin ou le négociateur, cet ouvrage documente le chaos sanglant déclenché par l'attaque terroriste du Hamas en Israël le 7 octobre 2023. Au-delà du décompte macabre des plus de 1 200 victimes civiles israéliennes, et aujourd'hui à plus de 30 000 morts du côté Palestinien, les deux auteurs immergent le lecteur dans une expérience de "désidération".

Face à l'insensé, le devoir de comprendre et de témoigner s'impose. En donnant la parole sans fard à tous les acteurs, ce livre marquant esquisse les contours d'une tragédie aux multiples visages. Israéliens et Palestiniens y apparaissent à la fois comme deux peuples qui s'affrontent et s'ignorent, séparés par un fossé immense.

Un récit choral édifiant sur l'absurdité de la guerre

À travers la multiplicité des témoignages rassemblés, des survivants du massacre aux soignants en passant par les hommes en armes, cet ouvrage dresse un vivant tableau de l'absurde cruauté de la guerre. Qu'ils aient échappé de justesse à la folie meurtrière ou qu'ils en aient pansé les blessures, tous ces destins brisés convergent pour mettre en lumière le non-sens du conflit.

Au gré des récits qui s'enchevêtrent telles les voix d'un chœur antique relatant les affres de la tragédie, le lecteur est comme happé par la déraison de ce chaos sanglant. Elad Poterman nous fait revivre, minute par minute, l'effroi qui l'étreint lorsque les terroristes du Hamas font irruption chez lui. Le jeune photographe anonyme de Gaza, sitôt le cri de stupeur passé, nous entraîne au plus près des combats fratricides. Quant au docteur Ala Shatali, du sein même du plus grand hôpital de Gaza qu'assiègent les obus, il décrit avec effarement le calvaire des blessés que l'on ampute sans anesthésie.

Tous ces fragments de vies broyées, dessinant peu à peu la fresque d'un martyr collectif, sonnent comme un implacable réquisitoire contre l'absurdité de cette guerre fratricide. À l'instar du mythe de Caïn et Abel, la discorde semble avoir toujours cours entre ces deux peuples frères, Israéliens et Palestiniens. Et comme le prophétisait Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe* : "Je disais que le monde est absurde et j'allais trop vite. Ce monde en lui-

même n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on peut en dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme ".

En restituant toute l'horreur du chaos par ces récits entrecroisés, les deux journalistes réalisent un saisissant effet de choralité, qui éclaire crûment toute l'absurdité de cette guerre.

Une plongée saisissante dans les traumatismes individuels

En donnant la parole à celles et ceux qui ont vécu le drame dans leur chair, Benoît Christal et Gallagher Fenwick nous entraînent au plus près de destins brisés par le fracas de la guerre. Loin du fracas des bombes et de la froideur des bilans macabres, le récit se fait ici intime, humain, dessinant des portraits bouleversants de vies meurtries.

C'est dans le huis clos de la chambre forte aux côtés de son nourrisson que nous attendons, retenant notre souffle avec Elad Poterman, que les terroristes refluent enfin. La tension insoutenable qui l'étreint tandis que résonnent les hurlements à l'extérieur est comme palpable. Quant au jeune Yonatan Zeigen, c'est le cœur déchiré et l'âme en suspens qu'il nous confie ses ultimes échanges avec sa mère Vivian Silver avant qu'elle ne soit capturée par les forces du Hamas.

Comme autant de gouttes d'eau réfractant la lumière de mille feux, ces fragments d'humanité brisée diffractent le traumatisme collectif en une myriade de blessures intimes. En ce sens, chacune de ces histoires individuelles dit plus de la douleur de la guerre que tous les rapports et bilans du monde. Elles symbolisent aussi ce que le conflit a de plus universel : des êtres chers arrachés à leurs proches.

De la mère de famille Adi Efrat terrée chez elle à celle de Ahmed Alnaouq ensevelie sous les ruines, de l'ambulancier Awad Abd el-Al abattu en plein sauvetage au père de Rami Aboujamous disparu on ne sait où, toutes ces vignettes lacèrent le cœur et l'esprit. Difficile de ne pas être bouleversé en refermant ce livre, tant ces récits individuels résonnent en nous et nous renvoient à notre propre finitude.

Les enjeux géopolitiques et la responsabilité des dirigeants

Au-delà des portraits et des trajectoires individuelles, cet ouvrage propose également un éclairage précieux sur les ressorts géopolitiques du conflit israélo-palestinien. S'appuyant sur les analyses d'experts tels que l'ancien



L'affrontement des tragédies

ambassadeur Michael B. Oren ou le général Yair Golan, les auteurs mettent en lumière les impasses stratégiques dans lesquelles se sont enfoncés les dirigeants.

Avec acuité, Michael B. Oren souligne combien la politique israélienne visant à cantonner le Hamas à Gaza, en le laissant relativement prospérer dans son fief pour mieux le contrôler, fut une erreur tragique. Quant à Yair Golan, stratège réputé, il pointe le double échec, à la fois politique et militaire, qui a conduit au désastre du 7 octobre 2023.

Mais au-delà du constat, c'est aussi une véritable dénonciation de la responsabilité des dirigeants que porte cet ouvrage. Car derrière l'embrasement, se profile toujours en filigrane l'ombre des décideurs, depuis Benjamin Netanyahu jusqu'aux différents chefs du Hamas. En pariant cyniquement sur "la division pour mieux régner", ils ont ouvert une boîte de Pandore bien difficile à refermer.

Avec une verve corrosive, Nasser al-Qudwa brocarde ainsi ces "hommes politiques [qui] n'ont jamais eu la vraie volonté de trouver une solution juste". Quant à Gershon Baskin, fin connaisseur des arcanes du conflit, il pointe sans ambages la responsabilité de Netanyahu, qui a "choisi de nouer une alliance objective avec des hommes dont les visages se dessinent derrière tout cela".



Une lueur d'espoir ? Les "combattants de la paix"

Au cœur des ténèbres de ce chaos meurtrier, brillent çà et là quelques lueurs d'espoir, portées par ces voix qui s'élèvent encore pour appeler à la paix. Malgré la noirceur ambiante, ces inlassables combattants essaient de se faire entendre, en dépit des vents contraires.

C'est le cas du sage Gershon Baskin qui, forte de son expérience des tractations pour obtenir la libération de soldats, appelle inlassablement à "la paix nécessaire". Dans le fracas de l'acier et le torrent des larmes, Yair Golan porte, lui, un message de résilience et d'unité du peuple israélien. Quant au stoïque Nickolay Mladenov, chevronné diplomate, il croit dur comme fer à une solution négociée par la communauté internationale.

Tous en appellent, chacun à leur manière, à un sursaut politique pour sortir de l'inextricable nœud gordien dans lequel le conflit s'est enfoncé. Loin des guerres intestines au sommet du pouvoir, ces voix discrètes mais obstinées symbolisent "l'étincelle qui continue à briller, même dans la nuit la plus profonde", pour reprendre une formule chère à Victor Hugo.

Certes, leur lutte pacifiste semble bien dérisoire face aux bruits de bottes et de sirènes. Mais qui sait si le vent ne tournera pas ? Qui sait si ces porteurs d'espoir ne sont pas déjà en train de semer les germes de la réconciliation de demain ? Comme l'écrivait Martin Luther King, "l'arc de l'univers moral est long, mais il penche vers la justice". Nul doute que ces inlassables combattants de la paix tiennent là leur plus indéfectible raison de croire et d'espérer en des lendemains de paix.

Un échec collectif

Avec **7 octobre 2023 – Israël Gaza**, les deux auteurs signent une plongée saisissante au plus profond de cet abîme très sombre qu'est devenu le conflit israélo-palestinien. À travers un foisonnant kaléidoscope de trajectoires brisées, ils parviennent à capter toute la complexité de cette tragédie, de l'intime des douleurs individuelles jusqu'aux froides stratégies géopolitiques. En faisant résonner ces voix qui s'entrechoquent, habitées par une colère aussi vive que désespérée, cet ouvrage marquant nous rappelle combien la folie guerrière témoigne de notre échec collectif. Mais ce livre se veut aussi un rempart contre l'oubli, pour que le sang versé ne l'ait pas été en vain.

À défaut d'être prophètes en leur pays, que Benoît Christal et Gallagher Fenwick soient donc au moins nos mémoires. Celles de destins meurtris qui symbolisent toute l'absurdité du monde. Si cet ouvrage poignant ne dessine pas encore le chemin de la paix, il a au moins le mérite d'en garder vivace la nécessité.

Benoît Christal & Gallagher Fenwick, **7 octobre 2023**, **Israël Gaza : l'affrontement des tragédies**, Le Rocher, 17/01/2024, 1 vol. (207 p.), 17,90€

Nicolas Seydoux - Le Cinéma, 50 ans de passion

Par Albert Montagne



Le cinéma, 50 ans de passion est écrit par un passionné – le contenu et l'intensité des mots ne peuvent tromper – rendant d'emblée l'ouvrage passionnant pour le lecteur. Comment définir un tel livre ? Ce pavé dans l'Art – le septième – de quelque 450 pages est à la fois des mémoires cinématographiques, une histoire du cinéma français, une économie du cinéma, l'étude d'une multinationale de cinéma, des anecdotes de films, des portraits vivants d'acteurs, réalisateurs, producteurs, auteurs-scénaristes, musiciens, mécènes, une plongée dans les studios, les chaînes télévisées, les pays, les capitales, les festivals, les salles de cinéma, les institutionnels. C'est un témoignage direct, inédit et précieux, une leçon magistrale sur le monde du cinéma, une encyclopédie sans ordre alphabétique emplies d'avis autorisés qui comblent notre vision du cinéma français. Qu'en est-il plus précisément, au fil(m) de cinq décennies?

Les années 1970

Héritier de l'empire Schlumberger, Nicolas Seydoux, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et licencié en droit et en sciences économiques, est nommé administrateur puis vice-président directeur général de Gaumont en 1974, président-directeur général de Gaumont en 1975. Il se sépare du journal d'actualités pour

se concentrer sur le cinéma et les films et visite ses cinémas, étonnant les directeurs de salles. La fréquentation des cinémas chute drastiquement et génère les complexes ou multisalles ou porte-avions du cinéma américain, ceux construits comme tels ou nés de la division de grandes salles uniques en trois ou quatre petites salles. Seydoux multiplie les emplacements dans les métropoles : Saint-Étienne en 1976, avec Claude Brasseur qui, pour *Un éléphant, ça trompe énormément*, dit au public qu'il n'aime pas le foot, Montpellier en 1977, avec Isabelle Adjani, jeune star de *Violette et François*, qui se fait déjà attendre. Nicolas Seydoux voue un amour tendre à Henri Langlois, son père spirituel – avec sa compagne et égérie Mary Meerson – dont la rencontre l'incite à créer le Musée Gaumont pour sauvegarder le patrimoine filmique (copies de films) et iconographique (affiches de cinéma), et à Jean-Luc Godard, son frère spirituel, figure de la Nouvelle vague, ami des premiers et difficiles temps, auteur d'une abondante, complice et professionnelle correspondance. *«Au-delà de quelques films mythiques, Histoire(s) du cinéma est sans nul doute la meilleure synthèse de la pensée godardienne (...) ainsi résumée : «je suis un philosophe qui écrit avec sa caméra».* Daniel (Toscan du Plantier), ami de sciences Po et compagnon de toujours, est en 1975 le directeur général adjoint de Gaumont. Passionné de musique classique, il écoute religieusement Kathleen Ferrier, son interprète favorite, une femme. Un film le résume, *Don Giovanni*, non pas un opéra filmé mais un film d'un opéra devant être international – la musique étant universelle – et viser tous les publics, mélomanes, cinéphiles, néophytes. Réalisé par Joseph Losey, le film, jamais amorti, ne décourage pas Daniel qui produira aussi *La Bohème* de Luigi Comencini, *Boris Godounov* d'Andrzej Zulawski, *Madame Butterfly* de Frédéric Mitterrand, *Tosca* de Benoît Jacquot. Les femmes sont sa grande passion : pour Marie-Christine Barrault, il produit *Cousin, cousine*, et pour Isabelle Huppert *La dentellière* et *Violette Nozières*.

Les années 1980

Pour Maurice Pialat, cinéaste au mauvais caractère proportionnel au talent, chacun a en tête son poing levé à Cannes en recevant en 1987 la Palme d'Or pour *Le soleil de Satan* produit par Daniel. Nicolas Seydoux est juste derrière Gérard Depardieu qui lui confie : *«Barbara m'a toujours appris qu'il ne faut jamais mépriser le public».* Gérard – aujourd'hui entaché par l'affaire née de son voyage en Corée du Nord (qu'allait-il y faire ?) – est pour Seydoux le plus grand comédien de sa génération : *«Qui peut être aussi à l'aise dans la lecture des confessions de*



Saint Augustin, dans l'interprétation de la subtile horlogerie des dialogues de Francis Veber (...), dans les vers doux-amers et nostalgiques d'Edmond Rostand, dans le déchirement et la foi du couple Pialat-Bernanos, dans la rage de vivre et de désespoir de Danton ?" Pialat ne respectait qu'une personne, Gérard, qui le lui rendait. Les années quatre-vingt, avec la concurrence de la télévision qui crée de nouvelles chaînes : Canal+, la Cinq, TV6 (future M6), et voit la Une privatisée, sont La grande illusion de la distribution à l'étranger. En Italie, pays comptant le double de spectateurs qu'en France, un cinéma à la fois populaire, d'auteurs et de grands producteurs (Dino de Laurentiis, Carlo Ponti et Alberto Grimaldi), Daniel et Nicolas, férus de culture et de versions latines, investissent dans les salles : l'Odéon à Milan, l'Opéra Gate à Rome. C'est un désastre ! Le Brésil est une nouvelle mésaventure, les E.-U. une aventure financière avec achat et revente de biens immobiliers. Ces échecs suscitent la vente de nombreux actifs, dont Ramsay, spécialisée dans la littérature, et Érato, spécialisée dans la musique classique. Cette dernière est donnée en 1985 pour un franc symbolique en cadeau de séparation à Daniel, jugé trop déficitaire par Gaumont. Cette décennie, marquée par la dissolution du GIE Gaumont-Pathé décidée par l'État, voit triompher deux films produits par Alain Poiré : La chèvre de Francis Veber et L'as des as de Gérard Oury avec Jean-Paul Belmondo, le gentleman du cinéma français. S'y ajoutent, produits par Patrice Ledoux, 37°2 le matin de Jean-Jacques Beineix, Subway et Le grand bleu de Luc Besson.

Les années 1990

Après les succès de *Le Père-Noël est une ordure* et *Papy fait de la résistance* (1982 et 1983), Jean-Marie Poiré revient chez Gaumont en 1991 avec *L'opération Corned-Beef* produit par Alain Terzian. Comme disait son père, Alain, à propos de Jean Reno : "C'est le seul avec André Bourvil qui ne soit pas prétentieux". 1993 est l'annus horribilis pour le cinéma sauvé par *Les visiteurs* qui constitue 10% de la fréquentation nationale, d'où une quadrilogie forte de 25 millions de spectateurs. 1993 est aussi la fièvre des multiplexes, prolongements des complexes, une bonne centaine érigée dans la décennie et caractérisée par des salles plus grandes, des écrans plus larges et des espaces d'accueils vastes et conviviaux, dont ceux de Toulouse, Calais, Valenciennes...

Les années 2000

2000 débute avec les échecs de *Vatel* (2000) et *Les visiteurs en Amérique* (2001). Les cinémas Gaumont, déstabilisés par la carte illimitée UGC, fusionnent avec Pathé. 2004, Gaumont se dote d'un directoire. Les films marquants sont *L'enquête corse* (2004) avec Christian Clavier, 36, *quai des orfèvres* (2004) d'Olivier Marchal, ancien membre de la BRI qui connaît bien ses affaires, *Il était une fois dans l'Oued* (2005) de Djamel Bensalah, OSS 117, *Le Caire, nid d'espions* (2006) de Michel Hazanavicius, *La rafle* (2009) d'Alain Goldman

Les années 2010

Deux films sont incontournables de cette décennie. *Intouchables* (2011) d'Olivier Nakache et Éric Tolenado, avec François Cluzet et Omar Sy (césar du meilleur acteur), est le plus grand succès de Gaumont. Le film séduit aussi les E.U. avec un million et demi de spectateurs. *Les garçons et Guillaume, à table !* (2013) de Guillaume Gallienne reçoit 5 césars.

Seydoux, dinosaure du cinéma français avec ses 84 ans, n'est pas un industriel du cinéma français mais un entrepreneur culturel. Ayant connu le gratin et le petit monde du cinéma, des deux côtés de la caméra, et tous les stades d'un film : écriture, financement, distribution, projection, il est un humaniste et un philosophe. L'homme croit au pouvoir de la culture, à son avenir et en l'avenir du cinéma, aux salles combles au public enthousiaste. Si le cinéma français doit surmonter la mondialisation uniformisante, la pression des chiffres comptables et la montée du politiquement correct, il doit rester libre et préserver son identité nationale. La dernière phrase de la Conclusion, "Vive le cinéma, vive la culture", reprend le slogan du bandeau d'annonce du livre : "La culture est à l'humanité ce qu'est l'amour est à la vie". Les mémoires de Seydoux sont riches d'enseignement. En fermant la dernière page après avoir effeuillé, un peu, beaucoup, la Marguerite – dont les 13 annexes finales (diverses et donnant à nouveau à réfléchir : les filiales, les parts de marché, les répartitions de capital, les fréquentations cinématographiques, le Forum d'Avignon, la culture pour tous...) – on ne peut que remercier l'auteur de nous avoir mis au parfum de Gaumont !

Nicolas Seydoux, *Le cinéma, 50 ans de passion*, Gallimard, janvier 2024, 464 p., 27 €.



Philosophie
&
spiritualité

François Herbaut - *Pythéas - Explorateur du Grand Nord*

Par Zénon de Côme

Il peut étonner, dans une époque où il semble ne plus y avoir de territoire à explorer, du moins sur la Terre, de s'intéresser à un explorateur ; certes géographe, astronome, donc scientifique mais d'abord explorateur. C'est que la géographie a toujours eu et a toujours à voir avec l'exploration. Et il y a peut-être des inspirations à retrouver chez les lointains ancêtres des géographes contemporains, dont notamment Pythéas qui n'évoque plus que le nom d'un Grec aux plus cultivés. Mais qui se souvient que Pythéas est un... "Marseillais" ? Certes Grec, mais Marseillais. Et il démontre, malgré le trop peu que l'on sait de lui et de sa vie, que cette Méditerranée grecque était décidément ouverte sur le monde, qu'elle désirait le connaître jusque dans ses confins, y compris glacés.

Illuminer le passé avec peu de documents

L'entreprise de François Herbaux est remarquable : s'attaquer à éclairer la vie et la contribution d'un homme du IV^e siècle avant l'ère commune (e.c.) en disposant de si peu de documentation, c'est courage ou folie. Nous verrons que c'est bien du courage et que la relative vacuité d'une documentation ne doit pas toujours se traduire par le renoncement. D'autant que le présent ouvrage est aussi l'occasion d'offrir au public francophone la publication de la traduction intégrale des fragments de textes liés ou se référant à Pythéas. D'Hipparque de Nicée au II^e siècle avant l'e.c. à Cosmas Indicopleustès au VI^e siècle de l'e.c. en passant par Strabon au tout début de l'e.c., tous les fragments à ce jour identifiés sont publiés. Ils ont été traduits par les soins de Christian Boudignon (Université Aix Marseille), signant là l'esprit de coopération de l'auteur.

En effet, ce qui caractérise d'abord cet ouvrage de François Herbaux, c'est d'abord la qualité de l'examen critique que l'on aimerait trouver dans tous les textes scientifiques ou de vulgarisation. L'auteur ne laisse aucune source, aucune hypothèse, aucun point de vue de côté et s'efforce d'en présenter une vision ordonnée tout en acceptant le risque de les discuter et de réfuter ce qui lui semble devoir l'être, arguments à l'appui. Tout ce travail est lié à une véritable enquête comme en témoignent les notes de bas de page mentionnant les nombreux entretiens de l'auteur avec des spécialistes, par-delà l'abondante bibliographie mobilisée. De cela on trouvera une trace claire page 141 sqq. La diversité des sources mobilisées est également remarquable (voir p. 147 sqq). Ainsi, l'auteur va chercher la répartition géographique des populations d'abeilles pour interpréter

le fragment mentionnant... le miel parmi les nourritures d'une population rencontrée par Pythéas. Cela lui permet de prendre les 63° N comme limite entre les deux types de populations qu'aurait rencontré Pythéas et qu'un fragment de Strabon (Géographie, IV, 5, 5 pour l'indication du miel) mentionne.

Les explorateurs de l'Antiquité : précurseurs oubliés des grandes découvertes

L'analyse du "dossier Pythéas" nous rappelle aussi combien, dans l'Antiquité et en fait très tardivement dans l'histoire humaine, les savoirs et les champs de la connaissance n'étaient nullement séparés. La plupart du temps plusieurs coexistaient dans la même personne. Ainsi de Pythéas, à travers lequel nous vérifions à nouveau combien astronomie (plus précisément la cosmographie) et géographie étaient étroitement liées dans l'Antiquité. C'est somme toute assez compréhensible puisque le principal défi des savants de l'Antiquité était de localiser, ceci pour situer des villes, des peuples, des climats, des phénomènes biophysiques, etc. Or localiser suppose la mise au point d'une cosmographie suffisamment élaborée du point de vue géométrique et arithmétique pour permettre de calculer des latitudes, des longitudes et des distances terrestres. C'est particulièrement patent dans les fragments traduits que nous offre Christian Boudignon et sur lesquels s'appuie étroitement François Herbaux tout au long de son... exploration. D'exploration, il est bien question car Pythéas peut aussi être qualifié d'océanographe, crédité d'un traité intitulé "Sur l'océan", tiré de ses pérégrinations maritimes ; crédité aussi d'avoir le premier lié les marées aux mouvements de la Lune. Ainsi la lecture de l'ouvrage de François Herbaux pourra mener le lecteur à se poser des questions telle que celle-ci : n'y a-t-il vraiment eu de "grandes découvertes" et de grands explorateurs qu'aux XV^e et XVI^e siècles ? Sans doute pas si l'on proportionne la comparaison à l'état des connaissances et des techniques dont les uns et les autres disposèrent à mille huit cents ans d'écart. Indiscutablement, nous pouvons reconnaître à Pythéas son voyage océanique vers le Grand Nord. En suivant l'auteur, nous reconnaitrons aussi la motivation première comme étant celle de l'exploration scientifique (et non la recherche de nouvelles connexions commerciales visant l'étain et l'ambre. Le sujet est amplement discuté). Mais la différence, de taille, entre Pythéas et ses lointains successeurs sera leurs postérités respectives. Pythéas semble ne pas avoir été cru et Strabon l'accusera même de façon répétée de mensonge ; suprême insulte pour un savant. Quoique cette différence ne soit que partielle car



Il faut se rappeler qu'au XVI^e siècle, la thèse de la découverte – alors en cours – d'un nouveau continent sera une bataille scientifique dans laquelle géographes et cartographes jouèrent les premiers rôles. Ainsi la Planisphère de Waldseemüller (auquel il faut sans doute associer Ringman) qui pour la première fois faisait apparaître le continent "America" sera suivi d'autres cartes qui n'en reconnaissent pas encore l'existence. Autres temps, mais problème similaire : celui de l'acceptation des dires et des rapports de l'explorateur quand il présente une vision du monde contradictoire avec celle qui est acceptée et tenue pour vraie dans le monde d'où il vient et où il retourne.

Les tensions de l'Ancien monde : mensonges et découvertes

Et c'est peut-être là, en filigrane car ce n'est pas explicité par l'auteur, l'une des contributions les plus intéressantes de l'ouvrage, puisqu'il présente dans le détail les polémiques multiséculaires que l'œuvre et les explorations de Pythéas ont suscitées. François Herbaux examine en particulier le rôle majeur de Strabon qui est ouvertement hostile aux témoignages et aux conceptions de Pythéas, l'accusant plusieurs fois de mensonge et même d'être "le plus fieffé menteur" (Géographie, I, 4,3) ! Rien que cela. Vu l'audience de Strabon dans le champ de la géographie, un tel jugement ne pouvait être sans conséquences. Bien sûr la question des mesures (longitudes, latitudes, distances) et de leur cohérence pèse : les fragments à la traduction desquels l'ouvrage donne accès le montrent bien. Mais cela ne semble pas être l'essentiel du contentieux intellectuel entre Pythéas et son contradicteur. Le problème est plutôt la vision que Strabon avait de l'œkoumène, c'est-à-dire des conditions de l'habitabilité des espaces terrestres en fonction de ce que nous appellerions aujourd'hui leur bioclimatologie et ce que la géographie classique du XX^e siècle appelait le "milieu" (chacun relira avec profit la notice "œkoumène" dans le Dictionnaire de la Géographie de Pierre George, PUF). Dans la vision de Strabon (et pas seulement de lui), la douceur et la prodigalité de la Terre sous certaines latitudes s'opposent aux régions glacées, avec un soleil "faible" (et sans doute aussi aux régions "brûlantes", mais qui ne sont évidemment pas le sujet ici). Ce que rapporte Pythéas, en indiquant une présence humaine à de si hautes latitudes a sans doute paru inconcevable à bien des milieux savants du monde gréco-romain.

Géographies en conflit : Pythéas contre Strabon

Il y a dans cette impossibilité à accepter l'apport de Pythéas quelque chose de positif : la géographie de Strabon est fondée sur la question de l'habitabilité de la Terre et sur la définition, en quelque sorte, d'un lieu de "bonne" vie, de vie agréable pour l'Humanité. Il y a peut-être quelque chose d'épicurien dans la conception de l'œkoumène chez Strabon. Mais le négatif, évidemment, c'est le poids écrasant des représentations et des présupposés dans la progression des connaissances scientifiques. De ce seul fait, Strabon se prive de Pythéas ! Peut-être que l'opposition entre les deux géographes et leurs géographies, leur incompréhension est aussi celle entre une géographie mathématique et cosmographique, d'une part, et une géographie du monde habité et habitable, d'autre part. Strabon est assez affirmatif sur les milieux habitables ou inhabitables eu égard en particulier à leur latitude (voir par exemple Géographie, I,4,4). Cela explique aussi l'importance, dans cette polémique géographique et philosophique à travers les siècles, de leurs désaccords sur les mesures du monde : ces désaccords dans les mesures ont évidemment une incidence sur le monde possiblement habité eu égard à ce que l'on croit habitable. C'est d'autant plus crucial que Strabon, incidemment, fait un lien entre habitabilité et civilisation. Mais cette polémique ne peut nous laisser indifférent, nous habitants de la Terre en ce début de XXI^e siècle. En effet, nous pouvons résumer l'essentiel du questionnement de nombre de géographes antiques à cette question : quelles parties du monde sont habitables eu égard à leur bioclimatologie ? Aujourd'hui leurs successeurs, et leurs collègues des autres sciences, se posent une nouvelle question, impensable il y a deux mille ans : le monde va-t-il rester habitable eu égard au changement bioclimatique ? Mais ce sont deux questions différentes pour un même problème : un monde habitable pour l'Humanité. L'ouvrage de François Herbaux nous donne, incidemment, beaucoup à penser sur ce point si crucial pour nous tous.

L'énigme de Thulé et les limites de l'exploration humaine

Cette question de l'habitat humain, de l'habitabilité des territoires et des milieux est encore au centre d'un sujet central du "dossier Pythéas" : Thulé. De l'ouvrage, Pythéas ressort comme le découvreur de Thulé. Mais il faut une sagacité à toute épreuve de la part de l'auteur pour démêler – au mieux des connaissances actuelles – la question de la localisation de ce territoire... inhabité à l'époque de notre explorateur et habité aujourd'hui. L'hypothèse qui paraît en effet la plus vraisemblable est



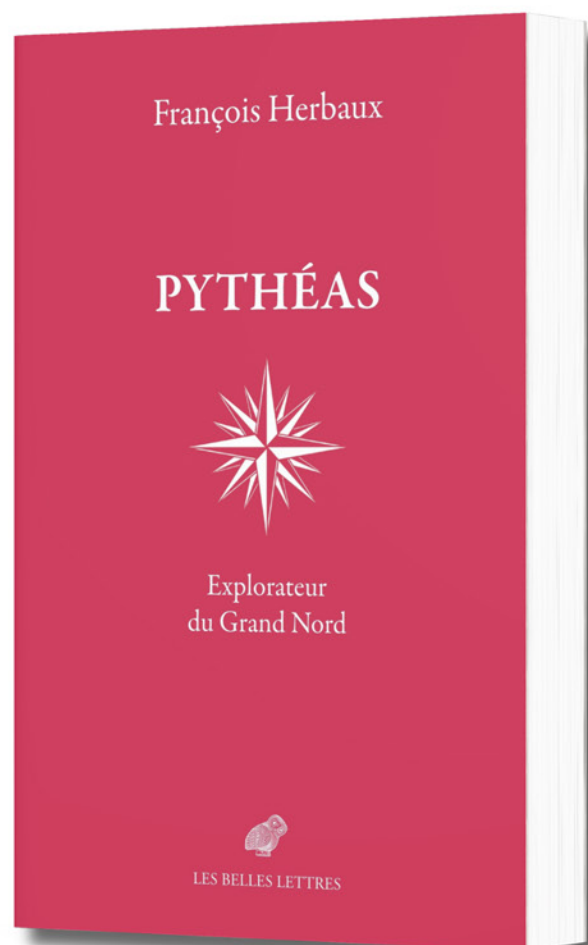
d'identifier Thulé à l'Islande contemporaine. Mais cette identification ne résout pas tout. Car les mythifications de Thulé et la longueur séculaire de la polémique scientifique autour de la question pose une autre question, celle du magnétisme des lieux qui nous échappent, tant dans leur accès que dans la connaissance que nous en avons : bien difficile aujourd'hui, sans tomber dans la fiction pure et simple, d'avoir de tels lieux terrestres avec lesquels se confondent les limites des connaissances humaines, tant empiriquement qu'épistémologiquement. Peut-on y voir une cause de la relance de la conquête spatiale ? Peut-être. Car elle permet de retendre ce moteur de l'action humaine qui pousse – semble-t-il depuis son origine – l'Humanité à toujours aller plus loin : par-delà ce col, cette montagne, ce fleuve, cette plaine, ce désert, cette mer, cet océan, qu'y a-t-il ? Ces questions, pour l'Humanité en tant qu'espèce vivante, n'ont plus guère de sens que dans l'espace intersidéral et non plus à la surface de notre chère planète. Alors, si Pythéas était notre contemporain, ne serait-il pas spatonaute et astronome ? Peut-être cartographe de la Lune ou de Mars...

La vigilance de François Herbaux face aux mythes historiques

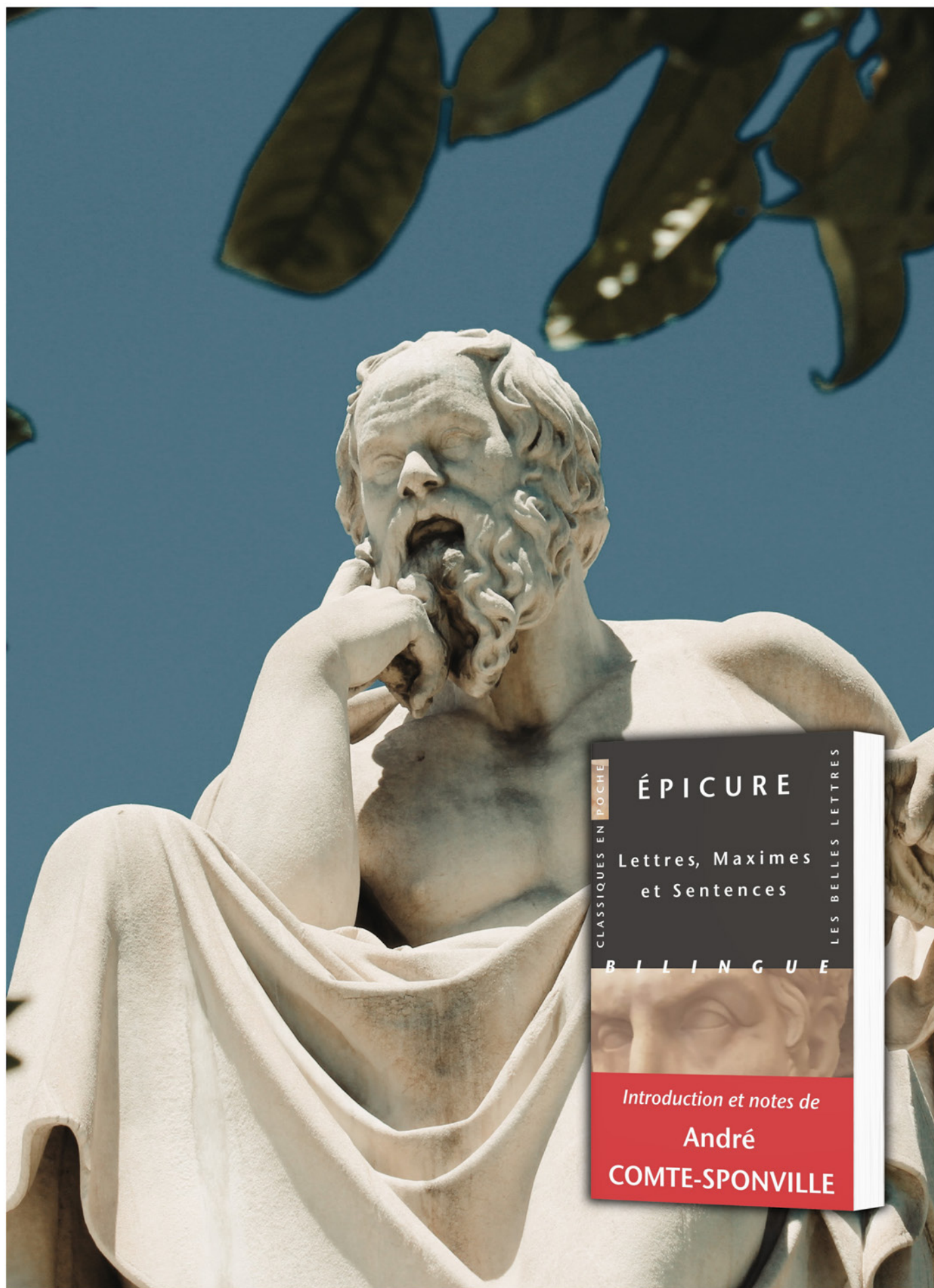
Cette question des mythifications et des mystifications géo-historiques apparaît à de nombreuses reprises dans l'ouvrage. L'auteur évoque toutes les instrumentalisation dont Pythéas a pu être l'objet, y compris à l'époque contemporaine. Le chapitre XI est édifiant sur le sujet et n'est pas sans évoquer bien des questions que nous avons évoquées récemment dans notre Chronique de l'ouvrage de Giusto Traina (*Le Livre noir des classiques – Une histoire incorrecte de la réception de l'Antiquité*, Les Belles Lettres) pour Mare Nostrum. Cela inclut la récupération d'une Thulé mythifiée par l'idéologie nazie. Mais les investigations de François Herbaux ne se sont pas arrêtées là et il propose d'intéressantes réflexions et analyses quant aux fictions, spéculations et hypothèses invérifiables dont la figure, l'histoire et l'exploration de Pythéas ont pu être l'objet. Il analyse différentes formes littéraires, y compris le roman, tel celui de François Garde qui a également fait l'objet d'une chronique de Mare Nostrum (*À perte de vue la mer gelée*, Paulsen, 2021). À raison, François Herbaux met en garde contre le genre pseudo-historique. Son propos, sur ce point, est d'autant plus fondé aujourd'hui que le marché de l'hypothèse infondée est devenu spéculatif, l'escalade de bénéfices financiers étant remplacée de façon homologue par l'escalade dans l'extraordinaire et l'"incroyable"... auquel

on croit pourtant volontiers.

Cet ouvrage est, en tout état de cause, un vrai travail de géographe ! En particulier parce que l'auteur mène une enquête serrée, contradictoire, en ne s'interdisant aucune source parmi toutes celles possibles. Ses raisonnements sont clairs, suivis, étayés. Il ne manque que quelques cartes pour représenter les hypothèses principales mais aussi les étapes principales de l'enquête et des raisonnements de l'auteur. C'est un manque car cartographe des données comme des hypothèses a toujours un potentiel heuristique que la seule écriture du texte peut manquer. Une sorte de mini-atlas des données, des hypothèses des uns et des autres, de leurs réfutations même serait sans doute un atout sur la base d'une si remarquable mise au point sur le "dossier Pythéas".



François Herbaux, *Pythéas – Explorateur du Grand Nord*, Les Belles Lettres, 2024, 1 vol. (246 p.), 17,90€





Epicure – Lettres, Maximes et Sentences

Par Zénon de Côme

Ce volume comprend une introduction, une note sur la présente édition et un appareil critique préparés par André Comte-Sponville, accompagnant et présentant les Lettres et Maximes d'Epicure traduites par Alfred Ernout ainsi que les Sentences vaticanes traduites par Jean-Louis Poirier. Cette édition bilingue est précieuse, pour les spécialistes comme pour les lecteurs avertis, par ses contenus comme par son format. D'une part, cela a son importance de pouvoir emporter partout, avec soi, et le texte grec de référence, et une traduction elle aussi de référence, et une mise en perspective aussi synthétique qu'enthousiasmante. D'autre part, l'appareil critique proposé par André Comte-Sponville éclaire efficacement et utilement certains passages qui, traduits, restent souvent obscurs (notamment dans la longue Lettre à Hérodote), tandis que l'introduction proposée est un excellent texte didactique pour qui veut s'initier au "philosopher" d'Epicure. En outre, cette édition rend à nouveau possible la lecture des traductions Ernout-Poirier devenues difficiles d'accès.

L'actualité de la pensée épicurienne et ses paradoxes

André Comte-Sponville nous offre de très beaux énoncés, ramassant de longs développements chez Epicure et plus encore chez Lucrèce :

- "L'âme ou l'esprit ? Ce n'est qu'une partie du corps, donc d'atomes en mouvement, provisoirement rassemblés dans le vide immense" (XV*) : miracle de la vie et de la conscience humaine, lui-même racine d'une humilité radicale ;
- "Les dieux, [...] Prenons plutôt modèle sur leur parfaite et bienheureuse sérénité, telle que nous l'imaginons" (XV) : les dieux et les sages épicuriens ne font qu'un, les seconds donnant vie aux premiers ;
- "[...] L'épicurisme est un matérialisme spirituel, à tous les sens du mot [...]" (XVIII) : comment énoncer une synthèse plus pure ?

André Comte-Sponville souligne (XIX) l'actualité de la pensée épicurienne face aux défis et aux conséquences de la surconsommation et de la frustration existentielle. Il montre aussi le compagnonnage philosophique entre l'Epicurisme et des expériences contemporaines, individuelles comme collectives, autour de principes de sobriété et de frugalité envisagés comme sources de bonheur.

L'Epicurisme est lié à un paradoxe historique et géographique qui ne peut que nous interroger, là aussi de façon très contemporaine. Il y a en effet, à l'époque

d'Epicure, une forme de déclin grec qui, alors que les cités perdent leur liberté et que leurs Constitutions s'effondrent plus ou moins vite, voit pourtant une extension et une diffusion géographiques extraordinaires de l'univers philosophique, spirituel et artistique grec (VIII). Ce processus entraîne, encore paradoxalement, un effet réciproque : le renforcement des liens, déjà anciens au moment de la conquête d'Alexandre, avec l'univers philosophique, spirituel et artistique indien. Car ce qui reste largement occulté par la faiblesse des traces et méconnu par la difficulté de l'accès aux travaux érudits, c'est ce dialogue qui remonte loin dans les siècles entre les univers spirituels grecs et indiens. Encore aujourd'hui, il est aisé de s'en rendre compte en lisant une bonne traduction de la Baghavad-Gîtâ (Les Belles Lettres, 2022) : par-delà les singularités culturelles et philosophiques, la parenté de nombre d'énoncés philosophiques reste troublante et stimulante.

Les trois lettres d'Epicure et les trois parties de sa philosophie

Un seul petit regret, cependant, est à signaler. En effet, l'opinion commune est reprise (Introduction XI) selon laquelle la Lettre à Hérodote et la Lettre à Pythoclès s'occupent de Physique et présentent donc la science de la nature (physiologia) sur laquelle Epicure appuie sa philosophie, tandis que la Lettre à Ménécée traiterait le volet éthique. Si l'on suit la connaissance que l'on a de l'enseignement épicurien, celui-ci comportait trois parties : Canonique, Physique et Ethique. Il n'y aurait donc pas eu de Lettre consacrée à la Canonique épicurienne. Rien n'est moins sûr. En effet, il paraît possible de proposer que la Lettre à Hérodote soit considérée comme un texte qui porte sur la Canonique mais appliquée, car elle ne peut se comprendre que de façon appliquée sur ce qui constitue en fait les fondements du monde : atomes, vide et composés. La Lettre à Pythoclès serait une lettre plutôt consacrée à une partie de la Physique en tant que science de la nature et des phénomènes naturels perçus par les sens, tandis que la Lettre à Ménécée est bien une lettre consacrée à l'éthique. Les précisions d'André Comte-Sponville sont proches de cette hypothèse quand il indique que la Lettre à Hérodote porte "sur les principes fondamentaux, aussi bien théoriques [...] que réels [...]" (XI).

La Lettre à Hérodote est profondément marquée par la Canonique épicurienne, même si des éléments se trouvent aussi dans la Lettre à Pythoclès. Ainsi dans ce texte, Epicure commence (5) par souligner l'importance de la clarté du langage, l'obligation de tout rapporter aux

Trad. Alfred Ernout et Jean-Louis Poirier, Introduction et notes André Comte-Sponville

sensations et à la réalité de nos représentations ainsi qu'aux affections. Il enchaîne avec des principes qui, manifestement, doivent guider la pensée juste propre à décider du vrai et du faux (7) : que rien ne naît de rien ; que rien ne retourne au néant absolu ; qu'il n'y a que le Tout et qu'il ne peut donc se transformer en autre chose ; que le Tout n'est que de matière et de vide ; que le Tout est infini ; que les mondes sont en nombre infini ; que quand il y a erreur, cela vient de notre propre opinion ; que les atomes ne changent pas ; que l'on ne peut recevoir pour vrai que ce que nous indiquent sensations et affections (31) ; que le corps et l'âme sont en réalité unis et non séparés (31) ; que les mondes sont périssables, etc. Il procède ensuite à un examen de chaque sens en tant qu'outil de perception, donc contribuant à la connaissance, et développe en réalité une théorie de la perception (ex. : 36-37). En outre, son propos porte là plus sur le rôle de la physique que sur la physique elle-même (47) et sur les critères et catégories permettant selon la belle traduction de Ernout "l'intelligence de l'ordre fondamental du monde" (49).

Une pensée épicurienne fondée sur une épistémologie pointue

Mieux, on discerne nettement dans la Lettre à Hérodote des passages relevant d'une épistémologie pointue. La traduction de Ernout la laisse particulièrement bien entrevoir. Ainsi de ce passage où Epicure indique que "rien de ce que nous venons d'exposer n'est contredit par nos sensations" (15). On est là très près d'une épistémologie que l'on retrouve dans la sociologie contemporaine, singulièrement dans l'École de sociologie dite "de Chicago", sous le vocable d'"induction analytique" (lire à ce sujet Howard S. Becker ou son "maître" Herbert Blumer). Il est possible aussi de rapporter ce type d'épistémologie à celle d'un Karl Popper (rationalisme critique), ou d'en voir un écho dans les principes de pensée d'un Descartes dans son Discours de la Méthode (le premier : "... que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute"). Le "vrai" est alors ce qui est d'abord confirmé et ensuite non-infirmé par quelque observation. Le lecteur amateur de ces fondements philosophiques de la construction du raisonnement appréciera les synthèses proposées dans l'appareil critique (ex. : 18 et 19).

Mais, toutes les perspectives exposées sont toujours, fondamentalement et explicitement, rapportées au *τέλος* épicurien : l'ataraxie et la félicité (49). Mieux il est précisé comment les conditions épistémologiques de la connaissance sont en relation directe avec ce *τέλος*, donc avec l'éthique qu'il propose et expose dans la Lettre à Ménécée (51) ; notamment en attaquant frontalement la

théologie astrale répandue dans l'esprit de ses contemporains.

La Lettre à Pythoclès est consacrée aux phénomènes physiques, notamment "célestes" au sens large. On y trouve également des éléments de l'épistémologie épicurienne que la traduction de Ernout rend également plus facilement accessibles au lecteur. Ainsi, Epicure précise bien qu'on ne peut raisonner à toutes les échelles du réel de la même façon : celle des phénomènes directement observables admet la pluralité des explications (57). On retrouve en introduction un certain nombre de principes de pensée déjà croisés dans la Lettre à Hérodote. Il développe dans la Lettre à Pythoclès une méthodologie dialectique, basée sur le "principe de l'explication multiple", imposant un aller-retour incessant entre ce que nous appellerions aujourd'hui "hypothèses" et "observations", n'éliminant définitivement aucune des premières tant qu'elle n'est pas infirmée par l'une des secondes (65). Ce en quoi, par-delà la téléologie constamment réaffirmée par Epicure, nous pouvons reconnaître l'ascendance d'un esprit scientifique étonnamment moderne. Mais il y a là la trace, aussi, d'un exercice spirituel (au sens de Pierre Hadot) typiquement épicurien et visant une forme de libération mentale en multipliant les explications possibles et vraisemblables des phénomènes afin de n'être plus aliéné à une seule, acquise par l'éducation ou au contact de son environnement social. Cette "ouverture mentale", obtenue par cet exercice réflexif, rationnel et critique, est porteuse d'une libération possible de la pensée et de la conscience. Ici, Epicure l'applique aux phénomènes célestes. Mais la même logique peut être appliquée à tout phénomène, y compris humain et social. Ainsi, multiplier les explications possibles et vraisemblables du comportement d'autrui peut nous permettre de lever l'aliénation de notre conscience aux interprétations uniquement négatives de celui-ci (ou uniquement positives pour les "naïfs"). La Lettre à Pythoclès peut même être vue comme un livre d'exercices au raisonnement sur la base de la Canonique épicurienne. C'est très lisible dans la traduction d'Ernout. Epicure prend ainsi les phénomènes astronomiques ou météorologiques les uns après les autres et montre comment on peut appliquer à chaque fois le "principe de l'explication multiple".

Le trésor de l'éthique et de la sagesse d'Epicure



La *Lettre à Ménécée*, quant à elle, est la lettre la plus connue, la plus lue sans doute, tant elle concentre l'essentiel de la sagesse épicurienne. Pourtant, elle reste, au fond, difficile à comprendre sans les enseignements des deux autres et il y aurait péril dans la compréhension de celle-ci à la séparer de celles-là. C'est ce que nous rappelle André Comte-Sponville par sa belle expression de "matérialisme spirituel" pour qualifier la philosophie d'Epicure. Il faut retenir que dès le début de cette lettre, Epicure positionne bien sa vision du philosophe comme pratique, comme "exercice spirituel" aurait écrit Pierre Hadot (91). Le texte aborde d'entrée la théologie épicurienne (93) puis passe à la question de la mort (95) avant d'aborder les questions intriquées des désirs, des choix et des rejets subordonnés à la santé du corps et à l'ataraxie, du plaisir comme état naturel (97, 99) mais aussi de l'autarcie et de la prudence, pour finalement clairement établir l'équivalence entre épanouissement des vertus et plaisir. On reconnaît jusque dans la structure de la lettre le fameux quadruple remède, le *Tetrapharmakos*, qui est résumé au paragraphe 133 (103).

Suivent le trésor des *Maximes capitales* (MC) et des *Sentences vaticanes* (SV) ; ces dernières sans doute d'Epicure lui-même, mais aussi de Métrodore (son cher ami) et d'Hermarque (son successeur à la tête de l'École). Il y aurait tant à dire et à écrire. Mais relisons la MC XXVII : "Entre tous les biens que la sagesse nous fournit en vue du bonheur de la vie tout entière, le plus grand et de beaucoup est la possession de l'amitié". Son aboutissement est sans doute dans la dernière maxime capitale, dont on peut soupçonner qu'elle fut écrite à la fin de sa vie par Epicure, alors que son si cher ami Métrodore l'avait déjà quitté. On remarquera, pour les SV, que les différents traducteurs ne font pas les mêmes choix de croisement entre MC et SV, certaines se trouvant redondantes entre les deux séries. Citons-en une seule, la SV79 : "L'homme qui a trouvé la tranquillité n'est cause de trouble ni pour lui-même ni pour les autres".

Préserver l'avenir des Humanités

Comme nous l'avons déjà évoqué, c'est un enjeu d'importance que de disposer de plusieurs traductions pour toutes celles et tous ceux qui, loin de pouvoir lire dans le texte source, doivent accéder à la pensée de son auteur par des traductions. Leur multiplication n'est pas une compétition. Si chacun peut avoir ses préférences, il faut plutôt les voir, toutes ensemble, comme la taille progressive d'un même joyau dont chaque traducteur, ancien comme nouveau, fait apparaître une nouvelle facette et, avec elle, une nouvelle lumière. Alfred Ernout,

Marcel Conche, Daniel Delattre et ses collègues (Pléiade), Jean-François Balaudé, Jean-Louis Poirier, Pierre-Marie Morel, etc. : tous nous aident à nous approcher d'Epicure, de sa pensée, mais plus encore de sa vie elle-même en tant que fruit d'un accomplissement spirituel.

L'importance de ce genre d'édition pour la survie (et peut-être un jour la renaissance) des Humanités est à souligner. Ainsi le lecteur curieux et déterminé, disposant de connaissances de base ou pas, peut ponctuellement retourner au texte lui-même, se faisant philologue amateur. Avec l'aide de ressources aujourd'hui en ligne (comme l'inaltérable dictionnaire *Bailly et consorts*), l'apprenti philologue peut s'essayer à relire les notices d'un mot ou concept essentiel : ataraxie, autarcie, plaisir, douleur, sensation, affection, etc. Dans une époque qui a réduit à la portion congrue l'accès aux Humanités au collège et au lycée, les éditions bilingues, alors qu'elles peuvent paraître désuètes voire obsolètes, sont au contraire vitales. Une civilisation qui n'est plus comprise ni vécue par personne est une civilisation disparue. Il est encore temps, même si les signes les plus préoccupants se sont accumulés au ciel de notre héritage spirituel gréco-romain.

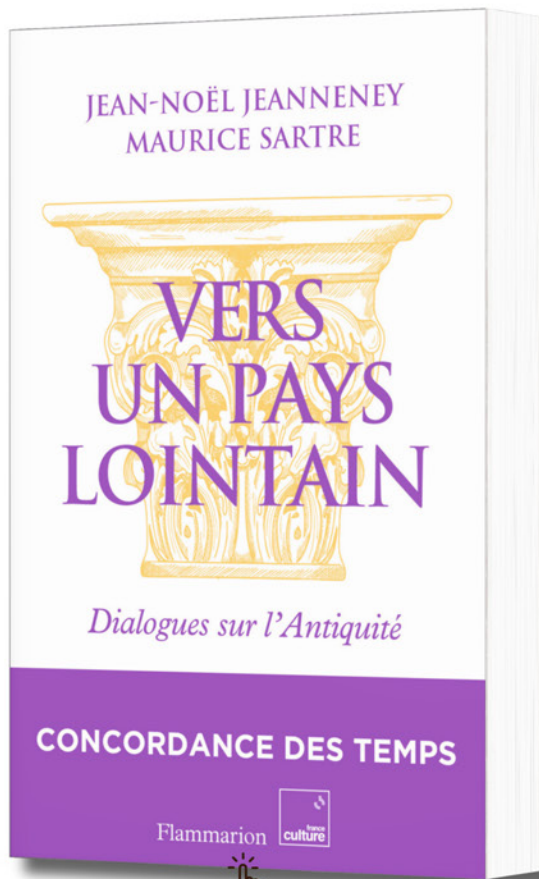
"Cueille le jour, te fiant le moins possible à demain"

L'obsolescence de l'école du Jardin est d'ailleurs difficile à argumenter. En effet, élaborée dans des temps de troubles politiques et de désorientation philosophique, elle se trouve particulièrement adaptée à notre présent et à notre proche avenir. André Comte-Sponville nous le rappelle : "c'est quand tout va mal qu'on a le plus besoin de philosophie" (VII). Ce à quoi Epicure lui eut peut-être répondu que ce n'est pas quand tout va mal qu'il faut se mettre à philosopher. Si l'auteur de cette introduction à Epicure est exempt de ce reproche, ce n'est pas le cas de tous nos contemporains. La plupart n'entendent guère la mise en garde d'Epicure dans la SV14 (127) : "Nous ne naissons qu'une fois. Deux fois, ce n'est pas possible : quand il faut ne plus être, c'est pour l'éternité. Et toi, tu reportes le moment de jouir, alors que ton existence de demain n'est pas ; tout délai est autant de vie supprimée, chacun de nous meurt sans avoir pris le temps de vivre". Horace enfoncera le clou deux siècles et demi plus tard avec son "*Carpe Diem*" dont on ignore trop souvent la suite : "*carpe diem, quam minimum credula postero*", soit "cueille le jour, te fiant le moins possible à demain".

* Les numérotations en chiffres romains renvoient à l'introduction d'André Comte-Sponville tandis que celles en chiffres arabes renvoient à la traduction des textes d'Epicure, avec une numérotation continue des pages.

Vers un pays lointain. Dialogues sur l'Antiquité

Par Éliane Le Dantec



En regroupant dix-huit épisodes de l'émission *Concordance des temps* diffusée hebdomadairement sur France Culture depuis 1999, **Vers un pays lointain. Dialogues sur l'Antiquité** nous invite à convoquer les sociétés grecques et romaines anciennes en appui à la compréhension de nos sociétés contemporaines.

Sans perdre de vue qu'entre ces deux périodes de l'histoire de l'humanité et de la terre il n'existe bien sûr jamais de "similitudes intégrales", Jean-Noël Jeanneney (universitaire, animateur de *Concordance des temps*) et Maurice Sartre (Professeur des Universités en histoire ancienne) soutiennent qu'il convient d'être attentif « aux échos, aux proximités, aux rebonds » qui les relient.

Plutôt que de présenter le contenu de chacune des parties de l'ouvrage – Politique, Société et Culture –, il nous a semblé plus intéressant de retenir trois des thématiques abordées – la forme de la démocratie, la question du racisme et la place des femmes – actuellement très débattues et documentant particulièrement bien la dialectique du même et du différent, que les auteurs s'attachent à identifier dans ses manifestations et à interroger dans ses enjeux.

La forme de la démocratie

Les démocraties antiques et celles d'aujourd'hui sont très différentes. Ce qui les distingue s'appréhende notamment au regard de l'égalité. Alors que dans nos sociétés contemporaines la démocratie stipule l'égalité de tous les humains, chez les Grecs et Romains anciens, elle prônait l'égalité des citoyens, dotés plus ou moins de droits et pouvoirs en fonction de leur position dans l'organigramme de la cité.

L'Antiquité ne pensait pas en termes d'humanisme : tous les humains n'étaient pas égaux puisque les esclaves, notamment, étaient exclus de la citoyenneté. Toutefois, bien que structurellement et formellement très discriminante, la distinction esclaves / citoyens ne déniait pas aux seconds leur qualité d'être humains puisqu'il leur était conditionnellement possible de sortir de l'esclavage.

À Athènes, l'égalité posait que la loi était placée sous la protection directe de chaque citoyen. En retour, celui-ci devait s'impliquer effectivement dans la vie de la cité, à la différence de ce qui, à présent, se produit dans les démocraties représentatives. Cette "citoyenneté en acte" a notamment été précisée par Thucydide (né vers 460 / mort entre 400 et 395) qui notait qu'"à Athènes nous ne considérons pas un citoyen qui ne s'occupe pas de politique comme un citoyen tranquille mais comme un citoyen inutile".

Il faut retenir que la démocratie directe basée sur la citoyenneté en acte d'hommes libres a démarré dans des cités antiques de petite taille ; elle a pris forme dans "des sociétés de face-à-face, où tout le monde se connaissait : on naissait, on grandissait, on devenait adulte sous l'œil de ses voisins". Ainsi, **Vers un pays lointain. Dialogues sur l'Antiquité** amène à se demander ce qu'exigeraient l'établissement effectif et le bon fonctionnement de la démocratie directe dans nos vastes sociétés d'aujourd'hui – non moins hiérarchisés mais différemment de celles de l'antiquité – travaillées / retravaillées en continu par des mobilités, des innovations et de sollicitations de divers ordres ?

La question du racisme

Si les Anciens ne déniaient leur humanité à personne, cela ne les empêchait pas de définir des critères pour différencier les peuples et les hiérarchiser. En attribuant à un peuple tout entier les mêmes qualités et défauts, ils ont jeté les bases d'une pensée xénophobe. Pour en rendre compte l'historien Benjamin Isaac utilise pertinemment l'expression "proto-racisme".

CONCORDANCE DES TEMPS

La différenciation / hiérarchisation des peuples propre à l'Antiquité était de type "environnementaliste". Ils étaient distingués à partir de l'idée suivant laquelle la localisation géographique et son climat déterminaient leurs caractéristiques physiques, morales et politiques ; celles-ci étant plus ou moins valorisantes. Un traité attribué – probablement indûment – à Hippocrate (460-377) et intitulé Des airs, des eaux et des lieux explique pourquoi les Asiatiques, bien que "beaux à regarder" sont inférieurs aux Européens : "ils vivent dans un pays où le climat est favorable, où tout pousse en abondance ; n'ayant donc pas à se fatiguer pour subsister, ils sont paresseux". Leur paresse empêchant l'esprit d'initiative, ils se laisseraient facilement dominer. L'auteur du traité en déduit que les Asiatiques seraient faits pour être esclaves ; cela d'autant plus que leurs régimes monarchiques les y prédisposeraient...

Tout spécialement à Athènes, la classification de type environnementaliste se doublait de l'idée de la pureté nourrie par "le mythe national selon lequel les Athéniens étaient tous sortis du sol même de l'Attique". Au regard de ce mythe puissant, d'une manière générale, "les anciens soutenaient à l'écrit que les peuples étaient supérieurs aux autres lorsqu'ils n'étaient pas mélangés." Mais, dans la réalité, les sociétés antiques ont connu au moins autant de mouvements de populations propices à des mélanges que les sociétés actuelles.

Enfin, non sans résonances, avec les débats sur les migrations de ce début de XXI^e siècle, retenons que, dans son traité de 380 avant notre ère, Hippocrate – ici "intégrateur" – soulignait : "nous ne considérons pas comme grec celui qui est né grec mais celui qui partage la même éducation que nous". De même, hégémonique, l'empereur Caracalla (188-217) établissait en 212 l'égalité juridique entre tous les habitants libres de l'Empire romain, quelle qu'ait été leur origine ethnique.

La place des femmes

Dans l'Antiquité grecque et romaine, les femmes étaient exclues des droits politiques attachés à la citoyenneté. Mais, puisque "sans femmes, pas de citoyens", à Athènes, à partir de 450 avant notre ère, les épouses de citoyens, en plus de mettre au monde des enfants, sont reconnues comme mettant au monde des citoyens. Elles transmettaient donc la citoyenneté qu'elles ne possédaient pas.

Ce que nous savons sur les femmes ayant alors accédé au pouvoir a été exclusivement mis en mots par des hommes. Ainsi, selon Aristophane (450-385), celles qui "aiment le pouvoir ont une cruauté sans bornes et une

avidité sans limites". Plus tard, Cléopâtre, archétype de la femme de pouvoir, est décrite comme porteuse de trois tares : le sexe, l'argent et la cruauté. Il fallait prouver qu'elle vivait dans l'excès et la démesure.

Trois siècles après Cléopâtre et alors qu'elle aspirait à être à la tête de l'Empire romain, Zénobie a été exceptionnellement appréciée pour ses vertus masculines. Notamment, qualité expressément requise du citoyen de marque, son éloquence était louée et lui conférait du crédit. Mais comme Cléopâtre et, avant celle-ci, Bérénice III et Bérénice IV, Zénobie ne pouvait exercer seule le pouvoir ; elle fut contrainte "à trouver un mâle pour régner à ses côtés, même si elle conservait la réalité du pouvoir".

Comme c'est toujours le cas aujourd'hui, être une femme s'impliquant dans le gouvernement de la cité n'allait pas de soi. En revanche, les athéniennes riches avaient la possibilité d'être évergètes et ainsi de financer, "en donnant plus que ce qui est obligatoire", les institutions et la vie sociale. Elle pouvait donc prendre part à la rivalité très valorisée entre les riches tout en contribuant à la gestion de la cité et, aussi, au maintien de l'ordre, les évergésies ou dons volontaires étant en fait souvent exigés par les autorités pour contenir les pressions revendicatives du peuple.

Vers un pays lointain. Dialogues sur l'Antiquité, entre autres apports, fait ressortir combien l'effort de classification et d'analyse de ce qui fait le monde, entrepris par les savants scripteurs de l'époque, a jeté les bases de la pensée scientifique tout en étant arrimé à des enjeux de pouvoir, au risque d'interprétations intéressées, généralement erronées. Or, il ressort que, renouvelé dans ses formes et modalités, cet arrimage de la connaissance aux enjeux de pouvoir à l'œuvre dans le réel est toujours opérant.

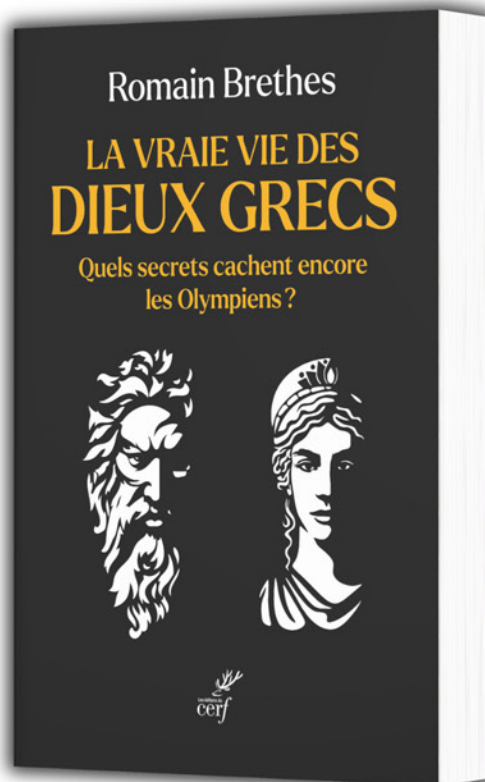
Jean-Noël Jeanneney & Maurice Sartre, **Vers un pays lointain : dialogues sur l'Antiquité**, Flammarion / France-Culture, 04/10/2023, 1 vol. (475 p.), 25€.



Feuilleter

Romain Brethes - *La vraie vie des dieux grecs*

Par Albert Montagne



Le livre de Romain Brethes accroche d'emblée l'esprit et donne faim de nourriture mythologique. Enfantant la curiosité et (ré)confortant la connaissance de la théogonie hellénique, les anecdotes et les exemples se succèdent à foison sans temps mort, activent et réactivent un monde divin et (sur)humain, le rendent vivant et légitiment pleinement l'intitulé : *La vraie vie des dieux grecs*. Ils répondent avec leurs innombrables représentations, imagées, fouillées et exhaustives, au sous-intitulé : *Quels secrets cachent encore les Olympiens ?* Si les faits d'armes et de larmes, cris et cliquetis, des dieux et des déesses antiques sont pluriels, que dire du nombre et de la hiérarchie de ces mêmes dieux et déesses ? L'auteur a dû faire un choix difficile et, faisant preuve d'arbitraire mais aussi d'une parité exemplaire, a concentré son panthéon en cinq dieux et cinq déesses. Force est d'avouer que rendre compte de son travail, riche en références antiques mais aussi contemporaines (archéologiques, historiques, géographiques, littéraires, poétiques, philosophiques, politiques, religieuses, picturales, bédéphiles, vidéo-ludiques, filmiques...), est une gageure digne d'un des travaux d'Héraclès. Le plus simple, ici, est de se limiter et de ne dévoiler, aléatoirement et de manière neutre, que cinq dieux et déesses sous le seul angle érotisant,

assurément le plus important, car "sans sexualité, les dieux grecs n'existeraient pas" (Giula Sissa).

Zeus, le dieu le plus puissant de l'Olympe, est aussi un souverain autoritaire auquel les dieux et les déesses doivent tous et toutes obéir sous peine de son courroux vengeur. Il est un dieu très aimant et volage (on peut d'ailleurs se demander comment il a le temps de gouverner). En forme olympienne, il multiplie non seulement les épouses divines : (officiellement) Métis, Thémis, Héra – cette dernière est aussi sa sœur et consacre donc un inceste, bien moins connu que celui, humain, d'Œdipe et de Jocaste – mais aussi les incartades humaines. Il génère donc une prolifère et brillante descendance, tant divine qu'héroïque (l'enfant d'un dieu et d'une mortelle est un héros doté de pouvoirs surhumains mais mortel), pour la plus grande fureur de Héra, sa femme, impitoyable envers ses rivales. Mais, aussi puissant soit-il, il ne peut rendre aucune femme directement amoureuse de lui. Il lui faut agir par ruse et par métamorphose animale, élémentaire, voire humaine – la métamorphose est un pouvoir dont disposent les dieux et les déesses qui sont des êtres trompeurs et polymorphes, prêts à tout pour assouvir leurs desseins – et prendre les formes et les volumes les plus variés. Il devient satyre avec Antiope, taureau avec Europe, cygne avec Lédè, pluie d'or avec Danaé, nuage avec Io, aigle avec le berger Ganymède (le dieu est indifférent au sexe de ses conquêtes, seule la grâce compte), "sosie" avec Alcène (en prenant l'apparence de son mari, Amphitryon). De fait, s'il apparaissait sous sa forme originelle à ses conquêtes mortelles, sa vision, divine, leur serait fatale. Tel est le triste sort réservé à la Thébaine Sémélé qui, sous le conseil perfide de Héra, lui demanda d'apparaître dans toute sa splendeur, ce qui la foudroya ipso facto.

Héra est la sœur de Poséidon, de Déméter et de Hadès, et donc de Zeus, qu'elle épousa. Ses éternelles disputes contre Zeus, qui la trompe sans compter, sont légendaires, et pourtant elle forme avec Zeus le couple modèle (ce qui laisse perplexe). Sa colère la plus mémorable touche la conception des sexes et des genres. Tirésias de Thèbes fut choisi comme juge médiateur par le couple divin pour trancher un débat les opposant vivement : "Qui, pendant l'acte sexuel, prend le plus de plaisir, l'homme ou la femme ?". Cette question, digne du Sphinx, paraissait insoluble mais le mortel choisi avait été transformé en femme pour avoir surpris et blessé des serpents et avait retrouvé sa forme d'homme après avoir à nouveau observé des serpents sans intervenir. Il était donc le seul à pouvoir répondre péremptoirement à la

Quels secrets cachent encore les Olympiens ?

question. Il affirma que la femme avait sans contestation possible une extase neuf fois supérieure à celle de l'homme. Héra furieuse (mécontente de la réponse et surtout du prorata ?) rendit aveugle Tirésias alors que Zeus lui offrit le don de voyance pour le remercier.

Aphrodite, déesse de l'amour, est si belle que sa statue exposée à Cnide et signée du génial sculpteur Praxitèle, attire des foules d'adorateurs transis. La déesse, qui est entièrement nue si ce n'est une main qui cache furtivement sa pudeur, bénéficie d'une scénographie à sa mesure : son temple sacré possède deux entrées qui permettent au visiteur de la voir de face et de dos, offrant ainsi une vision sur ses fesses en marbre de Paros. Elles sont si parfaites et troublantes qu'elles émeuvent même les hommes efféminés. Aphrodite n'est-elle pas la déesse de toutes les amours ? Cependant, on distingue sur l'une de ses cuisses une tâche qui semble être celle d'un vêtement. Celle-ci serait due à un jeune homme qui, éperdument amoureux de la statue, se laissa enfermer de nuit et commit l'irréparable, laissant à jamais un témoignage de sa folie. On ne peut que rester songeur en pensant aux ravages fous provoqués par la puissance démultipliée de sa vraie beauté charnelle et non marmoréenne.

Dionysos est un dieu purement olympien, il est pourtant le fruit des amours de Zeus et de la belle Sémélé, foudroyée pour l'avoir vu en "sur-nature" (divine). Il est "né immortel d'une mortelle" de la cuisse de Zeus qui l'a sauvé in extremis en l'enfermant avec des agrafes d'or pour qu'il achève sa gestation (on pense aussi à Athéna née et sortant du crâne de Zeus). Acte mâle exceptionnel, Zeus, le dieu des dieux, en accouchant d'un mortel, le rend immortel.

Déméter est une des sœurs de Zeus, avec qui elle a une fille Perséphone (autre inceste fraternel après celui avec Héra). Son conflit le plus connu est le moment où sa fille est enlevée par Hadès, un autre de ses frères (nouvel inceste, cette fois entre oncle et nièce). Alors que Perséphone cueille un narcisse (double symbolique érotique de fraîcheur et de défloraison), Hadès, dieu olympien et pourtant maître sous-terrestre des enfers, jaillit d'une crevasse sur son char et l'emporte en son royaume souterrain. Déméter, furieuse, apprend que ce rapt a été autorisé par Zeus en personne. Meurtrie, elle quitte l'Olympe et descend dans le monde de Mortels, impose à l'Humanité un an de famine pendant lequel, malgré les semences, rien ne pousse. Or, sans agriculture, il n'y a pas de sacrifices, et tous les dieux – dont Zeus en

premier lieu, comme l'a désiré Déméter – se voient privés des honneurs qui leur sont dus, ceux qui font leur gloire et montrent leur puissance. Comme c'est souvent le cas lors des litiges entre Dieux, Zeus envoie Iris, la messagère des dieux, pour calmer Déméter, mais rien n'y fait. Il charge alors Hermès, son messenger personnel, de convaincre Hadès de libérer Perséphone. Hadès acquiesce, mais lui glisse des grains de grenade qu'elle mange. Or, selon les rites du mariage antique, la femme mangeant sous le toit du mari, scelle son mariage. Perséphone se condamne : elle pourra donc retrouver sa mère mais devra revenir vers Hadès pour désormais partager l'année entre l'Olympe (deux tiers) et les enfers (un tiers) (ou six mois et six mois selon les auteurs).



Romain Brethes est docteur en littérature grecque, agrégé de lettres classiques, professeur de langues et cultures de l'Antiquité en CPGE et en Sciences Po. Son ouvrage, magistral et instructif, s'appuyant sur les textes antiques, mentionnant les différentes versions légendaires, précisant les ouvrages classiques et récents de spécialistes et de chercheurs universitaires, s'adresse à un large public. Il est conseillé tant aux hellénistes et aux latinistes qu'aux férus de mythologie, contes et légendes, et d'histoires anciennes. Il est une déambulation spirituelle et une invitation ludique à (re)découvrir les dieux et les déesses antiques. Pour tout dire, La vraie vie des dieux grecs de Brethes vient rejoindre et compléter Les métamorphoses d'Ovide.

Romain Brethes, **La vraie vie des dieux grecs : quels secrets cachent encore les Olympiens ?**, Préface Giulia Sissa, Le Cerf, 01/02/2024, 1 vol. 20€.

Stephan Zweig

Le monde de demain

Par Éliane Le Dantec

Le Monde de demain regroupe des textes (articles, conférences et allocutions) rédigés, entre 1920 et 1939, par Stefan Zweig (1881-1942). Présentant successivement sa conception de l'histoire, son plaidoyer sur le rôle décisif du "livre comme accès au Monde" et sa réflexion sur l'antisémitisme qui progresse dangereusement et conduit "les juifs à ne plus se voir qu'en qualité de juifs", tous ces textes sont traversés par la conviction profonde de "l'invincibilité de l'esprit humain". Conviction d'autant plus émouvante pour les lecteurs et lectrices d'aujourd'hui qu'elle est mise en mots dans une période où la créativité et la liberté de "l'esprit humain" sont notoirement bafouées.

Non exempts d'un vocabulaire et d'idées caractéristiques de la première moitié du 20^e siècle qui, en 2024, peuvent surprendre, ces textes frappent d'abord par le respect et l'amour immenses que Stefan Zweig porte au travail "de l'esprit" et aux "individualités" qui le réalisent.

De l'histoire des guerres à l'histoire du "progrès humain"

L'existence de Stefan Zweig a d'abord été bouleversée par la Première Guerre mondiale et sa propagande : "Cette science terrifiante qui a dû être inventée pour habituer à peu près trois à quatre millions d'hommes – que l'on mesure bien ce chiffre ! – à nourrir et affronter toujours plus la haine". Puis, malgré la paix revenue, elle a été profondément affectée par "une mentalité toujours résolument belliciste qui a dicté le besoin de constituer des groupes et d'exacerber leur hostilité envers d'autres groupes".

Cette expérience douloureuse a conduit Stefan Zweig à revendiquer une nouvelle manière de penser l'histoire et de la transmettre aux jeunes générations. Il insiste sur l'urgence de substituer une histoire du "progrès humain" à celle des guerres, prévalant depuis des siècles.

Cette dernière est, d'après Stefan Zweig, hautement critiquable et condamnable parce qu'elle contraint à considérer exclusivement "les choses sous l'angle de l'esprit national" ; ainsi pensée et enseignée, l'histoire empêche le développement d'une posture permettant "d'embrasser le monde en étant libre de préjugés". Il considère donc qu'il faut récuser une histoire obsédée par le formatage d'un "orgueil national" et d'une méfiance à l'égard des autres pays ; formatage qui, selon lui, culmine dans l'apprentissage sans recul des dates et noms des batailles.

S'inspirant de Léon Tolstoï qui, dans Guerre et Paix, interpelle sur la propension malheureuse à galvauder le sentiment d'admiration en le centrant abusivement sur

des actions guerrières, Stefan Zweig défend une histoire de "la maîtrise intellectuelle du Monde" ou encore "une histoire culturelle" qui, plutôt que de se contenter d'être "un calendrier de batailles, s'attache à rendre compte des étapes de l'ascension de l'humanité". Selon lui, la nouvelle histoire doit être le reflet "d'un enrichissement réciproque entre les peuples".

L'histoire culturelle que Stefan Zweig appelle de ses vœux n'a bien sûr pas l'ampleur que les historiens de la seconde moitié du 20^e siècle lui donneront. Elle doit avant tout relater l'héroïsme des savants et des hommes d'État qui ont mis toute leur énergie à se battre pour des idées utiles au "progrès humain". Si l'histoire culturelle selon Stefan Zweig a pour mission de relier les maillons de la chaîne des découvertes et avancées de "l'esprit", elle ignore les contributions populaires – notamment sociales – au "progrès humain". C'est ainsi que, selon lui, la nouvelle histoire devra s'attacher à détourner "les masses" (sa manière dépréciative de nommer les classes populaires) "des stimulants puissants que sont pour elles le sensationnel et la fureur guerrière".

"L'intimité avec les livres" pour accéder à "la globalité du Monde"

"L'invincibilité de l'esprit humain" telle que la célèbre Stefan Zweig est portée par le mouvement des idées, lui-même permit par l'invention de l'écriture diffusée de plus en plus largement "depuis le rouleau jusqu'à la page et jusqu'au livre".

Stefan Zweig souligne que l'écriture et ses supports successifs ont contribué à "repousser les limites tragiquement restreintes du champ d'expérience de la vie et du monde propre à chaque individu" ; qu'en lisant chacun prend part à un "processus difficilement descriptible de transfusion qui voit se fondre destins, émotions et pensées" ; que la pratique de la lecture procure la joie de ressentir que chaque mot a le pouvoir de susciter "d'innombrables associations" avec ce qui a été lu précédemment et qui se trouve ainsi étoffé, réorienté ou contesté. Les beaux et pénétrants textes de **Le Monde de demain** consacrés aux écrivains que Stefan Zweig aime passionnément (Léon Tolstoï, Marcel Proust, Romain Rolland, Thomas Mann, ...) sont écrits pour montrer que "plus on vit intensément avec les livres, plus on ressent profondément la vie dans sa globalité".

Si Stefan Zweig a la certitude inébranlable que les livres sont, pour chacun et chacune, le meilleur moyen d'être au monde avec sa singularité, il ne s'inquiète pas moins du processus d'"uniformisation" des pratiques et des ressentis qui gagne du terrain en cette décennie 1930.



Alors qu'il valorise une globalité faite de la somme de l'intelligence et de la probité "d'individualités", il craint que ne finisse par "se créer une sorte d'âme de la masse" sans relief.

Amèrement blessé par la dévalorisation de "la culture personnelle, fruit d'une patiente construction raisonnée tout au long d'une vie", Stefan Zweig, dans le registre du mépris social, déplore que, par exemple, "la plus frustrée des femmes de ménage est capable d'apprendre la nouvelle danse à la mode en moins de trois heures, que le cinéma ravit les analphabètes, n'exigeant d'eux aucune once de culture".

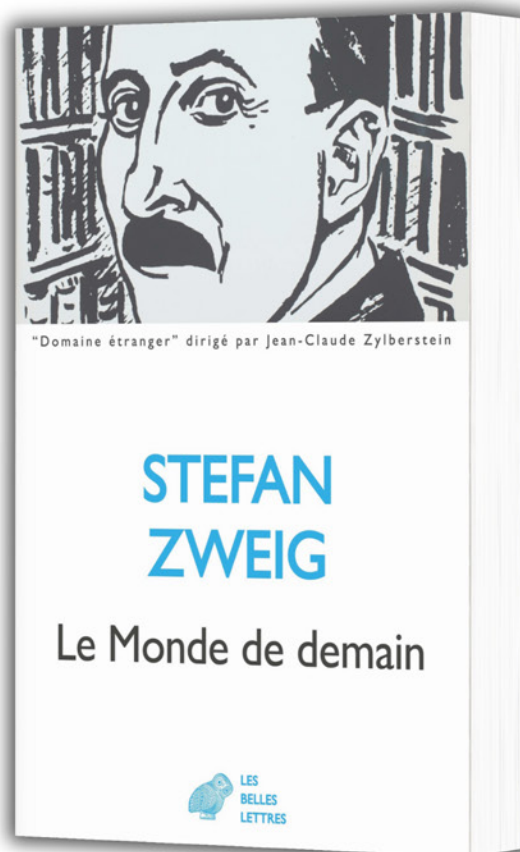
Pour résister à l'antisémitisme virulent : s'accomplir intérieurement

Dans un contexte de montée de plus en plus violente de l'antisémitisme qui désormais "ne voit plus le danger seulement dans la foi des juifs mais dans leur sang", Stefan Zweig considère que face à "L'humiliation intolérable subie, rendre aveuglement coup pour coup pour se venger de cette agression meurtrière contre son honneur" n'est pas souhaitable. Sachant qu'au regard du contexte beaucoup de ses "frères de sang" vont le désavouer, il soutient cependant que "se laisser aller à la haine est indigne d'un homme de pensée et de religion" et, surtout, "qu'une nation ou une race (sic) ne doit jamais être tenue pour responsable des actes commis par ceux qui la dirigent".

Stefan Zweig précise également que si la Palestine est une réponse à l'humiliation, la haine et les exactions contre les juifs, elle peut être aussi un nouveau nationalisme qui contredit le projet d'une "époque pan-humanitaire". Il retient que si la terre de Palestine est pour certains un tremplin pour un "renouveau constructif", pour d'autres "même sans terre qui leur soit propre, la possibilité demeure d'accomplir le sens de leur communauté intérieure et d'être spirituellement à la hauteur d'une crise aussi grave".

Face au danger de plus en plus prégnant du nazisme (il ne prononcera ni n'écrira jamais le mot), plutôt que d'opter pour une opposition frontale, Stefan Zweig préconise que les juifs s'en tiennent "à une raisonnable soumission, à une résistance intérieure" qui requiert notamment qu'ils se mettent à l'écart des positions de pouvoir dans la gestion de la société. Suscitant l'incompréhension d'une partie de ses frères de sang, il leur demande de s'effacer provisoirement pour ne pas risquer de disparaître.

À la fin des années 1930, alors que la détestation des juifs a infesté l'Europe de façon virale, Stefan Zweig se résout à gagner l'Amérique où il s'efforce de résister au désastre en continuant à écrire en allemand – sa langue à jamais ! – alors que c'est cette langue qui instille le poison nazi. Ce terrible dilemme tend à fragiliser sa confiance dans "l'invincibilité de l'esprit" qu'il n'a pas cessé de défendre. **Le monde de demain** la magnifie tout en alertant sur ce qui la défie, la rendant presque illusoire. Les mots de Stefan Zweig disent avec force la tension douloureuse entre confiance et défiance qui l'habitera jusqu'à sa mort par suicide en 1942, juste après avoir terminé **Le Monde d'hier** (son autobiographie).



Stephan Zweig, **Le monde de demain : essais et conférences**, préface de Stéphane Barsacq, traduction par Jean-Jacques Pollet, Les Belles lettres, 17/11/2023, 1 vol. (288 p.), 15,50€

JENNIFER KERNER

Par Jean-Jacques Bedu



Car une fois passé le deuil du mort, une épreuve autrement insurmontable s'impose : le deuil impossible de la première histoire d'amour perdue. Guérir de la perte d'un homme prend du temps. Guérir de la perte d'un premier amour, même l'éternité n'en viendrait pas à bout.

Un récit de perte et d'amour

Avec *Le mari de nuit*, Jennifer Kerner nous offre un récit tout à la fois intime et universel, mêlant le témoignage personnel sur son propre deuil à une réflexion anthropologique stimulante sur le rapport des sociétés humaines à la mort. Tout commence par une blessure profonde et irréparable : la perte brutale d'une overdose à vingt ans de J. – *ce mari de nuit* –, son premier amour. C'est à la suite de ce drame, pour tenter de donner un sens à l'absurdité de cette disparition, que la jeune Jennifer décide de se consacrer corps et âme à l'étude archéologique des rites funéraires à travers les âges et les cultures. Comme Friedrich Novalis à la mort de Béatrice, l'écriture devient l'acte mémoriel. En couchant sur le papier le souvenir du premier amour disparu, l'autrice lui insuffle une nouvelle vie et l'arrache à la mort. Ses mots font renaître la présence, ravivent les traits aimés, raniment la flamme éteinte. Dans le dialogue entre Jennifer et J., on retrouve dans *Le mari de nuit*, le même romantisme et la même puissance initiatique que dans les Hymnes à la nuit de Novalis.



Ici-bas, nous avons fort peu parlé de toi. Les circonstances de ton départ ont été tues. Tu es "parti" comme en voyage, sans laisser d'adresse. Même mes plus proches amis ne savent pratiquement rien de ce que tu étais. Il faut croire que tu étais cadenassé dans un coffre-fort secret au fond de ma mémoire et que, jalouse de te garder pour moi, j'avais jeté les clés. Aujourd'hui, j'ai décidé de te rendre ta liberté entre les pages d'un livre... Car c'est bien l'endroit où vivent mieux les morts.

S'ensuit alors un fascinant voyage à la découverte des traditions liées à la mort : de l'embaumement dans l'Égypte ancienne aux funérailles collectives imaginées dans le Japon contemporain, en passant par le cannibalisme, rituel pratiqué par certaines tribus, ou les moines du Tibet qui démembrèrent les corps avant de les confier aux oiseaux. Chaque escale est l'occasion de s'émerveiller de l'infinie créativité déployée par l'humain

pour apprivoiser l'absence de l'être aimé. Mais au fil des pages percent aussi l'amertume et la colère de Jennifer Kerner lorsqu'elle constate, au détour d'une phrase ou d'un regard, combien nos sociétés occidentales contemporaines se sont appauvries spirituellement, au point de réduire les obsèques à leur plus simple expression technique et matérielle. C'est là tout le génie et l'originalité de cet essai intimiste : à travers le prisme d'une blessure personnelle, interroger les carences de notre modernité en matière de rituels funéraires, au sein d'une société occidentale qui "nie et réprime" toute idée de mort. Car, qui mieux qu'une endeuillée peut porter un regard à la fois sensible et lucide sur nos tabous et nos dénis face à la mort ?



Regarder la Mort droit dans les yeux est encore le meilleur moyen de ne pas trop se tromper à son sujet... Et lorsqu'on se trouve face à un ennemi aussi redoutable qu'omniprésent, mieux vaut se montrer lucide !

Plongée bouleversante dans l'intimité du deuil

La force de l'ouvrage de Jennifer Kerner est de nous plonger au plus près de l'expérience du deuil, dans ce qu'elle a de plus viscéral et de douloureusement physique. Avec pudeur mais sans fard, l'auteure nous fait ressentir toute l'ampleur du vide laissé par la mort de J., cette sensation de manque irrémédiable, d'injustice ultime. Elle évoque ses nuits sans sommeil, ses crises de larmes incontrôlables, cette impression tenace que le monde s'est éteint avec l'être aimé.

"J'avais l'impression de tomber dans un puits de tristesse dont les bords tranchants me lacéraient la peau au fur et à mesure que je chutais", confie-t-elle dans un passage poignant, mais également :



Je circumbule dans notre salon à en user le tapis persan qui, pourtant, en a vu d'autres, mais qui n'a jamais été piétiné par femme plus désespérée en trois cents ans d'existence [...] Tu es sur le canapé, mort depuis la nuit des temps. Je ne sais pas quoi faire de toi et de mon chagrin.

Cauchemar éveillé où elle erre comme une âme en peine, incapable de réaliser pleinement la perte de l'être aimé. L'appartement familial est devenu territoire hostile, lieu d'une présence-absence obsédante. Autre passage déchirant : lorsqu'elle évoque le lent travail d'effacement des traces de J., elle utilise cette formule glaçante :

Le mari de nuit

“À l'eau, à l'eau tous tes souvenirs de camelot.” On devine derrière la métaphore légère toute la violence qu'il a fallu déployer pour vider l'espace des reliques du disparu, ces “encensoirs à tristesse”. Enfin, elle confie avec un sens aigu de la formule, avoir eu l'impression pendant toutes ces années “de [se] vautrer dans la douleur après avoir essayé, vainement, de la chasser.”

Cette idée de **“se vautrer dans la douleur”** face à un deuil fait directement écho à la fameuse formule de Schopenhauer selon laquelle *“la douleur est l'essence même de la vie”*. Pour le pessimiste allemand, il n'est nul bonheur terrestre qui ne porte en lui le germe de la souffrance et du manque. Dans cette perspective, s'abandonner corps et âme au chagrin quand l'être aimé disparaît ne serait donc pas qu'un simple réflexe masochiste ou morbide. Ce serait dans une certaine mesure répondre à l'appel tragique au cœur de la condition humaine. En choisissant de ne pas fuir la douleur, l'endeuillé accomplit le destin de l'homme éternellement voué à souffrir. Jennifer assume pleinement le tragique de la perte, au lieu de le nier ou de le fuir dans des faux-semblants d'apaisement.

Elle fait même de ce tragique le moteur d'une quête spirituelle, à la manière des ascètes qui cherchent l'illumination à travers la mortification. Sa souffrance devient une sorte de compagne mystique, une amie paradoxale avec laquelle elle entretient une étrange relation de familiarité, et même de nécessité.

Bien sûr, un tel choix comporte le risque de sombrer dans une souffrance autocentrée, qui ne mènerait à rien de transcendant. Mais dans le cas de Jennifer Kerner, ce compagnonnage douloureux avec l'absence de l'autre l'entraîne vers une forme de sagesse : celle de mieux comprendre et de sublimer les rituels funèbres humains.

“La vie est tissée avec les fils de la douleur, chaque pas en avant est un arrachement dans la chair, une blessure de l'âme et il faut pourtant avancer car la loi est immuable”, écrivait Maurice Magre en 1941...

Un fascinant voyage anthropologique autour de la mort

Heureusement, le chagrin de Jennifer Kerner trouve un exutoire dans le travail. En se lançant à corps perdu dans ses recherches archéologiques, elle canalise sa peine dans un projet intellectuel exigeant : comprendre comment l'humanité, depuis la nuit des temps, affronte la mort et tente de l'apprivoiser à travers ses rites. Commence alors un passionnant périple anthropologique qui nous conduit tour à tour dans les hypogées égyptiens, sur les sites funéraires mésolithiques de Chine

ou encore dans les villages malgaches prompts à “retourner” leurs morts dans de joyeuses cérémonies collectives.

Ainsi, lors de son passage à Madagascar, elle assiste à l'un de ces fameux “retournements” des défunts si caractéristiques de certaines traditions locales. Au bout de quelques années, les ossements des disparus sont exhumés, nettoyés, puis réinhumés au cours de joyeuses cérémonies collectives.

Autre rite intrigant évoqué par Jennifer Kerner, cette fois chez les Sulkas de Mélanésie : pendant plusieurs jours après un décès, il est interdit à quiconque dans le village de... s'endormir ! Objectif : éviter que les âmes encore errantes des vivants ne soient happées par les esprits affamés du défunt. Une manière radicale d'expier collectivement le deuil.

Troisième exemple marquant : la description très vivante de ces fameuses “momies parlantes” en Papouasie-Nouvelle-Guinée qui intriguent tant notre archéologue. Perchées en haut de falaises escarpées, ce sont des ancêtres embaumés qui veillent sur le village, telles des vigies bienveillantes. Les descendants n'hésitent pas à les “réparer” régulièrement pour qu'elles servent de réceptacle à l'âme des morts... Bref, à chaque page ou presque, le lecteur est happé par ces trouvailles rituelles déconcertantes, à mille lieues des convenances occidentales. Le talent de conteuse de Jennifer Kerner fait de cette odyssée macabre un véritable enchantement ethnologique. Même si elle ne s'interdit pas un regard critique lorsque certains rites lui paraissent reposer sur des conceptions arriérées (notamment le sort réservé aux veuves dans certaines traditions hindouistes), Jennifer Kerner réussit dans l'ensemble à regarder ces pratiques funéraires avec une saine distance ethnologique.

Sa curiosité intellectuelle insatiable et son absence de condescendance sont d'ailleurs ce qui fait tout le sel de son récit de voyage, qui parvient à allier rigueur du propos et enchantement de la découverte.

Un réquisitoire contre la déshumanisation des obsèques modernes

Mais le périple de Jennifer Kerner vire parfois au chemin de croix lorsqu'elle prend la mesure, par contraste, du terrible appauvrissement spirituel des rituels funèbres dans nos sociétés contemporaines. C'est avec effarement et une colère froide qu'elle décrit la froideur clinique des funérariums occidentaux, où les défunts sont traités comme de vulgaires marchandises dans des complexes commerciaux anonymisés. Car la mort est devenue le fruit d'un business plan élaboré par de jeunes cadres en



costume, au sein de ces complexes funéraires impersonnels conçus sur le même modèle que les plus tristes zones commerciales. Comme dans un supermarché, le chaland endeuillé déambule de rayon en rayon pour trouver le cercueil et l'urne qui correspondront au standing du défunt. Mais il y a bien pire :



Dans notre monde où la priorité est de produire, nous peinons à trouver le temps de vivre... Alors, perdre du temps pour réaliser que l'on va mourir, ne m'en parlez pas! C'est dans ce principe de rendement qu'ont été créés les drive-in de la mort aux États-Unis et au Japon. Le principe est la même que pour la restauration rapide. Vous roulez en voiture devant une vitrine, momentanément obstruée, qui contient le cercueil de votre défunt. Lorsque vous passez votre code-barres devant le scanner, le lever de rideau mécanique se déclenche et votre défunt apparaît. Vous pouvez lui faire un simple geste et repartir sans même avoir serré le frein à main.

Zygmunt Bauman dirait que ce phénomène participe de la "modernité liquide", où tout se consume à grande vitesse, y compris les émotions et les relations humaines les plus profondes. Ce que dénonce Jennifer, c'est la perte du sens du sacré dans nos sociétés hyper rationalisées. Au passage, elle souligne combien le triomphe de la crémation – pratique somme toute assez récente dans l'histoire de l'humanité – prive les endeuillés d'une ultime image du défunt allongé paisiblement. Autre violence symbolique de taille.

Selon le philosophe allemand Walter Benjamin, l'image dialectique désigne la mise en tension de deux temporalités : celle du présent et celle du passé. Contempler cette image, c'est avoir une intuition fulgurante du passé à travers le présent. Or n'est-ce pas exactement ce à quoi nous renvoie cette ultime vision du défunt allongé paisiblement ? En observant le visage endormi de l'être aimé avant la crémation, l'endeuillé perçoit dialectiquement la persistance de son existence passée. Pour quelques instants, le défunt redevient vivant aux yeux de ses proches : l'image fait resurgir le souvenir de sa vitalité avant que les flammes du crématoire ne l'effacent à jamais.

Voilà pourquoi, selon Jennifer Kerner, renoncer à cette vision apaisante du repos éternel, c'est se priver d'une image dialectique essentielle au travail de deuil. Sans cette ultime contemplation, impossible de réconcilier le mystère de ce visage aimé avec la dure réalité matérielle du corps qui se consume et retourne au néant.

La crémation coupe court à ce dialogue métaphysique avec le mystère de la mort.

L'urgence de réenchanter nos rituels funèbres

À travers ce récit intimiste aux résonances universelles, Jennifer Kerner sonne donc l'alarme : il y a urgence à réintroduire de la spiritualité et de la sacralité dans les rituels funéraires occidentaux.

Certes, elle ne verse jamais dans un passéisme béat en prônant un simple retour aux traditions ancestrales. En revanche, elle appelle de ses vœux l'élaboration de nouveaux rites, empreints de poésie et propices au recueillement, à même de sublimer la douleur des endeuillés :



Un rite de séparation permet au sujet de sortir de la société par la grande porte, avec un dernier cérémonial, plutôt que sur la pointe des pieds dans des chambres d'Ehpad sordides ou sous la seringue de médecins charitables de nos pays limitrophes.

Au terme de ce périple bouleversant de l'intime à l'universel, le message de Jennifer Kerner est ainsi porteur d'espoir : oui, il est possible de réconcilier modernité et sacré, innovation et tradition, pour rendre toute leur dignité aux défunts comme à ceux qui restent. Oui, il est possible – si on a l'oreille un peu fine – d'entendre le chant mélodieux des morts sous la terre. Tout le bonheur de vivre est dans le souvenir de nos chers disparus. Réenchanter nos morts sans renier nos vivants : telle est l'ambition salutaire de ce vibrant plaidoyer qui touchera encore plus les esprits lumineux qui ont su guérir de l'immense douleur de la perte d'êtres aimés. Ils sont admirables, car eux seuls savent combien la mort est une nouvelle forme de vie que nous ne comprenons pas encore.

"J'ai fouillé les cœurs des autres endeuillés pour en extraire l'encre de ce récit", écrit Jennifer Kerner. Alors je le dis sans ambages : Le mari de nuit est un vrai chef-d'œuvre qui s'inscrit dans la lignée des écrivains – comme Robert Redeker (*L'éclipse de la mort*) – qui suivent les pas de l'immense Maurice Maeterlinck qui, en 1913, écrivait dans **La Mort** :

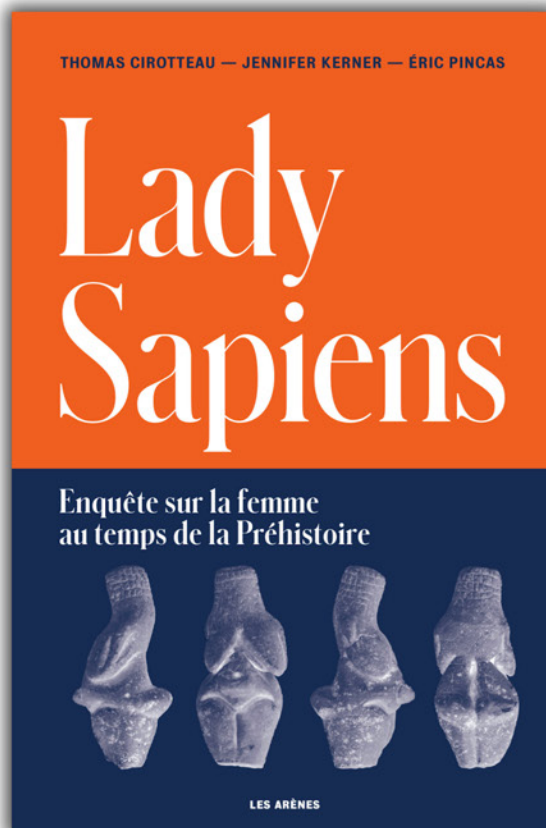


La figure de la mort, dans l'imagination des hommes, dépend avant tout de la forme de la sépulture ; et les rites funéraires ne règlent pas seulement le sort de ceux qui partent, mais encore le bonheur de ceux qui demeurent, car il dresse tout au fond de la vie la grande image sur laquelle viennent s'apaiser ou se désespérer leurs yeux.



Jennifer Kerner, **Le mari de nuit : expériences du deuil et pratiques funéraires**, Gallimard, 05/10/2023, 1 vol. (217 p.), 20 €.

Du même auteur



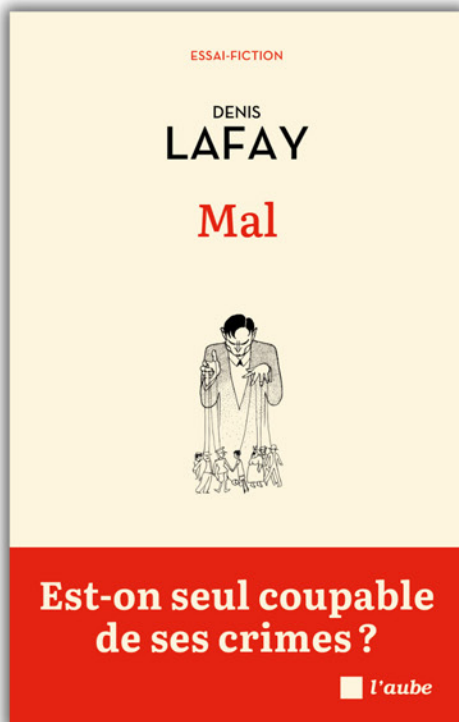
Lady Sapiens propose un nouveau regard sur le rôle de la femme préhistorique. S'appuyant sur les découvertes archéologiques les plus récentes, cet ouvrage collectif dirigé par Thomas Ciroteau, Jennifer Kerner et Éric Pincas remet en cause la vision traditionnelle d'une femme préhistorique passive et soumise à l'homme.

Les auteurs montrent de façon convaincante que Lady Sapiens était une actrice à part entière de la vie quotidienne, pourvoyeuse de nourriture par la cueillette et la transformation des céréales, mais aussi artisane et probablement artiste, comme le suggèrent certaines mains négatives féminines dans l'art pariétal. Contrairement aux représentations d'une femme frêle, Lady Sapiens était athlétique et robuste.

Bien que critiqué pour son approche partielle par certains préhistoriens, cet essai accessible et bien documenté a le mérite de reposer la question du statut et du rôle des femmes dans les sociétés préhistoriques, en s'appuyant sur les données scientifiques les plus récentes. S'il ne tranche pas définitivement la question de l'égalité des sexes, il ouvre des pistes de réflexion stimulantes sur l'apport des femmes à la vie sociale, économique et culturelle de l'époque. Un ouvrage éclairant qui rééquilibre avantageusement notre vision de la préhistoire.

Denis Lafay- Mal : est-on seul coupable de ses crimes ?

Par Jean-Jacques Bedu



en apparence solaire, cache en réalité un penchant meurtrier, qui le pousse, lors d'une partie de pêche avec un camarade, à tenter de l'étrangler sauvagement. Sauvé in extremis par un témoin providentiel, Alexandre voit rapidement les psychiatres établir le diagnostic implacable : il souffre d'une forme de psychopathie précoce, aux déterminismes biologiques lourds.

En effet, les examens médicaux mettent en évidence deux gènes particuliers, associés dans de nombreuses études au passage à l'acte violent. Le fameux "gène du crime", notamment, serait particulièrement actif chez le jeune homme. Des facteurs génétiques semblent ainsi avoir modelé le cerveau d'Alexandre de façon atypique, créant un terrain propice aux pulsions meurtrières.

Mais au-delà de la biologie, c'est aussi l'environnement familial qu'incrimine Denis Lafay. Élevé par des parents froids, inattentifs, peu aimants, celui que l'on surnommait plus tard "le beau ténébreux" construit sa personnalité fragile dans un climat de carences affectives permanentes. Dès lors, comment s'étonner que le passage à l'acte survienne chez un adolescent en manque cruel de repères ?

Avec sa plume incisive, l'essayiste montre ainsi comment, dès les prémices de l'intrigue, le poids de la génétique et celui d'une enfance chaotique se conjuguent de façon toxique. Et scellent le destin mortifère du jeune Alexandre...

Le poids du mal social

Si le mal qui habite Alexandre plonge des racines profondes dans son psychisme défaillant, Denis Lafay explore également la part de responsabilité de la société dans le passage à l'acte du désormais quadragénaire golden-boy de la finance. Car après des années d'une spectaculaire rémission suite à son internement, les vieux démons du beau ténébreux ressurgissent, encore plus violents et destructeurs. Il étrangle sa femme Laetitia !

L'auteur pointe alors du doigt les travers de notre époque, de ce capitalisme effréné qui a fait d'Alexandre un maître dans l'art de l'accumulation décomplexée. Baignant dans la valorisation des profits à tout prix, de l'appât du gain comme horizon indépassable, le financier sombre peu à peu dans une forme de nihilisme moral, où les moyens justifient des fins lucrativement condamnables. Un terreau propice à la résurgence de ses pulsions.

Mais au-delà du capitalisme, c'est aussi l'individualisme forcené de l'époque que l'auteur dénonce. Chacun sur son îlot, la fibre communautaire s'étiole à mesure que la performance érige des barrières entre les Hommes.

Lorsque la plume acérée de Denis Lafay se saisit du Mal, gare à nos petites certitudes tranquilles ! Avec Alexandre, son anti-héros tourmenté, l'auteur nous entraîne dans une vertigineuse descente aux enfers, ses mots ciselés disséquant sans répit les limbes de notre âme. Car le Mal est multiple, insaisissable, irréductible aux fables manichéennes.

Surgi des tréfonds de l'être, il est d'abord cette Bête tapie dans l'ombre d'Alexandre, guettant l'instant propice pour bondir, étreindre de ses griffes acérées la raison vacillante. Mais le Mal est aussi dans le monde, il suinte des pores d'une société ivre de vitesse et de profits, où l'homme s'égaré loin des sentiers de la fraternité. Alors, comment démêler dans le geste fatal la part des démons intérieurs et celle des injonctions diaboliques du dehors ? C'est tout le vertige qui saisit le lecteur avec les phrases ciselées de Denis Lafay. Vertige et trouble. Car décidément, sonder ainsi les abysses de nos âmes ne peut qu'ébranler nos petites certitudes...

Le déterminisme du mal inné

Dès les premières pages du livre, Denis Lafay nous plonge au cœur du concept de mal inné, à travers le personnage tourmenté d'Alexandre. Ce beau et séduisant adolescent,

Est-on seul coupable

Dès lors, comment s'étonner de voir ressurgir la violence chez ceux que la société a oubliés sur le bord du chemin ? Mais il y a aussi le climat politique délétère de l'époque, où le racisme le plus abject trouve des relais complaisants au plus haut niveau de l'État, après l'avènement d'un président - Kévin Darbelat - un personnage politique fictif qui a accédé au pouvoir suprême sans coup d'État et sans surprise, et qui s'est produit grâce à un travail de sape presque invisible, soutenu par les médias et une petite armée de génies informaticiens. Sa doctrine a été dédramatisée puis institutionnalisée, et son ascension a été facilitée par la capitulation progressive de ses opposants politiques. À force de légitimer "l'illégitime", le parti extrémiste au pouvoir diabolise l'Autre, rompt le pacte républicain, libère les plus mortifères passions... Jusqu'à ce que la violence finisse par l'emporter, y compris chez ceux comme Alexandre qu'on imaginait pourtant à l'abri.



Ce régime raciste et haineux tire profit de la banalité du mal, il ostracise, ségrègue, il ghettoïse et vous dresse les uns contre les autres. Ce régime a peur et cultive la peur parce que la peur, lorsqu'elle est manipulée avec habileté, tétanise et égruge le peuple. Ce régime courbe chacun de vous sur lui-même, ce régime vous ligote à la nostalgie, il ferme vos paupières, il obstrue vos esprits. Ce régime emploie votre pleurerie à démolir vos libertés. Ce régime claquemure votre humanité et enhardit votre lâcheté. Ce régime a fait de vous des moutons qui bêlent de plaisir parce qu'ils se croient à l'abri du loup. Ce mal dont il était viscéralement dissident s'est infiltré dans les viscères d'Alexandre, il a fait de lui une bête qu'il n'est pas.

La part de libre arbitre

Si Denis Lafay décortique avec acuité les déterminismes sociaux et individuels ayant mené Alexandre au geste fatal, il n'exonère pas pour autant totalement son personnage. Car malgré le poids écrasant de ses "démons intérieurs", Alexandre demeure un être doué de conscience et de raison. Et à ce titre, une part de responsabilité dans le passage à l'acte criminel peut lui être imputée.

C'est ce qu'explique l'auteur en racontant la spectaculaire rédemption de son antihéros suite à son internement en hôpital psychiatrique. Grâce à un lourd traitement médicamenteux, Alexandre parvient peu à peu à juguler ses pulsions et commence une nouvelle vie. Son parcours est alors brillant : études supérieures avec succès,

carrière florissante dans la finance, mariage épanoui avec Laetitia. Autant de signes qui montrent qu'il a retrouvé sa capacité de discernement et de maîtrise de soi.

Certes, ses vieux démons finissent par ressurgir et entraînent la tragique mise à mort de son épouse. Mais Denis Lafay souligne qu'Alexandre, sentant peu à peu sa raison vaciller, cesse de suivre avec rigueur son traitement. Par fatigue ? Par négligence ? Par crainte des effets secondaires ? Peut-être un peu des trois. Mais cette forme de renoncement, qui traduit sa part de libre arbitre, ouvre la porte au retour du mal. Un mal certes conditionné, mais pas entièrement subi.

Avec subtilité, l'essayiste montre ainsi qu'il ne saurait y avoir de réponse univoque, de vérité gravée dans le marbre, lorsqu'on explique le passage à l'acte criminel. Dans une époque avide de certitudes, Denis Lafay brouille avec talent les frontières, instille le doute, convoque les nuances. Pour mieux éclairer les abîmes de l'âme humaine...

Le poids du mal social

En refermant ce court, mais vertigineux essai de Denis Lafay - dont nous n'évoquons surtout pas le dénouement surprenant - une conviction s'impose : interroger les ressorts du mal conduira toujours à une aporie, à une tension irréconciliable entre déterminisme et libre arbitre. Comme le suggérait Kant, le mal radical échappe à toute entreprise rationnelle visant à l'expliquer. Ne subsiste que le mystère ondoyant de la psyché humaine...

Pourtant, l'essayiste a le mérite de poser les termes du débat, de circonscrire dans la complexité des existences individuelles et collectives les ferments possibles de la violence à venir. Son réquisitoire contre une société ivre de vitesse et de profits, qui érige le chacun pour soi en vertu cardinale, met justement en exergue la puissance déshumanisante du contexte.

Même écrasé par le poids étouffant des conditionnements, l'être garde une part de responsabilité dans ses choix, aussi difficiles soient-ils. C'est ce qu'incarne le parcours heurté d'Alexandre, ballotté entre ses démons intérieurs et les injonctions mortifères du dehors.

Au final, Denis Lafay a le mérite de maintenir ouvert le questionnement philosophique, de refuser les réponses définitives. Son texte extraordinaire nous place face au gouffre de nos contradictions, convoque les ombres de notre âme avec une radicalité salutaire. Au-delà du nihilisme ambiant, il y a toujours une limite où la dignité reprend ses droits. À nous de tracer cet ultime rempart, frêle mais résolu... "Un homme, ça s'empêche", disait

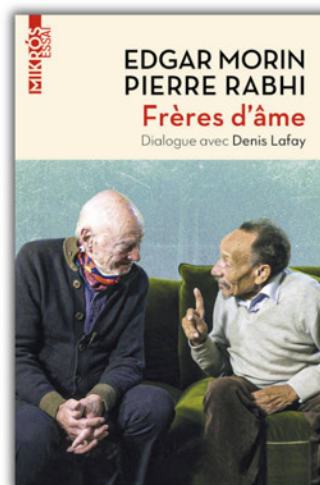
de ses crimes ?

Albert Camus ; un homme, ça s'empêche surtout de porter au pouvoir des êtres de la trempe de Kévin Darbelat, qui est le vecteur moderne le plus efficace de la banalisation du discours raciste et xénophobe au sein de la société. Un mal d'autant plus vicieux, qu'il se pare de tous les habits de la normalité en générant des légions d'Alexandre. Ce mal a un nom : l'extrême droite...

Denis Lafay, **Mal : est-on seul coupable de ses crimes, essai-fiction**, Ed. de l'Aube, 02/02/2024, 1 vol. (145 p.), 17,90€



Du même auteur



Guillaume Bunel

Guide anachronique de l'infini

Par Jean-Philippe Guirado

Guillaume Bunel est musicologue, spécialisé dans les énigmes et rébus musicaux à la Renaissance. Dans la toute jeune collection des Guides anachroniques lancée en 2023 par les éditions Arléa, il s'attaque à un sujet aussi ambitieux que vertigineux : celui de l'infini.

L'ouvrage s'articule autour de quatre grandes thématiques : "Espaces" - "Temps" - "Mémoire" et "Ondes". Ce n'est ni un dictionnaire, ni un essai théorique qui déroulerait méthodiquement le fil de son argumentation. Les courts chapitres peuvent être lus indépendamment, mêlant souvenirs personnels, anecdotes historiques ou réflexions esthétiques et philosophiques.

Un livre aussi labyrinthique que son sujet

Le voyage commence avec Galilée observant les étoiles à l'aide de la lunette astronomique qu'il vient de mettre au point et cherchant à percer les mystères de l'univers. Relevant nuit après nuit les positions des astres errants, le savant italien réalise que "la grande horloge du ciel a des milliards de centres. C'est une ruche illimitée de cycles, un bourdonnement sans nom. Un mécanisme aux milliards de rouages". Ce vertige face à l'infiniment grand peut être vécu de façon similaire en s'abîmant dans le monde de l'infime. Nul besoin de microscope pour en faire l'expérience. La persistance du regard à la surface des objets les plus quotidiens dévoile des perspectives insoupçonnées. Guillaume Bunel, dans une langue ciselée, proche de la poésie en prose, nous invite à partager ce trouble d'une réalité qui se dérobe :



Sitôt que je regarde un tissu ou un meuble, un livre ou un bibelot, les surfaces s'émiettent, les contours se défont. Partout s'ouvrent des portes qui multiplient sans fin leurs paliers mystérieux, ciselant le chaos de chambres minuscules.

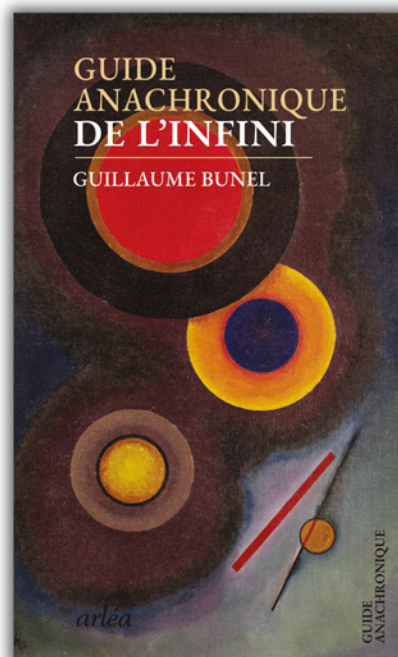
Une encyclopédie vagabonde

L'auteur convoque au gré des chapitres physiciens, explorateurs, peintres, écrivains, musiciens de toutes époques et nationalités. Loin d'être un assomant étalage d'érudition, ces références entremêlées avec un art consommé de la digression, permettent au contraire de prendre conscience de l'ampleur d'un sujet qu'il serait réducteur de n'appréhender que du seul point de vue de la science. Pour aider à se figurer l'insignifiance de la place de l'être humain sur une planète que les religions ont pendant longtemps décrite comme un écrin à son

useul usage, quoi de plus parlant en effet que cette citation de Mark Twain ?

Si la Tour Eiffel représentait l'âge du monde, la couche de peinture sur le mamelon du sommet représenterait la part de l'homme à l'échelle de cet âge". On croisera plus loin la molaire de l'homme de Denisova, représentant d'une espèce éteinte du genre Homo ; on s'extasiera des prouesses d'individus à la mémoire prodigieuse capables de réciter plusieurs dizaines de milliers de décimales de π ; on apprendra ce qu'il advint des yeux de John Dalton à sa mort lui qui comme la plupart des daltoniens ne parvenait pas à faire la différence entre un géranium rose et le bleu du ciel ; on revivra le naufrage du Titanic par le biais des signaux de détresse communiqués en alphabet morse et l'on s'amusera à déchiffrer avec le commandant Bazeries, les messages codés échangés entre Louvois et Louis XIV...

Chercher à résumer ce Guide anachronique de l'infini relèverait de la gageure. Le prix de ce petit livre réside tout autant dans l'hybridité de sa forme que dans l'incroyable richesse de son contenu qui ravira sans nul doute tous les esprits curieux.



Guillaume Bunel, **Guide anachronique de l'infini**, Arléa, 15/02/2024, 1 vol. (143 p.), 19€

Raphaël Gaillard – *L'homme augmenté*

Par Albert Montagne



Tout commence en 2016 lorsque Elon Musk, l'homme de Tesla, Paypal, SpaceX, Twitter, s'attaque pour "X raison" à l'Intelligence Artificielle (IA) – les cinéphiles pensent à A.I., Artificial Intelligence (2001) de Spielberg avec un enfant-robot programmé pour aimer sa mère humaine – et crée la start-up Neuralink afin d'hybrider le cerveau et l'informatique. Fantasma ou mégalomanie, il ne faut pas se demander quand l'IA dépassera l'intelligence humaine mais comment s'armer pour y faire face (on songe à Skynet de Terminator (2004) de Cameron). Si l'IA soigne déjà en partie les maladies mentales (schizophrénie, autisme, maladie de Parkinson), l'ambition de Musk est d'augmenter la puissance du cerveau. Si les appareils auditifs permettent une audition normale et améliorée, l'opération est plus ardue pour le cerveau qui n'est pas formé de couches successives mais, structurellement hétérogène, de parties spécialisées dans une fonction. Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile et si la bile se collecte dans la vésicule biliaire, s'écoule vers l'intestin et permet la digestion, la pensée agit sur le cerveau, la pensée et le cerveau ne font qu'un et interagissent. Un millimètre de cerveau qui manque (suite à un AVC) et le patient est incapable de s'exprimer : il entend et comprend mais ne peut répondre (aire de Broca touchée) ou il entend et ne comprend pas et parle dans

un langage incompréhensible (aire de Wernicke touchée). Quant à la lecture, privé de quelques millimètres de cortex, le patient ne peut plus lire mais peut écrire (alexie sans agraphie). Une case en moins et la lecture s'enraye, c'est le paradigme de la neuropsychologie. La question de l'IA n'est pas de s'intéresser au déficit mais à l'augmentation du cerveau et de la case en plus, c'est-à-dire de l'emboîtement de cette case avec une case existante avec l'implantation d'une puce de silicium renforçant une fonction, mais non l'ensemble du cerveau. Neural lace, cette puce, symbolise le lasso qui attrape un bout de cerveau, s'y connecte, capte les cellules proches et les fait interagir avec le PC. L'homme augmenté n'a pas de super pouvoirs, seules certaines fonctions sont augmentées. Il faut relativiser ce surcroît en pensant aux personnes subissant une transplantation cardiaque, leur espérance de vie est plus courte.

L'homme qui valait trois milliards

L'auteur multiplie les exemples où la technologie répare les corps. La moelle épinière est le système de commande liant le cerveau aux muscles et assurant le retour des informations sensorielles du corps vers le cerveau. Une lésion de la moelle épinière peut occasionner une paralysie importante selon la section atteinte : paraplégie (lésion dorsale) ou tétraplégie (lésion cervicale). L'urgence est de supprimer la compression et de stabiliser la colonne vertébrale par une intervention chirurgicale. Les interfaces cerveau-machine rouvrent les commandes des bras et des jambes. Le dispositif Freehand System utilise ainsi la motricité résiduelle des épaules pour commander la main par un système qui convertit les signaux des épaules en signaux électriques agissant sur les muscles. À Harvard en 2006, une électrode munie de 96 capteurs est implantée dans le cortex d'un homme de 25 ans tétraplégique. L'interface cerveau-machine commande un bras robotique qui permet des actions simples perdues : ouvrir un courriel, boire à la paille une canette de soda. C'est le scénario de la série de SF *L'Homme qui valait trois milliards* (six millions seulement en VO) avec l'astronaute et colonel Steve Austin qui a deux jambes, un bras et un œil bioniques greffés suite à un crash. Le générique précise : "il sera supérieur à ce qu'il était avant". Il est bien un homme augmenté, un surhomme doté de super pouvoirs. Id. pour Super Jaimie (*The Bionic Woman*) dotée d'une ouïe augmentée.

De l'autre côté du miroir

Futur de nos cerveaux

S'agissant du membre fantôme, l'amputation consécutive à un accident de la route occasionne pour 90 % des personnes une douleur persistante alors que la main ou la jambe n'existe plus. Le cerveau n'a pas assimilé la perte du membre et lui prête de signaux inexistants. La thérapie miroir soigne cette douleur : comme le membre n'envoie plus de message sensitif au cortex, on envoie un message visuel. Le patient regarde le membre qui lui reste dans un miroir en le bougeant. Cette vision envoie un message fictif au cerveau qui croit que le membre amputé refonctionne et qui, leurré, fait disparaître la douleur qui existait depuis des années. Dans *Matrix* (1999) des Wachowski, autre réf alicienne, le cerveau est un ordinateur qui assimile en un clin d'œil des compétences nouvelles : parler le mandarin, maîtriser les arts martiaux, piloter un hélicoptère. Mais une telle mise à jour est impossible : la moindre compétence implique une myriade de connexions et un souvenir est lié à des millions de neurones interconnectés. Certains médicaments et drogues rendent intelligents, les smart drugs ou psychostimulants : nicotine, caféine, cocaïne, amphétamines, corticoïdes, nootropiques (la longue liste est connue des étudiants en médecine). A contrario, comment effacer la mémoire ? Dans *Eternal Sunshine* (2004) de Gondry, Clémentine, suite à une dispute avec Joël, son petit ami, se fait effacer tous les souvenirs de lui. Il fait de même pour elle. Dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (1976) de Forman, on utilise les électrochocs. L'auteur est pour leur utilisation dans les dépressions, leurs effets secondaires n'étant que des troubles de la mémoire limités à la période de leur utilisation. Pour bloquer les impressions négatives dont l'anxiété, il recommande le Propanol, un bêta-bloquant (qui aussi un dopant contre le trac), et la technique psychothérapeutique EMDR (Eye Movement Desensitization and Reprocessing) qui consiste à provoquer des mouvements oculaires réguliers pendant que le patient narre son expérience traumatique.

Retour vers le futur ou retour de bâton

Raphaël Gaillard est psychiatre et chercheur en neurosciences, responsable du pôle hospitalo-universitaire de psychiatrie de l'hôpital Sainte-Anne et de l'Université Paris Cité. Grand Prix Jacques de Fouchier pour son livre *Un coup de hache dans la tête, Folie et créativité* (Grasset, 2022), l'auteur fait derechef réfléchir avec *L'homme augmenté* en révélant le côté sombre de l'IA sur les futurs de nos cerveaux. L'hybridation cerveau-machine est déjà dans notre quotidien et frappe "bel et mal" là où "on n'y pense pas". La multiplication des écrans et des objets connectés et la sacralisation monopolistique

et asservissante des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) atteignent la santé mentale de nos sociétés. La fabrique du crétin digital, déjà dénoncée en 2019 par Michel Desmurget (Seuil, Prix spécial Fémina Essai), engendre l'homo numericus à la mémoire de petit poisson rouge perdu et noyé dans les réseaux sociaux, marionnette d'une technologie toxique aux mains d'une élite toujours plus riche. Cette hybridation n'est pas sans effets secondaires négatifs sur les esprits dont la mémoire devient atrophiée et même superfétatoire. Un seul clic permet d'accéder à la mémoire infinie du Web, voire à ChatGPT qui engendre des articles structurés en un temps record. Pourquoi penser ? Pourquoi rédiger ? Le vocabulaire s'appauvrit, le subjonctif imparfait se fossilise, la syntaxe s'allège, la finesse disparaît, la critique s'envole. Pis le débat démocratique et politique disparaît sous le joug des réseaux sociaux qui, à l'abri de l'anonymat, exacerbent une violence verbale, imposent une monopensée plate et censurent activement. En France, "3 millions de personnes, soit 4,5 % de la population, prétendraient définir l'actualité de toute une nation". Génie ou zombie, l'homo sapiens connecté doit choisir son issue et il "IA urgence". Au risque d'étonner, l'auteur conclut sur l'aspect fondamental de la lecture, cette "maladie textuellement transmissible" :



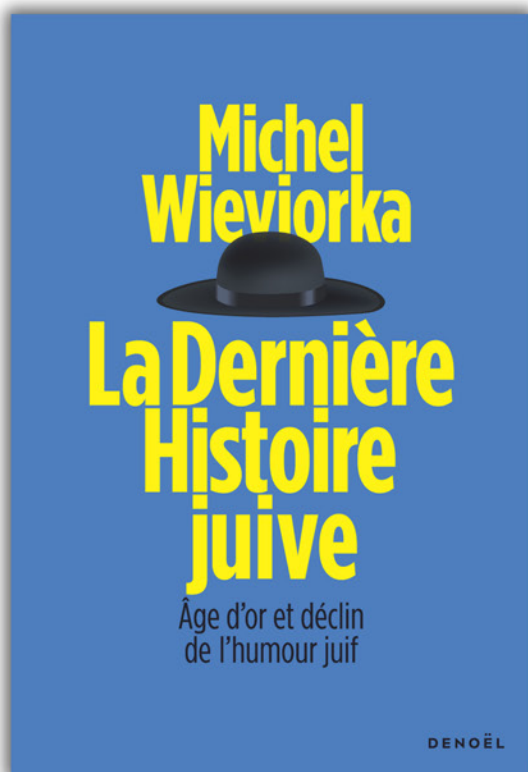
Il se pourrait bien que le livre soit le seul à même de nous conserver entiers dans cette puissante transformation par la technologie (...). Il faut dire que l'écriture - et donc la lecture - est la grande affaire de l'Humanité. Elle ne signe pas seulement le passage de la Préhistoire à l'Histoire, elle constitue notre hybridation première. Un livre, de plomb ou de papier, c'est déjà une annexe de notre cerveau, une prothèse cérébrale, un hors-de-soi que nous acceptons de partager, et qui en retour nous transforme. En passant de la tradition orale à la tradition écrite, nous avons consacré cet objet comme réceptacle et comme don de nos savoirs, de nos identités. Il se pourrait bien que cette hybridation, l'écriture, porte en elle toutes les autres. Il se pourrait bien qu'elle en soit la propédeutique.

L'homme augmenté ou **Les futurs de nos cerveaux** face à l'IA est un essai pensé qui "donne à penser", dense et docte, riche de cas pratiques médicaux, de références littéraires, cinématographiques et philosophiques (l'auteur est spy). Il faut absolument lire ce livre ! Lire non seulement instruit mais, surtout, rend plus intelligent !

Raphaël Gaillard, **L'homme augmenté : futurs de nos cerveaux**, Grasset, 10/01/2024, 1 vol. (347 p.), 22 €.

Michel Wieviorka – *La dernière histoire juive*

Par Jean-Jacques Bedu



Un maître sociologue ausculte l'âme juive

C'est par un insolite trait d'esprit qu'est campé le décor du dernier essai de Michel Wieviorka, figure tutélaire de la sociologie française contemporaine. Avec *La dernière histoire juive* chez Denoël, le directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales poursuit son exploration méticuleuse des failles et tensions de la société hexagonale. Cette fois, c'est à l'humour si singulier des Juifs de France qu'il a décidé de s'intéresser.

Au fil des pages limpides de ce court essai, Michel Wieviorka nous entraîne avec délectation dans l'univers décalé des histoires juives, peuplé de raisonnements spécieux, de situations abracadabrantiques et autres contre-vérités salvatrices. Loin de n'être qu'un simple passe-temps, l'auteur nous rappelle combien cet humour plonge ses racines dans les affres de l'errance et la hantise multiséculaire de l'anéantissement qui innerve l'imaginaire collectif du peuple élu. Manière de conjurer par le rire le tragique de la condition juive, l'humour juif a valeur d'arme fatale : en inversant fictivement le cours du malheur, il aide les siens à supporter leur funeste destinée.

Un baume au cœur des temps désespérés

Ainsi, lorsque le truculent narrateur d'une histoire juive tire d'une situation anodine des trésors d'in vraisemblance, lorsqu'il tourne en dérision avec autodérision les figures et pesanteurs de la judéité, il offre une échappatoire bienvenue à un auditoire hanté par le spectre de la destruction.

C'est le cas par exemple de l'histoire de la montre, où Moshe se désole auprès du rabbin du vol de sa précieuse montre à gousset. Ce dernier lui suggère alors d'observer lors d'une réunion entre amis les réactions de chacun au commandement "Tu ne voleras point", afin de confondre le coupable. Quelques semaines plus tard, Moshe doit reconnaître que cette astuce n'a pas fonctionné. Mais quand le rabbin l'interroge, il réalise soudain qu'en réalité si : en évoquant l'adultère, il s'est souvenu de l'endroit où il avait oublié sa montre !

Autre exemple, celui de l'histoire du restaurant populaire, où le serveur parvient à reconstituer dans les moindres détails le repas de son client simplement en examinant les taches sur sa chemise... jusqu'à ce qu'un rot tonitruant et malodorant lui rappelle qu'il a omis de noter en entrée les traditionnels oignons.

À travers ces saynètes qui conjuguent absurdité des situations et logique implacable des raisonnements, l'humour juif opère un renversement salvateur. Il fait souvent office de seule issue possible lorsque le sérieux menace d'enfermer l'esprit dans des doctrines mortifères.

De la genèse hassidique à l'âge d'or américain

Fort de son cadre d'analyse initial, Michel Wieviorka entreprend de retracer avec brio la généalogie des histoires juives, depuis leur incubation talmudique et hassidique jusqu'à leur âge d'or sous le soleil de l'Oncle Sam dans l'après Seconde Guerre mondiale.

L'auteur nous rappelle ainsi que bien des traits caractéristiques de l'humour juif puisent dans la tradition du Talmud et du hassidisme. On songe par exemple aux récits mettant en scène des figures traditionnelles de la culture juive comme le Rabbin, prompt à dispenser ses conseils terre à terre, ou le "schnorrer", ce mendiant rusé avec qui se nouent des relations ambivalentes. Ou encore à ces histoires où Dieu lui-même intervient, parfois prié avec insistance de régler les affaires terrestres de ses fidèles.

Mais Michel Wieviorka montre aussi comment cet humour millénaire a connu outre-Atlantique, dans le contexte propice de l'après-guerre, un âge d'or et une popularité sans précédent. Porté par le cinéma, la littérature, la télévision, des humoristes comme le pion-



-nier Mel Brooks, comme Jerry Lewis, ou plus tard Jerry Seinfeld, l'humour juif s'est diffusé bien au-delà de la communauté juive. Il a su toucher un public américain sensible au dynamisme culturel des Juifs, à l'héritage du yiddishland, ou ému par la prise de conscience du génocide nazi.

Sans jamais perdre le fil de sa démonstration fouillée, le sociologue parvient à situer l'éclosion de ce phénomène culturel inédit, dans le terreau propice d'une époque marquée par la prise de conscience de la Shoah et la vitalité de l'héritage yiddish.

Quand l'érudition cède le pas à la nostalgie

Tout au long du livre, l'auteur parsème son analyse d'anecdotes délicieuses, à l'image de l'inénarrable mère juive qui se dit prête à détester sa future belle-fille avant même de l'avoir rencontrée. Ou encore de ce chauffeur de taxi israélien se plaignant de travailler 24 heures/24 et 7 J/7, 52 semaines par an, tout en expliquant qu'il parvient à s'en sortir... en se levant une heure plus tôt chaque matin !

Avec une plume alerte qui n'exclut pas la pointe d'humour, Michel Wieviorka ranime sous nos yeux un monde à jamais révolu. Celui du yiddishland d'avant la catastrophe, des rues enfumées du Sentier où la vente "avec facture" suscite l'incompréhension, des troquets surannés du Marais où l'esprit frondeur des habitués défiait allègrement par le rire les pires avanies de l'existence.

L'espace d'un instant, la chronique sociologique laisse place à la magie du conte, et l'érudition du chercheur s'efface derrière la verve enjouée du raconteur. On sent poindre alors la mélancolie du sociologue pour ces temps insouciantes où les "histoires juives", joyeusement partagées entre Juifs et non-Juifs, témoignaient encore de l'épanouissement de la diaspora.

Requiem pour un monde enfui

Hélas, dans le dernier tiers de l'ouvrage, le ton se fait plus grave, les visages s'assombrissent. Avec une clairvoyance teintée de mélancolie, Michel Wieviorka prend acte du lent dépérissement du monde diasporique qui vit éclore l'humour juif. La conscience encore brûlante de la Shoah reflue peu à peu, les derniers locuteurs du yiddish nous quittent chaque année, et Israël sombre dans une interminable crise politique qui en fait douter certains jusqu'au sein de la communauté juive mondiale. Pis encore, L'Amérique donne le ton : l'extrême droite américaine demeure antisémite dans tous ses courants, et

l'élection de Donald Trump va les conforter. Désormais, avec la Cancel culture qui progresse à marche forcée, toute forme d'humour est menacée. Sous la présidence Trump, la société américaine a vu converger deux mouvements apparemment antagonistes dans leur commune détestation des Juifs. D'un côté, l'extrême droite suprémaciste a dynamité les digues de la bienséance politique pour vomir sans complexe sa haine multiséculaire, quitte à la teinter de théories fumeuses sur le "grand remplacement". De l'autre, une frange radicale du mouvement antiraciste, obsédée par la dénonciation de la "blanchité", a fait des Juifs une cible de choix, assimilés à des dominateurs blancs dont il faudrait abattre les privilèges.

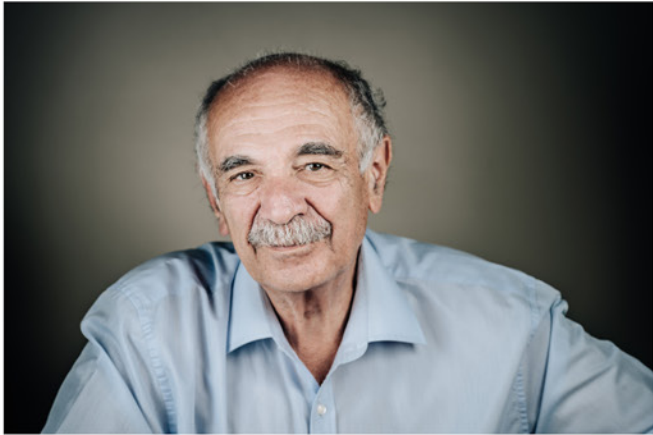
Pris en tenailles entre ces deux feux, abreuvés d'insultes et de menaces numériques en tous genres, les Juifs américains assistent médusés à l'étrange synthèse entre l'antisémitisme le plus archaïque et une doctrine viciée de l'antiracisme. Car sous couvert de défendre les minorités, cette dernière leur dénie purement et simplement le statut de victime historique du racisme, quand elle ne reprend pas mot pour mot la vulgate complotiste des négationnistes de tout poil.

Au final, c'est tout l'édifice culturel et politique qui a rendu possible l'épanouissement de l'humour juif outre-Atlantique qui se lézarde. Le dynamisme de la création judéo-américaine se tarit, l'image d'Israël se brouille, et la joie de vivre laisse place à l'inquiétude. Dans un climat délétère qui interdit désormais tout second degré, il n'est guère étonnant que les "histoires juives" tendent à disparaître. Ces récits jadis si populaires auprès des Juifs comme des non-Juifs sont devenus inaudibles. Au mieux obsolète, au pire suspect, ils ne font plus rire personne...

Un constat implacable

Pris en tenailles entre ces deux feux, abreuvés d'insultes et de menaces numériques en tous genres, les Juifs américains assistent médusés à l'étrange synthèse entre l'antisémitisme le plus archaïque et une doctrine viciée de l'antiracisme. Car sous couvert de défendre les minorités, cette dernière leur dénie purement et simplement le statut de victime historique du racisme, quand elle ne reprend pas mot pour mot la vulgate complotiste des négationnistes de tout poil. Au final, c'est tout l'édifice culturel et politique qui a rendu possible l'épanouissement de l'humour juif outre-Atlantique qui se lézarde. Le dynamisme de la création judéo-américaine se tarit, l'image d'Israël se brouille, et la joie de vivre laisse place à l'inquiétude. Dans un climat

Michel Wieviorka – *La dernière histoire juive*



Michel Wieviorka, sociologue de renom, a apporté des contributions majeures dans les domaines de la violence, du terrorisme, du racisme et de l'antisémitisme. Il s'est également penché sur les enjeux de la démocratie et du multiculturalisme. Il jouit d'une grande réputation internationale comme le démontrent ses mandats à la tête de l'*International Sociological Association* et du Conseil scientifique de l'*European Research Council*. Il a également occupé des postes clés au *Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologiques* et à la *Fondation Maison des Sciences de l'Homme*. Michel Wieviorka participe activement au débat public depuis de nombreuses années, apportant ses connaissances et son expertise sur les questions sociales d'actualité.

délétaire qui interdit désormais tout second degré, il n'est guère étonnant que les "histoires juives" tendent à disparaître. Ces récits jadis si populaires auprès des Juifs comme des non-Juifs sont devenus inaudibles. Au mieux obsolète, au pire suspect, ils ne font plus rire personne...



Qui a envie de rire et de sourire avec bienveillance des Juifs avec en arrière-plan le contexte international préoccupant qui vient d'être dessiné ? Qui peut faire abstraction aujourd'hui de la vie politique et géopolitique telle qu'elle se joue en Israël, et en appeler par l'humour à la bienveillance et à la compréhension ? Les « histoires juives » ne risquent-elles pas d'être inaudibles, sauf à être interprétées de manière qui en distord l'esprit initial, et à apparaître comme bien plus proches de l'antisémitisme qu'avant ?

Voilà pourquoi la lecture de cet ouvrage s'impose, qui dit autant de la force irrésistible du rire que de la fragilité poignante des mots emportés par le tempo de l'histoire. Au final, *La dernière histoire juive* s'avère aussi douce-amère dans son propos que jubilatoire dans la forme : une ribambelle de bons mots en guise d'ultime baroud d'honneur, le pied de nez magistral d'un monde qui passe à ceux qui entonneraient trop vite sa marche funèbre.

Michel Wieviorka, *La dernière histoire juive : âge d'or et déclin de l'humour juif*, Denoël, 01/11/2023, 1 vol. (183 p.), 18€.

Bibliographie sélective



Cécilia Dutter – Aimer d'un coeur de femme



Cécilia Dutter – *Aimer d'un cœur de femme*

Par Jean-Jacques Bedu



Dans son dernier essai intitulé ***Aimer d'un cœur de femme***, l'écrivaine et essayiste Cécilia Dutter nous propose une réflexion teintée de spiritualité sur deux figures féminines majeures du Nouveau Testament : Marie et Marie-Madeleine. Par le biais d'un dialogue imaginaire avec ces deux femmes, l'auteure entend mettre en lumière la façon dont leurs parcours et leurs destinées respectives, bien que radicalement opposés à l'origine, finissent par se rejoindre dans leur amour pour Jésus.

Outre ses ouvrages à succès tels que "*L'Amoureuse, le roman de Marie-Madeleine*" (Tallandier, 2021) ou encore "*Patience du quotidien*" (Salvator, 2022), Cécilia Dutter est également l'auteure de plusieurs essais où elle aborde des thématiques spirituelles. On pense notamment à " *Etty Hillesum, une voix dans la nuit* " (Robert Laffont, 2010) dans lequel elle retrace le parcours de cette mystique juive sublime morte à Auschwitz pour être allé "consoler Dieu", ou encore " *Flannery O'Connor, Dieu et les gallinacés* " (Le Cerf, 2016), étude de l'œuvre de cette romancière américaine empreinte de christianisme.

Avec ***Aimer d'un cœur de femme***, Cécilia Dutter reste donc dans la continuité de ses précédents travaux, où elle s'intéresse à des figures féminines ayant mené une quête spirituelle. En abordant également le personnage de Marie, elle met en regard deux parcours de femmes que tout semble initialement opposer, mais que réunit dans un second temps leur amour du Christ. Deux femmes qui finissent par incarner, à travers leurs différences mêmes,

un même message d'espérance. On retrouve dans cet ouvrage nombre des thématiques chères à l'auteure : le rapport au divin, la dimension spirituelle de l'existence, la place des femmes dans les Écritures et la tradition chrétienne... Le tout traité avec la sensibilité et la délicatesse qu'on lui connaît.

Des figures féminines en miroir

Dès le début de son essai, Dutter pose le cadre de son analyse en insistant sur le fossé originel qui sépare Marie et Marie-Madeleine.

La première, "vierge comblée de grâce", mène une existence des plus pures, entièrement tournée vers Dieu qui l'a élue pour mettre au monde le Rédempteur. À l'inverse, la seconde apparaît comme une femme au tempérament de feu, courtisane assoiffée de plaisirs et de reconnaissance masculine.

Par cette opposition, Cécilia Dutter souligne combien Marie-Madeleine incarne une forme de féminité libérée – certes controversée – qui tranche avec les canons traditionnels de son temps.

Pourtant, malgré cette liberté revendiquée haut et fort, l'auteure montre aussi les parts d'ombre de la belle pécheresse. Ce portrait sans concession révèle les ambiguïtés d'une émancipation fondée sur la séduction et la domination masculine.

Au-delà de broser le portrait contrasté de ces deux femmes, Cécilia réussit dans cette première partie à poser les jalons de sa réflexion sur la place de la femme dans les Évangiles et la société de l'époque.

S'appuyant habilement sur les personnages de Marie et Marie-Madeleine, elle aborde des problématiques encore brûlantes d'actualité : la quête d'autonomie féminine, la tentation de l'asservissement aux désirs masculins, la séduction comme arme à double tranchant...

Ainsi, d'emblée, le dialogue imaginaire noué avec les deux femmes bibliques révèle une visée universelle. Au-delà du simple récit ou de la parabole, Cécilia Dutter entreprend une véritable herméneutique de la condition féminine.

Deux femmes qui se rejoignent

Au-delà de ce contraste initial, Cécilia Dutter s'attache – dans un second temps – à montrer comment Marie et Marie-Madeleine vont peu à peu se rapprocher, notamment dans leur rapport au Christ. Loin de les cantonner à des rôles stéréotypés, Jésus leur accorde à toutes deux une place essentielle à ses côtés, chacune selon sa sensibilité propre :



En dialogue avec Marie-Madeleine



Jésus apprécie leur compagnie d'amies. Et, parmi le cercle de celles rassemblées autour de lui, Marie-Madeleine, il semble bien que tu aies la place de la préférée [...] À son contact, tu découvres la possibilité de nouer un autre rapport avec le sexe opposé, plus simple et essentiel que celui fondé sur la séduction.

Ainsi, Marie-Madeleine va opérer sous l'influence du Christ une véritable métamorphose intérieure, la conduisant à une forme d'accomplissement personnel. Cette évolution rapproche son parcours de celui de Marie dont l'auteure loue : *"l'intelligence exceptionnelle de mère et de croyante" qui lui permet de "saisir le sens symbolique et la portée de chaque mot, chaque geste, chaque acte posé par Jésus."*

Plus qu'un simple rapprochement, c'est une forme de communion spirituelle entre les deux femmes que met ici en lumière Cécilia Dutter. Communion notamment perceptible dans leur aptitude partagée à décrypter la portée des actes et paroles du Christ.

Par ce lien particulier noué avec Jésus, Marie et Marie-Madeleine accèdent l'une et l'autre à une dimension supérieure de la foi, faite d'intuition et de sagesse du cœur. Elles révèlent ce que peut être une pleine réalisation féminine, dans ce qu'elle a de plus mystique.

Le dialogue imaginaire conduit par l'auteure permet d'approcher deux modèles de sainteté au féminin, saints non pas malgré leur féminité, mais précisément par elle et à travers elle. De quoi interpellier notre conception traditionnelle de la spiritualité.

Unies dans la Passion

C'est lors de la Passion que la convergence des deux femmes devient évidente. Au pied de la Croix où est torturé celui qu'elles aiment, Marie et Marie-Madeleine vivent une même communauté de douleur, indissociable de leur amour pour le supplicié :



Par procuration, dans votre chair, votre cœur et votre âme, vous vivez le châtement qu'il endure [...] Mère et amie de l'homme-Dieu, chacune avec vos tripes et votre tempérament, chacune dans votre rôle respectif, vous êtes présentes à l'ultime étape de son histoire. Tragédie maintes fois prédite, écrite en lettre de feu dans les Écritures.

Par ce partage dans la souffrance, elles accomplissent ensemble une forme de maternité spirituelle, offrant au Christ "le baume de [leur] amour" pour l'aider à traverser l'épreuve.

Plus qu'une simple présence compatissante, c'est une véritable passion commune que vivent ici Marie et Marie-Madeleine. Dans l'accord parfait de leur amour pour le Crucifié, elles épousent ses souffrances et endossent une part du fardeau christique.

De cette communion douloureuse dans l'épreuve jaillit une lumière nouvelle, celle de la Rédemption à venir, à laquelle les deux femmes collaborent par leur offrande consentie. À l'image du Christ, elles acceptent de "payer de leur personne" par amour pour le genre humain. Marie et Marie-Madeleine font preuve d'un amour qui transcende l'entendement humain. Un amour fou, déraisonnable, qui défie les lois de la psychologie ordinaire.

Ainsi, cette scène tragique de la Passion révèle en filigrane la grandeur spirituelle de Marie et de Marie-Madeleine, élevées au rang de rédemptrices auprès de la Victime divine. Une lecture mystique de l'épisode que Cécilia Dutter restitue avec force et justesse.

Des messagères de l'espérance pascalle

Enfin, dans un dernier temps, l'essayiste montre comment Marie et Marie-Madeleine vont devenir, chacune à leur façon, des témoins privilégiés et des annonciatrices de la Résurrection du Christ.

La première, en mère habitée par une inaltérable espérance, pressent la promesse divine et l'accueille dans la foi.

La seconde est littéralement le premier témoin du Ressuscité, celle à qui Jésus apparaît au matin de Pâques et qu'il charge d'aller porter la nouvelle aux Apôtres. Dès lors, *"l'ancienne pécheresse possédée de sept démons est élevée sept fois par jour au sommet des montagnes pour rejoindre le chœur des anges"* et devenir une sainte.

Plus que de simples messagères, Marie et Marie-Madeleine jouent ici un rôle actif, voire décisif, dans l'avènement de la Bonne Nouvelle pascalle. La première par sa foi inébranlable, la seconde par son témoignage oculaire.

Ce que révèle magistralement Cécilia Dutter, c'est la primauté accordée par le Christ lui-même à ces deux femmes dans la révélation et la diffusion du mystère de sa Résurrection. Une primauté qui viendrait quasiment reléguer au second plan les Apôtres eux-mêmes.

Difficile de ne pas voir dans ce traitement de faveur un signe fort adressé par Jésus, désignant la femme comme l'avenir de la foi et de l'Église. C'est du moins ce que plaide



avec conviction et talent notre essayiste. Au terme de sa lumineuse démonstration, le lecteur ne peut qu'être sensible à la portée universelle du message délivré par Marie et Marie-Madeleine, "guides spirituelles" tellement actuelles...

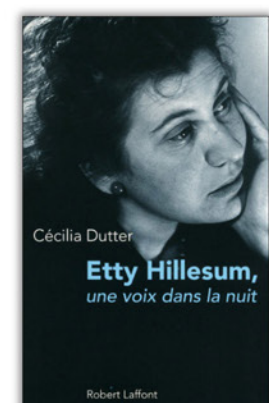
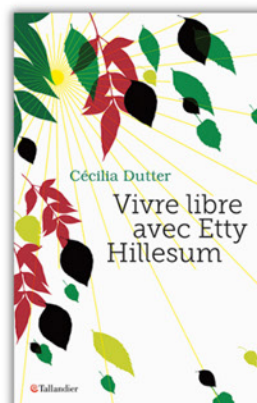
La voie du salut au féminin

En ces temps troublés, la pureté immarcescible de Marie résonne comme un phare indiquant la voie à suivre : cultiver la simplicité, vivre dans le dépouillement intérieur loin du vacarme médiatique, rester ancré dans la confiance en dépit des chaos. Un modèle de résistance passive bienvenu en notre ère de violence et de toute-puissance technologique aveugle. De son côté, le parcours de Marie-Madeleine rappelle qu'il n'est jamais trop tard pour opérer un retournement salvateur. Sa trajectoire fulgurante du désespoir à la sainteté fait écho à notre soif contemporaine d'histoires positives, de récits de résilience. En ces temps de guerre des sexes, elle réhabilite aussi la grandeur de la femme. Cet amour inhumain qui les habite, cet amour qui va au-delà de l'amour, ne peut être que l'apanage de la femme. Au plus profond de son essence, de ses tripes et de son ventre créateur, la femme possède ce don de pouvoir aimer par-delà la mort.

Oui, seule une mère, seule une amante pouvait se tenir encore debout dans le fracas de l'ignominie, irradiant la Victime d'une présence aussi ferme que tendre. Par-delà les âges, Cécilia Dutter le rappelle avec force dans ce magnifique texte : au cœur du tragique réside une indestructible puissance d'amour, qui porte toujours un nom de femme.

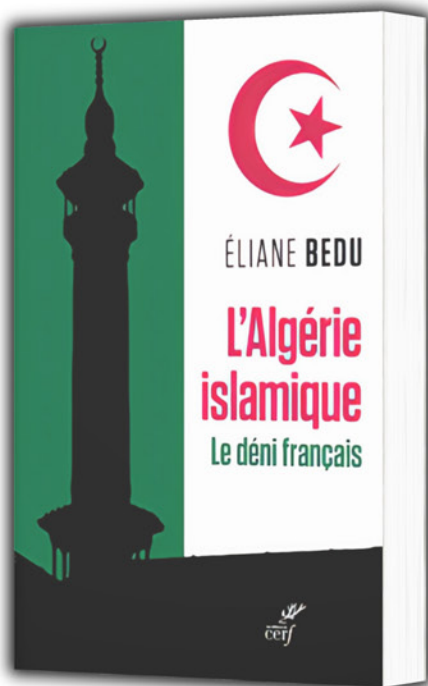
Cécilia Dutter, *Aimer d'un cœur de femme : en dialogue avec Marie et Marie-Madeleine*, Le Cerf, 08/02/2024, 1 vol. 20€.

Bibliographie sélective



Eliane Bedu - L'Algérie Islamique. Le Déni Français

Par Michel Bolassell



L'Algérie existait-elle avant 1830 ? Et une réconciliation est-elle envisageable avec l'État français colonisateur ? En deux questions, posées dans l'introduction et en épilogue de l'ouvrage, s'inscrit l'axiome d'un long dilemme objet, certes, de maintes études mais qui n'avait jamais été traité de façon aussi exhaustive.

Preuve qu'aux travaux d'observateurs et d'historiens parfois trop idéologisés, peut opportunément se substituer le regard d'une jeune intellectuelle, sans autre parti pris que celui de la véracité et de la clarté.

L'ignorance, racine du mépris colonial

Car, s'il est peu courant qu'une femme soit titulaire d'une Licence en théologie à l'Université de Cambridge, d'un Master en anthropologie des religions à la London School of Economics, et se trouve actuellement à l'Université d'Oxford dans le cadre d'un Master en Étude de la migration à tout juste vingt et un ans, c'est une aussi ample gageure de la voir s'atteler à un sujet aussi délicat à inventorier que celui de la place de l'Islam dans la formation de l'identité de l'Algérie contemporaine.

Tel est pourtant le défi intenté – et brillamment mené à terme – par Eliane Bedu, avec son premier essai : L'Algérie islamique, le déni français. Une thématique d'une pleine actualité que l'autrice analyse avec autant de précision que de sagacité. À commencer par l'histoire de Al-djazaïrn, nom donné à l'Algérie à l'époque ottomane,

constituée d'un brassage de populations à dominante berbères auxquelles se sont agrégées d'autres peuplades venues du Nord, du Sud et de l'Orient. Cela, pour étayer le fait que l'Algérie n'était pas née en 1830, comme le souligne l'autrice en préliminaire :

“

Peut-être n'y avait-il pas une nation au sens politique, mais les populations partageaient indéniablement un attachement à la même terre et étaient unies, malgré leur diversité, par les liens de l'Oumma.

'Oumma, cet idéal communautaire de l'Islam auquel fait référence tout musulman, et que la France avait délibérément dénié dès le début de la colonisation. D'emblée, nous voilà au cœur du sujet, et Eliane Bedu prévient :

“

Pas davantage un livre d'histoire qu'un essai géopolitique, l'ouvrage n'a d'autre ambition que de jeter un éclairage inédit sur la place prépondérante de l'Islam dans la formation de l'identité de l'Algérie contemporaine.

Ce qui ne va pas lui faire obérer pour autant les diverses étapes de l'entreprise coloniale française et son aveuglement en matière de l'Islam, fruit de futurs avatars irréversibles. Les intentions premières des responsables hexagonaux furent pourtant prometteuses.

Chef du corps expéditionnaire en 1830, le général de Bourmont, ministre de la guerre, en avait donné des gages. Dans la convention mettant fin à la régence d'Alger, ses consignes se voulaient, en effet, rassurantes.

“

Avec le libre exercice du culte mahométan, la liberté de toutes les classes d'habitants, leur religion, leurs propriétés, leurs commerces et leurs industries ne devraient affecter d'aucune façon l'autonomie des autochtones...

Vœux qui s'avèreront vite pieux tant à cause des prises de position de politiciens que d'intellectuels français. Du député Tocqueville au gouverneur Chambon en passant par Renan ou Gobineau, chacun redoublera de malveillance et d'anathème dont le comble sera atteint par le journaliste Daniel Kimon dans la *Pathologie de l'Islam*.

Eliane Bedu - L'Algérie Islamique. Le Déni Français



L'Islam exerce dans le cerveau humain l'action d'un poison narcotique qui atrophierait, avec une surprenante rapidité les cases de la mémoire... jusqu'à effacer le passé héréditaire de l'individu, et à le faire rétrograder vers une espèce particulière de bêtes fauves !

Ajoutée aux critiques que fera naître la loi de 1905 au sein de l'environnement catholique, la dichotomie existante entre l'Islam et le christianisme ne va aller que s'aggravant. Un hiatus, sinon une dénégation, qui auront pour cause essentielle une méconnaissance profonde de la religion, explicite l'autrice :



Au début du XIX^e siècle, les ouvrages en français traitant de la théologie ou de l'histoire de l'islam sont majoritairement composés de récits de voyage ou de journaux de bord écrits par de jeunes nobles sans la moindre connaissance théologique ou historique.

Une importante lacune quand on connaît la subtilité des écoles juridiques islamiques traditionnelles qui s'avèrera lourde de conséquences, mentionne la jeune spécialiste :



Si les Français avaient pris le temps de comprendre le Coran et de s'intéresser au mode de fonctionnement du système juridique islamique, ils auraient pris conscience de la grandeur institutionnelle de l'islam et ne l'auraient pas méprisé comme une religion archaïque.

D'Abd el-Kader à Ferhat Abbas : les grandes figures de l'Algérie moderne

Il faudra attendre la série de révolutions et de conflits survenus entre 1848 et la fin de la Seconde Guerre mondiale pour que soit ternie l'image de la France au regard du peuple indigène et qu'une voie s'ouvre aux futures revendications des nationalistes algériens.

C'est le deuxième grand volet de l'ouvrage traité avec autant de lisibilité que de repères chronologiques.

Qu'il s'agisse du contesté décret Crémieux qui sépara définitivement juifs et musulmans d'Algérie et pèsera lourd à l'heure de l'indépendance, ou des effets du deuxième conflit mondial sur l'essor du panarabisme, Éliane Bedu va démontrer l'accélération d'un mouvement de réforme débuté à l'orée du XX^e siècle, et qui ne cessera de s'intensifier.

Face à la mondialisation, idéologues et philosophes musulmans vont prendre conscience de la nécessité de réformer l'islam et d'en faire une religion d'avenir.

Émergeant sous le vocable d'islah – littéralement un désir de faire le bien et d'instaurer la paix –, ce courant moderniste sera introduit en Algérie en 1903 et servira de base à l'Association des Oulémas musulmans algériens (AOMA) qui s'imposera comme un acteur religieux et culturel déterminant.

À leur tête, des hommes vont successivement s'impliquer de manières diverses. De façon modérée d'abord avec l'Émir Abd el-Kader, figure mystique centrale du nationalisme algérien, ainsi que de son petit-fils Khaled ; plus incisive ensuite, sous la férule de Messali Hadj qui, via l'ENA puis le PPA, exacerbera le sentiment patriotique dans l'ombre du parti communiste français, et plus tard par Ferhat Abbas.

Une personnalité charnière du mouvement algérien sur laquelle l'autrice va opportunément s'attarder. Décoré de la Légion d'honneur et élevé dans le respect de la France, ce dernier promouvra une modernité de l'islam exempte de pratiques archaïques, telles que le divorce par répudiation ou le soutien à la charia qui n'obtiendront que distance et aversion du colonisateur.

Raison pour laquelle, souligne l'autrice :



Ce chef nationaliste longtemps partisan d'une décolonisation en douceur, tournera bientôt définitivement le dos à Marianne et libérera son pays d'une nation mère qu'il aura tant aimée, mais qui ne l'aura que méprisé en retour.

Réconciliation avec l'Algérie, réconciliation avec l'islam

Désormais, la route vers l'indépendance est ouverte et d'une Guerre à l'autre (1945-1962) comme est intitulé l'avant-dernier chapitre, le processus de révolte sera irrémédiablement enclenché.

Au massacre de Sétif auquel succédera la Toussaint rouge de novembre 1954, prémisses de la Révolution algérienne, le mot d'ordre est donné par le FLN. De réclamer l'instauration de l'État algérien souverain, démocratique et social dans le cadre des principes de l'islam.

Un principe qui, faute d'une prise de conscience des exécutifs français, conduira au drame de la Guerre d'Algérie et de la terrible décennie noire, où la guerre civile opposant l'Armée nationale populaire au Front



islamique du salut fera plus de 100 000 morts. Ce tour d'horizon, éminemment tragique effectué, que pouvait-il être imaginé en termes de réconciliation ? Ce sera l'objet de la conclusion d'Éliane Bedu qui pose en termes concrets les conditions de sa faisabilité.



Oui, une entente est possible si la France parvient à se libérer de son complexe de colonisateur et l'Algérie de colonisé. Oui encore, une conciliation avec l'Algérie est également possible si elle passe par une réconciliation avec l'islam, projet qui devrait être entrepris aussi bien par le gouvernement que par l'ensemble des communautés musulmanes. Car les demandes de pardon ont peu de valeurs si elles ne sont pas suivies d'actions concrètes. Et s'il est une voie à suivre, c'est certainement celle de l'éducation.

L'étude du fait religieux dans toutes ses composantes, unique moyen de combattre les idéologies sectaires présentant l'islam comme une religion incompatible avec la République, tel que le préconisait Régis Debray dans *Dieu, un itinéraire*. À savoir, faire œuvre de pédagogie, d'approfondissement et d'objectivité ; toutes facultés dont a témoigné l'autrice pour étayer son sujet.



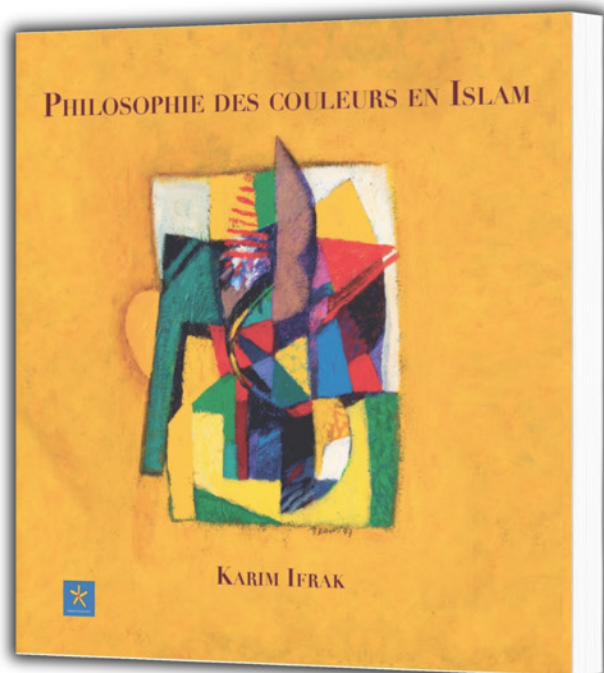
Éliane Bedu, **L'Algérie islamique : le déni français**, Le Cerf, 15/02/2024, 1 vol. 20€.



Karim Ifrak- Philosophie des couleurs en Islam

Par Jean-Jacques Bedu

Une omniprésence de couleurs dans le monde islamique



L'arc-en-ciel de l'islam : voyage au cœur de la symbolique des couleurs

De Marrakech à Cordoue et d'Istanbul à Ispahan, en passant par Le Caire, Bagdad, Damas, Samarcande et Bakou, tout cet espace est du domaine de la couleur." C'est par cette formule imagée, qui donne le vertige, que Karim Ifrak nous invite à plonger dans l'univers fascinant et foisonnant de la symbolique des couleurs en Islam.

Spécialiste reconnu du monde musulman, l'auteur nous offre avec Philosophie des couleurs en Islam un saisissant voyage qui touche à tous les arts, de la céramique aux enluminures en passant par le tapis et l'architecture. Son projet ? Saisir la manière dont les couleurs, dans leur infinie variété, irriguent la spiritualité autant que l'esthétique de cette culture aux mille et une nuances. Car pour Karim Ifrak, les couleurs sont bien plus qu'un simple décorum : elles sont le reflet d'un imaginaire, la clef de voûte d'un rapport au monde.



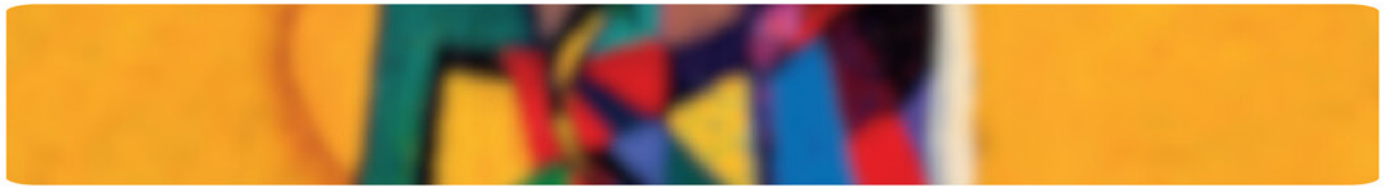
C'est d'abord par une profusion festive de teintes chatoyantes que les arts de l'Islam s'offrent à nos yeux éblouis. "Expression de toute forme de beauté, la couleur la communique à travers sa pureté et son intensité, sa luminosité et sa saturation, son uniformité et son dégradé, ses manifestations monochrome et polychrome", écrit avec lyrisme Karim Ifrak.

De fait, que serait l'artisanat musulman sans le bleu profond de la céramique perse, les tons chamarrés des tapis d'Orient, les enluminures d'or et d'argent des manuscrits enluminés ? Autant de trésors qui témoignent aux yeux de l'auteur d'une "dextérité, d'une excellence et d'une inventivité" propres à "l'artiste élevé, au fil des ans, au grade d'artisan".

Mais au-delà de cette magnificence visuelle, les couleurs ont aussi essaimé la langue elle-même. Notre propre lexique leur doit nombre de termes venus tout droit de l'arabe, tels qu'"aniline", "zinzolin", "azur" ou "alizarine". Autant de vocables colorés qui rappellent l'influence multiséculaire exercée par le monde musulman sur le nôtre.

Surtout, Karim Ifrak nous explique que la culture arabo-musulmane dispose elle-même de cinq teintes fondamentales, formant les piliers de sa symbolique chromatique : le blanc, le noir, le rouge, le vert et le bleu. Un arc-en-ciel primal que l'on retrouve aussi bien dans le langage courant des poètes et grammairiens médiévaux, que dans l'analyse lexicographique des dictionnaires classiques. Cinq nuances matricielles dont toutes les autres ne seraient que des émanations, mêlées par la main de l'homme "selon le degré de raffinement de la langue et du niveau d'instruction du locuteur".





Une ambivalence entre pureté et deuil, passions et ténèbres

Derrière ces feux d'artifice de couleurs se cachent aussi des symboliques plus complexes, faites d'ombre et de lumière. S'il est aisé d'associer le blanc à la pureté dans nombre de cultures, Karim Ifrak nous rappelle qu'en Orient, cette teinte immaculée évoque plus volontiers le deuil. De même, le noir n'y véhicule pas seulement des notions de tristesse ou de chaos, mais aussi d'élégance et d'autorité.

Cette ambivalence des significations, l'auteur la retrouve dans le rouge "couleur des passionnés", qui attise à la fois les sens et l'angoisse, ou dans les connotations antinomiques du bleu, qui protège contre le mauvais œil mais symbolise aussi les démons dans l'imagerie populaire. Même soleil du monde sensible, le jaune ne fait pas exception, partagé entre richesse et déchéance.

Seul le vert, couleur de l'islam par excellence, semble trouver grâce aux yeux de Karim Ifrak, qui y voit avant tout "la nature et ses vertus bienfaitrices". Une nuance "apaisante, rafraîchissante et même tonifiante", dans laquelle il choisit de voir un "reflet de la modération ; principe clé de la bonne compréhension de l'Islam".



Le jaune, le noir et le bleu : plongée dans l'imaginaire de chaque couleur

C'est probablement dans les chapitres consacrés à chaque teinte fondamentale que la chronique de Karim Ifrak est la plus passionnante, tant elle nous plonge dans tout un imaginaire associé à la symbolique des couleurs.

Ainsi découvrons-nous la place singulière qu'occupe le jaune dans la tradition musulmane, à la fois "la plus belle représentation du soleil", mais aussi indice de déchéance

pour "celui qui revient bredouille, faisant allusion à ses mains vides". Une ambivalence reflétée dans le Coran lui-même, qui utilise cinq fois cette teinte pour évoquer aussi bien la vitalité de l'astre diurne et la richesse, que les flammes menaçantes de la Géhenne infernale.

De même, le noir revêt chez Karim Ifrak des aspects inattendus, loin des clichés occidentaux. Couleur de l'autorité califale, elle est associée à la profondeur mystérieuse de la nuit, aux "yeux noirs des houris", à "l'encre qui fixe l'écrit et transmet fidèlement la sagesse des maîtres". Loin d'être négative, elle symbolise même pour certains soufis la "robe" spirituelle que le disciple doit revêtir pour accéder à l'essence divine.

Quant au bleu, s'il protège contre le mauvais œil au Maghreb comme au Moyen-Orient, l'auteur nous rappelle qu'il fut longtemps perçu de manière négative. Teinte glaçante évoquant "déchéance" et "néant", elle est associée dans le Coran au visage "hagard" des damnés, et dans les croyances populaires aux démons et génies malfaisants. Une réserve qui, note Karim Ifrak, poussait jadis à proscrire le bleu des édifices religieux, au profit de couleurs jugées plus positives.



Des jardins aux Mosquées, la symbolique infuse sur toute la culture

Mais c'est bien au-delà des seules teintes que notre guide nous entraîne, en explorant la façon dont les couleurs innervent tous les domaines de la spiritualité et de la culture dans le monde musulman.

Ainsi nous promène-t-il du vert paradisiaque des jardins persans ou moghols au bleu profond de la céramique ottomane, en passant par l'or des enluminures du Coran et le rouge sang qui honore les "martyrs" dans l'iconographie chiite. Sous sa plume, les couleurs deviennent tour à tour lumières de l'âme pour les mystiques soufis, jeux d'optique reflétés par les mosaïques des mosquées, ou symboles tissés dans la laine des tapis berbères.



De ces usages foisonnants, Karim Ifrak retient avant tout que les couleurs sont consubstantielles aux cultures musulmanes. "Intrinsèquement mystique", résume-t-il à propos du bleu céruléen des vitraux de la Mosquée Nasir al-Molk de Chiraz. Avant de conclure, dans un verdict sans appel : la couleur irrigue tous les domaines et "colle" à l'islam.



Un voyage éblouissant au pays des mille symboles

En refermant l'ouvrage de Karim Ifrak, on ne peut qu'être fasciné par l'étendue du voyage intérieur qu'il nous a offert dans l'univers bigarré de l'islam. Mêlant analyses historiques fines, références théologiques et poétiques enjouées, l'auteur réussit le tour de force de nous faire toucher du doigt cette "géographie historique" tissée dans la trame même des couleurs.

Surtout, ce périple révèle une authenticité et une singularité de l'approche symbolique en pays d'Islam, loin des clichés orientalistes. Outre l'omniprésence des teintes les plus vives et les plus chatoyantes, ce qui frappe par-dessus tout, c'est le refus des dichotomies simplistes. Ici, les couleurs ne sont pas cantonnées au manichéisme du blanc contre le noir, mais portent en leur sein les nuances infinies de la nature humaine.

Dès lors, le message soufi que Karim Ifrak rapporte en conclusion, prend tout son sens : "Une est la vérité bien que soient nombreux les noms que lui attribuent les sages". Une sentence qui pourrait s'appliquer aussi bien à Dieu, qu'à la richesse chromatique qu'il a dispensé au monde, et que l'islam a su magnifier plus qu'aucune autre culture.

Karim Ifrak, **Philosophie des couleurs en islam**, Orient's éditions, 20/10/2023, 1 vol. (124 p.), 11,90€



Orient's Éditions, fondée en 2012 par Ysabel Saïah-Baudis, est une maison d'édition française indépendante, dédiée à la célébration et à la diffusion de la littérature arabe et moyen-orientale. Ysabel Saïah-Baudis, née à Alger d'une mère pied-noir et d'un père algérien, est une figure littéraire et journalistique qui a consacré une part significative de son œuvre à l'exploration des cultures orientales.

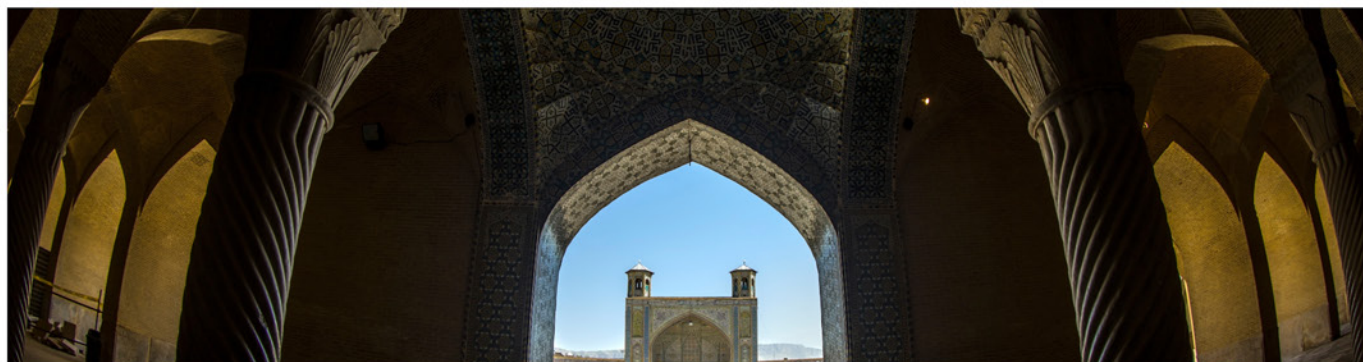
La maison Orient's Éditions se distingue par son engagement à offrir un nouveau moyen de transport culturel aux explorateurs des côtes méridionales de la Méditerranée. Elle propose un catalogue diversifié, incluant des essais, des textes inédits et des traductions, ainsi que des œuvres visuelles telles que la calligraphie, le dessin, la photographie et la bande dessinée. Ces publications visent à exprimer l'intemporalité de la terre orientale, en capturant l'essence de ses récits et de ses traditions.

Ysabel Saïah-Baudis, en tant qu'auteur et directrice d'Orient's Éditions, a elle-même contribué à ce catalogue avec des ouvrages tels que "Oum Kalsoum : l'étoile de l'Orient", qui retrace la vie de la célèbre chanteuse égyptienne, symbole de la volonté et de la passion orientales. Son travail éditorial et littéraire est profondément enraciné dans son héritage culturel, comme en témoignent ses écrits sur les pieds-noirs et son exploration des contes des "Mille et Une Nuits".

Orient's Éditions se positionne ainsi comme un pont entre les rives de la Méditerranée, en quête de faire résonner les voix de l'Orient dans le concert des littératures mondiales. La maison d'édition, sous la houlette d'Ysabel Saïah-Baudis, s'érige en gardienne d'un patrimoine littéraire riche et diversifié, invitant à un voyage à travers les mots et les images qui façonnent l'imaginaire oriental.

ICI ► BEYROUTH

“La Perle de l’intellect” : l’ismaélisme, un raffinement chiite



é au VIII^e siècle, l’ismaélisme est un courant issu du chiisme septimain. La pensée élaborée par ce mouvement a permis la production de certains des textes les plus originaux de l’islam chiite, y compris dans sa ramification nizârite, plus connue et fantasmée par ses détracteurs sous le nom d’Assassins.



Je commençai à enquêter sur l’école juridique des ismaéliens. Mais j’entendais seulement des opinions hostiles.

Voici en quelques mots comment le savant persan Nassir al-Din al-Tusi exposait les difficultés qui se présentaient déjà, au XIII^e siècle, à celui qui souhaitait connaître les ismaéliens nizârites.

Réduite à la légende noire des Assassins, l’histoire des Ismaéliens est en réalité beaucoup plus riche. Courant du chiisme septimain, l’ismaélisme apparaît aux alentours du Xe siècle à Koufa, en Irak. Les prédicateurs, les du’at (da’i au singulier), prêchent le retour imminent du Mahdi, “l’imam caché”, qui serait le petit-fils du sixième imam chiite, mort en 765.

Les rues de Koufa

La ville de Koufa, où se développe rapidement ce nouveau mouvement, est une cité cosmopolite: dans cette ville se côtoient zoroastriens, chrétiens, gnostiques, juifs, ou encore manichéens. Mais, c’est surtout le savoir grec, la vision néoplatonicienne de l’univers et Aristote qui offriront aux ismaéliens les clés de l’élaboration de leur doctrine originale.

Cette ouverture sur l’Autre se perçoit dès les premiers écrits des ismaéliens, dans lesquels ils expliquent le sens ésotérique de certaines pratiques religieuses non musulmanes; à l’instar du chapitre intitulé “Du sens de la croix pour la communauté de Jésus, que la paix soit sur lui” dans le Kitab al-Yanabi’ de al-Sijistani, dans lequel l’auteur assimile le sens caché de la Croix à celui de la

profession de foi musulmane.

Persécutés, les dirigeants ismaéliens quittèrent Koufa pour s’installer en Syrie, avant d’envoyer leurs missionnaires vers des zones périphériques du monde musulman, échappant au contrôle direct des califes abbassides.

Sens caché

La pensée des ismaéliens a évolué au cours de ses 1.200 ans d’existence. Néanmoins, toute œuvre ismaélienne comporte des points de doctrine invariables, au premier rang desquels figure la distinction entre le sens exotérique – le zâhir – et le sens caché, ésotérique – le bâtin. Puisque la Révélation coranique est par essence imperceptible dans le monde sensible, le prophète traduit le sens de cette révélation dans un langage intelligible. Le philosophe ismaélien du XI^e siècle Al-Kirmânî, le dit clairement au sujet du Coran:



Ainsi, Il a parlé du Paradis, qui est la demeure ultime, invisible et non perceptible aux sens, en faisant mention de jardins, de rivières, d’arbres, de fruits, de fontaines (...) Puisque cela était nécessaire, tout ce qu’il a dit et fait et les appels qu’il a lancés concernant l’Au-delà se firent en symboles (amthâl) et allégories (tashbîh).

Le Coran est donc un texte symbolique. Dès lors, la loi coranique – la charia – présente elle aussi un sens apparent et un sens caché. Pour comprendre la signification de ces symboles, il faut une exégèse: le ta’wil. Les imams sont les détenteurs légitimes du ta’wil.



ICI ► BEYROUTH

“La Perle de l’intellect” : l’ismaélisme, un raffinement chiite

L’imam-calife

En visant les périphéries du monde musulman, la prédication ismaélienne a très rapidement porté ses fruits auprès de certaines tribus bédouines de Tunisie. Le da’i à l’origine de la conquête de la région, Ubayd Allâh, parvient même à doter l’ismaélisme d’un État impérial: c’est la dynastie des Fatimides, qui dura de 909 à 1171.

Malgré une première fitna (sédition) entre fatimides et qarmates, ce nouvel empire va fixer les règles de l’ismaélisme politique. C’est une période prolifique marquée par la rédaction de traités pour les missionnaires, qui vont par la suite marquer la pensée ismaélienne des périodes ultérieures en Iran et en Asie.

C’est le cas par exemple de l’ouvrage Les Piliers de l’islam, écrit par al-Qadi al-Nu’man peu avant la fondation du Caire comme nouvelle capitale fatimide en 969, qui propose une démonstration en bonne et due forme de la légitimité de l’imamat:



Ainsi, les dires de l’Imam sont prouvés, que la foi consiste en la profession (qawl), l’action (amal), et l’intention (niya).

Ou encore, fixer les règles de conduite des prédicateurs, qui sont les fers de lance de l’ismaélisme messianique, parcourant le reste du monde musulman à la recherche d’espaces favorables où s’implanter.

Malgré une forme d’élitisme, la doctrine n’exempte pas les prédicateurs de leur rôle d’aller chercher la connaissance partout où elle se trouve, et encourage l’humilité. Dans son Code de conduite pour les prédicateurs, al-Nasayburi recommande aux missionnaires la chose suivante :



Que l’ignorant n’ait pas de honte d’acquérir la connaissance; et que la personne savante, quand on lui demande une chose qu’il ne sait pas, dise ‘Je ne sais pas’.



Schismes

Le schisme des qarmates allait toutefois jeter l’opprobre sur l’ensemble des ismaéliens. En 930, ils dérobent la Pierre noire de la Kaaba, à La Mecque. Cet événement traumatisant pour les musulmans est à l’origine de la peur suscitée par les ramifications ultérieures de l’ismaélisme.

Un autre schisme intervient vers l’an 1000, lorsque plusieurs prédicateurs proclamèrent la divinité de l’imam-calife, et l’abrogation de la loi musulmane. Ils se réfugièrent ensuite dans les montagnes du Liban et en Syrie: ils sont à l’origine de la communauté druze.

Ayant rompu avec les fatimides d’Égypte, certains établirent au Yémen l’ismaélisme tayyibite. Ils furent durement persécutés avant de s’exiler au Sind, où ils sont connus sous le nom de Bohras.



Rendu célèbre par la série de jeux vidéo Assassin’s Creed, l’ismaélisme nizârite a longtemps eu mauvaise presse. Le règne de son plus célèbre dirigeant, Hassan ibn al-Sabbah (le “Vieux de la montagne” des chroniques des croisés) et les assassinats ciblés de dignitaires pratiqués par certains initiés (les fedayin), ont renforcé la légende noire de l’ismaélisme.

“La grande résurrection”

Au onzième siècle, une partie des Ismaéliens considéraient que l’imamat des Fatimides revenait à Nizâr. Désormais désignés sous le nom de Nizârites, ils représentaient la plupart des communautés ismaéliennes de Syrie, d’Iran, d’Asie centrale et des Indes. Les Nizârites réussirent à tisser un réseau de forteresses, d’Alamût à Masyaf. En 1164, l’imam nizârite Hasan II proclama la “Grande résurrection”: une nouvelle ère était advenue, marquant l’abrogation de la loi musulmane.

Si la période des “Assassins” est la plus fantasmée, c’est qu’elle correspond également à un vide historique. La plupart des écrits produits par les Nizârites ont été perdus ou détruits lors des invasions mongoles en 1256. Toutefois, Nasir al-Din al-Tusi vient combler un peu ce

ICI ► BEYROUTH

“La Perle de l'intellect” : l'ismaélisme, un raffinement chiite

cruel manque: ce savant perse vécut près de 25 ans aux côtés des Assassins. Il y décrit une société empreinte d'ésotérisme, à l'instar de ce dialogue avec un Nizârite:



Il méprisait les exotériques et expliquait l'inévitable inconsistance de ceux qui suivent aveuglément les lois de la charia...

Al-Tusi décrit également, dans son autobiographie Sayr wa Suluk (Contemplation et action), une éthique impliquant pour tout Nizârite de ne pas rester au seul stade de l'étude auprès du maître, mais de se confronter auprès du monde, sans porter de jugements :



Tu ne dois pas prêter attention au fait que quelqu'un ait une apparence inconcevable. Si, par exemple, tu trouves la vérité chez les idolâtres, tu dois les écouter et l'accepter d'eux.

Dans un texte précisément daté de 1235, dans les premières années de son séjour à Alamut, Nasir al-Din al-Tusi rédige un traité sur deux notions essentielles de l'ismaélisme et du commentaire coranique en général: Solidarité et dissociation (*tawalla wa tabarra*). Cet écrit est la synthèse entre néoplatonisme, aristotélisme, et ésotérisme ismaélien:



*Nous commençons par dire que l'humanité possède deux facultés qui sont subsidiaires et des ramifications de l'âme animale (*nafs-i bahimi*), nommément, la luxure et la colère (*shahwat wa ghadab*), qui se disent en persan *arazu* et *khashm*. Ces deux facultés existent également chez d'autres animaux. "Faire" et "ne pas faire" sont le résultat de ces deux facultés. Mais l'humanité possède une autre âme qui n'existe pas chez les autres animaux, nommément, l'âme rationnelle (*nafs-i natiqa*), et également une forme d'intelligence qu'en persan nous traduisons par sagesse (*khirad*). (...) Ne rejette aucune créature et ne montre pas d'aversion (*nifrat*); une personne ne peut dire "celui-ci est bon, celui-là est mauvais, celui-ci est une âme charitable, celui-là est un faiseur de mal.*



Le Paradis de la soumission

Lisons enfin Al-Tusi nous livrer une synthèse sur la "Perle de l'intellect" ismaélien: le Paradis de la soumission (*Rawda-yi taslim*). Sous ce titre onirique, dont les auteurs musulmans médiévaux ont le secret, nulle trace du "fanatisme" habituellement attribué aux Nizârites :



*À chaque époque, toute éthique (*kull-i akhlaq*) et comportement social (*mu'amalat*) ont été ordonnés. (Il est nécessaire de) les mettre sous la loi de la raison (*hukm-i 'aql*) afin que ces forces, qui étaient despotiques (*ammara*) et obstructives, deviennent dociles et coopératives; là où elles ont gouverné les affaires de la raison, la raison gouverne les affaires désormais. (...) La tyrannie, l'obstination, la colère, la dissension, la vanité, le fanatisme, l'amour des richesses et du prestige, la flatterie... réfute ces caractéristiques basiques afin de les arracher à la racine, oui, en un sens, défais-les une à une, laisse-les être gouvernées par la raison et la sagesse.*

La tâqiyya asiatique (XIVe au XVIe siècles)

L'invasion mongole de l'Iran mit fin au pouvoir des Nizârites. Après la chute d'Alamut en 1256, les Nizârites furent dispersés et impitoyablement persécutés. Ils ne purent survivre qu'en pratiquant la tâqiyya, la dissimulation. Beaucoup émigrèrent en Asie centrale, vers l'actuel Afghanistan, mais surtout en Inde. Dans leur nouvel environnement, dispersés, les Nizârites se sont associés tantôt à des confréries soufies, tantôt à des communautés hindoues.

Certains poèmes de cette époque révèlent l'adoption de certaines traditions soufies. Dans ce poème attribué à Pir Sadr al-Din, un des émigrés en Inde, l'on remarque le traditionnel emploi par les soufis du vocabulaire amoureux pour assimiler Dieu au "Bien-aimé" avec lequel le novice, "l'Amant", souhaite se réunir :

ICI ► BEYROUTH



*Chaque fois que l'amour étincelle en soi pour le Bien-aimé
Cet amour anéantira ton ego.*

*Nuit et jour, il est éveillé sans pouvoir dormir
Sans répit, ses yeux pleurent (...)*

L'âme pousse un cri semblable à un oiseau

*Prêt à s'envoler pour attraper ne serait-ce qu'un regard
du Bien-aimé. (...)*

Les émigrés ismaéliens ont également emprunté la calligraphie Khojki, d'origine hindoue, ainsi que la langue gujarati. Par ailleurs, des concepts et même des divinités de l'hindouisme ont été intégrés dans un courant de l'ismaélisme Satpanth, dont la littérature sacrée est constituée de poèmes nommés ginân. Le ginân suivant est attribué à Nur Muhammad Shah, et provient du recueil Satveni moti datant du seizième siècle :



Pourquoi gâcher ta vie à courir après

Ce qui est instable, telle l'ombre d'un arbre ?

(...) Ne lie pas ton cœur à un foyer

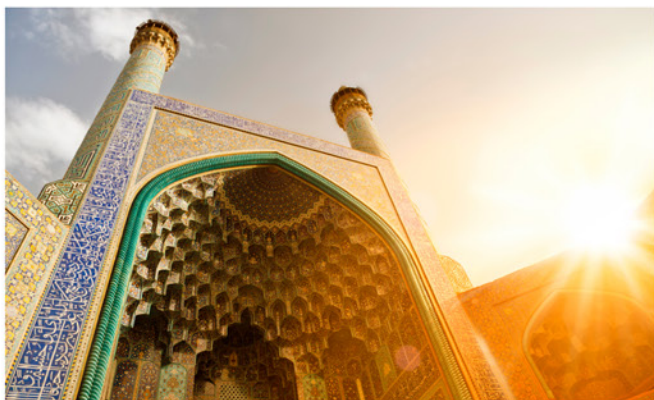
Dans lequel tu ne peux demeurer

Tel l'étranger qui n'est qu'un invité

Qui s'attarde, tout en portant ses pensées ailleurs.

La lecture des textes ismaéliens révèle en effet leur apport unique à l'histoire intellectuelle de l'islam, bien loin des visions de fanatiques fumeurs de haschich. Relire leurs écrits permet de découvrir des idées profondément syncrétiques et cosmopolites, faisant à la fois l'éloge de la raison, de la sagesse et de la lecture ésotérique du Coran.

Maxime Pluvinet





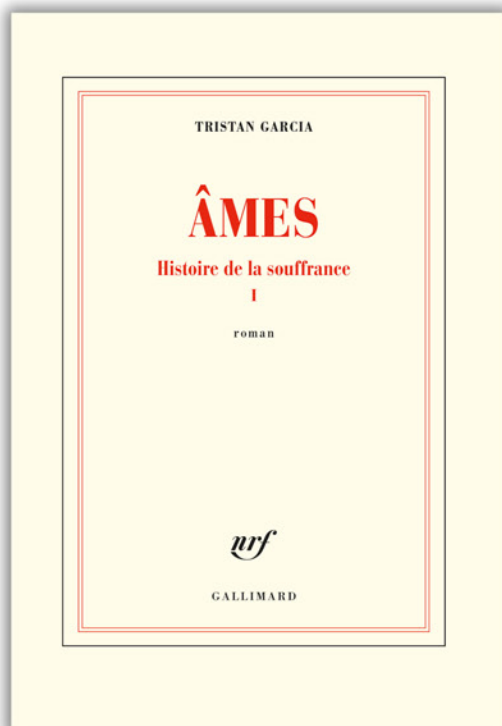
Entretien



© Francesca Mantovani

Avec son “Histoire de la souffrance” (Gallimard), le romancier et philosophe Tristan Garcia a entrepris la rédaction d’une ambitieuse trilogie sur l’évolution de l’humanité, au travers de multiples récits constituant un voyage à travers les temps et par le vaisseau des âmes. Après la publication des deux premiers volumes – Âmes en 2019 et Vie contre vie en 2023 – l’auteur qui est à la mi-chemin de l’écriture du troisième tome nous a accordé un entretien exceptionnel.

L’occasion rare d’évoquer la place de la métempsycose dans son œuvre, de la cruauté et de l’altérité dans la littérature, et de son regard de philosophe sur l’époque actuelle.



Olivier Amiel : Le thème de la métempsycose, la réincarnation de l’âme, revient beaucoup dans votre œuvre. Dans 7 (Gallimard, 2015), mais aussi bien sûr avec le cycle des âmes colorées que vous avez lancé dans votre “Histoire de la souffrance”. Est-ce un intérêt philosophique voire religieux ou simplement un intérêt narratif ?

Tristan Garcia : C’est toujours étrange de voir grâce à un lecteur un motif obsessionnel alors que c’est un point aveugle du point de vue de l’écrivain... Je n’ai aucune croyance religieuse ni autour de la métempsycose ni une forme de réincarnation. Je n’y crois pas. Je n’ai pas un intérêt intellectuel très fort pour ça, même si j’ai lu un petit peu de pensée indienne par curiosité, c’est quelque chose que je connais un petit peu et qui m’a intéressé, mais je n’ai pas d’intérêt particulier pour des pensées ésotériques ou des traditions même grecques, orphiques par exemple autour de ça. Alors je vais essayer de répondre honnêtement, parce que c’est un point aveugle. J’y crois littérairement. J’y crois quand je raconte des histoires, pas autrement, parce que j’ai l’impression que c’est une des formes qui me permet d’échapper à quelque chose qui me fait me sentir un petit peu à l’étroit, disons dans une tradition du roman que j’aime, mais dont j’aimerais m’échapper, qui serait strictement française ou européenne. L’idée selon laquelle le roman serait centré sur la biographie individuelle et au mieux familiale. Quand on raconte une histoire, on raconte globalement ce qui se passe entre la naissance et la mort d’un individu. Parfois, c’est soi-même, c’est de l’autofiction, des mémoires. Et puis, quand on essaie d’aller vers une grande forme, on utilise la famille. Je pense à des grands romans européens comme *Les Buddenbrook* de Thomas Mann sur trois générations, ou évidemment chez Zola, régulièrement chez Balzac.



Je compare le fait d'écrire un roman à de la tapisserie : il faut tenir un fil. Il faut tenir un fil et à travers des motifs différents. Mais ce fil qu'on tient dans un roman, c'est une vie. Et je me sens à l'étroit dans une forme romanesque qui ne raconterait que ce qui se passe à l'intérieur d'une vie individuelle ou éventuellement d'une vie familiale. Et donc je pense que de manière un peu obsessionnelle, je retrouve des hypothèses de métempsychose parce qu'elles me permettent de passer, de faire passer mon fil de vie en vie, soit sur un même personnage, avec des variations de motifs comme dans 7, en faisant revivre un certain nombre de fois des événements à un même personnage, soit d'époque en époque, de période en période, de culture en culture, comme dans les volumes de "Histoire de la souffrance". Mais même au fond, dans **Faber**, avec l'idée d'être habité par un démon.

Ce sont donc des choses auxquelles je ne crois pas du tout d'un point de vue religieux, ni même philosophique, mais qui me semblent donner de la puissance aux récits parce qu'elles permettent d'excéder une vie, de passer de vie en vie, de faire passer le fil du roman de vie en vie.

Par contre je crois qu'il y a un lien dans l'espèce humaine en tout cas entre le fait de raconter et les premières religions. À partir du moment où se sont développées des formes religieuses probablement très tôt au paléolithique, ça a été accompagné par des formes de récits. Je crois à des hypothèses historiques et anthropologiques qui disent que le religieux émerge en même temps que la capacité à raconter des récits chez l'espèce humaine, parce que pour juger une vie, pour savoir si une vie a été bonne ou mauvaise par exemple, il faut la raconter. Il faut mettre en récit, il faut résumer une vie, il faut arriver à la raconter, à la présenter, pour l'évaluer, pour la juger. C'est aussi une forme judiciaire qui apparaît avec la question du jugement, d'un dieu ou de plusieurs dieux. J'ai beaucoup d'intérêt pour toutes formes de croyance humaine, mais je crois à la fiction plus qu'à la religion. Écrire me fait retrouver des formes qui sont comme la métempsychose, des formes sociales partagées par beaucoup de cultures humaines. Pour tout vous dire, je n'y pense pas et c'est simplement au moment de raconter que cela prend ces formes-là sans que j'y réfléchisse.

Olivier Amiel : Très souvent, que cela soit dans les volumes d'"Histoire de la souffrance" ou dans le reste de votre œuvre, les personnages semblent tous accepter leur sort de bonne grâce, dans une sorte de fatalisme. Peut-on y voir un trait de votre propre caractère ?



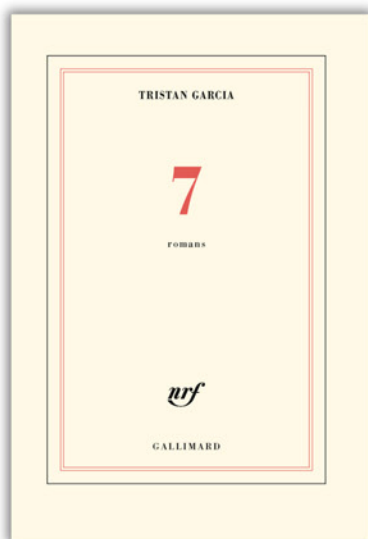
Tristan Garcia : Ça aussi, ce n'est pas quelque chose qui est conscient pour moi. Dans ces récits historiques, ce qui m'intéresse, c'est toujours, de mon point de vue en tout cas, d'essayer de me plonger dans une époque, dans un moment de l'Histoire et de ne pas être surplombant, d'être avec les personnages, avec leurs croyances, avec leur manière d'être, leur manière de faire. C'est ça qui me plaît. C'est cet effet d'immersion, en tout cas dans l'écriture qui m'intéresse, sans jugement anachronique. J'ai l'impression comme écrivain, de me sentir à la fois dans une époque, dans une histoire donnée, comme dans une prison, ça revient souvent... Ils sont souvent enfermés, emprisonnés et tentent de trouver un trou de souris, une forme d'espérance, juste un tout petit quelque chose qui est de penser à la génération suivante ou à autre chose. Et hop, de passer dans une autre époque, qui garde un tout petit quelque chose des époques précédentes. Un souvenir, un objet, une trace. Pas grand-chose. Il y a peu de choses qui se transmettent en fait dans l'Histoire, mais c'est ce que ça fait de ces personnages des sortes de fatalistes, de stoïciens acceptant le destin. J'aime bien aussi les personnages de révoltés pour qui c'est perdu d'avance et qui se révoltent contre le monde, contre le destin, contre ce qu'ils ne peuvent pas changer. J'ai l'impression d'osciller entre ces deux positions. Un amour romanesque pour ces deux types de personnages de formes d'humanité différentes, en les aimant tous.

Je dissocie totalement en tout cas mon caractère de mon goût pour ces personnages. Et je ne crois pas être un être fataliste, plutôt volontariste.



J'ai toujours l'impression que le roman, est une forme particulière un peu mélancolique, un peu automnale, parce que quand on raconte une histoire, on voit le monde un petit peu à distance depuis la fin des choses. On raconte une histoire et quand on l'écrit on sait qu'il y aura une fin à cette histoire. Et pour moi en tout cas, ça fait que dans le roman, se cultive un peu plus ma fibre mélancolique qui n'est pas du tout mon être.

Le roman n'est pas l'expression du romancier. Le roman est comme un vaste milieu dans lequel on plonge les choses, on plonge les êtres et ça leur donne une teinte, une couleur peut-être. Comme un jardin ou un vaste bassin ou un ensemble de culture où j'essaie de faire pousser des choses et que je regarde. Ce n'est pas un miroir comme chez Stendhal, ce n'est pas moi.



Olivier Amiel : Il y a forcément beaucoup de descriptions de la cruauté humaine dans "Histoire de la souffrance", quelle part d'altérité y voyez-vous ? Doit-on se mettre à la place de celui qui souffre comme celui qui fait souffrir ?

Tristan Garcia : Dans tous mes textes depuis Faber, mais même avant depuis *La meilleure part des hommes*, écrire la cruauté est pour moi en général une épreuve... Je n'ai jamais trouvé de joie sadique à torturer mes personnages. En général je souffre avec eux... Dans *La meilleure part des hommes*, le personnage de Willy a sans cesse mal aux dents et je me souviens d'avoir eu mal aux dents avec lui ! Dans la forme romanesque, il y a un moment où le fait de créer des vies produit une sorte d'hubris de créateur qu'il est très difficile d'éviter, on se représente comme une sorte de Dieu vis-à-vis des personnages dont on agite les

destins, qu'on fait naître et qu'on fait mourir. C'est un vieux problème de responsabilité du romancier et je ne suis pas à l'aise avec cette démiurgie-là, et surtout quand il s'agit de cruauté et de faire souffrir. Et pourtant, c'est au cœur de beaucoup de livres que j'ai écrit...

Pour moi, c'est toujours de l'altérité. C'est-à-dire j'ai toujours un rapport aux personnages, ce sont des "autres". Je ne m'y projette pas. Je les vois comme des êtres qui pourraient être des amis, des parents lointains. Je me pose toujours des questions morales dans l'écriture. Je n'ai pas l'esprit religieux. La science pour moi ne suffit pas. C'est une connaissance évidemment en psychologie évolutionniste, mais ça reste au-dehors, ça ne rentre pas dans les vies. Et la possibilité de la fiction c'est de faire semblant d'être avec des vies qui se sont développées, qui ont souffert, qui sont mortes, qui ont été oubliées. J'aimerais avec la fiction les accompagner dans un récit qui n'est ni scientifique ni religieux, qui est le seul moyen juste pour moi de rendre justice à la vie et à la part de la vie qui a toujours souffert et qui continue de souffrir. J'ai une fascination pour ce couple étrange que forment la vie et la souffrance.

Olivier Amiel : Vivons-nous réellement la parabole des Hémisphères avec le cloisonnement des idées dans des bulles séparées comme dans un des récits de 7 ?

Tristan Garcia : Ça me semblait une allégorie un peu lointaine, mais qui se rapproche... C'est en train de se réaliser dans des espaces géographiques aussi. Ce n'est pas seulement des cloisonnements d'idées. Je me souviens quand j'étais lycéen, j'étais toujours étonné dans les livres d'histoire géographique, je regardais les pages sur la géographie urbaine américaine et je trouvais ça toujours très étonnant la division entre uptown, downtown... Une ville américaine avec le centre-ville qui est déserté, appauvri. C'est un espace qui est aussi très communautarisé. Un certain nombre de villes moyennes françaises se mettent à ressembler à ça avec un centre-ville qui se nécrose. Et puis il y a des espaces communautarisés qui sont très nets. On parlait déjà un peu de ghettos en France dans les années quatre-vingt, mais c'était moins net. D'ailleurs des ghettos qui ne sont pas seulement là où on les attend, je pense par exemple aux polémiques récentes sur l'enseignement privé aussi, ce sont des formes de ghettoïsation ou d'entre soi de classe sociale, qui concernent aussi bien la classe sociale que l'appartenance ethnique, religieuse... Et oui, ça ne va pas jusqu'à ce que ce que je me représentais dans la nouvelle hémisphère dans 7. C'était encore une fois la mélancolie, avec ce que pouvait devenir un personnage



universaliste qui devient une sorte de fonctionnaire tout seul et qui est condamné à passer d'un hémisphère de croyance à un autre... Je crains que la destinée de ce type de croyance universaliste soit d'établir soi-même une sorte d'hémisphère qui devient l'hémisphère de l'universel et qui en devient un parmi d'autres, soit d'habiter un espace un peu déserté entre des croyances, chacune renfermées sur elle-même et sur ses propres principes.

C'est pour ça que, d'un point de vue philosophique, je me présente comme un universaliste contrarié. J'ai l'impression que le dilemme de l'universalisme, c'est soit d'habiter un espace déserté entre les croyances des uns et des autres, soit d'être dans une bulle de croyances comme les autres, tout en croyant englober toutes les autres, mais n'en étant qu'une parmi d'autres en fait...

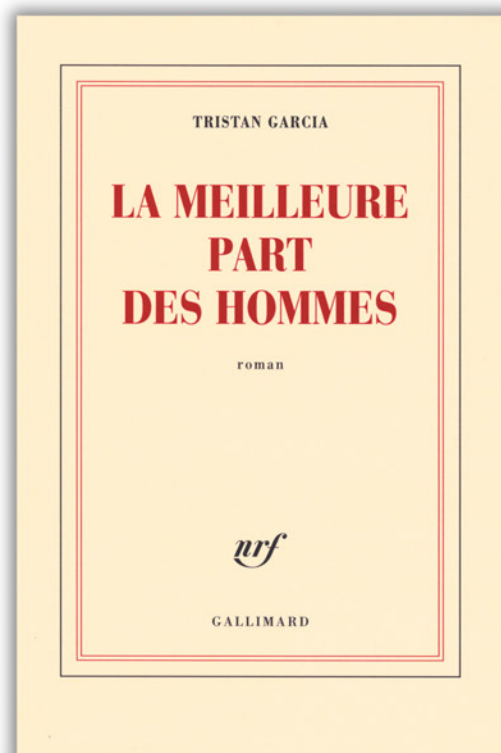
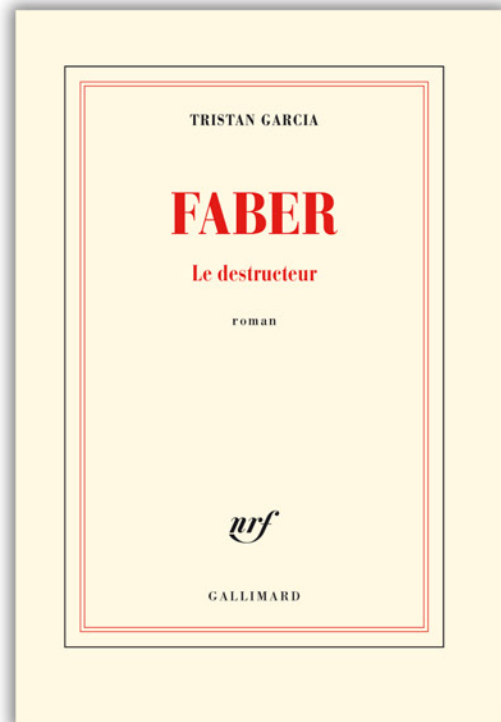
Olivier Amiel : Vous avez une écriture très cinématographique et pourtant il n'y a jamais eu d'adaptation, est-ce un refus de principe de votre part ?

Tristan Garcia : Les droits de certains livres comme 7 ont été achetés, mais les projets n'ont pas aboutis ou sont en cours... rien n'est perdu. Il y avait un projet sur la nouvelle qui s'appelle L'existence des extraterrestres. J'y tenais beaucoup et puis au dernier moment dans le financement, ça ne s'est pas fait. Mais je trouvais que le réalisateur avait fait un travail d'adaptation qui me plaisait beaucoup. Je refuse seulement de participer à l'adaptation. Parce que quand un texte est fini, j'ai l'impression d'être un forgeron face à un métal qui a trop refroidi et j'ai l'impression qu'il n'est plus suffisamment malléable. Et quand le livre est publié, il devient froid pour moi et j'aurais peur de le cabosser.

Olivier Amiel : Mais vous n'avez pas peur que les autres le cabossent ?

Tristan Garcia : Ah ça m'embête moins en fait ! Ça peut paraître étrange, mais je n'ai pas de possessivité. Une fois qu'un texte est publié, je l'oublie même en grande partie... Il y a une sorte d'effet d'amnésie. Je me souviens de ce que j'ai voulu faire mais pas de ce que j'ai fait. Et puis il y a un effet de deuil, le texte est mort pour moi, il appartient vraiment au lecteur. Je ne me sens aucun droit dessus.

C'est quelque chose avec ses qualités et ses défauts mais qui ne m'appartient plus et ça ne me gêne pas que quelqu'un s'en empare et en donne sa lecture, en fasse une adaptation. Mais moi je ne saurai pas y revenir en tout cas. Je le vois comme sur un lointain rivage.



PRIX
MARE NOSTRUM



2024

Avec le soutien de

ICI ► BEYROUTH



CAISSE
D'ÉPARGNE
Languedoc-Roussillon



CLICK



#PRIXMARENOSTRUM



M A R E
N O S T R U M

Une Méditerranée autrement

Fondée à l'automne 2020 à Perpignan afin de promouvoir le patrimoine culturel et littéraire méditerranéen, l'association **Mare Nostrum – Une Méditerranée autrement** est composée de bénévoles passionnés et engagés.

L'association a conçu un Site Internet accessible en 37 langues, dont toutes celles du bassin méditerranéen. Nous avons chroniqué, depuis sa création, près de 900 ouvrages en comptant 3 millions de pages visitées, et tout autant sur les réseaux sociaux.

Nous tenons donc une place de choix dans la culture méditerranéenne en général, et la critique littéraire en particulier. Nous nous sommes attachés à valoriser le travail des maisons d'éditions indépendantes, et à respecter un strict équilibre entre les romans et les essais. L'accueil du monde de l'édition et des auteurs est très enthousiaste, et nous lançons début avril notre magazine électronique trimestriel.

Faisant honneur à la littérature méditerranéenne, **Mare Nostrum** a initié la première édition du **Prix Mare Nostrum** en novembre 2021 avec un Prix roman et un Prix essai. Le prix comporte désormais quatre catégories : **Prix Roman méditerranéen**, **Prix du premier roman méditerranéen (Prix de notre partenaire Ici Beyrouth)**, **Prix Histoire et Géopolitique** et enfin **Prix Philosophie et Spiritualité**.

Nous couvrons ainsi une large partie de ce patrimoine culturel que nous avons tous en partage. La principale originalité réside dans le fait que nous ne distinguons pas les publications "françaises" et "étrangères". En effet, selon notre Manifeste, le concept "d'étranger" n'existe pas. Vous pourrez découvrir les lauréats des trois dernières années dans les pages suivantes.

Chacun des jurys est composé de lecteurs, d'écrivains, et d'universitaires. Ils sont renouvelés chaque année. Le prix est doté d'une enveloppe de 12 000 €, répartie en parts égales entre les quatre lauréats. Si un ouvrage primé est une traduction, la dotation sera de 2300 € pour l'auteur et 700 € pour le traducteur.

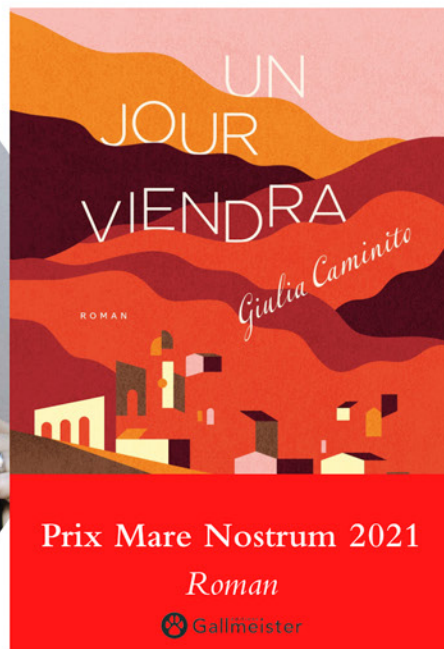
Pour le Prix 2024, nous présenterons trois sélections d'ouvrages dans chaque catégorie début septembre, début octobre et début novembre.

La proclamation des prix interviendra le 27 novembre à l'occasion de la **Journée de la Méditerranée**. En attendant, nous vous encourageons à nous suivre sur tous nos réseaux sociaux.



Jean-Jacques Bedu - Président du Prix

LAURÉATS 2021



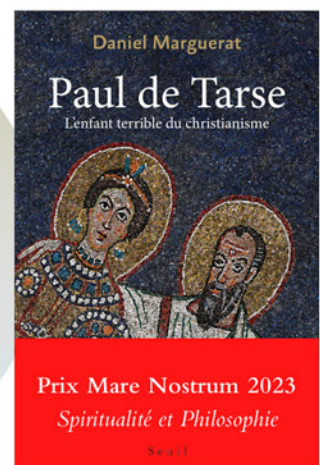
LAURÉATS 2022



LAURÉATS 2023



ICI ► BEYROUTH



SAMEDI 27 AVRIL À 11H00
CINÉMA LE CASTILLET
L'ÉVÈNEMENT
à Perpignan



TRADUIT EN 44 LANGUES
PLUSIEURS MILLIONS D'EXEMPLAIRES VENDUS !
UN PUISSANT AVERTISSEMENT POUR NOTRE TEMPS...



PROCHAINS ÉVÈNEMENTS

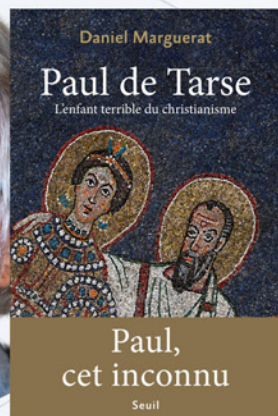
REMISE PRIX MARE NOSTRUM

PREMIER ROMAN



Le jeudi 16 mai à 18h00 à
La Maison de la région à Perpignan

PHILOSOPHIE & SPIRITUALITÉ



Le dimanche 9 juin à 17h00 au temple
protestant de Perpignan



ICI ► BEYROUTH

Partenaire Mare Nostrum

Ici Beyrouth est un site d'information, d'analyse et d'investigation générale avec une part essentielle de reportages et d'images, présent sur toutes les plateformes numériques. Né de la volonté d'un groupe de journalistes professionnels et de spécialistes bénéficiant d'une longue expérience dans la presse écrite et audiovisuelle, et soucieux de s'entourer d'une équipe de jeunes talents, ce site souhaite perpétuer la tradition de liberté d'expression et de journalisme de qualité, piliers essentiels de l'édifice libanais.

Affranchi de toute pression, de toute contrainte politique et comptant principalement sur votre soutien financier, Ici Beyrouth est un média libre, indépendant et engagé en faveur d'une résistance culturelle visant à promouvoir un socle de valeurs, portées par la francophonie, qui symbolisent le Liban et qu'il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire de défendre contre toutes les menaces et agressions potentielles.

La mission d'Ici Beyrouth est de rassembler et de fédérer tous ceux qui partagent les valeurs fondamentales indispensables à la survie et à la pérennité de la République libanaise, en l'occurrence la souveraineté, l'indépendance, la neutralité vis-à-vis des axes régionaux, le vivre-ensemble, les libertés publiques, les droits de la femme et de l'homme, le pluralisme et la diversité politique et culturelle, la culture de l'État de droit et de la citoyenneté, le libéralisme économique, le droit à la différence, l'ouverture sur le monde, le rejet de la violence, la dignité de l'individu, la lutte pour la justice et contre l'impunité, le devoir de mémoire, la transparence, la bonne gouvernance, le droit à la santé et à l'éducation pour tous et la préservation d'un environnement sain.

Face à l'effondrement global sans précédent qui ébranle le Liban, nous souhaitons également transmettre un message d'espoir et contribuer à promouvoir de nouvelles valeurs positives pour un "autre Liban" – des valeurs axées sur la solidarité, le don de soi, l'empathie et la non-violence, de manière à refonder non seulement un tissu social et politique national déchiqueté, mais aussi un environnement régional et un pourtour méditerranéen de plus en plus ravagés par la montée des extrêmes.

LIBRES